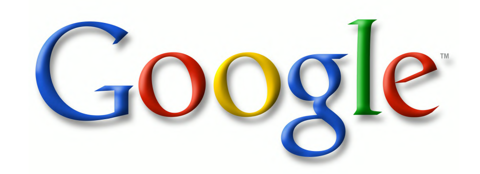


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

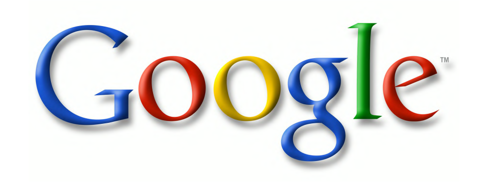
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

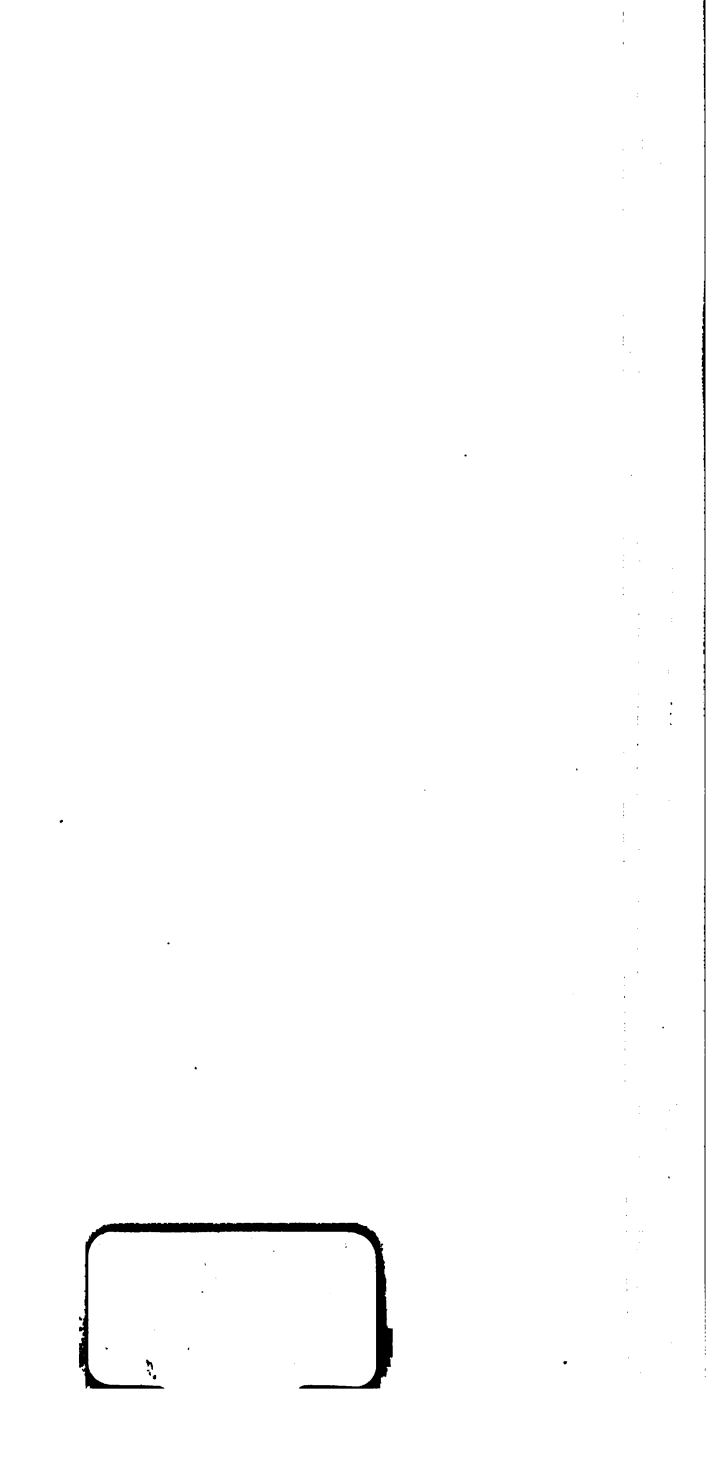
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08157924 9



BX1

Circourt
BXI.

HISTOIRE

DES

MORES MUDEJARES

ET DES MORISQUES.

3.

Paris. — Imprimerie de G.-A. DENTU, rue de Bussi, n° 17.

HISTOIRE

DES

MORES MUDEJARES ET DES MORISQUES,

OU DES

ARABES D'ESPAGNE

SOUS LA DOMINATION DES CHRÉTIENS.

Par M. le comte Albert de Circourt.

TOME TROISIÈME.

Paris,

CHEZ G.-A. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue de Bussi, n° 17;
ET PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE, N° 13.

1846.

HISTOIRE

DES ARABES D'ESPAGNE

SOUS

LA DOMINATION DES CHRÉTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Combat de Lucaynena et de Valor.— Siége de Padul.— Siége d'Orgiba. —Siége de Vera.

(Du 26 juillet au 26 septembre 1569.)

Depuis le 10 juin, le marquis de los Velez restait immobile dans son camp d'Adra, comme si les opérations actives ne lui eussent pas été confiées. Il avait l'ordre du roi de prendre position à Uxijar, pour être à portée de rompre les entreprises d'Aben-Hommeyah, de quelque côté qu'elles se tournassent; et don Juan l'avait mis en état de remplir ce but, en lui envoyant dix mille hommes de renfort; mais le marquis montrant la même indiscipline, soit qu'on voulût le faire avancer ou reculer, se refusait à quitter Adra, sous le prétexte que la subsistance de son armée n'était pas assurée. Il exi-

geait que l'on établît auparavant un dépôt de vivres à la Calahorra, qu'on lui fournît des moyens de transport impossibles à trouver, qu'on l'approvisionnât largement; en attendant, il laissait périr les troupes sur une plage exposée à un ressac terrible, qui d'ordinaire empêchait les débarquemens, et les rendait toujours très-difficiles. L'ennui, la misère, l'indignation des courages engendraient l'insolence. Général et soldats en étaient venus à se provoquer. On mettait en doute la bravoure du marquis, et le marquis répondait par des cartels (1). Enfin, le grand-commandeur craignant une mutinerie, le pressa si vivement de partir, qu'il s'y décida. On prétend qu'il eut besoin d'employer la menace. « Entrez en campagne, lui aurait-il dit, sinon j'y

(1) Le fait est trop extraordinaire pour être cru sans preuves. Mendoza se borne à dire (page 245) : « Il entendait des propos irrespectueux et il en faisait entendre. » (*Oia palabras sin respeto, y oìanlas de el.*) Hita (pages 294 et 296) est plus explicite : « Mordieu! disaient les uns, « est-ce là ce lion qui mange les hommes? » D'autres « s'exclamaient : « Est-ce là le bravache dont on parle « tant? » D'autres enfin criaient : « Par tous les saints! il « ne vaut pas un liard; il voit l'ennemi et n'ose aller à « lui!.... » — « Si quelque Guzman (soldat gentilhomme) « veut éprouver ma valeur, » dit le marquis, « aussitôt que « je serai déchargé du commandement que Sa Majesté m'a « confié, il me trouvera à Velèz, où je le satisferai tant qu'il « voudra, comme il lui plaira. »

entrerai pour vous. » Ainsi poussé, le marquis de los Velez sortit d'Adra le 26 juillet, à la tête de douze mille fantassins et un millier de chevaux.

Il n'avait que pour huit jours de vivres. Bien employés, ces huit jours devaient lui suffire ; mais il en perdit trois à Verja. Le 31 juillet il arriva à Uxijar, après une affaire d'avant-garde qui le retint vingt-quatre heures au défilé de Lucaynena ; il perdit encore trois jours à Uxijar. Aben-Hommeyah l'attendait à Valor, dont il ne lui disputa guère le passage. Comme à Lucaynena, l'avant-garde donna seule ; la cavalerie décida la victoire, dès qu'elle parut sur un terrain où il paraissait incroyable qu'elle pût parvenir. Les Morisques ouvrirent leurs rangs, se dispersèrent, et allèrent se reformer sur les derrières de l'armée espagnole. Ce fut alors, dans la chaleur de la poursuite, que le marquis reconnut combien ses fautes multipliées rendaient sa position critique.

S'il avait suivi les ordres du roi, qu'il eût occupé Uxijar pour en faire sa base d'opérations, il aurait tiré des vivres d'Orgiba, où l'on en avait envoyé de Grenade. Voulant chasser l'ennemi de poste en poste sans lui laisser le temps de prendre pied, s'il ne s'était arrêté nulle part, quatre jours de marche l'auraient amené à Valor, et il serait resté maître de ses mouvemens. Au lieu de cela, il se trouvait à bout de provisions, en-dehors de toutes les routes, dans un pays qui ne lui offrait nulle ressource.

Chaque soldat n'avait plus qu'une seule ration, quelques-uns même n'en avaient plus. On ne pouvait proposer de retourner à Uxijar, ni s'enfoncer davantage dans les montagnes; on était à la limite des neiges : d'ailleurs la journée avait été très-fatigante; hommes et chevaux demandaient du repos de préférence à de la nourriture. Dans son cruel embarras, le marquis prit un parti vraiment digne du plus grand blâme : il quitta l'armée, et sous l'escorte de cinquante cavaliers, il franchit la Sierra-Nevada pour aller lui-même chercher des vivres. Il n'en trouva point à la Calahorra, comme il l'avait espéré : don Juan n'avait pas jugé à propos de suivre à cet égard ses intentions. Il n'y en avait pas non plus à Guadix. Ce que l'évêque et le commandant de Guadix purent en rassembler se réduisit à deux cents charges de biscuit, avec lesquelles le marquis revint le lendemain 4 août à Valor. Il en repartit le 6, emportant pour trophée le harnais du cheval d'Aben-Hommeyah, que ses soldats avaient rencontré dans un ravin, à côté du cadavre de Diégo de Mirones, l'alcaïd de Seron, pendu à un arbre. L'incendie du château d'Aben-Hommeyah vengea la mort de Mirones.

En quittant Valor, le marquis mettait le comble à ses fautes. Il resta quelques jours au col de Loh, le plus élevé de tous les défilés de la Sierra-Nevada : la faim, les maladies l'en chassèrent. Il descendit ensuite à la Calahorra, où il vit son armée fondre

entre ses mains. Ce n'était plus homme par homme que les troupes désertaient; des compagnies entières s'en allaient drapeaux en tête, mèches allumées. Une nuit, quatre cents arquebusiers forcèrent la garde du camp. Don Diégo Fajardo voulut les retenir; ils lui logèrent une balle dans la poitrine, et les soldats que l'on avait disposés pour leur couper le chemin, se réunirent à eux, tant le marquis de los Velez s'était fait haïr et mépriser. Au bout de quelques jours il ne restait plus à la Calahorra que le régiment de Naples, composé de troupes d'ordonnance, et les compagnies de Lorca, que l'on surnommait *les Grisons*, ou le régiment des *haillons* (1), à cause de leur mauvaise tenue. Cela faisait à peine trois mille hommes. La réputation du marquis, portée de tous côtés par les déserteurs, ne permettait guère de penser à reconstituer, au moyen d'enrôlemens nouveaux, cette armée sur laquelle on avait compté pour mettre fin à la guerre. Les volontaires et les milices, qui avaient presque tous les priviléges des volontaires, ne se souciaient pas de servir sous un chef colérique, avare, incapable, ou du moins malheureux. Il n'y avait pas de régimens réguliers en Espagne. Remplacer le général était une affaire délicate qui souffrait de grandes difficultés, à cause des amis puissans qui le soutenaient auprès du roi. Pendant que l'on discutait à Madrid et à Grenade, Aben-

(1) *Los pardillos ò el Tercio roto.*

Hommeyah parcourait l'Alpuxare dans toutes les directions, sans que personne osât lui tenir tête en rase campagne.

Il ne profita pas comme il l'aurait pu de ces précieux momens de liberté : ses deux plus sages conseillers n'étaient plus auprès de lui ; don Fernando-el-Habaqui était parti, le 3 août, pour Alger, et don Fernando-el-Zaguir était mort quatre jours après l'affaire de Lucaynena. Les monfis, qui le dirigeaient alors, lui firent perdre son temps en de petites opérations conformes à leur génie. D'abord il essaya de surprendre Adra, qu'il croyait mal gardé. La faible garnison de la citadelle s'étant défendue avec courage, il se rejeta sur Berja, d'où il fut encore repoussé. Il alla ensuite attaquer Orgiba, que fortifiait son nouveau commandant Francisco de Molina. La place était aussi mauvaise qu'importante ; elle manquait d'eau, ses retranchemens n'étaient pas terminés ; elle n'aurait donc pas résisté à un siége en règle, et Aben-Hommeyah disposait de sept mille hommes bien armés qu'il pouvait employer à ce siége, sans craindre d'être inquiété d'aucun côté ; mais il se rebuta dès le premier échec. Après un petit combat, livré au bord d'un canal que les assiégés voulaient saigner, quoiqu'ils fussent égaux en nombre, et qu'ils n'eussent pas éprouvé de pertes sensibles, les Morisques, voyant l'eau couler dans les fossés d'Orgiba, renoncèrent à leur tentative. Un peu de persévérance de leur part eût mis Francisco

de Molina aux abois, car les fossés, mal revêtus, ne tinrent pas l'eau; mais leur retraite permit à l'habile ingénieur de faire un chemin couvert, qui allait jusqu'au canal, de sorte que le principal défaut de cette place fut en partie réparé. Molina eut d'autant plus sujet de s'applaudir de l'évènement, qu'il n'avait pas à espérer de secours de Grenade, où don Juan était chaque jour aux prises avec les coureurs d'El-Hosceni. La redoute de Padul, qui couvrait Grenade du côté du Val-de-Lecrin, faillit être emportée; deux mille Morisques lui donnèrent l'assaut, brûlèrent les maisons qui l'entouraient, tuèrent cinquante hommes de la garnison. Ils se retirèrent à la vue d'un corps de cavalerie, et le duc de Sesa, qui arrivait avec les milices, ne put ni les atteindre ni recouvrer le butin. Don Garcia Manrique prit sur Anacoz une faible revanche quelques jours plus tard. Guidé par un certain Pedro de Vilches, surnommé *jambe de bois*, il s'était mis en embuscade derrière les jardins de Durcal. Anacoz donnait sans défiance dans le piége; mais comme il pressait vivement Vilches, qui s'était chargé de l'y attirer, don Garcia sortit avant le moment convenu, et l'affaire fut manquée presque totalement.

Pedro de Vilches, de retour à Grenade, reprochait à son général de l'avoir secouru trop tôt. « Ne voyez vous pas, lui dit le président, que s'il ne se fût tant hâté, vous ne pourriez pas aujourd'hui vous plaindre de lui? » — « Que lui importait la vie d'un

homme comme moi, répondit-il en colère, lorsqu'il pouvait mettre deux mille têtes de Mores au bout de nos lances! » Depuis long-temps on n'apportait plus à Grenade de têtes de Maures; au contraire, les ossemens des chrétiens blanchissaient sur le chemin du Val-de-Lecrin. Les têtes et les mains des monfis d'Anacôz, promenées dans toutes la ville, au bout des lances des cavaliers, offrirent donc à la féroce populace un spectacle aussi curieux que nouveau, et l'on célébra comme une grande victoire l'insignifiant avantage remporté par don Garcia Manrique.

Dans le courant de septembre, Fernando-el-Habaqui revint d'Alger avec quatre cents Turcs, des armes et des munitions. Parmi les armes, il y avait deux mauvaises pièces d'artillerie, qu'Aluch-Ali envoyait à Aben-Hommeyah. Le capitaine des Turcs, nommé Hosceyn, était chargé de promettre de nouveaux secours dont Habaqui avait vu faire les préparatifs, et de reconnaître l'état des choses dans le royaume de Grenade, afin, disait-il, d'en rendre compte au sultan, qui n'attendait que son rapport pour mettre une armée à la disposition des Morisques. En répandant ce bruit, le sultan voulait éloigner les galères espagnoles des parages de Chypre, où allait sa flotte; et Aluch-Ali, qui médidait une expédition contre Tunis, espérait aussi donner le change en faisant prêcher la guerre sainte chez toutes les peuplades africaines. Il était difficile de pénétrer les artifices d'une politique si mesquine,

si contraire au bon sens ; Aben-Hommeyah en fut la dupe. Il combla de présens Hosceyn, qui retourna en Afrique, après avoir visité l'Alpuxare, Grenade, Guadix et Baza ; les Turcs restèrent sous le commandement de Carabachi, son frère ; et pour répondre à la confiance du sultan, Aben-Hommeyah résolut d'assiéger Vera, qui, à défaut d'autre port, pouvait offrir à la flotte ottomane un abri passager. Le 24 septembre il investit cette place, à la tête de dix mille hommes. Le même jour ses deux pièces d'artillerie commencèrent à battre en brèche une vieille muraille qu'elles démolirent, mais la première ayant crevé et l'autre ayant été démontée, avant que la brèche fût praticable, les habitans de Vera eurent le temps d'appeler à leur aide ceux de Lorca et autres villes voisines, qui les dégagèrent le 25 septembre, bien à propos, car déjà les pionniers morisques étaient à l'œuvre, et l'ordre de l'assaut était donné, lorsqu'Aben-Hommeyah reçut avis de leur marche. Il craignit de se trouver pris entre deux feux, et leva le siége. Les chrétiens étaient alors en forces, ils pouvaient l'accabler : une dispute qui s'éleva entre les milices de Murcie et celles de Lorca, sur le droit, prétendu par chacune d'elles, de faire l'avant-garde, empêcha qu'on le poursuivît. Sa retraite s'effectua librement à travers le Rio d'Almanzora. La population du village de las Cuevas profita de son passage pour se joindre aux insurgés, après avoir détruit la superbe maison de plaisance que le

marquis de los Velez possédait en cet endroit, justes représailles de l'incendie du château de Valor. Comme il n'y avait plus d'armée chrétienne en campagne, et que l'expérience du siége de Vera prouvait l'inutilité d'attaquer les places fortes, Aben-Hommeyah renvoya ses capitaines se reposer dans leurs districts. Pour lui, avec sa garde et son conseil, il alla s'établir à Laujar d'Andarax, dans le palais qu'avait habité le dernier roi de Grenade.

CHAPITRE II.

Mort d'Aben-Hommeyah.—Election d'Aben-Aboo.

(Octobre 1569.)

Aben-Hommeyah vivait dans cette demeure au sein des plaisirs, attendant tranquillement les renforts d'Afrique, n'imaginant pas que les jours de son règne et de son existence étaient comptés. Il se croyait aimé, respecté, redouté, quand les conspirations s'ourdissaient autour de lui, et pénétraient jusque dans son harem; quand le mécontentement, descendant des chefs aux inférieurs, gagnait les derniers rangs : il entendait des murmures, et n'y prêtait aucune attention, quoiqu'il eût médité l'histoire tragique des rois mores; quoique, dit-on, des songes l'eussent averti du sort qui lui était réservé. On lui reprochait d'être cupide, cruel, d'exercer le commandement avec une rigueur tyrannique; on le soupçonnait d'avoir voulu faire périr son oncle, duquel il tenait la couronne, pour

s'emparer de ses grands biens ; on l'accusait d'avoir ordonné de nombreuses exécutions pour satisfaire ses rancunes personnelles. Il y avait du vrai dans tout cela. On aurait dû ajouter que la conduite d'Aben-Tchoar-el-Zaguir n'avait pas toujours été très-franche ; qu'en frappant ses ennemis, Aben-Hommeyah n'avait, le plus souvent, fait que punir ou prévenir des traîtres : il avait le droit d'être méfiant, et la nécessité l'obligeait à gouverner sévèrement un peuple insurgé ; mais les personnes dont il aimait à s'entourer, gens de basse naissance et d'inclinations viles, abusaient de sa confiance et le rendaient odieux. Aucun homme riche ne pouvait se dire assuré de la vie, tandis que ces parvenus jouissaient de la faveur du roi ; aucun chef n'était à l'abri de leurs dénonciations intéressées. Il en résulta qu'après l'expédition de Vera, quatre alcaïds des principaux, Annacoz, Gironcillo, El-Maleh et Aben-Mequenoun (1), sans recourir à la révolte, se mirent à peu près sur le pied de l'indépendance ; d'autres en sous-ordre les imitèrent. Il se forma de petites bandes, que conduisaient des capitaines disgraciés ou même condamnés à mort. Tous ces individus travaillaient à miner l'autorité d'Aben-Hommeyah,

(1) Fils de Francisco-Portocarrero-Aben-Mequenoun. Le père avait été fait prisonnier peu de jours après le combat de Lucaynena, et écartelé par ordre du comte de Tendilla.

en attendant l'occasion de l'abattre. Une correspondance que le jeune prince entretenait avec don Juan d'Autriche, au sujet du rachat de son père et de son frère, les servit à souhait. Cette correspondance passait par les mains de l'alcaïd de Guejar, Hassan-el-Schoaybi ; celui-ci en trahit le secret. Soit qu'il fût trompé lui-même ou qu'il fît cause commune avec les mécontens, il sema le bruit qu'Aben-Hommeyah négociait son accommodement aux dépens des Morisques et des Turcs : là-dessus s'organisa un complot dont l'origine tient en outre à des circonstances particulières dignes d'intérêt.

Depuis l'assassinat de Miguel de Roxas, chef de la grande tribu des Beni-Alguacil-el-Carimi, plusieurs membres de cette tribu restaient à l'écart; jugeant des sentimens du roi par les leurs, ils craignaient d'essuyer le même traitement que leur chef : cependant, Aben-Hommeyah en avait attaché quelques-uns à sa personne, entre autres Diégo Benalguacil, qui était devenu son plus affidé compagnon, et Diégo de Rojas (1), neveu de Benalguacil,

(1) Marmol nomme ce dernier Diego de Rojas et Diego de Arcos, et l'autre Diego-alguacil. Arcos et Rojas étaient des noms de patronage. Le nom arabe de cette famille était *El-MohaïguascHe-el-Carimi,* et on la connaissait plus généralement sous celui de *Benalguacil* (fils des alguacils), parce que l'alguazilat perpétuel de la taha d'Uxijar lui appartenait du temps des rois mores. — Diego de Roxas se nommait aussi, je crois, *Aben-Tchapela.* Les chroniques sont quel-

dont il fit son secrétaire. Diégo de Roxas ayant, dans la suite, donné des sujets de plaintes, avait été chassé. Benalguacil vivait en concubinage avec une femme jeune, belle, séduisante (1), veuve de l'un de ses cousins qui avait été tué à la guerre : il eut l'imprudence de vanter ses charmes devant Aben-Hommeyah ; il ne put refuser de la lui montrer, et cette femme n'épargna rien pour plaire au roi ; elle y réussit : des bras de Benalguacil elle passa dans le harem royal, non comme épouse, selon ses espérances, mais comme odalisque, ce qui l'offensa cruellement. Son ambition déçue lui inspira des projets de vengeance. Benalguacil, irrité d'avoir perdu sa maîtresse, se chargea de les exécuter. Il leur était facile de se concerter, car Aben-Hommeyah, qui écrivait mal l'arabe, faisait expédier tou-

quefois très-confuses à cause de cette multitude de noms propres appliqués au même individu ; ainsi le personnage que nous désignons sous le nom de *El-Schoaybi*, est appelé dans les divers auteurs, *Huscen, Husceyn, El-Hosceni, El-Schoaybi-Xoaybi* et *Pedro de Mendoza*.

(1) « Parmi les femmes il y en avait une (veuve de Vicente de Rojas, parent de Rojas, beau-père d'Aben-Hommeyah) également belle et bien née, remplie de bonne grâce, parlant bien de tout, parée toujours avec plus d'élégance que de modestie, habile à toucher un luth, chanter, danser à la morisque et à l'espagnole, coquette et insatiable dans sa coquetterie... » (Mendoza, p. 276.) — « Zahara était très-belle, avait une jolie voix, s'accompagnait sur les instrumens morisques et castillans, et dansait à ravir... Elle

tes ses dépêches par la belle More, livrant ainsi le secret de ses affaires les plus intimes à une femme qu'il avait blessée. On ne peut discuter les bizarreries du cœur humain : Aben-Hommeyah, soupçonneux à l'excès, choisissait d'ordinaire pour confidens les personnes qu'il comptait perdre (1). Les Turcs donnaient alors beaucoup d'embarras. Habitués à l'existence licencieuse des corsaires d'Alger, attirés en Espagne par la perspective d'un riche butin, ils avaient été fort désappointés de rencontrer un prince ferme, qu'ils n'intimidaient point, et de ne recueillir que des coups à la guerre. Ils essayaient de se payer de ce dernier mécompte sur les Morisques, avec lesquels ils commençaient à en user à peu près comme avec les barbaresques. On se plaignait d'eux; ils se plaignaient aussi d'être tenus au centre de

chanta cette *cancion* avec tant de grâce, que le roitelet fut transporté de la douceur de sa voix suave. Hors de lui, et complètement subjugé par la belle Zahara, il appela Benalguacil. » (Hita, p. 310 et 312.)

(1) « Tenu pour clément, il trompait avec des paroles douces; mais qui prêtait attention à ces paroles les trouvait obscures et menaçantes. La cupidité et la cruauté régnaient dans son cœur; il ne les montrait qu'en frappant, et alors, tranquille comme s'il eût accordé une faveur, il exigeait qu'on le remerciât. Il comptait les jours et l'argent à ses familiers, et choisissait pour compagnons de ses conseils et de ses plaisirs ceux qu'il voulait offenser. » (Mendoza, page 273.)

l'Alpuxare, dans des quartiers où ils n'avaient rien à faire ni à gagner. Pour s'en délivrer, Aben-Hommeyah forma le dessein de les envoyer assiéger Motril; mais, de peur des espions, il publia qu'il les envoyait relever Annacoz dans le Val-de-Lecrin, cantonnement avantageux à cause de la fertilité du pays et du voisinage de Grenade. Il attachait tant d'importance à cacher son plan, qu'il ne le révéla pas même au chef de l'expédition, quoique ce chef, Diégo Lopez Aben-Aboo, fût un homme discret et dévoué, de plus son proche parent (1); il l'avertit simplement qu'il recevrait en route d'autres ordres. Aben-Aboo partit avec les six cents Turcs, dont les capitaines étaient Hosceyn et Cara Baschi. Après lui partit un messager qui devait l'atteindre à Cadiar, là où s'embranchent les chemins du Val-de-Lecrin et de Motril. Ce messager fut attaqué aux environs d'Uxijar par Benalguacil et Diégo de Rojas, qui, sur l'avis de leur cousine, épiaient son passage en compagnie d'une centaine d'hommes, leurs parens ou leurs amis. Les conjurés l'égorgèrent, enlevèrent ses dépêches, et les anéantirent. En leur place, Rojas fabriqua une lettre adressée à Diégo Lopez Aben-Aboo, disant, au nom d'Aben-Hommeyah, qu'il convenait à son service de se défaire des Turcs, et qu'à cet effet il avait donné l'ordre à Benalguacil de

(1) Son cousin germain. Tous deux étaient neveux d'Aben-Tchoar et de la maison d'Ommeyah.

l'aller trouver avec cent hommes; que l'on pourrait ennivrer les Turcs en leur faisant prendre du *haschischa* (1), narcotique pour lequel ils avaient un goût prononcé, puis les tuer pendant la nuit: qu'après cela il eût à faire mourir Benalguacil. Un homme de confiance porta cette lettre à Cadiar. Aben-Aboo, en la lisant, tomba dans une grande perplexité; obéir et désobéir lui paraissaient également criminel. L'idée d'une machination ne lui vint pas à l'esprit: les plaintes qu'Aben-Hommeyah lui avait faites des Turcs, le voyage mystérieux, l'annonce d'un second ordre, l'ordre lui-même, tout s'enchaînait. Cet ordre confirmait les bruits d'accommodement répandus depuis quelques jours. Benalguacil, réputé le favori du roi, mais offensé par lui, pouvant avoir encouru sa haine, intervenait dans la tragédie de la manière la plus naturelle; Diégo de Rojas, l'ancien secrétaire, avait habilement contrefait la signature de son maître; Aben-Aboo devait donc être trompé; mais, pour plus de sûreté, Benalguacil ne lui laissa pas le temps de réfléchir : il arriva sur les pas de son messager, se présenta devant Aben-Aboo, et au premier mot il lui déclara que, s'il amenait son monde, ce n'était pas pour remplir sa mission; qu'il avait horreur d'un tyran altéré du

(1) Le haschischa est une pâte composée de chenevis et de céleri. Les Orientaux s'en servent comme de l'opium pour se procurer des hallucinations agréables.

sang de ses plus fidèles serviteurs; qu'il s'attendait à devenir sa victime après lui avoir servi de bourreau, et qu'il allait avertir les Turcs de ce qui se tramait, afin qu'ils prissent leurs mesures. Comme il parlait encore, Hosceyn et Cara-Baschi vinrent à passer. Benalguacil fit un mouvement vers eux; Aben-Aboo, se jugeant perdu s'il ne le prévenait, appela Hosceyn, et lui remit la lettre sans autre explication. Les capitaines turcs pouvaient, moins bien encore qu'Aben-Aboo, reconnaître la fraude; leur trouble d'ailleurs ne leur aurait permis de rien examiner; Benalguacil acheva de les convaincre en montrant le haschischa qui était destiné à les endormir. A la lecture de l'article qui le concernait, il joua la surprise et l'indignation; après cela, les discussions ne traînèrent pas. Aben-Aboo, tremblant pour lui-même, consentit le premier au parti proposé par Benalguacil, de déposer Aben-Hommeyah : il se fit prier davantage pour accepter la couronne à la place de son cousin; il y consentit enfin, sur le refus que Hosceyn et Cara-Baschi firent de la prendre, et moyennant trois conditions : la première, qu'ils obtiendraient l'approbation du pacha d'Alger; la seconde, qu'ils le débarrasseraient d'Aben-Hommeyah et de ses amis; la troisième, qu'ils le proclameraient sur le champ à Cadiar. On les lui garantit toutes trois; la dernière fut aussitôt exécutée. Devant le peuple de Cadiar, les capitaines turcs déclarèrent Aben-Aboo gouverneur des Mores pour trois mois,

en attendant que le titre de roi remplaçât celui d'émir.

Malgré la marche fatigante qu'ils avaient faite ce jour-là, les conjurés repartirent le soir même ; il était minuit lorsqu'ils arrivèrent à Laujar. Seize cents arquebusiers tenaient garnison dans le bourg, quatre cents autres gardaient le palais, vingt-quatre hommes veillaient dans l'intérieur. Aben-Hommeyah était profondément endormi entre deux femmes ; il ne se réveilla qu'en entendant tomber la porte de sa chambre. Les sentinelles avaient laissé passer Aben-Aboo, auquel la charge d'alcaïd des alcaïds, dont il était revêtu, donnait entrée partout à toute heure ; les gardes du palais n'avaient pas pris les armes ; et celles de l'intérieur, vils favoris, avaient assisté sans mot dire à l'effraction de la porte. Les Turcs s'emparèrent de toutes les avenues. Aben-Aboo, Hosceyn, Cara-Baschi, Benalguacil et Diégo de Rojas se jetèrent sur Aben-Hommeyah. Benalguacil, aidé par sa cousine, lui lia les mains avec l'écharpe d'un turban ; Hosceyn et Cara-Baschi lui présentèrent la lettre qui ordonnait de les massacrer, et lui demandèrent s'il avouait sa signature. Il ne fallut qu'un instant au prince pour tout deviner : la trahison de sa maîtresse, la vengeance de son rival, la perfidie de son secrétaire, il expliqua tout d'une manière qui aurait satisfait des gens moins compromis ; mais reconnaître la vérité, s'arrêter après être allé si loin, c'était, pour Aben-Aboo, si-

gner son arrêt de mort. Les Turcs avaient entrevu des richesses qu'ils voulaient s'approprier; Benalguacil les poussait à terminer l'affaire promptement : ils firent succéder une accusation à une autre, et parlèrent de la correspondance avec don Juan d'Autriche. D'abord, Aben-Hommeyah protesta de son innocence, déclara qu'il était bon musulman, demanda qu'on fît venir Fernando-el-Habaqui pour le justifier sur le fait de cette correspondance, dit qu'il ne reconnaissait qu'au sultan le droit de le juger, offrit enfin de rester prisonnier jusqu'à ce que son procès fût instruit à Constantinople. Quand il vit qu'il n'était pas écouté, et qu'en sa présence on venait de proclamer Aben-Aboo son successeur, il ne dissimula plus; il avoua qu'il était chrétien au fond du cœur. On prétend qu'il ajouta une chose bien invraisemblable et bien opposée à l'esprit de cette profession de foi, disant : « Je n'ai brigué la couronne que pour punir mes ennemis; je meurs content, car je meurs vengé ; » et se tournant vers Aben-Aboo, il lui annonça qu'il finirait aussi par les mains d'un assassin. Benalguacil et Diégo de Rojas l'emmenèrent. Sur le matin, étant seuls avec lui, ils l'étranglèrent sans avoir consulté leurs complices. Aben-Hommeyah croisa lui-même la corde autour de son cou, se voila le visage, s'enveloppa de son manteau, et s'arrangea de manière à ne pas languir. Ces derniers détails, fournis par ses bourreaux, prouvent qu'il conserva jusqu'au bout du courage et de

la dignité ; les autres sont peut-être de pure invention. Il fallait bien faire excuser le meurtre d'un prince que son âge, sa naissance, ses talens et ses services rendaient intéressant, malgré ses fautes. La fable de Benalguacil ne se pouvait plus soutenir ; on aura imaginé cette déclaration, qui devait trouver crédit auprès d'hommes soupçonneux. Les chroniqueurs espagnols ont accueilli le récit des Morisques sans le contrôler, parce que d'une part il noircissait le caractère d'un ennemi, et de l'autre tournait à la gloire de la religion. « Au fait, il était noble, et il mourut chrétien, » dit, avec une sorte de compassion, l'historien de Grenade (1). L'opinion qu'il avait abjuré l'islamisme à l'article de la mort, valut à son cadavre les honneurs de la sépulture. On l'avait jeté dans un égout ; don Juan d'Autriche l'en fit retirer lorsqu'il se rendit maître de l'Alpuxare. C'est à Guadix, en terre bénite, sous une pierre décorée de la croix, qu'il faut chercher le lieu où repose Muley Abdallah Mohammed Aben-Hommeyah. Son épitaphe le nomme *don Fernando de Valor* (2).

(1) Pedraza, p. 255.

(2) Hita (t. 2, p. 561) est le seul garant de ce fait, mais il n'y a pas de raison pour ne pas le croire.

CHAPITRE III.

Couronnement d'Aben-Aboo. — Proclamation de la guerre à feu et à sang. — Siége d'Orgiba. — Insurrection de Galera. — Combat d'Acequia. — Prise d'Orgiba.

(Du 19 octobre au 6 novembre 1569.)

Les trésors que renfermait le palais de Laujar furent partagés entre Aben-Aboo et les Turcs. Les quarante femmes du harem royal devinrent la proie de qui voulut s'en saisir. Benalguacil reprit sa maîtresse et l'épousa. La garde avait été désarmée, les alcaïds, dont on se défiait, mis en surveillance ; il ne s'éleva que deux voix contre l'élection d'Aben-Aboo, celles de Gironcillo et d'Aben-Mequenoum. Mehemet-Daoud alla, chargé de présens, rendre compte au pacha d'Alger des évènemens qui venaient de s'accomplir : il se servit adroitement de la clé d'or, obtint audience sans délai, présenta les choses sous

le jour le plus favorable, et il expédia bientôt en Espagne, où il ne se soucia pas de retourner, l'acte de confirmation promis par les capitaines turcs. L'intronisation d'Aben-Aboo se fit à Laujar, vers le milieu du mois d'octobre, avec une grande solennité, suivant le cérémonial moresque. Aben-Aboo, revêtu d'un burnous rouge, tenait de la main droite une épée nue, de la gauche un étendard où se lisaient ces mots : « Je n'ai pu désirer plus ni me contenter de moins (1). » On l'éleva sur un bouclier, à la vue du peuple et des soldats; Fernando-el-Habaqui et Dali, capitaines turcs, lui posèrent sur la tête une couronne d'or. Le nouveau roi portait, comme son prédécesseur, le nom de Mohammed; il prit aussi celui d'Abdallah « serviteur de Dieu, » et le titre de Muley. Tous les chefs lui prêtèrent serment de fidélité, à l'exception de Gironcillo, qui resta dans le district d'Almuñecar, et d'Aben-Mequenoum, qui se retira dans le Rio-d'Almeria, où il fit la guerre pour son compte à la tête de quatre cents hommes.

Aben-Aboo était déjà sur le retour de l'âge; mais les années n'avaient pas diminué sa vigueur. On se rappelle comment et à quelle occasion des soldats espagnols l'avaient mutilé; précédemment, il s'était

(1) *No pude desear mas ni contentarme con menos.* — Marmol, t. 2, p. 168. — Mendoza, p. 286. — Rufo, *la Austriada*, chant XIV.

laissé mettre à la question et envoyer aux galères plutôt que de trahir des monfis. Ses disgrâces, encourues pour la cause publique avec courage, lui méritaient la confiance; son caractère affable et libéral le faisait aimer autant que respecter. C'était un homme grave, loyal, juste, endurci au travail, énergique, vaillant, prudent, meilleur pour le conseil que pour l'exécution. S'il est vrai, comme le prouverait sa conduite, quoique sa devise le démente, qu'il n'ait jamais ambitionné la première place, il se rendait justice : il lui manquait l'ardeur, la ténacité et cette entraînante conviction qui distinguaient Aben-Hommeyah. Le sang des Ommiades, qui coulait dans ses veines, lui avait donné le sentiment de ses devoirs, non celui de ses droits. Pour tout dire, en un mot, Aben-Aboo avait les vertus d'un sujet, celles d'un roi sont d'un autre ordre. Porté au trône par les circonstances, il y déploya des talens de détail qui auraient fait honneur à ses ministres ; mais comme, en ce moment, l'état des affaires des Morisques péchait surtout par les détails, les premiers actes de son administration rehaussèrent l'idée qu'avaient prise de lui et ses amis et ses ennemis.

Avant lui, le pays était divisé en un grand nombre d'alcaïdias, d'où résultaient l'éparpillement des forces et l'absence de concert; il réduisit les districts à trois, l'Alpuxare et les deux frontières. La frontière d'Orient comprenait le Rio-d'Almeria, le Boloduy, le marquisat de Zenete, la terre de Baza,

la Sierra de Filabres et le Rio-d'Almanzora avec la lisière du royaume de Murcie; Geronimo-el-Maleh en eut le commandement. Hassan-el-Schoaybi, alcaïd de Guejar, fut nommé capitaine-général de la frontière occidentale, qui s'étendait de la Sierra-Nevada au district de Velez-Malaga. Ces deux généraux n'avaient sous leurs ordres que les volontaires et quelques détachemens de troupes régulières, suivant le besoin. Aben-Aboo forma pour l'Alpuxare une armée dont il garda le commandement direct; il n'y fit entrer que les arquebusiers; mais les mesures qu'il prit, afin de se procurer des armes, furent si justes, qu'en peu de temps le nombre de ces arquebusiers s'éleva de quatre à huit mille, Turcs ou Morisques. La solde des Turcs était de 8 ducats par mois (1), celle des Morisques se payait en nature de vivres. C'était là sa force principale, et il l'organisa, tant sous le rapport des cadres que sous le rapport de la discipline, de manière à ne rien laisser à désirer. Il en fit quatre bataillons, qui servaient auprès de lui par quartiers, apprenant sous ses yeux le métier de la guerre, observant des règlemens nouveaux pour camper, se garder, manœuvrer, faire l'exercice. Dans chaque Taha de l'Alpuxare, il mit à la tête des milices sédentaires un homme du pays, considéré des habitans. Son frère, Mohammed-el-Galip, fut nommé alguacil-alquibir. Fernando-el-

(1) 86 francs.

Habaqui conserva sa place au conseil, où il devint le plus influent. Dali et Caracacha, capitaines turcs, entrèrent aussi dans le conseil après le départ d'Hosceyn et Carabaschi, qui se chargèrent, le premier, de solliciter des secours à Constantinople, le second, de recruter parmi les corsaires d'Alger.

A Grenade, les affaires allaient de mal en pis. D'abord, on avait jeté la faute des derniers désastres sur le marquis de Mondejar, que l'on accusait de tout entraver. Don Juan le voyait avec peine user de ses prérogatives de capitaine-général; le marquis de los Velez prétendait que si la désertion s'était mise dans son corps, il le devait aux mauvais offices de son rival; le corrégidor de Grenade, appuyé par le président, assurait que le marquis de Mondejar empêchait la ville de contribuer avec libéralité aux frais de la guerre. Ces accusations étaient évidemment mal fondées; mais la cour y fit droit : le marquis fut rappelé au commencement de septembre, puis nommé successivement vice-roi de Valence et vice-roi de Naples. Son absence, proposée comme un remède infaillible, ne servit qu'à montrer où était le vice des choses. Il n'y avait pas d'entente entre les membres du conseil de guerre; le duc de Sesa et don Luis Quijada se jalousaient; tous deux avaient des griefs secrets contre le marquis de los Velez; tous deux cherchaient à exclure des affaires le président, qui voulait se mêler de tout; Quijada ne pouvait se décider à laisser don Juan sortir de

tutelle; si les ordres ne passaient pas par ses mains, il en arrêtait l'exécution, et l'étroitesse de son esprit faisait obstacle aux meilleures combinaisons. L'armée, à en juger par les rôles, était magnifique; les provisions ne manquaient pas non plus; mais aux revues il ne paraissait pas la moitié des soldats qui figuraient sur le papier. On cassa trente-deux capitaines coupables de concussion; les enseignes qui les remplacèrent se livrèrent aux mêmes désordres. Les commissaires des vivres ne pensaient également qu'à faire leur profit. Les choses allèrent si loin qu'on renonça tout-à-fait aux revues, de peur de révéler aux ennemis le secret de cette faiblesse; précaution aussi inutile que dangereuse, car les compagnies étaient pleines de Morisques, et ces Morisques n'étaient pas seuls à faire passer des avis dans l'Alpuxare; les vieux chrétiens en vendaient aux espions avec des armes et des munitions de guerre. Pour arrêter la désertion, pour encourager les villes de l'Andalousie à envoyer de nouveaux contingens, le roi rendit un décret qui fut publié à Grenade le 19 octobre. Il portait que dorénavant l'infanterie tout entière serait payée aux frais du trésor royal, la cavalerie restant seule à la charge des communes; que la solde du fantassin armé d'un corselet ou d'une arquebuse, serait élevée à quatre écus d'or par mois, celle du simple piquier à trois écus (1),

(1) 40 fr. 20 c., et 30 fr. 15 c.

et que, la guerre étant déclarée à feu et à sang, les droits de quint et de dîme ne seraient plus prélevés sur les prises. Ainsi, au bout de six mois de préparatifs, on n'était pas plus avancé qu'au premier jour. Le temps pressait cependant. Aben-Aboo, qui n'en perdait point, avait terminé son inspection et augmenté les garnisons de la côte, surtout celle de Castil de Ferro; ce qui faisait supposer qu'il attendait prochainement des renforts. Ses lieutenans El-Schoaybi et Geronimo-el-Maleh s'étaient remis en campagne. Quant à lui, avec son armée régulière, il avait pris position au défilé de Motril, d'où il menaçait à la fois quatre points, Motril, Almuñecar, Salobreña et Orgiba.

Il arriva ces jours-là une chose qui peut donner l'idée du moral de l'armée espagnole. La garnison d'Orgiba se mutina, prétendant que son commandant, Francisco de Molina, était fou, parce qu'il prenait toutes les précautions usitées à la veille d'un siége; don Juan la remplaça en entier : six compagnies d'infanterie et deux de cavalerie relevèrent les mutins; mais la nouvelle garnison n'avait pas un meilleur esprit. Molina fut contraint de permettre à quatre-vingts hommes d'aller à la maraude : ceux-ci tombèrent dans une embuscade; il n'en revint que trois. L'exemple de leurs compagnons ne corrigea pas les autres ; chaque jour il sortait du fort d'Orgiba des partis qui pillaient, sans avoir soin de se garder : tout ce que Molina put obtenir fut qu'ils

attendissent, avant de se répandre dans le pays, les rapports des éclaireurs. Il envoyait donc au loin des reconnaissances dès le matin. Une d'elles donna, le 28 octobre, tête baissée au milieu de l'avant-garde d'Aben-Aboo : le chef du détachement resta sur la place; quelques soldats, échappés à la première décharge, s'enfuirent; et l'alarme était à peine semée, que dix mille hommes attaquaient Orgiba.

Dans le moment de la surprise, les Morisques s'emparèrent des hauteurs qui dominaient de toutes parts les fortifications des chrétiens. S'ils eussent été pourvus d'artillerie, le siége n'aurait pas duré long-temps, à en juger par la vigueur avec laquelle ils le menèrent. Le 1er novembre, au quatrième assaut, ils couronnèrent le rempart de l'est, et se logèrent dans une casemate. La brèche était faite en plusieurs endroits. Francisco de Molina montra, de son côté, un courage héroïque et une grande habileté; derrière un retranchement pris, il en élevait un autre : il parvint à rebuter Aben-Aboo, qui, pour épargner ses soldats, changea le siége en blocus. La position de Molina n'en devint guère moins critique; il n'avait presque plus d'eau ni de munitions. Un de ses capitaines, don Juan Alvarez de Bohorques, livra sa vaisselle d'argent pour en faire de la mitraille. Tout dépendait donc de la promptitude que don Juan d'Autriche mettrait à le secourir.

Don Juan reçut, avec l'avis de la détresse de Molina, une nouvelle encore plus fâcheuse : le district

de Baza venait d'être envahi par Geronimo-el-Maleh ; Galera, ville de ce district, était au pouvoir des Morisques ; Castilleja, Orce, Huescar étaient menacés. Il n'y avait pas sur les lieux de forces suffisantes pour protéger les villes menacées et reprendre Galera, car l'armée du marquis de los Velez ne comptait plus, le général n'agissant qu'à sa fantaisie. L'importance du district de Baza, qui confine au royaume de Murcie et donne entrée de plain-pied dans le district de Guadix, semblait un motif déterminant pour que l'on pensât d'abord à étouffer cette nouvelle insurrection ; cependant, comme dans les guerres civiles la réputation des armes passe avant tout, don Juan préféra, et avec raison, laisser l'alcayde de Baza et les seigneurs du pays se tirer d'affaire comme ils le pourraient, plutôt que de laisser prendre Orgiba sous ses yeux. Il ordonna au duc de Seza de sortir de Grenade au plus vite, de marcher sur Orgiba sans s'arrêter, de dégager Molina, ensuite de démanteler le fort, dont l'occupation causait plus d'embarras qu'elle ne donnait alors de profit. Le duc partit à la tête de six mille fantassins et trois cents chevaux ; « plus de monde que d'hommes, » dit un chroniqueur (1). Arrivé au village d'Acequia, dans le Val-de-Lecrin, un accès de goutte le prit, et il fit halte. Don Juan parla de le remplacer par Luis Quijada ; mais à cette menace, le duc de Sesa retrouva ses for-

(1) Mendoza, p. 291.

ces; il répondit qu'il se remettait en route sur le champ. C'était le 6 novembre. Depuis la veille, Aben-Aboo avait levé le siége pour se porter à la rencontre des Espagnols. Son intention était, suivant ce que l'on apprit par des lettres interceptées, de livrer bataille entre Tablate et Lanjaron. Il ne faisait pas de doute que la victoire lui restât, et il commandait à son lieutenant, El-Schoaybi, de venir se poster avec six mille hommes au pas de Tablate, sur les derrières de l'armée chrétienne, afin de lui couper la retraite et les vivres. El-Schoaybi se trouvait en ce moment dans la Vega de Grenade, où il brûla le hameau de Mayrena, qui n'est qu'à une demi-lieue de la porte d'Elvire; d'ailleurs il n'avait pas reçu l'ordre de son maître. Ainsi le duc pouvait s'engager dans les montagnes sans craindre d'être inquiété; mais la goutte le tourmentait encore, une marche pénible l'effrayait apparemment; il voulut, malgré les recommandations de don Juan, remplir sa mission sans se déplacer ou à peu près. Voici le plan qu'il arrêta. Il fit deux détachemens de huit cents hommes chacun : le premier, sous les ordres de Pedro de Vilches, fut chargé d'aller à la rencontre de la garnison d'Orgiva; le second, commandé par le capitaine Perea, était destiné à former échelon; le reste de l'armée, se développant sur une longue ligne à partir d'Acequia, devait permettre aux détachemens de s'avancer assez pour donner la main à Molina, qui, prévenu de cette ma-

nœuvre, se tenait prêt à désemparer la place au premier signal. Le duc de Sesa, en traçant ce plan, faisait entrer dans ses calculs la maladresse de l'ennemi, ce qui est rarement sage; Aben-Aboo le lui prouva.

Vilchez prit sur la gauche de Lanjaron un chemin abandonné depuis long-temps, qui le mena sur le soir à la vue d'Orgiba; de là il fit les signaux convenus. Il avait eu toute la journée en tête l'avant-garde d'Aben-Aboo, que conduisait le turc Dali; cette troupe escarmouchait, mais avec mollesse. Dali, pendant qu'il occupait Vilchez, retardant sa marche, avait fait couler sur le flanc des chrétiens deux divisions qui s'embusquèrent l'une dans le ravin de Lanjaron, l'autre à l'entrée de la plaine d'Acequia, masquée par la montagne de Calat-el-Hajar (1). Arrendati était à la tête de la première, Annacoz à la tête de la seconde; tous deux connaissaient parfaitement le pays; ils prirent leurs postes sans qu'on les aperçût. A la tombée de la nuit, Dali attaqua vivement le détachement de Vilchez, près duquel se trouvait alors celui de Perea. Les capitaines espagnols reculèrent en bon ordre jusqu'au bord du ravin, où ils furent assaillis avec fureur par Arrendati. Se voyant coupés, pressés de deux côtés, fort éloignés de leur corps de bataille, ils formèrent le carré sur une éminence, et se déci-

(1) Le Pic de la pierre.

dèrent à y attendre le duc de Sesa. La position était sûre, mais incommode : Vilchez s'y maintint patiemment, Perea n'eut pas la même fermeté; dès qu'il eut reconnu que le duc s'approchait, il descendit dans le ravin pour le rejoindre plus tôt. Les Morisques s'y jetèrent derrière lui, taillèrent en pièces le plus grand nombre de ses soldats, et poursuivirent le reste, qui, rencontrant les premiers rangs de l'armée, y mit le désordre. Déjà l'affaire tournait mal pour les chrétiens, les fuyards s'embarrassaient dans l'obscurité, les guides ne trouvaient plus leur chemin, les compagnies se débandaient, abandonnaient sans honte leurs drapeaux; ce fut bien pis lorsqu'Annacoz sortit de son embuscade, quoiqu'il n'eût que deux cents hommes avec lui. Au milieu de la nuit et de la confusion qui régnaient, il n'était pas possible de juger du nombre ; les échos des montagnes doublaient leurs cris, et la terreur les centuplait.

Tout était perdu, si Dali eût continué comme il avait commencé ; mais il ralentit ses attaques au moment critique. En général, les Morisques manquaient de constance : qu'ils fussent sur l'offensive ou la défensive, le moindre dérangement dans leurs combinaisons les déconcertait. Ils avaient compté sur un effet magique à l'apparition d'Annacoz, sur une dispersion totale de l'ennemi. Quelques charges heureuses que fit le duc de Sesa en personne, à la tête de son état-major, les calma. Ils con-

tinuèrent bien de harceler l'armée chrétienne jusqu'à Acequia, trois lieues durant, mais ils la laissèrent passer quand ils auraient pu l'anéantir. Le duc rentra dans ses quartiers à minuit; il avait perdu quatre cents hommes. Sa réputation n'en souffrit pas; l'honneur d'avoir arrêté son armée, qui s'en allait à vau-de-route, couvrit la honte de s'être fait battre; on oublia son imprudence en faveur de son courage et de son sang-froid, et on le combla même de louanges.

Ayant appris que Francisco de Molina s'était retiré à Motril, pendant que les Morisques livraient bataille dans le Val-de-Lecrin, il retourna peu de jours après à Grenade avec tout son monde. Un millier d'hommes seulement resta en garnison aux Albuñuelas pour appuyer le poste d'Acequia. Francisco de Molina, quoiqu'il fût très-pressé d'opérer sa retraite, avait pris le temps de détruire son artillerie, et de faire filer devant lui ses munitions. Aben-Aboo ne trouva rien de bon dans les quartiers des chrétiens. Il rasa les fortifications d'Orgiba, qui ne lui pouvaient servir à rien; au lieu de cette détestable place que les chrétiens auraient reprise dès qu'ils l'auraient voulu, il occupa le château de Lanjaron, qui ferme la principale entrée de l'Alpuxare. Arrendati se chargea de le défendre. De ce côté la frontière était en outre couverte par les bandes d'Hassan-el-Schoaybi. Ainsi la victoire d'Acequia, peu importante en elle-même, eut l'immense résul-

tat de mettre les Morisques en situation de porter la guerre au-delà de leurs montagnes, sans craindre d'être attaqués chez eux. On a vu qu'ils avaient déjà commencé à s'étendre dans le district de Baza.

CHAPITRE IV.

Opérations de Géronimo-el-Maleh dans le district de Baza et le Rio d'Almanzora. — Nouvelle insurrection de la Sierra de Bentomiz. — Incursion du marquis de los Velez dans le Rio Boloduy. — Siége de Galera, par le marquis de los Velez.

(Du 29 octobre 1569 au 1er janvier 1570.)

Geronimo-el-Maleh, renforcé d'un petit corps de Turcs que commandait le capitaine Caravajal, tenait en alerte toutes les garnisons chrétiennes du district de Baza, du Rio d'Almanzora, et même celles du royaume de Murcie. Ses coureurs allaient jusque dans la plaine de Lorca. Les Morisques de Velez-el-Blanco étaient d'intelligence avec lui; ceux de Huescar, d'Orce, Castilleja, villes fermées, voisines de Galera, et situées à sept ou huit lieues de Baza, étaient convenus de se soulever le même jour que Galera. La conspiration n'éclata qu'à Galera, parce

qu'elle fut révélée à l'Alcayde d'Huescar, Francisco de Villa Pecellin, quelque temps avant le jour fixé pour son exécution. Les Morisques de Galera se sachant trahis, avaient pris les armes le 29 octobre; ils avaient chassé leur petite garnison, et repoussé les chrétiens d'Huescar, qui étaient venus les assiéger. Ceux-ci, avant que de partir pour leur expédition, avaient eu le soin d'enfermer tous les Morisques d'Huescar dans un magasin où l'on déposait les fruits provenant de la dîme seigneuriale (1); au retour, ils tentèrent de les massacrer, et mirent le feu au magasin, sans respect pour la propriété de leur seigneur, qu'ils n'aimaient guère. Villa Pecellin retira les prisonniers du milieu des flammes; tandis que la populace pillait leurs maisons (2), il les fit

(1) Huescar appartenait au duc d'Albe.

(2) Hita raconte à ce propos une aventure touchante, et qui, malgré sa tournure romanesque, pourrait bien n'être pas inventée. «Il arriva,» dit-il (p. 331), «que deux soldats après avoir pillé la maison d'un riche More, pris les objets de valeur et détruit le reste, découvrirent une jeune fille, la merveille du pays. Tous deux convoitant également cette beauté, mirent à la fois la main sur elle, disant : Elle est à moi! Puis comme ils ne pouvaient s'accorder à qui l'aurait, ils tirèrent leurs épées toutes rougies du sang du père qu'ils avaient tué. Dans le moment survint un troisième soldat. Celui-ci les voyant près de s'égorger, imagina, pour mettre fin à leur querelle, d'en faire disparaître l'objet. Il alla donc à la jeune fille, et la frappa de deux coups de poignard dans

monter à la citadelle, où il les tint sous bonne garde, les protégeant en même temps qu'il s'assurait d'eux. La réclusion des Morisques d'Huescar embarrassa beaucoup El-Maleh. Orce et Castilleja n'avaient pas bougé; Galera pouvait être d'un moment à l'autre investi par les milices de Baza ou par l'armée du marquis de los Velez. Dans cette position, El-Maleh prit le parti d'attirer au loin les chrétiens, et il alla se poster devant la forteresse d'Oria. Son expédient lui réussit, mais lui coûta cher. Quoique l'on n'eût pas dû s'inquiéter d'une démonstration pareille, toutes les forces disponibles dans le voisinage se mirent en mouvement pour secourir Oria. Il arriva des troupes de Baza, de Velez, de Lorca, et des autres villes de la frontière du royaume de Murcie. Oria fut ravitaillé, sa garnison augmentée. Les

la poitrine. La jeune fille tomba roide morte : c'était à faire pitié au Ciel. Après ce coup, le misérable dit froidement : « Il n'était pas juste que deux braves risquassent leur vie pour si peu de chose! » Mais les deux soldats, indignés de sa cruauté, courroucés de voir étendue à leurs pieds cette femme innocente, se réunirent contre lui. « Ta méchanceté ne restera pas impunie, » lui dirent-ils, « monstre infâme, qui as privé la terre du plus riche présent du Ciel! » Sur quoi ils lui donnèrent de leurs épées dans le corps, et ils sortirent, désolés, de la maison, où ils laissèrent, à côté de l'assassin, qui était natif de la Puebla de don Fadrique, la belle jeune fille, que la mort même embellissait. On l'aurait prise pour un ange endormi. »

Morisques de Velez-el-Blanco, qui se tenaient prêts à marcher sous les ordres d'un capitaine de monfis qu'ils attendaient, s'estimèrent heureux de n'être pas traités comme ceux d'Huescar; ils renoncèrent à leur projet, et donnèrent de nouveaux gages de soumission. El-Maleh perdait là d'utiles auxiliaires. Il éprouva encore un autre échec plus sensible. En quittant Oria, l'alcade mayor de Lorca, chef de l'armée qui avait fait le ravitaillement, alla tomber sur Cantoria, où les Morisques avaient établi une fabrique de poudre. Cette fabrique était placée entre les deux enceintes de la forteresse ; les chrétiens forcèrent la première enceinte, et détruisirent la fabrique, machines, bâtimens, magasins. De là ils descendirent dans le vallon du Rio d'Almanzora, où ils rencontrèrent, près d'Arboleas, le fils de Geronimo-el-Maleh, auquel ils tuèrent environ cinq cents hommes. Ils auraient poussé plus loin, si le conseil municipal de Lorca ne les eût impérieusement rappelés, parce qu'en leur absence la ville était chaque jour insultée et sa banlieue ravagée. Le 13 novembre, ils repassèrent la frontière de Murcie après une campagne de huit jours. Un point d'honneur mal entendu les avait empêchés de tenter le siége de Galera. Ils ne voulaient pas, disaient-ils, mettre la bannière de la ville sous les ordres de don Antonio de Luna, commandant de Baza; peut-être aussi la difficulté de l'entreprise les en dégoûtait-elle, et le point d'honneur servait de prétexte.

monter à la citadelle, où il les tint sous bonne garde, les protégeant en même temps qu'il s'assurait d'eux. La réclusion des Morisques d'Huescar embarrassa beaucoup El-Maleh. Orce et Castilleja n'avaient pas bougé; Galera pouvait être d'un moment à l'autre investi par les milices de Baza ou par l'armée du marquis de los Velez. Dans cette position, El-Maleh prit le parti d'attirer au loin les chrétiens, et il alla se poster devant la forteresse d'Oria. Son expédient lui réussit, mais lui coûta cher. Quoique l'on n'eût pas dû s'inquiéter d'une démonstration pareille, toutes les forces disponibles dans le voisinage se mirent en mouvement pour secourir Oria. Il arriva des troupes de Baza, de Velez, de Lorca, et des autres villes de la frontière du royaume de Murcie. Oria fut ravitaillé, sa garnison augmentée. Les

la poitrine. La jeune fille tomba roide morte : c'était à faire pitié au Ciel. Après ce coup, le misérable dit froidement : « Il n'était pas juste que deux braves risquassent leur vie pour si peu de chose ! » Mais les deux soldats, indignés de sa cruauté, courroucés de voir étendue à leurs pieds cette femme innocente, se réunirent contre lui. « Ta méchanceté ne restera pas impunie, » lui dirent-ils, « monstre infâme, qui as privé la terre du plus riche présent du Ciel ! » Sur quoi ils lui donnèrent de leurs épées dans le corps, et ils sortirent, désolés, de la maison, où ils laissèrent, à côté de l'assassin, qui était natif de la Puebla de don Fadrique, la belle jeune fille, que la mort même embellissait. On l'aurait prise pour un ange endormi. »

Morisques de Velez-el-Blanco, qui se tenaient prêts à marcher sous les ordres d'un capitaine de monfis qu'ils attendaient, s'estimèrent heureux de n'être pas traités comme ceux d'Huescar; ils renoncèrent à leur projet, et donnèrent de nouveaux gages de soumission. El-Maleh perdait là d'utiles auxiliaires. Il éprouva encore un autre échec plus sensible. En quittant Oria, l'alcade mayor de Lorca, chef de l'armée qui avait fait le ravitaillement, alla tomber sur Cantoria, où les Morisques avaient établi une fabrique de poudre. Cette fabrique était placée entre les deux enceintes de la forteresse ; les chrétiens forcèrent la première enceinte, et détruisirent la fabrique, machines, bâtimens, magasins. De là ils descendirent dans le vallon du Rio d'Almanzora, où ils rencontrèrent, près d'Arboleas, le fils de Geronimo-el-Maleh, auquel ils tuèrent environ cinq cents hommes. Ils auraient poussé plus loin, si le conseil municipal de Lorca ne les eût impérieusement rappelés, parce qu'en leur absence la ville était chaque jour insultée et sa banlieue ravagée. Le 13 novembre, ils repassèrent la frontière de Murcie après une campagne de huit jours. Un point d'honneur mal entendu les avait empêchés de tenter le siége de Galera. Ils ne voulaient pas, disaient-ils, mettre la bannière de la ville sous les ordres de don Antonio de Luna, commandant de Baza; peut-être aussi la difficulté de l'entreprise les en dégoûtait-elle, et le point d'honneur servait de prétexte.

monter à la citadelle, où il les tint sous bonne garde, les protégeant en même temps qu'il s'assurait d'eux. La réclusion des Morisques d'Huescar embarrassa beaucoup El-Maleh. Orce et Castilleja n'avaient pas bougé; Galera pouvait être d'un moment à l'autre investi par les milices de Baza ou par l'armée du marquis de los Velez. Dans cette position, El-Maleh prit le parti d'attirer au loin les chrétiens, et il alla se poster devant la forteresse d'Oria. Son expédient lui réussit, mais lui coûta cher. Quoique l'on n'eût pas dû s'inquiéter d'une démonstration pareille, toutes les forces disponibles dans le voisinage se mirent en mouvement pour secourir Oria. Il arriva des troupes de Baza, de Velez, de Lorca, et des autres villes de la frontière du royaume de Murcie. Oria fut ravitaillé, sa garnison augmentée. Les

la poitrine. La jeune fille tomba roide morte : c'était à faire pitié au Ciel. Après ce coup, le misérable dit froidement : « Il n'était pas juste que deux braves risquassent leur vie pour si peu de chose! » Mais les deux soldats, indignés de sa cruauté, courroucés de voir étendue à leurs pieds cette femme innocente, se réunirent contre lui. « Ta méchanceté ne restera pas impunie, » lui dirent-ils, « monstre infâme, qui as privé la terre du plus riche présent du Ciel! » Sur quoi ils lui donnèrent de leurs épées dans le corps, et ils sortirent, désolés, de la maison, où ils laissèrent, à côté de l'assassin, qui était natif de la Puebla de don Fadrique, la belle jeune fille, que la mort même embellissait. On l'aurait prise pour un ange endormi. »

Morisques de Velez-el-Blanco, qui se tenaient prêts à marcher sous les ordres d'un capitaine de monfis qu'ils attendaient, s'estimèrent heureux de n'être pas traités comme ceux d'Huescar; ils renoncèrent à leur projet, et donnèrent de nouveaux gages de soumission. El-Maleh perdait là d'utiles auxiliaires. Il éprouva encore un autre échec plus sensible. En quittant Oria, l'alcade mayor de Lorca, chef de l'armée qui avait fait le ravitaillement, alla tomber sur Cantoria, où les Morisques avaient établi une fabrique de poudre. Cette fabrique était placée entre les deux enceintes de la forteresse ; les chrétiens forcèrent la première enceinte, et détruisirent la fabrique, machines, bâtimens, magasins. De là ils descendirent dans le vallon du Rio d'Almanzora, où ils rencontrèrent, près d'Arboleas, le fils de Geronimo-el-Maleh, auquel ils tuèrent environ cinq cents hommes. Ils auraient poussé plus loin, si le conseil municipal de Lorca ne les eût impérieusement rappelés, parce qu'en leur absence la ville était chaque jour insultée et sa banlieue ravagée. Le 13 novembre, ils repassèrent la frontière de Murcie après une campagne de huit jours. Un point d'honneur mal entendu les avait empêchés de tenter le siége de Galera. Ils ne voulaient pas, disaient-ils, mettre la bannière de la ville sous les ordres de don Antonio de Luna, commandant de Baza; peut-être aussi la difficulté de l'entreprise les en dégoûtait-elle, et le point d'honneur servait de prétexte.

monter à la citadelle, où il les tint sous bonne garde, les protégeant en même temps qu'il s'assurait d'eux. La réclusion des Morisques d'Huescar embarrassa beaucoup El-Maleh. Orce et Castilleja n'avaient pas bougé; Galera pouvait être d'un moment à l'autre investi par les milices de Baza ou par l'armée du marquis de los Velez. Dans cette position, El-Maleh prit le parti d'attirer au loin les chrétiens, et il alla se poster devant la forteresse d'Oria. Son expédient lui réussit, mais lui coûta cher. Quoique l'on n'eût pas dû s'inquiéter d'une démonstration pareille, toutes les forces disponibles dans le voisinage se mirent en mouvement pour secourir Oria. Il arriva des troupes de Baza, de Velez, de Lorca, et des autres villes de la frontière du royaume de Murcie. Oria fut ravitaillé, sa garnison augmentée. Les

la poitrine. La jeune fille tomba roide morte : c'était à faire pitié au Ciel. Après ce coup, le misérable dit froidement : « Il n'était pas juste que deux braves risquassent leur vie pour si peu de chose ! » Mais les deux soldats, indignés de sa cruauté, courroucés de voir étendue à leurs pieds cette femme innocente, se réunirent contre lui. « Ta méchanceté ne restera pas impunie, » lui dirent-ils, « monstre infâme, qui as privé la terre du plus riche présent du Ciel ! » Sur quoi ils lui donnèrent de leurs épées dans le corps, et ils sortirent, désolés, de la maison, où ils laissèrent, à côté de l'assassin, qui était natif de la Puebla de don Fadrique, la belle jeune fille, que la mort même embellissait. On l'aurait prise pour un ange endormi. »

Morisques de Velez-el-Blanco, qui se tenaient prêts à marcher sous les ordres d'un capitaine de monfis qu'ils attendaient, s'estimèrent heureux de n'être pas traités comme ceux d'Huescar; ils renoncèrent à leur projet, et donnèrent de nouveaux gages de soumission. El-Maleh perdait là d'utiles auxiliaires. Il éprouva encore un autre échec plus sensible. En quittant Oria, l'alcade mayor de Lorca, chef de l'armée qui avait fait le ravitaillement, alla tomber sur Cantoria, où les Morisques avaient établi une fabrique de poudre. Cette fabrique était placée entre les deux enceintes de la forteresse ; les chrétiens forcèrent la première enceinte, et détruisirent la fabrique, machines, bâtimens, magasins. De là ils descendirent dans le vallon du Rio d'Almanzora, où ils rencontrèrent, près d'Arboleas, le fils de Geronimo-el-Maleh, auquel ils tuèrent environ cinq cents hommes. Ils auraient poussé plus loin, si le conseil municipal de Lorca ne les eût impérieusement rappelés, parce qu'en leur absence la ville était chaque jour insultée et sa banlieue ravagée. Le 13 novembre, ils repassèrent la frontière de Murcie après une campagne de huit jours. Un point d'honneur mal entendu les avait empêchés de tenter le siége de Galera. Ils ne voulaient pas, disaient-ils, mettre la bannière de la ville sous les ordres de don Antonio de Luna, commandant de Baza; peut-être aussi la difficulté de l'entreprise les en dégoûtait-elle, et le point d'honneur servait de prétexte.

monter à la citadelle, où il les tint sous bonne garde, les protégeant en même temps qu'il s'assurait d'eux. La réclusion des Morisques d'Huescar embarrassa beaucoup El-Maleh. Orce et Castilleja n'avaient pas bougé; Galera pouvait être d'un moment à l'autre investi par les milices de Baza ou par l'armée du marquis de los Velez. Dans cette position, El-Maleh prit le parti d'attirer au loin les chrétiens, et il alla se poster devant la forteresse d'Oria. Son expédient lui réussit, mais lui coûta cher. Quoique l'on n'eût pas dû s'inquiéter d'une démonstration pareille, toutes les forces disponibles dans le voisinage se mirent en mouvement pour secourir Oria. Il arriva des troupes de Baza, de Velez, de Lorca, et des autres villes de la frontière du royaume de Murcie. Oria fut ravitaillé, sa garnison augmentée. Les

la poitrine. La jeune fille tomba roide morte : c'était à faire pitié au Ciel. Après ce coup, le misérable dit froidement : « Il n'était pas juste que deux braves risquassent leur vie pour si peu de chose! » Mais les deux soldats, indignés de sa cruauté, courroucés de voir étendue à leurs pieds cette femme innocente, se réunirent contre lui. « Ta méchanceté ne restera pas impunie, » lui dirent-ils, « monstre infâme, qui as privé la terre du plus riche présent du Ciel! » Sur quoi ils lui donnèrent de leurs épées dans le corps, et ils sortirent, désolés, de la maison, où ils laissèrent, à côté de l'assassin, qui était natif de la Puebla de don Fadrique, la belle jeune fille, que la mort même embellissait. On l'aurait prise pour un ange endormi. »

Morisques de Velez-el-Blanco, qui se tenaient prêts à marcher sous les ordres d'un capitaine de monfis qu'ils attendaient, s'estimèrent heureux de n'être pas traités comme ceux d'Huescar; ils renoncèrent à leur projet, et donnèrent de nouveaux gages de soumission. El-Maleh perdait là d'utiles auxiliaires. Il éprouva encore un autre échec plus sensible. En quittant Oria, l'alcade mayor de Lorca, chef de l'armée qui avait fait le ravitaillement, alla tomber sur Cantoria, où les Morisques avaient établi une fabrique de poudre. Cette fabrique était placée entre les deux enceintes de la forteresse ; les chrétiens forcèrent la première enceinte, et détruisirent la fabrique, machines, bâtimens, magasins. De là ils descendirent dans le vallon du Rio d'Almanzora, où ils rencontrèrent, près d'Arboleas, le fils de Geronimo-el-Maleh, auquel ils tuèrent environ cinq cents hommes. Ils auraient poussé plus loin, si le conseil municipal de Lorca ne les eût impérieusement rappelés, parce qu'en leur absence la ville était chaque jour insultée et sa banlieue ravagée. Le 13 novembre, ils repassèrent la frontière de Murcie après une campagne de huit jours. Un point d'honneur mal entendu les avait empêchés de tenter le siége de Galera. Ils ne voulaient pas, disaient-ils, mettre la bannière de la ville sous les ordres de don Antonio de Luna, commandant de Baza; peut-être aussi la difficulté de l'entreprise les en dégoûtait-elle, et le point d'honneur servait de prétexte.

Après leur départ, El-Maleh rentra dans le district de Baza, où personne ne lui disputa la campagne. Don Enrique Enriquez, seigneur de Galera, d'Orce, et de plusieurs autres lieux peuplés de Morisques (1), alcayde héréditaire de la ville et du château de Baza, était mort au mois d'août précédent; sa veuve, doña Juana Fajardo, fille du marquis de los Velez, qui administrait ses domaines au nom de ses enfans mineurs, ne pouvait faire face aux circonstances. Don Antonio de Luna, l'officier qui avait remplacé don Enriquez dans le commandement militaire du district, était un de ces hommes incapables et hautains que tout le monde évite; ses subordonnés ne l'appelaient pas volontiers à leur aide, et le marquis de los Velez, qui était à portée d'arrêter les progrès de Geronimo-el-Maleh, ne voulait pas entrer, sans une commission expresse du roi, dans le district de Baza, que don Juan avait, de son autorité privée, soustrait à sa juridiction. De ces dissentions entre les chefs espagnols, il résulta que les insurgés de Galera eurent tout le temps de se mettre en bon état de défense.

Tandis qu'il attendait les ordres de la cour, le marquis fit dans le Rio Boloduy une de ces expé-

(1) Don Enrique Enriquez, parent de la famille royale, possédait dans le royaume de Grenade les villes de Galera, Orce, Tahali, Castro, Lucaynena de las Torres, la sierra de Filabres et l'alcaydia héréditaire de Baza.

ditions que les Espagnols et les Morisques nomment des ghazias (1). Il partit le 17 novembre de la Calahorra, se reposa quelques heures à Fiñana, en repartit à neuf heures du soir, et continua sa route, espérant surprendre avant le jour un rassemblement qui se tenait à Santa-Cruz. Les difficultés du chemin le retardèrent. Il était grand jour quand il arriva au premier village du Rio Boloduy, celui qui lui donne son nom. Les Morisques, prévenus de la marche de l'armée chrétienne, avaient plié bagages, mais ils laissèrent à dessein derrière eux des femmes, des enfans, des bestiaux. Comme ils se l'étaient promis, la cupidité l'emporta sur la discipline ; le pillage commença avant que l'ennemi eût même été attaqué. La cavalerie, qui avait pris les devans, était occupée à faire des prisonniers quand les Morisques tombèrent sur elle. Ils la ramenèrent en désordre sur l'infanterie. Celle-ci rétablit un instant les affaires. L'auditeur Navas de la Puebla, commissaire de l'armée, était allé, avec trente chevaux et une compagnie d'infanterie, chercher à l'avant-garde les prisonnières, afin de les distribuer sur-le-champ aux soldats de toutes les divisions, parce que le marquis attribuait à l'en-

(1) Nos soldats d'Afrique les nomment *razias*. La lettre arabe qui commence ce mot ne peut être exactement transcrite en français. Pour la prononcer, il faut faire entendre une aspiration rauque qui tient de l'*r* et du *g*.

vie de s'approprier le butin, la retraite de cette avant-garde. Une des prisonnières offrit à l'auditeur de lui decouvrir un trésor, et l'entraîna dans un défilé que gardaient les Morisques. Toute l'infanterie fut massacrée ; des cavaliers les uns se sauvèrent avec Navas du côté d'Almeria, d'autres restèrent sur la place, accablés par le nombre, quelques-uns regagnèrent le corps de bataille. Le marquis vit que son expédition était manquée; il fit sonner la retraite, et arriva le soir à mi-chemin de Fiñana, non sans peine ni perte. Il rentra le lendemain à Fiñana. Ses soldats étaient harrassés; de deux mille huit cents qui l'avaient accompagné dans cette malheureuse expédition si mal conduite, douze cents seulement restèrent avec lui. Après avoir passé deux jours à Fiñana pour faire soigner ses blessés, et un jour à la Calahorra, il prit, le 23 novembre, la route de Baza, suivant l'ordre du roi qui lui était parvenu. L'humeur du marquis et celle de don Antonio de Luna se ressemblaient trop pour s'accorder; don Antonio sortit de Baza dès qu'il sut que le marquis y arrivait. Il se rendit à Grenade sans le voir, sans lui remettre, avec le commandement, les renseignemens que tout officier doit à son remplaçant. Ce manque d'égards fut mis par le marquis de los Velez sur le compte de don Juan d'Autriche, qui n'y était pas étranger. On devine aisément quel effet il produisit sur un homme fier et colérique. L'occasion de rendre la pareille au

prince ne tarda guère à se présenter, et don Juan apprit que l'orgueil offensé ne mesure pas toujours la distance des rangs.

Probablement le marquis n'inspirait plus aux Morisques la terreur qui l'avait fait surnommer le *diable à tête de fer*, car El-Maleh, loin de reculer devant lui, redoubla d'audace. Il se multipliait. Un jour on apprenait qu'il avait attaqué Oria, le lendemain il paraissait dans la plaine de Baza. Il occupa Caniles, poste de montagnes que le marquis pouvait apercevoir de ses fenêtres. Il s'empara d'Orce et de Castilléja, dont il transporta les habitans avec tous leurs bagages à Galera, sans être troublé dans cette longue opération; il pensa surprendre Huescar le 18 décembre. Enfin, le marquis s'étant décidé à faire le siége de Galera, il lui céda la campagne, et retourna dans le Rio d'Almanzora.

Galera n'avait rien à craindre d'une armée démoralisée dont toute l'artillerie se composait de six fauconneaux et de deux vieilles lombardes en fer. L'assiette de la place est très-avantageuse. Caravajal avait augmenté les anciennes fortifications et fait construire un moulin à poudre. La garnison, pourvue de vivres en abondance, était déterminée à se laisser hacher plutôt que de capituler. Le marquis de los Velez la fit sommer d'abord par le capitaine Fernando de Léon; les sommations ne furent pas même reçues. Le 29 décembre, il vint camper, à la

tête de 4300 hommes, sous les murs de Galera, qu'il battit en brèche aussitôt, mais inutilement. Les assiégés réparaient les brèches à mesure qu'elles se faisaient. Ils ripostaient si adroitement, que tout homme aperçu au-dessus des épaulemens, était un homme mort. Dans les sorties, ils avaient aussi continuellement la supériorité. Caravajal, qui n'aimait pas à être enfermé, les quitta le 30 novembre. Ils ne se découragèrent pas pour cela. Leurs sorties ne furent ni moins fréquentes ni moins heureuses. Cette poignée de Morisques (Galera était une ville de trois à quatre mille âmes) eut l'honneur, non seulement de tenir tête en rase campagne au marquis de los Velez, mais de le contraindre à une inaction complète. A voir les assiégeans s'abriter derrière leurs retranchemens, on eût cru les rôles changés. Tout le long des murailles étaient exposées les têtes des soldats espagnols tués dans les premières rencontres, et la tête du capitaine Fernando de Léon, plantée au bout d'une pique sur la tour de l'église, dominait celle de ses soldats. En présence d'un pareil spectacle, un autre général se serait retiré ou aurait tenté un effort généreux; le marquis de los Velez ne bougea pas.

Vers le même temps, c'est-à-dire à la fin du mois de décembre, les Morisques de la Sierra de Bentomiz, conduits par Andres-el-Xorayran, Fernando El-Darra et Martin Alguacil, rentrèrent dans leurs montagnes au nombre de sept mille, tous bien ar-

més. Ils reprirent tous les postes qu'ils avaient occupés pendant la première insurrection. La forteresse de Torrox tomba en leur pouvoir, et ils la rasèrent. Celle de Canilles d'Aceytuno leur résista, mais le marquis de Comares, à qui elle appartenait, fut obligé de venir la défendre en personne. Du reste, ils étaient absolument maîtres du pays depuis Alhama jusqu'à Velez-Malaga. Les chrétiens, acculés dans cette dernière ville, n'y avaient de repos ni jour ni nuit. A toute heure ils prenaient les armes pour repousser des partis qui venaient piller les faubourgs, et que l'on ne pouvait jamais atteindre, tant la disposition du terrain leur était favorable.

CHAPITRE V.

Entrée en campagne de don Juan d'Autriche. — Prise de Guejar. — Retraite du marquis de los Velez.

(Du 23 décembre 1569 au 19 janvier 1570.)

Les chrétiens de Grenade n'étaient pas plus tranquilles que ceux de Velez-Malaga : les courses d'Hassan-el-Schoaybi portaient sans cesse l'alarme au cœur de leur ville. On mit trois compagnies à la garde du quartier d'Antequeruela, deux escouades en vigie sur le pic de Sainte-Hélène, des avant-postes à Cenes, Pinos, Isnalloz, Santafé; on donna l'ordre à Tello Gonzalez d'Aguilar, capitaine des lances d'Ecija, de se tenir toujours prêt à sortir au premier signal de la vigie de Sainte-Hélène ; malgré ces précautions, El-Schoaybi pénetrait encore quelquefois dans l'Antequeruela, et toute maison,

tout hameau situés hors des murs, recevait chaque semaine sa visite. Le 16 décembre, il se mesura dans le vallon du Xenil avec Aguilar, qu'il força de fuir devant lui. Don Juan d'Autriche s'ennuya enfin de se voir comme assiégé, tandis que les ennemis faisaient des progrès de tous côtés. Il envoya représenter au roi combien l'inaction dans laquelle on le tenait était préjudiciable aux affaires; et comme il devait redouter principalement en ces conjonctures la jalousie du marquis de los Velez, il engagea le grand-commandeur don Luis de Requesens, qui avait amené de Carthagène à Galera de l'artillerie de siége, à faire un rapport confidentiel sur la manière dont le général en chef de l'armée active conduisait sa besogne. On a déjà vu que Philippe II accueillait volontiers les dénonciations du genre de celle-ci. Le grand-commandeur était le lieutenant de don Juan dans la charge de capitaine-général de la mer; il se prêta au désir du prince, et son rapport fut naturellement conforme aux vues de celui qui le dictait en quelque sorte. Il disait, avec vérité d'ailleurs, que le marquis paraissait tout-à-fait impropre à terminer seul la guerre, et qu'il convenait de le mettre sous les ordres de don Juan. Le marquis de los Velez intercepta la lettre du grand-commandeur, la lut, mais ne l'en fit pas moins parvenir à son adresse, soit qu'il crût son crédit assez fort pour déjouer l'intrigue, soit qu'il n'osât entamer une lutte ouverte avec le frère de son souverain. Quelque ré-

pugnance qu'eût le roi à laisser don Juan prendre l'essor, les circonstances lui forçaient la main ; elles devenaient pressantes. Du Rio d'Almanzora la révolte pouvait passer dans le royaume de Murcie, et de là gagner le royaume de Valence. La flotte d'Alger, prête à mettre à la voile, semblait alors n'attendre que celle du sultan pour se diriger vers les côtes d'Espagne. Une descente des Turcs, opérée en un tel moment, lorsque les meilleures troupes de la monarchie étaient retenues en Flandre par des intérêts de premier ordre, aurait bouleversé l'équilibre de l'Europe. Philippe fit taire ses défiances devant la considération du danger. Il accéda aux demandes de don Juan avec une apparence de bonne grâce. Des officiers de sa maison allèrent eux-mêmes en Andalousie publier la convocation de l'arrière-ban des milices. De nouvelles commissions furent délivrées à l'effet d'approvisionner l'armée de Grenade. Le trésor fournit de l'argent. Don Juan, déclaré généralissime, annonça qu'il se chargeait des opérations dans le Rio d'Almanzora, et qu'il confiait au duc de Sésa la direction de celles qui se feraient en même temps dans l'Alpuxare.

Pour débuter, il marcha contre les Morisques de Guejar. Il ne pouvait abandonner la capitale sans avoir détruit ce repaire de maraudeurs ; cependant plusieurs des membres du conseil cherchèrent à le détourner de commencer par-là, disant que l'entreprise offrait des difficultés, et qu'il jouerait sa répu-

tation pour obtenir, en tout cas, un résultat minime; mais don Pedro de Deza, qui était destiné à prendre le commandement de Grenade en son absence, insista pour qu'on le débarrassât d'abord d'un voisinage si incommode. En ne perdant pas de temps à discuter, en mettant en mouvement les forces convenables, on aurait réussi bien certainement à enlever d'un seul coup trois ou quatre mille Morisques, car il ne s'en rassemblait pas moins d'ordinaire à Guejar sous le drapeau d'El-Schoaybi; les précautions excessives que l'on prit dans l'intérêt de l'honneur de don Juan, les conseils, les reconnaissances, ébruitèrent l'affaire; Hassan-el-Schoaybi ne se jugeant pas capable de défendre la position, en retira presque toutes ses troupes. Au moment de partir, une querelle s'éleva entre le comte de Tendilla et son ennemi, le corrégidor don Juan de Villafuerte. Le comte réclamait, à titre d'alcayde de l'Alhambra, le commandement des milices grenadines, le corrégidor ne voulut pas le lui céder; il s'en fit un procès qui alla par devant le conseil suprême de guerre, et que le comte de Tendilla perdit par l'influence de don Juan, mais qui arrêta l'expédition jusqu'à ce qu'il eût été jugé. Ce retard imprévu donna le loisir aux Morisques de faire filer tous leurs bagages sur l'Alpuxare. Le propre jour que don Juan partit, le 23 décembre, El-Partal, Arrendati et Annacoz sortirent de Guejar, où il ne resta que Hassan-el-Schoaybi

avec quatre-vingts hommes. Le village fut emporté le lendemain matin presque sans résistance ; il n'y eut de combat véritable que dans le ravin du Xenil, où les Morisques, déguisés en femmes, attirèrent une compagnie d'infanterie de l'avant-garde. Ils tuèrent là quarante soldats et un capitaine. De leur côté, les pertes ne s'élevèrent pas beaucoup plus haut. Don Juan, auquel son guide avait fait prendre un détour, arriva quand tout était fini. Le dépit qu'il en conçut s'augmenta par les excuses que donna le guide : « J'ai reçu des membres du conseil, dit cet officier, l'ordre de conduire le prince par des chemins sûrs, et Luis Quijada m'a défendu de le mettre en lieu où il courût quelque risque ; j'ai donc cru remplir ma mission à la lettre en le tenant toujours à deux lieues de l'ennemi. » Ces explications mortifièrent don Juan. C'était déjà bien assez ridicule de l'avoir amené avec dix mille hommes et huit pièces de campagne devant un fortin abandonné : Luis Quijada aurait pu croire sa responsabilité à couvert, et permettre à son pupille de suivre le chemin le plus direct. Voilà comment le héros de Lépante fit ses premières armes. Il repartit pour Grenade fort irrité, de si mauvaise humeur qu'il ne voulut pas manger du tout ce jour-là. En rentrant dans son palais, il apprit que le Partal, Annacoz et Arrendati avaient ravagé la Vega pendant qu'il les cherchait à Guejar. Toutes ces circonstances désagréables le déterminèrent à s'affranchir pour tou-

jours du contrôle de Quijada. L'Espagne et la chrétienté y gagnèrent un grand général, Philippe II y perdit un sujet docile, pour ne pas dire un sujet fidèle (1).

Le roi avait envoyé à Grenade quarante compagnies de troupes réglées ; les villes en levèrent cent vingt autres qu'elles entretenaient à leurs frais (2). Dans quelques villes, le conseil municipal vota des impositions extraordinaires pour équiper un soldat sur cinq bourgeois. La noblesse espagnole répondit à l'appel avec tant de zèle, que le roi défendit aux gentilshommes castillans de s'enrôler sans sa permission ; mais il n'y eut guère de maison titrée qui ne tînt à honneur de se faire représenter à l'armée de don Juan, au moins par un de ses membres. A mesure que les soldats et les aventuriers arrivaient, ils étaient dirigés les uns sur le camp du marquis de los Velez pour y attendre le prince, les autres sur les Albuñuelas, où se formait la division destinée à opérer dans les Alpuxares. Vers la fin du mois de décembre 1569, il se trouvait dans ces deux camps vingt-trois mille hommes environ, sans compter les aventu-

(1) C'est seulement sur la foi d'Antonio Perez qu'on peut accuser don Juan d'Autriche d'avoir conspiré contre son frère. Le fait n'est donc pas certain, mais il est très-probable.

(2) En général, les compagnies d'infanterie étaient fortes de cent-cinquante à deux cents hommes ; celles de cavalerie n'en avaient guère qu'une centaine.

riers, toutes les places étant d'ailleurs pourvues de fortes garnisons.

Aben-Aboo comptait toujours sur le secours du grand-Turc; il ne comprenait pas que Sélim ne l'encourageait qu'afin de donner le change sur ses projets, et qu'il en était de même d'Aluch-Ali. Persuadé qu'il n'avait qu'à s'emparer d'un port, et que la flotte ottomane arriverait, il fit attaquer pendant une nuit sombre Almuñecar et Salobrena. Quoique ses mesures fussent bien prises, il échoua. La fortune lui tournait le dos. Il semble qu'il ait eu, dès ce moment, le pressentiment qu'elle ne reviendrait plus à lui. On dit qu'en descendant de l'échelle d'escalade, il se jeta à cheval et fit neuf lieues d'une traite sans proférer une seule parole. A la première halte, il appela Hosceni et un Morisque de confiance, qu'il envoya l'un à Alger, l'autre à Constantinople demander ou de prompts renforts, ou des navires pour passer en Afrique (1). Les messagers lui rapportèrent cette fois qu'il n'avait ni renforts ni navires à espérer, car les galères du sultan portaient alors à Chypre sa formidable armée, et Aluch-

(1) Quant au dernier point des instructions de ces messagers, Mendoza en parle seul (p. 323). Il n'en est rien dit dans la lettre qu'Aben-Aboo écrivit au muphti de Constantinople, ni dans la réponse du pacha d'Alger; mais peut-être les messagers avaient-ils cela dans leurs instructions secrètes. (*Voyez* les pièces citées plus haut, Notes et Pièces justificatives, n° I.)

Ali conduisait contre Tunis les zélés musulmans qu'avait attirés sous ses drapeaux la proclamation de la guerre sainte; sultan et pacha abandonnaient les Morisques après s'être servi d'eux autant qu'ils le croyaient possible, ce qui ne fait honneur ni à leur loyauté ni à leur habileté : le royaume de Grenade valait mieux que Chypre et Tunis.

Pendant que l'on rassemblait dans le royaume de Grenade et en Andalousie les vivres, les bagages, le matériel de toute sorte nécessaires aux deux armées, don Juan d'Autriche se mit en route sous l'escorte de trois mille hommes et quatre cents chevaux; quatre mille hommes restaient à Grenade aux ordres du président don Pedro de Deza. Les garnisons de Guejar, Isnalloz, Santa-Fé, Padul, faisaient un cordon autour de la capitale, que couvrait, en outre, le corps des Albuñuelas. Il y avait là de quoi rassurer le président et les habitans de Grenade; mais la peur était passée dans les habitudes de cette population, les sentinelles ne montaient la garde qu'en tremblant. Don Juan partit le 29 décembre, et il arriva le 1er janvier à Baza, où il disposa tout pour le siége de Galera. Quand le marquis de los Velez le sut à Baza, il ne put dissimuler son mécontentement; il n'alla pas même lui rendre ses hommages, et déclara tout haut, dans un accès de colère, qu'il lui céderait la place, mais sans l'attendre, comme avait fait à son égard don Antonio de Luna. La menace était inouie; don Juan, auquel on la rapporta,

ne voulut pas y croire. Mais le marquis ne se dédisait guère, et il tint parole. Sur la nouvelle qu'un convoi de sept cents chariots et quatorze cents bêtes de somme chargées de munitions allait sortir de Baza, il plia ses tentes, laissant à la discrétion des Morisques le convoi, qui n'était escorté que par trois escadrons. L'entrevue du prince et du marquis eut lieu à Huescar, quatre jours après cette action si coupable. Don Juan ne témoigna pas le moindre ressentiment : « Illustre marquis, dit-il en embrassant l'irascible général, je remercie la fortune de m'avoir fourni l'occasion de vous connaître. La renommée ne dit rien de vous que vous ne justifiez au premier coup-d'œil. Soyez certain que mon autorité ne diminuera pas la vôtre ; je viens prendre de vous des leçons dans l'art de la guerre, et je veux que mes soldats vous obéissent comme je le ferai moi-même. C'est un fils qui vient se mettre sous la protection de votre valeur et de votre expérience. » A ces paroles plus que courtoises, le marquis répondit sèchement : « Personne n'a plus que moi désiré de connaître le frère de son souverain, et je sais ce que je gagnerai à servir un si grand prince ; mais s'il m'est permis de parler avec ma franchise habituelle, je veux rentrer chez moi, car il ne convient pas à ma vieillesse d'être chef d'escouade. » A la porte de la forteresse il baisa la main de don Juan, monta à cheval et piqua des deux. On le chercha inutilement pour assister au conseil de guerre. Sa

boutade, dont il attendait grand effet, n'en produisit d'autre que de le couvrir de honte. Les capitaines de son armée donnèrent les renseignemens qu'il aurait dû fournir, et l'on s'aperçut de son absence par le bien qui en résulta. Après son départ, le roi envoya Vespasiano Gonzaga, prince de Trajecto, à Carthagène, avec l'ordre de fortifier cette ville en toute hâte, de crainte que les Morisques du royaume de Murcie et ceux de Valence donnassent la main à ceux de Grenade. C'était encore une charge que perdait le marquis de los Velez (1), un dégoût qu'il s'était attiré et dont il se plaignit seul. L'histoire, depuis ce moment, ne parle plus de lui ; pour la gloire des Fajardos, il eût été heureux qu'elle n'en eût jamais parlé.

(1) Il était gouverneur de Carthagène, et le prince de Trajecto lui enlevait de fait les fonctions de cette charge.

CHAPITRE VI.

Siége de Galera.

(Du 19 janvier au 10 février 1570.)

Galera est une très-petite ville bâtie sur un rocher qui a la figure d'une galère. Au nord et à ses pieds coule la rivière d'Orce, dans un vallon étroit; un ravin de deux cents pas de large borde la ville du côté de l'est et du côté du midi. De ces trois côtés le rocher est taillé à pic, il forme glacis du côté de l'ouest et se termine à une petite plaine resserrée entre la rivière d'Orce et le ruisseau de Comun. Cette plaine se nomme *las Eras*, les Vergers. Sur le glacis, à soixante pas du corps de place, se trouvait une église isolée que les Morisques avaient mise en état de défense. Derrière l'église ils avaient creusé un fossé assez profond. Dans cette partie

seulement la ville était régulièrement fermée d'une bonne muraille ; partout ailleurs le rempart offrait des solutions de continuité, mais les maisons bouchaient les intervalles. Construites à la mode morisque, c'est-à-dire avec peu de jours extérieurs, ces maisons s'étageaient en gradins, de sorte que la terrasse de l'une était de plain-pied avec le rez-de-chaussée de l'autre. Sur le même plan elles se touchaient, et il n'y avait dans toute la ville que deux rues pratiquées à ciel ouvert. Les ouvrages de fortification consistaient en un vieux château, précédé d'une demi-lune qui s'élevait sur la poupe de la galère, faisant face au midi. De ce point on dominait toute la position, car les montagnes qui le commandent naissent à plus de quatre cents pas, et leurs crêtes sont à grande portée de canon. Les assiégés comptaient trois mille hommes de guerre, en y comprenant la garnison qu'avait laissée Geronimo-el-Maleh, c'est-à-dire quatre cents Morisques des Alpuxares, quelques Barbaresques et quelques Turcs. Les bouches inutiles s'élevaient de quatre à cinq mille, habitans de la ville ou réfugiés des villes voisines. En appelant bouches inutiles les femmes, les vieillards et les enfans, nous nous servons d'une expression consacrée, mais inexacte ; à Galera, comme sur un vaisseau, chacun avait son rôle tracé, et le rôle des femmes n'était guère moins utile ni guère moins dangereux que celui des hommes. Une mine secrète conduisait à la rivière, un puits

creusé depuis l'insurrection, et alimenté par une source vive, fournissait à lui seul autant d'eau qu'il en était besoin. Les vivres ne manquaient pas, mais les munitions de guerre étaient rares, quoiqu'en proportion avec l'armement, qui se composait de deux cents arquebuses et deux fauconneaux. L'un de ces fauconneaux avait été conquis sur le marquis de los Velez. Les Morisques les placèrent tous deux sur le château de Poupe. Ils avaient ajouté à leurs moyens de défense en barricadant les rues de cinquante en cinquante pas, en perçant les maisons de manière à pouvoir se retirer de l'une dans l'autre, et soutenir autant d'assauts qu'il y avait de gradins. Ils avaient aussi coupé les rues par des traverses, enfin ils n'avaient oublié aucune des précautions que prennent des hommes décidés à s'ensevelir sous les ruines d'une forteresse, si ce n'est d'en miner le terrain, opération presque impossible et qui ne leur aurait servi de rien, puisqu'ils manquaient de poudre. La garnison était moins déterminée que les habitans et les réfugiés; ceux-ci ne mettaient pas en doute que Galera fût inexpugnable; en tous cas ils préféraient la mort aux conséquences d'une évasion ou d'une capitulation.

L'armée espagnole parut devant la place le soir du 18 janvier. Elle en fit aussitôt la reconnaissance, et l'investit le lendemain. Don Juan prit ses quartiers vis-à-vis le château de Poupe, sur des hauteurs en arrière du ravin. A gauche, dans les vergers, il

posta une division d'infanterie sous les ordres de don Pedro de Padilla, maître-de-camp du régiment de Naples; à droite, en face de la tour d'Hommeya, la division du maître-de-camp don Lope de Figueroa; le colonel Antonio Moreno commandait la division du centre. Les trois divisions faisaient 12,000 hommes. La cavalerie, forte de 800 chevaux, avait pour chef le mestre-de-camp don Garcia Manrique. Elle se logea sur les deux bords de la rivière, à la droite de l'infanterie, couvrant l'armée du côté du rio d'Almanzora, par où pouvait arriver du secours aux assiégés. Pendant la nuit du 19 janvier, la tranchée fut ouverte par la division de Padilla: une batterie de quatre pièces commença, dès l'aube du jour, à tirer sur l'église, qu'elle renversa à moitié. Les Morisques abandonnèrent ce poste avancé, lorsqu'ils virent arriver sur eux une petite colonne composée principalement d'officiers; ils se replièrent sans perdre un homme, après avoir tué dix soldats. Le marquis de la Favara reçut une blessure dans cette action, à la suite de laquelle la tranchée et la batterie furent reportées jusqu'au bord du fossé. Trois autres batteries où l'on plaça onze pièces, furent établies les 20 et 21 janvier, à vingt-cinq pas du château de Poupe. Elles jouèrent avec celle des vergers sans interruption, jusqu'à la matinée du 24, mais elles ne produisirent pas grand effet, parce qu'elles étaient dans un mauvais emplacement, et parce que le rocher taillé à pic arrêtait les éboule-

mens. Malgré cela, comme les fauconneaux des Morisques, si mal servis qu'ils fussent, incommodaient beaucoup les travailleurs, don Juan, pressé d'importunes sollicitations, ordonna le 24 janvier un assaut partiel. Don Pedro de Padilla s'était offert pour le conduire ; il passa le fossé avec une facilité qui l'encouragea, il gagna même le rempart, et l'escalada ; mais à partir de là, il ne put jamais faire un pas en avant. Au bout d'une heure ses soldats maltraités battirent en retraite si précipitamment, que plusieurs de ses officiers n'eurent pas le temps de se démêler du milieu des Morisques. Son cousin don Juan Pacheco fut de ce nombre. Il ne faisait que d'arriver au camp lorsque le signal de l'assaut se donnait; en descendant de cheval, il courut se mettre aux côtés de don Pedro de Padilla, qui le perdit de vue dans les nuages de fumée, et ne le revit plus jamais.

Le mauvais succès de cette première tentative rendit don Juan plus prudent. On avait reconnu que le rocher sur lequel s'élevait le château de Poupe est d'une pierre calcaire friable, et que l'on pourrait le miner ; Francisco de Molina, l'ancien gouverneur d'Orgiba, répondit de l'opération si on la lui confiait; don Juan lui en remit la direction, en lui adjoignant un ingénieur vénitien. Les travaux s'exécutèrent avec une telle diligence sous la conduite de ces deux hommes habiles, que la mine, commencée le mercredi 25 janvier au matin, était terminée le jeudi soir; elle pénétrait dans le rocher

jusqu'en-dessous des premières maisons; elle aurait dû aboutir sous le château, mais une légère déviation dont on ne s'aperçut qu'à l'effet, l'avait amenée juste à côté du but. Quarante-cinq barrils de poudre y furent placés, on la ferma, et don Juan donna pour le lendemain, 27 janvier, l'ordre de l'assaut général.

A huit heures du matin, sur le signal d'un coup de canon, le régiment de Naples, appuyé par les compagnies de Murcie et Lorca, se lança dans le fossé. Comme la première fois, il arriva jusqu'à la brèche sans éprouver de résistance. Les Morisques l'attendaient de pied ferme, les uns postés dans les maisons voisines, les autres cachés derrière les décombres du rempart, d'autres encore abrités par des traverses; ils laissèrent les chrétiens s'amonceler entre la brèche et les traverses, puis firent sur eux une décharge à bout portant, qui les mit en désordre. Quatre-vingts soldats, quatre capitaines tombèrent du premier coup; plus de cent-cinquante hommes étaient blessés et presque hors de combat. Don Pedro de Padilla, gravement blessé lui-même d'une arquebusade, arrêta les fuyards et les ramena au feu, sans réussir à tourner ni escalader les traverses. Toujours entassés dans un espace où ils pouvaient à peine manier leurs armes, les chrétiens offraient un but immanquable; les Morisques ne mettaient seulement pas en joue, ils tiraient au hasard sur cette masse compacte. Le bruit

et la fumée, qui empêchaient les deux partis de reconnaître leurs avantages ou leurs pertes, firent de ce côté durer l'affaire plus long-temps que de raison. Il entrait dans les calculs de don Juan qu'elle se maintînt avec des chances égales, pour que la véritable attaque, celle qui devait suivre l'explosion de la mine, prît les Morisques au dépourvu.

La mine partit: elle fit sauter plusieurs parties du rocher, quelques maisons et une vingtaine d'hommes; mais elle laissa debout le château et sa demi-lune. La brèche qu'elle ouvrit était assez vaste, praticable, quoique fort escarpée et naturellement hérissée d'aspérités; il eût été nécessaire de la faire reconnaître et d'en aplanir le talus, opération qui n'offrait pas grande difficulté, parce que les Morisques destinés à défendre le château, effrayés par la détonnation, le tremblement de terre et la chute des maisons, avaient pris la fuite; l'avidité de quelques soldats, qui croyaient déjà la ville gagnée et voulaient être des premiers à la piller, gâta les combinaisons de don Juan. Ces soldats coururent à la brèche avant même que le nuage fût dissipé : les porte-enseignes voulant les rappeler, furent entraînés par eux; les capitaines suivirent les porte-enseignes; toute la colonne d'assaut s'ébranla : elle se composait de cinq compagnies de la division du centre. Don Juan parvint à retenir près de lui quatre compagnies de la même division, qui formaient la seconde colonne, et la division de réserve. Le mou-

vement s'était fait avec impétuosité, mais avec confusion; il fut aperçu à temps par les sentinelles, qui crièrent aux armes de tous les points du rempart. A ces cris, les Morisques revinrent précipitamment; ils rencontrèrent les chrétiens comme ils gravissaient l'escarpe de la demi-lune; déjà quelques-uns pénétraient dans le château lui-même par une petite brèche que l'artillerie avait ouverte : ce fut dans cette position que le combat s'engagea, de part et d'autre, avec une égale bravoure. Chrétiens ni Morisques ne gagnèrent, pendant deux heures, un seul pouce de terrain; des tranchées de l'armée espagnole partait un feu qui était aussi fatal aux assaillans qu'à leurs ennemis; sur la brèche, les femmes se mêlaient aux hommes, faisant l'office de pourvoyeurs, de soldats, et deux d'entre elles de capitaines; les enfans apportaient des pierres aux combattans. On se joignit à l'arme blanche. Enfin, le porte-enseigne de la compagnie de don Pédro Zapata planta son drapeau sur la crète du parapet de la demi-lune : les Morisques le renversèrent; il remonta; renversé de nouveau, il remonta trois fois; à la quatrième, il fut précipité du haut en bas de la muraille, et alors les chrétiens mollirent. L'assaut avait duré trois heures.

Du côté des vergers, la division de Padilla était si maltraitée, qu'elle prit le parti de la retraite au moment où la division Moreno faiblissait. Don Juan, qui remarqua le ralentissement des attaques de cette dernière division, et qui vit arriver des renforts aux

Morisques du château, fit avancer sur le champ la seconde colonne d'assaut, puis deux compagnies de la réserve. Ces troupes fraîches montèrent d'abord la brèche avec assurance; mais elles s'arrêtèrent devant la demi-lune, et ne donnèrent qu'en hésitant. Pendant une heure encore, on se battit sur la petite brèche du château; tout à coup un pan du rempart s'écroula, ensevelit trente et quelques chrétiens, ferma la brèche et s'arrêta contre le flanc de la demi-lune, qu'il renforça : la fortification se retrouvait entière. Après un si funeste accident, don Juan regarda la partie comme perdue pour ce jour-là ; il ordonna de battre le rappel : ses aides-de-camp portèrent ses ordres à la tête de la division, qu'ils eurent de la peine à ramener. En relevant les morts, on reconnut que plusieurs avaient été frappés par derrière, tués par les batteries des tranchées ou par des camarades maladroits. Leur nombre s'élevait à quatre cents, celui des blessés à plus de cinq cents (1). Le dernier qui se retira avait été le pre-

(1) Ces chiffres sont ceux de Marmol. Thomas Perez de Hevia, qui tint le journal du siége (*voyez* Hita, t. 2, p. 378 à 473), dit qu'il y eut environ deux cent-trente soldats et neuf capitaines tués, plus de cinq cent-cinquante blessés, sans compter tous les porte-enseignes et les sergens. Marmol avoue lui-même qu'il dissimule d'ordinaire les pertes des chrétiens; on peut donc le croire, lorsqu'il les porte plus haut que l'autre chroniqueur.

mier à escalader la brèche ; il se nommait *don Sancho de Avellaneda.*

A peine rentrés dans leurs quartiers, les soldats espagnols députèrent auprès de don Juan pour lui demander de les renvoyer dès le lendemain à l'assaut ; don Juan les remercia de cette offre généreuse ; plus il les voyait braves, moins il voulait les exposer. « La plaie d'aujourd'hui, leur dit-il, nous a montré où est le remède infaillible. Je détruirai Galera, je la raserai, j'y semerai du sel. Tous ceux que cette ville renferme, grands et petits, seront passés au fil de l'épée ; leur obstination sera punie, et le sang qu'ils ont versé sera vengé comme il le mérite. » L'expérience qu'il avait faite des mines lui donnait toute confiance dans l'efficacité de ce moyen. Il chargea donc Molina d'en ouvrir deux autres à trente et quarante pas sur la droite et la gauche de l'ancienne. Pendant qu'elles se creusaient, quatorze canons arrivèrent de Carthagène ; on les mit aussitôt en batterie ; de sorte qu'à partir du 29 janvier, vingt-deux pièces de gros calibre et huit pièces de campagne (1) tirèrent chaque jour sur Galera, qui n'avait pour répondre que deux fauconneaux.

Cette disproportion entre les moyens de l'attaque et ceux de la défense épouvanta non pas tous les assiégés, mais les Turcs et les Morisques de la gar-

(1) *Sacres,* pièces de quatre ou six livres de balles. Le fauconneau était la moitié du *sacre* pour les dimensions.

nison. Ils avaient, au retentissement souterrain, deviné que de nouvelles mines se pratiquaient; les instrumens leur manquaient pour contreminer; leur provision de poudre était presque épuisée; et d'ailleurs, ils ne se faisaient pas illusion sur le résultat inévitable d'un troisième ou tout au plus d'un quatrième assaut. Tout leur espoir, au début du siége, consistait en une diversion qu'aurait faite ou El-Maleh ou Aben-Aboo : or, Aben-Aboo et Geronimo-el-Maleh ne semblaient pas s'occuper d'eux; le premier avait bien assez de faire tête au duc de Sesa, et le second était probablement alors atteint de la maladie dont il mourut, si même il n'était pas déjà mort. Dans cette extrémité, les capitaines étrangers tinrent conseil avec ceux de la ville, et proposèrent de faire évader tout le monde, pendant une nuit, par la galerie qui conduisait à la rivière; mais les habitans se refusèrent à tenter une sortie si chanceuse, ou pour mieux dire impraticable. Après une altercation violente, les habitans l'emportèrent : il fut conclu que l'on enverrait des messagers dans l'Alpuxare et le rio d'Almanzor; que l'on retarderait, par tous les expédiens possibles, les travaux des assiégeans; et qu'en fin de compte, on attendrait l'assaut en hommes qui savent mourir et qui ont su vaincre. Don Juan apprit, par un espion et par des prisonniers, ce qui s'était passé à Galera. Il doubla les gardes en conséquence; ce qui n'empêcha pas les Morisques de mettre le feu aux fascines de ses

tranchées, d'attaquer les mineurs, de faire sortir des partis qui allèrent à la provision. D'un autre côté, ceux-ci ne purent ni arrêter l'ouvrage des mines ni se procurer toute la poudre dont ils avaient besoin. La cavalerie espagnole interceptait la route du rio d'Almanzora; les partis sortaient, mais ne rentraient qu'avec peine, en laissant quelques-uns des leurs entre les mains des ennemis. Le dimanche 5 février, les avant-postes de la cavalerie amenèrent un de ces Morisques que renvoyait Fernando-el-Habaqui, général de l'armée de l'Est, avec la promesse d'un prompt secours; cela fit prendre à don Juan la détermination de se hâter. Les mines étaient arrivées à leur perfection; on les ferma le lundi soir, et tous les officiers de l'armée furent appelés dans la tente du prince, afin de recevoir ses ordres pour l'assaut du lendemain (1).

Comme les batteries avaient fait brèche sur trois points, don Juan déclara que l'assaut se donnerait par trois côtés à la fois : l'attaque du centre devait toujours être la principale; celle de gauche et celle de droite n'étaient destinées qu'à occuper les Mo-

(1) Marmol dit que l'assaut se donna le 10 février. Quoiqu'il fût témoin oculaire, il paraît qu'il s'est trompé; peut-être l'erreur vient-elle d'une faute d'impression. Tomas Perez de Hevia précise la date en disant : le mardi, 7 février, jour de carnaval. Cette date concorde avec les précédentes et les suivantes.

risques : don Pedro de Padilla et don Lope de Figueroa eurent la charge de les conduire, chacun d'eux avec trois compagnies de son régiment. Pour l'attaque du centre, don Juan désigna les aventuriers, quatre compagnies du régiment d'Antonio Moreno, la compagnie de Grenade, que commandait Gabriel de Montalvo, et tous les officiers de la division. Les autres compagnies, dans chaque division, étaient partagées entre la réserve et la garde du camp. La cavalerie avait été envoyée en reconnaissance du côté de Purchena, mais on l'attendait le soir même ; son rôle était d'observer la campagne, pour couper toute retraite aux assiégés. L'ordre du jour, qui fut lu aux troupes, portait que les colonnes d'attaque prendraient leurs postes à six heures du matin ; que l'artillerie jouerait une heure sans discontinuer après l'explosion des mines ; que la brèche serait ensuite visitée par des hommes de confiance, balayée de nouveau pendant une heure par l'artillerie, et que, seulement alors, on donnerait le signal de l'assaut. Afin d'éviter toute confusion, il fut dit que ce signal serait donné au moyen d'un coup de canon tiré de chaque batterie, et suivi d'une décharge générale. Don Juan recommanda par-dessus toute chose aux soldats la discipline, aux officiers de ne quitter leurs soldats sous aucun prétexte. L'ordre du jour portait en outre qu'il ne devait être accordé de quartier à personne, sans distinction d'âge ni de sexe.

A six heures du matin, le mardi 7 février, don Juan sortit de sa tente, armé de toutes pièces. Une médaille de la conception de la Vierge fixait sur son casque un brillant panache. Sa cuirasse était d'acier bruni, ornée de sept bandes d'or et de gravures exquises. Les officiers supérieurs vinrent le saluer, bouclèrent leurs armes, puis se placèrent à la tête des rangs. Lorsqu'il eut reçu les rapports des quatre mestres-de-camp, le prince passa à la bouche des mines, et ordonna d'allumer deux mèches qui étaient disposées pour mettre le feu. Ces mèches avaient été coupées d'égale dimension sur le même bout de corde; on supposait qu'elles mettraient exactement le même temps à se consumer. Un quart-d'heure s'écoula, pendant lequel les soldats émus retenaient leur haleine; le plus profond silence régnait. Au bout de ce quart-d'heure d'attente, qui sembla bien long, un épouvantable fracas retentit, et les cris de joie lui succédèrent. Le bruit, la commotion avaient été tels, que l'on crut les deux mines parties; mais on reconnut bientôt que celle de gauche avait seule pris feu. Quand le nuage de poussière et de fumée se fut enlevé au-dessus des décombres, on découvrit dans le rocher une ouverture de quatorze brasses de largeur; une grande partie de la muraille de la ville et tout un pan du château avaient disparu : néanmoins, la disposition de la brèche la rendait sinon inabordable, du moins d'un accès très-difficile. Quelques minutes après, on vit

arriver une cinquantaine de Morisques chargés de fascines et de matelas; quatre-vingts autres les suivirent, et se distribuèrent sur le parapet du château; les premiers travaillaient avec activité au blindage de la brèche; les autres amassaient des pierres, et remettaient en batterie les fauconnaux : par l'ouverture qui donnait sur la ville, on apercevait toute la population occupée à faire des barricades et à construire des traverses. Don Juan avait compté sur l'effet de la mine de droite plus que sur l'effet de celle de gauche, parce que la première avait été poussée à quinze pas au-delà de l'autre. Il ne montra pas son désappointement, de peur de refroidir les troupes, qui réclamaient le signal de l'assaut; mais il se hâta de faire reconnaître l'état de cette seconde mine, et ordonna que l'artillerie tirât vivement sur les assiégés qui se trouvaient à découvert. Les ingénieurs entrèrent avec intrépidité dans la galerie; elle n'avait presque pas été endommagée. En peu d'instans on l'eut déblayée, et la mine éclata avec un fracas double du premier. Il semblait que cette formidable explosion eût dû ouvrir un chemin aisé à l'ardeur des assiégeans; tout au contraire, elle ferma celui qui existait déjà. Le château avait bien été renversé, la demi-lune aussi; cinquante hommes étaient écrasés sous leurs débris, mais la batterie existait encore, et son drapeau flottait toujours; et le rocher, qui s'était fendu verticalement, présentait comme un nouveau rempart d'une hauteur à défier

l'escalade : en somme, la position était plus forte qu'auparavant. Les Espagnols se découragèrent à cette vue. Don Juan, décidé à se rendre maître ce jour-là de Galera, ne tint pas compte de leurs murmures ; il appela trois capitaines, l'un desquels se nommait Lasarte, et les envoya visiter le terrain ; les canonniers reçurent l'ordre de diriger leur feu de manière à démonter la batterie des Morisques, les capitaines des compagnies celui de tenir leurs soldats prêts à marcher à l'assaut, mais de ne pas les laisser partir avant le signal. Cela dit, le généralissime quitta la tranchée pour aller entendre la messe dans sa chapelle.

Tandis qu'il priait, il entendit un bruit d'arquebusades, mêlé à des cris semblables à ceux que les Mores ont coutume de pousser, remplacer subitement le bruit de l'artillerie. Au même instant, on lui annonça que l'affaire s'engageait ; il se leva fort troublé. Sur le seuil de la chapelle, il rencontra Lasarte, qui lui présenta à genoux le drapeau de la batterie des Morisques. Ce capitaine, montant à la brèche pour la reconnaître, l'avait trouvée abandonnée ; il s'était avancé jusqu'à la batterie, et en avait enlevé le drapeau. Vingt-cinq soldats avaient suivi ses traces, d'autres s'étaient élancés pour les soutenir : en vain les officiers, fermes sur leur consigne, distribuaient des coups de sabre aux plus mutins, une compagnie tout entière avait été entraînée par le capitaine Salvador Navarro ; le reste de la co-

lonne s'ébranlait, malgré les efforts de ses chefs. Ceux qui étaient aux prises avec les Morisques se battaient à l'entrée des rues; ils appelaient leurs camarades en criant : *Espagne! Espagne! ville gagnée!* Don Juan n'eut pas le courage de se plaindre d'une si heureuse infraction à ses ordres; l'occasion était trop belle pour la perdre. «Vous vous êtes conduit en brave soldat, dit-il à Lasarte; je vous en tiendrai compte;» et il courut aux tranchées donner l'ordre de l'assaut. Au premier mot du prince, les soldats se précipitèrent tous en avant, sans qu'il fût possible d'arrêter la réserve; il y eut même des cavaliers qui, mettant pied à terre, se joignirent à l'infanterie. Les divisions de droite et de gauche, qui virent le mouvement de celle du centre, n'attendirent pas d'autre signal; toutes trois parvinrent à peu près en même temps sur les brèches que leur artillerie avait ouvertes.

Dès que les Morisques furent assurés qu'ils ne devaient plus rien craindre des mines, ils bordèrent le rempart, montèrent sur les terrasses, chargèrent de toutes parts vigoureusement. Ils n'arrivèrent pas si tard qu'ils ne pussent conserver encore ou reprendre les meilleurs points de leurs fortifications, les tours qui de distance en distance flanquaient le vieux mur d'enceinte, les maisons crénelées qui défendaient le passage des brèches, et ce qui avait été le corps-de-garde du château. Sur les débris de cet ouvrage, entre le corps-de-garde et la batterie, se livra le

combat le plus acharné. Les chrétiens envoyaient des balles, les Morisques renvoyaient des pierres; mais ils occupaient une position dominante, tous leurs coups portaient. Il se fit là des actions dignes de mémoire. Don Gaspar de Samano, chevalier de Malte, s'efforçait de gagner une hauteur d'où il pleuvait une grêle de pierres; il s'était accroché d'une main au parapet et allait sauter en dedans du retranchement, quand un Turc lui coupa les doigts: don Gaspar s'accrocha de l'autre main, s'enleva, et se trouva debout sur la banquette; il fut aussitôt percé de vingt coups, saisi, jeté du haut en bas de la muraille; demi-mort, il voulait retourner à l'assaut: on l'emporta, mais ce n'était pas chose facile que de retirer quelqu'un de cette mêlée; la presse était si grande que le premier rang ne pouvait reculer s'il le voulait; les Morisques n'avançaient qu'en marchant sur des cadavres: ils avancèrent toujours peu à peu; après avoir abattu des files entières, ils recouvrèrent toutes les ruines du château; et la possession de la batterie redevint, comme dix jours auparavant, l'objet de la lutte.

De leur côté, don Lope de Figueroa et don Pedro de Padilla ne faisaient guère plus de progrès qu'Antonio Moreno. Don Juan frémissait de se voir derrière une tranchée, tandis que ses soldats prodiguaient leur sang. A la fin, il ne put retenir son impatience; il échappa aux généraux qui l'entouraient, et se jeta dans la mêlée: une balle l'atteignit

au côté avant qu'il eût eu le temps de gravir la brèche ; elle faussa son armure, le prince tomba. Il aurait pourtant continué d'aller en avant, si Luis Quijada ne l'eût comme forcé de revenir sur ses pas, en lui faisant honte de son ardeur déplacée. Cette balle malheureuse causa la chute de Galera.

A la vue de leur général, du fils de Charles-Quint blessé au milieu d'eux, les soldats espagnols devinrent des lions. Ils firent un effort héroïque ; les Morisques plièrent ; la batterie, le château, le rempart furent emportés. Alors commença le siége des maisons ; il était huit heures du matin. Jusqu'à cinq heures de l'après-midi, la bataille ne se ralentit pas une minute ; les assiégés, à mesure qu'ils perdaient du terrain, montraient plus d'obstination. Pris en écharpe par une batterie de dix pièces qui balayait tout le côté oriental de la ville, ils se réfugièrent dans la partie basse, vers la proue. Ils ne s'étaient encore défendus que de rue en rue, puis de terrasse en terrasse ; là, ce fut étage à étage qu'ils disputèrent chaque maison. Tant qu'ils eurent derrière eux des édifices contigus pour se retirer de l'un dans l'autre, ils cédèrent littéralement pied à pied ; mais les chrétiens qui cheminaient en s'étendant sur les côtés, comme la flamme d'un incendie, les cernèrent près d'une petite place où ils les culbutèrent : toute retraite était désormais impossible, toute résistance inutile. Deux mille personnes des deux sexes se pressaient sur cette place, du haut des mu-

railles on les mitrailla; elles périrent jusqu'à la dernière sans que le mot de *quartier* eût été prononcé d'un côté ni de l'autre; les chrétiens n'avaient pas permission d'en accorder, les Morisques n'en voulaient point. Une jeune fille, orpheline depuis le matin, était restée dans sa maison avec deux enfans, ses frères; elle en sortit en cet instant, après y avoir mis le feu, arriva sur la place, tenant ses frères d'une main, une épée de l'autre, et se fit tuer ainsi que les enfans, mais en vendant virilement sa vie. Un vieillard qui demeurait près de là rentra chez lui, poignarda sa femme et ses deux filles, les jeta dans un puits, et revint s'offrir aux balles. Des scènes semblables se passaient sur d'autres points; partout la même cruauté chez les chrétiens, le même mépris de la mort chez les Morisques; pas un homme ne fut épargné. De deux mille huit cents que les assauts précédens avaient laissés debout, il n'en resta pas un seul. Les femmes et les enfans, qui avaient une valeur comme pièce de butin, auraient échappé au carnage, grâce à la convoitise des vainqueurs; mais, chose horrible à rapporter, don Juan les arrachait lui-même des mains de leurs maîtres, et les jetait aux hallebardiers de sa garde, qui en massacrèrent plus de quatre cents devant lui par ses ordres (1)! Cependant, craignant d'irriter

(1) « On usa de tant de rigueur envers les femmes et les

ses soldats, il permit d'accorder merci aux femmes lorsque tous les hommes eurent été exterminés, et aux garçons de moins de douze ans. Quinze cents âmes (1) seulement profitèrent de cette tardive clémence, si toutefois celui-là profitait de quelque chose qui échangeait la mort contre l'esclavage chez un Espagnol du seizième siècle.

On calcula que les victimes du dernier assaut ne s'élevaient pas à moins de trois mille six cents. Jamais, dans les temps modernes, la prise d'une ville n'avait été accompagnée d'une aussi terrible effusion de sang; jamais aussi, dit un témoin oculaire, on n'eut plus douloureuse occasion de répéter le

enfans, qu'à mon avis on alla beaucoup plus loin que ne le permet la justice et qu'il ne convenait à la clémence espagnole..... Ainsi l'avait ordonné le seigneur don Juan. » (Hita, t. 2, p. 448.) « Don Juan d'Autriche tournait autour de la ville avec la cavalerie, et comme quelques soldats laissaient leurs compagnons pour mettre en sûreté les Moresses qu'ils avaient capturées, il commanda aux cavaliers de tuer ces femmes; les cavaliers massacrèrent plus de quatre cents femmes et enfans.... La colère le saisissait en pensant au ravage qu'avaient fait les hérétiques, sans jamais vouloir s'humilier et demander pardon; aussi en fit-il tuer beaucoup en sa présence par les hallebardiers de sa garde. » (Marmol, t. 2, p. 248.)

(1) Marmol dit quatre mille cinq cents, ce qui est impossible; le chiffre de quinze cents est donné par Tomas Perez de Hevia.

proverbe : « Si l'Afrique pleure, l'Espagne ne rit pas. » Des gentilshommes de la plus haute distinction, don Juan de Castilla, descendant du roi don Pedro-le-Cruel, don Antonio de Gormaz, don Sancho d'Avellaneda payèrent de leur vie ce succès. Avellaneda était un de ces officiers de cavalerie que leur valeur entraîna, malgré les défenses du général; il fut tué d'un coup de flèche sous l'aisselle : sa mère le pleura tant qu'elle en devint aveugle. Le siége de Galera coûta en total aux chrétiens vingt officiers et plus de six cents hommes; soixante-dix officiers, neuf cents soldats furent blessés grièvement; nombre d'entre eux succombèrent plus tard.

Cet exploit eut un grand retentissement; il commença la réputation de don Juan d'Autriche, dont les Espagnols, par une espèce de prévision, parlèrent dès lors comme s'il eût été déjà le vainqueur de Lépante, le sauveur de la chrétienté. « Le seigneur don Juan, disait-on à ce propos, fait des choses qu'on ne peut croire si on ne les a vues (1). » Ainsi qu'il l'avait prononcé, le jeune prince assouvit sa vengeance sur les pierres de Galera; il employa huit jours à détruire de fond en comble la ville rebelle; on sema du sel sur son emplacement; un édit royal défendit de la relever jamais, et il fut si-

(1) *Mas para ser vistas que creidas.* (Brantôme, *les Rodomontades espagnoles.*)

gnifié aux héritiers de don Enrique Enriquez interdiction absolue de bâtir sur la hauteur (1). La bourgade ouverte qui porte aujourd'hui le nom de Galera, est située au pied du rocher que couronnait l'ancienne ville, à l'endroit où campait la division Padilla.

(1) *Voyez* Pièces justificatives, n° II.

CHAPITRE VII.

Négociations — Prise de Seron, de Tijola, de Purchena. — Soumission du rio d'Almanzora.

(Du 7 février, au 26 mars 1570.)

Il s'en fallait de beaucoup que Galera fût la plus forte des places que les Morisques possédaient dans la partie orientale du royaume de Grenade ; Purchena valait autant et était plus considérable ; Seron, Tijola, Cantoria valaient mieux. Don Juan pensa que si chacune de ces forteresses lui prenait autant de temps et lui faisait perdre autant de monde que lui en avait coûté Galera, il ne viendrait pas à bout de l'entreprise dont il s'était chargé avec les ressources dont il disposait. Il s'adressa donc au roi, lui demandant des renforts et de l'argent. Deux mille hommes étaient alors en route pour Grenade; on

les dirigea tout droit sur le rio d'Almanzora. Pour de l'argent, il n'y en avait plus dans le trésor; le pape Pie V avait suspendu la bulle de la Croisade, qui jusqu'alors avait fourni de grosses sommes destinées aux frais de la guerre; mais le cardinal Espinosa trouva un expédient pour la remplacer; il obtint des évêques du royaume qu'ils attachassent toutes les indulgences, dont chacun d'eux pouvait disposer dans son diocèse, à l'enrôlement de leurs ouailles sous la bannière d'une confrérie, et le produit des aumônes de la nouvelle confrérie s'éleva aussi haut que l'avait jamais fait celui de la vente des bulles de la Croisade. Avec tout cela, don Juan ne se trouvait pas en mesure d'aller aussi vite qu'il le désirait, que l'exigeaient son honneur et la renommée des armes espagnoles. Une circonstance bien glorieuse pour lui vint précisément alors augmenter son impatience d'en finir avec les Morisques. Les négociations qui se suivaient depuis quelque temps sous les auspices de Pie V, entre les puissances chrétiennes attaquées ou menacées par l'Empire ottoman, touchant à leur terme, le pape, afin de hâter la conclusion du traité, avait envoyé au roi d'Espagne un ambassadeur chargé de lui offrir pour son frère le bâton de généralissime de la sainte ligue. Naturellement on attendait en retour de cette offre un déploiement de forces proportionné aux avantages que le cabinet de l'Escurial devait en retirer, et il était impossible de mener de front la guerre du

dehors avec celle du dedans. Il n'aurait pas convenu non plus à don Juan de se présenter comme le chef des alliés, après avoir en quelque sorte échoué dans la première mission qui lui eût été confiée; il fallait que les lauriers lui tinssent lieu de cheveux blancs. L'immense intérêt que Philippe II attachait à profiter des ouvertures du pape et des embarras des Vénitiens, lui fit adopter enfin la ligne qu'il aurait dû suivre dès le début de l'insurrection, celle qu'avait tant recommandée le sage marquis de Mondejar. Il en vint aux moyens de douceur et à la séduction. Le secrétaire Juan de Soto, personnage aussi habile qu'ambitieux, porta des instructions rédigées dans ce sens à don Juan d'Autriche, auprès duquel il resta par ordre. Don Pedro de Deza en reçut de semblables. Avec sa maladresse ordinaire, don Pedro faillit du premier coup gâter toute l'affaire. Il fit fabriquer et répandre une lettre en langue arabe, qui était censée écrite par un marabout, mais dont le style trahissait à ne s'y pas méprendre la plume d'un bon catholique et d'un fidèle sujet. On y débattait sérieusement les fondemens des pronostics jadis allégués par Farax, comme si la question en eût été encore là; on y vantait la puissance du roi d'Espagne, on y dépréciait celle des Turcs, et l'on y glissait quelques petits mots de clémence à espérer, « par aventure. » Cette lettre n'était propre qu'à faire mettre sur leurs gardes les Morisques vraiment compromis, c'est-à-

dire le plus grand nombre, surtout les plus puissans. Don Juan s'y prit d'une toute autre façon. Le principal ministre, le favori d'Aben-Aboo était Fernando-el-Habaqui, ancien alguacil du village d'Alcudia, dans la banlieue de Guadix. C'était lui qui avait remplacé Geronimo-el-Maleh dans la charge de capitaine-général de la frontière orientale, lui, par conséquent, que don Juan avait alors en tête. El-Habaqui s'était fait beaucoup d'amis à Guadix; on savait qu'il n'avait pris part à la révolte que malgré lui, à la suite de persécutions injustes; il passait avec raison pour un homme de grand sens; on espéra qu'il serait facile de le détacher d'Aben-Aboo, peut-être de le mettre à la tête d'un parti qui forcerait Aben-Aboo à recevoir des conditions de paix. Don Fernando de Barradas, son ami intime, eut l'ordre de le sonder; Don Alonso de Granada Venegas, qui le connaissait particulièrement, fut appelé dans le même but; don Gonzalo-el-Zegri, régidor de Grenade, fut également pressé de s'entremettre dans la négociation, mais il s'y refusa, disant qu'il ferait la guerre aux Morisques tant qu'on voudrait, que pour traiter avec eux il n'y consentirait jamais, attendu qu'à son avis ils ne méritaient pas de pardon. Les choses tournèrent tout d'abord mieux qu'on n'avait osé le supposer. El-Habaqui accepta de la part de don Hernando de Barradas un rendez-vous à El-Deyre, dans le marquisat de Zénéte; il y vint le 15 février, en compagnie de cinq

tents Turcs. Barradas n'oublia pas les argumens personnels, El-Habaqui protesta de son désir de s'accommoder. On en resta là pour la première conférence, les deux amis se separèrent avec promesse de se revoir et d'apporter à la prochaine fois, chacun de son côté, quelque chose de plus positif.

Les opérations militaires n'en continuèrent pas moins. Don Juan passa le 15 février de Galera à Baza ; le 17 il envoya reconnaître Seron, et débusqua le poste de Caniles. Le lendemain, la reconnaissance de Seron n'ayant pas été menée convenablement, il alla lui-même la faire à la tête de trois mille hommes, presque tous d'infanterie. Cette troupe, divisée en deux colonnes, chassa les Morisques de rocher en rocher sur les deux bords de la rivière. Luis Quijada, qui commandait la colonne de droite, passa sous le château et en fit le tour ; la colonne de gauche, conduite par don Lope de Figueroa, entra dans la ville. On rencontrait si peu de résistance, que les soldats de Figueroa se mirent à piller, courant sur les femmes, qui se réfugiaient dans le château, et se débandèrent complètement. Au plus fort de ce désordre, l'avant-garde de la colonne de Quijada se vit assaillie et tournée subitement par un corps de plus de six mille hommes, qu'amenaient El-Habaqui et le fils de Geronimo-el-Maleh. L'attaque des Morisques fut rapide comme la foudre; les fuyards de Seron firent

en même temps un retour offensif; ils tombèrent sur les soldats qui pillaient la ville, et en eurent bon marché. Tous les efforts des généraux ne purent rétablir le combat. Don Lope de Figueroa reçut une balle dans la cuisse, don Luis Quijada tomba mortellement frappé, don Juan fut atteint d'une balle à la tête, mais son casque amortit le coup. Les chrétiens, poursuivis pendant l'espace d'une demi-lieue, se retirèrent à Caniles, laissant sur le champ de bataille six cents des leurs tués, et plus de mille arquebuses.

Peut-être le vainqueur fut-il celui que cet évènement contraria le plus; la suite donne lieu de le supposer. Quand don Juan, qui s'était arrêté à Caniles pour célébrer les obsèques de Quijada, se représenta devant Seron, cette fois avec toute son armée, il trouva la ville évacuée et le château en flammes. El-Habaqui l'attendait avec sept mille hommes et quatre-vingts chevaux, au défilé de Tijola, mais il n'y tint qu'une heure. Ses démonstrations, le choix du terrain, avaient fait croire qu'il voulait livrer une bataille, et l'affaire se reduisit à une petite escarmouche. De Seron, don Juan descendit à Tijola, qu'il investit le 11 mars.

Le château de Tijola est bâti sur un pic très-élevé, dans une situation telle qu'il paraissait impossible de faire usage de l'artillerie contre lui. Les Morisques du bourg s'étaient refugiés dans le château depuis l'insurrection, et avaient réparé ses mu-

railles. Ils comptaient un millier d'hommes de guerre. Caracachi se joignit à eux avec cinquante Turcs, sur la promesse que lui fit El-Habaqui de ne pas l'oublier. Ce capitaine défendit habilement les approches de la forteresse; pendant dix jours il fit sortie sur sortie, ne se doutant pas qu'il fût trahi. Au dixième jour seulement les batteries de brèche commencèrent à jouer. On les avait montées à force de machines. Caracachi ne comprenait rien à l'inaction de l'armée morisque, dont il ne recevait pas de nouvelles; enfin, la nuit du 21 mars, un messager lui arriva, et lui dit de ne plus attendre du secours, parce que l'ordre de se retirer dans l'Alpuxare venait d'être publié à Purchena. El-Habaqui lui conseillait de s'échapper, s'il le pouvait; c'était ainsi qu'il accomplissait sa promesse de ne pas l'oublier. On devine l'indignation des Turcs. Il n'y avait plus à Tijola d'eau que pour deux jours; six brèches étaient ouvertes, l'artillerie ne cessait de les agrandir. Attendre l'assaut revenait à mourir de soif ou par le fer; tenter une sortie en masse n'offrait guère de meilleures chances; les Turcs voulaient attendre l'assaut; mais les Morisques furent pour la fuite. Un soldat de leur nation qui servait chez les chrétiens, leur livra le mot d'ordre (1).

(1) Hita nomme ce soldat *El-Tuzani*. L'histoire de Tuzani est un des plus charmans épisodes du second volume des *Guerres civiles*. Nous ne la croyons pas inventée à plaisir, mais

Au milieu de la nuit suivante, ils passèrent entre les sentinelles du camp de don Juan, et, à l'exception de quatre cents, ils arrivèrent tous sains et saufs à Purchena.

Tijola fut donc occupé sans coup-férir le 23 mars. Purchena ne se défendit pas du tout; la colonne de cavalerie qui l'allait reconnaître, en prit possession le 24; don Juan y entra le 25. Lorsqu'il aperçut cette ville royale si bien assise et même si bien fortifiée, il ne put s'empêcher de dire que El-Habaqui avait fait une bonne œuvre en l'abandonnant. Il devait d'autant plus lui en savoir gré, que l'évacuation de Purchena, prélude de celle du rio d'Almanzora tout entier, ne coûtait pas grand chose. Durant le siége de Tijola, Francisco de Molina, autre ami de Habaqui, jaloux d'enlever à don Fernando de Barradas le mérite de gagner un homme de cette importance, avait écrit au général morisque de le rencontrer à mi-chemin des deux camps, parce qu'il voulait l'entretenir d'un cartel d'échange entre les

elle n'est pas assez authentique pour trouver place ici. Caldéron en a tiré le sujet et les principaux détails de la fameuse tragédie *Aimer après la mort*. Le lecteur français trouvera un récit de la narration de Hita dans la Notice historique dont M. Damas-Hinard a fait précéder son élégante traduction de la pièce de Caldéron. Ce récit ne laisse rien à désirer; mais Hita peint les mœurs d'une manière si naïve et si piquante, que nous avons cru devoir présenter à nos lecteurs son récit dans la forme originale. (*Voir* Pièces just., n° III.)

prisonniers turcs et chrétiens. El-Habaqui, devinant qu'il s'agissait d'autre chose, accepta la conférence. Il y vint, mais deux capitaines turcs l'accompagnèrent et l'observaient de près. L'affaire du cartel s'arrangea; on convint que dorénavant les prisonniers turcs seraient traités conformément au droit des gens; Molina proposa ensuite de déjeuner amicalement ensemble; il avait apporté du vin. Les surveillans devinrent bientôt moins incommodes, et quatre mots jetés dans l'oreille d'Habaqui, amenèrent le résultat que nous avons vu. — « Le service des tyrans est une prison étroite, » dit Francisco de Molina; « vous savez que les serviteurs des rois catholiques ont été toujours récompensés: devenez du nombre de ceux-ci, et ne perdez pas l'occasion. » — « Mais que puis-je faire qui ne tourne pas au préjudice des Turcs et des Mores? » demanda El-Habaqui. — « Beaucoup de choses, » répondit Molina, « et d'abord sortir du rio d'Almanzora, puis, quand vous serez dans l'Alpuxare, prêcher la soumission (1). » — Il n'en fut pas dit davantage, et les Turcs n'eurent pas le plus léger soupçon. Le 20 mars, don Francisco de Cordoba porta de nouvelles paroles à El-Habaqui de la part de don Juan; c'était, pour lui, la promesse d'une amnistie complète, et, pour les autres qui voudraient se soumettre, la promesse de leur faire grâce de la vie. On

(1) Marmol, t. 2, p. 295.

voit que réellement le rio d'Almanzora n'était pas acheté cher. El-Habaqui se conduisit de manière à justifier ce qu'il avait avancé, que Sa Majesté connaîtrait bientôt combien il désirait la servir, mais il ne justifia pas aussi bien sa prétendue sollicitude pour le sort dés Morisques. Immédiatement après l'occupation de Tijola, il retira toutes les garnisons qui se trouvaient en-dehors des Alpuxares, et partit sans prendre le moindre souci des habitans du pays qu'il évacuait. Quelques-uns l'accompagnèrent; le plus grand nombre se répandit dans les montagnes. Il en était resté à Purchena deux cents que l'on réduisit en esclavage. Don Francisco de Cordoba en alla tirer une bande des mains de l'alcayde d'Oria, qui ne voulait pas les recevoir à merci, afin d'en gratifier ses soldats, sous prétexte qu'ils auraient été pris faisant la guerre. Du reste, esclavage pour esclavage, autant valait appartenir à un particulier qu'au roi. Ramer sur la galère ou traîner la chaîne, les premiers qui se rendirent ou furent capturés, n'eurent pas d'autre destinée. Les derniers éprouvèrent moins de rigueur; leur nombre les sauva. Comme la soumission du rio d'Almanzora ne tarda guère à être complète, don Juan ne sachant que faire de tant de prisonniers, les laissa dans leurs villages en attendant qu'il pût les transporter dans les provinces de Castille, suivant l'ordre qu'il avait reçu.

CHAPITRE VIII.

Expédition de don Antonio de Luna dans la Sierra de Bentomiz. — Expulsion des Morisques de la Vega de Grenade et de l'ascharquia de Malaga. — Entrée en campagne du duc de Sesa.

(Du 1er au 27 mars 1570.)

Cet ordre avait été expédié à don Juan, dès le 24 février, sur les instances du président don Pedro de Deza, qui ne voyait pas, le grand politique, d'autre remède à la situation. L'ordre ne concernait pas d'ailleurs les seuls Morisques des pays insurgés puis reconquis, mais ceux de tout le royaume. Don Juan, soit que la commission lui répugnât, soit qu'il vît des inconvéniens à interrompre, pour une opération de cette nature nécessairement longue et difficile, les opérations militaires qui marchaient si heureusement, avait élevé des objections. Philippe II

avait alors proposé d'en charger le président; mais don Juan ne voulait pas qu'un autre fît ce qu'il refusait de faire; il répondit que le président n'était pas plus que lui en mesure d'exécuter les intentions du roi, et qu'il convenait d'attendre la fin de la guerre. Les choses en étaient là au commencement de mars. Don Juan comptait bien l'emporter, et don Pedro de Deza, méprisant l'opposition de don Juan, préparait tout pour se tirer d'affaire à son honneur.

Le duc de Sesa, partisan déclaré des idées du président, lui prêtait l'appui qui dépendait de lui. Avant de sortir de Grenade, il distribua dans la Vega des postes qui pouvaient, au premier signal, s'emparer des Moriques de ce district; et tandis que l'on faisait les vivres de son armée, il envoya don Antonio de Luna enfermer à Malaga les Morisques pacifiques de la contrée nommée l'Ascharquia (1). Don Antonio devait en outre parcourir la Sierra de Bentomiz, disperser les insurgés qui s'y cantonnaient, et y laisser garnison en trois endroits. Le duc lui donna pour cela cinq mille hommes de milices. Ils se réunirent le 1er mars à Caniles d'Aceytuno; trois jours après, à son réveil, don Antonio de Luna ne trouva plus que mille hommes dans son camp. On avait à peine aperçu l'ennemi pendant ces trois jours, on ne le vit plus les jours

(1) Pays situé à l'est de Malaga, entre la *hoya*, ou bassin de cette ville, et la Sierra de Bentomiz.

suivans, et ce fut heureux, car don Antonio dégoûtait si bien les soldats, qu'il ne lui en restait pas sept cents à la fin de sa tournée. Des trois garnisons qu'il était chargé de mettre dans le Sierra de Bentomiz, il ne put en établir qu'une à Zalia. Il n'en réussit que mieux contre les Morisques de l'Ascharquia; tombant sur eux lorsqu'ils n'étaient pas sur leurs gardes, il ne rencontra aucune résistance. Ces Morisques vivaient dans quatre bourgades, Comares, El-Borge, Cutar et Benamargosa. Les historiens n'en disent pas le nombre, ils ne disent pas non plus en quel lieu on les exila. Tout ce que nous savons, c'est que la transmigration commmença par ces malheureux. Ils partirent sous escorte le 16 mars.

Ceux de la Vega les suivirent de près. Don Pedro de Deza n'attendit pas qu'on lui eût donné l'ordre définitif de les expulser; le dimanche des Rameaux, 19 mars, à l'heure de la messe, on ferma sur eux les portes des églises. Des commissaires leur annoncèrent que, *pour leur bien*, on les emmenait en un autre pays. On leur permit de vendre leurs meubles; les fournisseurs de l'armée prirent, au prix de la taxe légale, leurs denrées; quant aux immeubles, il n'en fut pas question: suivant la jurisprudence du président, des gens suspects de complicité avec les rebelles tombaient, sans forme de procès, sous le coup des confiscations: le peu qu'on leur laissait était de grâce. On en fit trois bandes; les deux premières, composées des habitans de huit villages, furent

conduites à Ciudad-Real, capitale de la Manche, et livrées aux officiers de justice, qui les répartirent par familles dans les endroits le moins peuplés du pays; la troisième bande était formée des habitans d'Alhendin et de Gavia-la-Grande, bourgs assez considérables; on lui assigna pour séjour la *campagne de Montiel* (1), près des sources de la Guadiana. L'ordre, que le président avait devancé, arriva le 22 mars. Il admettait quelques exceptions en faveur des personnes connues par leur fidélité. Ces personnes donnèrent naissance à la petite population de Morisques qui se retrouva quarante ans plus tard dans le royaume de Grenade, et que son origine ne sauva pas de la proscription générale.

Pendant que le président tranchait ainsi dans le vif, le duc de Sesa manœuvrait contre Aben-Aboo. Il était parti de Padul le 9 mars, avec dix mille soldats d'infanterie, cinq cents chevaux, douze pièces de canon et des aventuriers en grand nombre, laissant derrière lui quatre mille cinq cents hommes pour garder Grenade, la Vega et le Val-de-Lecrin. Annacoz et Arrendati lui faisaient tête avec quatre mille hommes; ils occupaient une ligne qui s'étendait du nord au sud, depuis Lanjaron jusqu'à Len-

(1) De là vient qu'il y avait tant de Morisques dans le pays de don Quichotte. Cervantes a consacré deux chapitres de son immortel ouvrage à raconter les aventures de l'un de ces Morisques. (*Don Quichotte*, part. 2e, ch. 54 et 63.)

teji, l'espace de dix lieues. Au centre de cette ligne se trouvait le château de Velez de Benabdalla, en face des Guajaras, où les chrétiens avaient une garnison de cinq cents hommes. Aben-Aboo se tenait à Andarax ; mais dès qu'il sut que le duc de Sesa était en campagne, il vint prendre position à Poqueyra. Son projet était de défendre le passage de Lanjaron, puis, s'il ne réussissait pas à y arrêter les chrétiens, de les laisser s'engager dans l'Alpuxare, où il espérait les faire périr de faim en interceptant leurs convois. Le duc de Sesa eut connaissance de ce plan par des prisonniers, et il forma le sien en conséquence. C'était un général prudent, que les lenteurs ne chagrinaient pas. Il mit trois jours à faire les dix lieues qui séparent Padul de Lanjaron ; sur toute cette route il ne fut inquiété que faiblement au pas de Tablate, par deux mille Morisques d'Annacoz, que son avant-garde repoussa dans le château de Lanjaron, où Arrendati était enfermé. La même troupe reparut seule pour défendre le défilé de Lanjaron ; le duc la fit charger vivement par sa cavalerie, et la mit en déroute. Arrendati ne l'attendit point dans le château, il en sortit quand il vit Annacoz en fuite, de sorte que ce passage dangereux fut enlevé presque sans combat. Le 14 mars, le duc de Sesa prit possession d'Orgiba, ville dont la seigneurie lui appartenait. Arrendati s'était encore montré ce jour-là, mais il n'avait fait qu'escarmoucher ; les rapports des prisonniers paraissaient

donc véridiques, et il fallait aviser avant tout aux moyens d'assurer la marche des convois. A cet effet, le duc résolut de construire à Orgiba un fort assez spacieux pour y laisser mille hommes de garnison. Quelque délai que sa marche dût en souffrir, il se mit immédiatement à l'œuvre; et pour utiliser de son mieux le temps qu'il était forcé de passer en cet endroit, il détacha dix-sept cents hommes sur Velez de Benabdalla. L'alcayde de Salobreña se joignit à eux, et leur amena de l'artillerie. On battit le château en brèche pendant la soirée du 27 mars, et les Morisques n'espérant pas se maintenir loin de tout secours, gagnèrent à prix d'argent les sentinelles espagnoles, qui les laissèrent passer comme cela était arrivé à Tijola. Le même jour, Antonio de Berrio, commandant des Guajaras, surprit le fort de Lenteji; ainsi le pays en arrière d'Orgiba se trouva nétoyé complètement; Aben-Aboo était dans la position où Aben-Hommeyah, un an plus tôt, avait en vain lutté contre le marquis de Mondejar, même dans une position pire.

CHAPITRE IX.

Soumission du Rio d'Almeria.—Proclamation de don Juan d'Autriche. —Entrée de don Juan dans l'Alpuxare.—Négociations.

(Du 26 mars au 3 mai 1570.)

Si le duc de Sesa prenait son parti d'être arrêté à Orgiba, don Juan ne s'accommodait pas de ces délais, sur lesquels il était forcé de mesurer sa marche. Il envoyait au duc courrier sur courrier pour le presser. En attendant, il mettait ordre aux affaires du rio d'Almanzora, donnait la chasse aux Morisques errans, vidait leurs *silos* (1), et continuait les négociations avec El-Habaqui. Tous les châteaux du rio d'Almanzora et de la Sierra de Filabres reçurent garnison dans le courant du mois de mars et

(1) Greniers souterrains.

les quinze premiers jours d'avril. Xergal et Tavernas, les deux clés du rio d'Alméria, n'offrirent pas de résistance. Don Juan alla ensuite camper à Santafé, dans le rio Bolodny. C'est de là qu'il fit la proclamation suivante :

« Le roi, mon seigneur, a été informé que la plupart des Morisques de ce royaume de Grenade ont été poussés à la révolte contre leur volonté par des machinations perfides, et plusieurs d'entr'eux contraints à se soulever par des hommes méchans, lesquels ont abusé de leur crédit ou de leur autorité dans un but d'intérêt particulier, afin de s'emparer des biens du commun peuple, tandis qu'ils prenaient l'apparence du dévouement à la cause publique. Ayant assemblé une armée pour les châtier comme le méritent leurs crimes, et leur ayant repris les places qu'ils tenaient dans le rio d'Almanzora, la Sierra de Filabres et l'Alpuxare, ayant tué les uns, mis les autres en esclavage et réduit le reste à courir les montagnes, où ils vivent comme des bêtes sauvages au fond des bois et des cavernes ; touché de compassion, ainsi que c'est le propre des rois, il a bien voulu se rappeler que ces rebelles égarés et perdus sont ses sujets et ses vassaux ; son cœur s'est attendri en pensant aux violences, à l'effusion de sang, aux viols de femmes, pillages et autres grands maux dont les gens de guerre les affligent sans qu'on puisse l'empêcher, et il nous a donné commission de les admettre à merci sous son royal sauf-con-

duit, usant avec eux d'une royale clémence dans la forme que voici (1) :

« On promet à tous les Morisques qui se trouvent aujourd'hui hors de l'obéissance et la grâce de Sa Majesté, hommes et femmes, de quelque qualité, grade ou condition qu'ils soient, que si, dans vingt jours à compter de la date de cette proclamation, ils se rendent et mettent leurs personnes entre les mains de Sa Majesté ou celles du seigneur don Juan d'Autriche (2), qui la représente, il leur sera fait grâce de la vie; qu'ils seront entendus, et que l'on rendra justice à ceux qui voudront prouver la contrainte qui leur aura été faite pour qu'ils se soulevassent; qu'en outre, et pour le reste, Sa Majesté usera de sa clémence habituelle en leur faveur, comme en faveur de ceux qui non seulement se soumettent, mais encore rendront des services particuliers, tels que tuer ou livrer un des Turcs ou des Mores barbaresques qui se sont unis aux rebelles, ou ceux d'entre les naturels du royaume qui ont été capitaines, chefs de la révolte, ou qui ne veulent pas profiter de l'amnistie..

(1) Ces saufs-conduit sont ce que nous appelons l'*aman*.

(2) Don Juan n'avait que ce titre; ses familiers lui donnaient celui d'*altesse*. A la cour, il était traité comme les infans, si ce n'est qu'il ne demeurait pas au palais, n'avait pas de dais à son fauteuil ni de rideau devant lui à la chapelle. Son fauteuil était placé un peu plus bas que celui des infans. En lui parlant, on devait l'appeler *excellence* ou *prince*.

« On promet aussi à tout homme âgé de plus de quinze ans et de moins de cinquante, qui se rendra dans le délai fixé, et apportera aux officiers de Sa Majesté une escopette ou une arbalète avec toutes les pièces qui en dépendent, qu'il aura grâce de la vie, et ne pourra être vendu comme esclave; de plus, il pourra désigner à son choix deux personnes de celles qui viendront avec lui, pourvu que ce soit son père ou sa mère, sa femme, ses enfans ou ses frères, et ces deux personnes ne seront pas non plus réduites en esclavage, mais resteront dans leur première liberté et libre arbitre.

« Il est déclaré d'ailleurs que ceux qui ne profiteront pas du temps de grâce ne seront pas admis ensuite à aucun quartier. Des hommes au-dessus de quatorze ans, autant il en sera pris autant il en passera par la rigueur du supplice, sans qu'ils puissent espérer pitié ni miséricorde (1). »

La clémence royale dont il est parlé deux fois dans cette pièce, ne se manifestait pas de manière à toucher les cœurs; il fallait, pour attendre un grand effet de propositions pareilles, compter sur l'extrême misère des Morisques, et plus encore sur l'influence de Fernando-el-Habaqui. Don Juan fit publier en même temps la défense absolue aux siens d'aller en course sans une autorisation spéciale. Les commandans des forteresses eurent l'ordre d'ac-

(1) Marmol, t. 2, p. 319.

cueillir toutes les personnes qui se présenteraient à eux. A la proclamation, dont les copies, traduites en arabe, pénétrèrent partout, était jointe une instruction sur les précautions à prendre en arrivant dans le voisinage des camps; une grande croix de couleur tranchante, attachée sur l'épaule, devait faire reconnaître les amis des ennemis.

Il ne se présenta personne dans les premiers jours. D'un côté, les Morisques avaient compris qu'on leur accordait une suspension d'armes, de l'autre, El-Habaqui et Aben-Aboo trouvaient, en ce qui les concernait, le langage de don Juan bien ambigu. Des correspondances s'établirent à ce sujet entre Aben-Aboo et don Alonso de Granada-Venegas; El-Habaqui eut avec don Fernando de Barradas de nouvelles entrevues, où il traita plus amplement de la pacification générale; Aben-Aboo le lui avait alors permis. Les points principaux se réduisaient à trois. El-Habaqui demandait des explications franches sur le sort réservé aux chefs de l'insurrection, une trêve, et que l'on laissât tranquilles chez eux les Morisques soumis de Guadix et Baza, car il était alors question de les transporter aussi en Castille; on les avait même déjà enfermés dans les églises. Moyennant qu'on lui accordât satisfaction sur ces trois points, il s'engageait à faire poser les armes à tous les insurgés. Don Juan répondit, par l'intermédiaire de don Alonso de Granada, que les chefs étaient compris formellement dans l'amnistie;

qu'il consentait à suspendre le départ des Morisques de Guadix, mais il ne voulut pas se relâcher sur la trève; et pour bien donner à entendre qu'il serait inflexible, il envoya saccager le village de Finix, où se trouvait une petite troupe de Turcs, de Barbaresques et de Morisques. Après bien des pourparlers, on convint de tenir des conférences auxquelles assisteraient les principaux capitaines de chaque parti. Cela conclu, don Juan manda près de lui don Fernando de Barradas, don Alonso Habiz-Venegas et don Juan Enriquez, qu'il comptait employer comme médiateurs avec don Alonso de Granada. Le 2 mai, il prit position aux Padules, village situé à deux petites lieues d'Andarax. Quantité de Morisques y étaient réfugiés dans des grottes; on employa contre eux les grenades, l'artillerie, l'escalade; tous périrent, quelques-uns enfumés comme des renards dans leurs terriers, mais ils firent une sanglante défense. Des Padules, don Juan pouvait se porter aisément partout où le besoin l'appellerait; il résolut donc d'y faire séjour, en attendant l'ouverture des conférences et l'arrivée du duc de Sesa, qui venait à sa rencontre.

CHAPITRE X.

Campagne du duc de Sesa. — Soumission de la Sierra de Bentomiz. — Prise de Castil de Ferro.

(Du 27 mars au 2 mai 1570.)

Les travaux de fortification d'Orgiba étaient allés fort lentement; Aben-Aboo les troublait chaque jour, harcelant les avant-postes chrétiens, souvent les pressant si vivement, que le duc de Sesa était obligé de faire sortir son armée entière pour couvrir ses travailleurs. A la fin de mars, la redoute fut achevée; mais les vivres étaient consommés : il fallut en envoyer chercher d'autres à Grenade. Le capitaine Andres de Mesa partit avec deux mille cinq cents bêtes de somme, les fit charger à Padul, et, le 4 avril, se remit en marche sous l'escorte de cinq cents arquebusiers. En arrivant au ravin de Ta-

blate, il tomba dans une embuscade de mille Morisques; c'étaient Annacoz, Dali et Hassan-el-Schoaïbi, qui l'attendaient par l'ordre d'Aben-Aboo. Le convoi occupait un espace d'une lieue; l'escorte était divisée en deux compagnies, dont la première, engagée déjà dans le défilé, ne pouvait prêter secours au convoi; la seconde n'eut pas le temps d'arriver. Aben-Aboo faisait au même instant, sur Orgiba, une fausse attaque qui avait tout l'air d'être sérieuse, et le duc de Sesa s'y laissa tromper. Le convoi fut ou pris ou dispersé; Andres de Mesa en sauva seulement quelques charges, qu'une escorte plus considérable amena au camp le lendemain. Avec ces faibles approvisionnemens, à peine suffisans pour dix jours, le duc, dans l'impossibilité de mieux faire, prit le parti de marcher à l'ennemi. Son espoir était de le forcer à livrer bataille, de détruire ses corps réguliers, et de n'avoir plus ensuite que des bandes isolées à prendre en détail.

Le 6 avril il partit d'Orgiba. Il emmenait huit mille fantassins, cinq cent cinquante chevaux, douze pièces d'artillerie et une brillante troupe d'aventuriers. Aben-Aboo était posté avec douze mille hommes dans la taha de Poqueyra, derrière une rivière dont il avait coupé les ponts; sa position et ses travaux de défense, qu'il avait exécutés à loisir, le rendaient inattaquable de front; le duc fit néanmoins semblant de vouloir passer la rivière au-dessous de ses retranchemens, mais il tourna

tout-à-coup sur la droite, et alla se mettre entre Aben-Aboo et l'Alpuxare. La manœuvre était habile; exécutée avec rapidité, elle aurait terminé la guerre en un seul jour; exécutée comme elle le fut, elle faillit causer la perte de l'armée chrétienne. Aben-Aboo s'en aperçut assez tôt pour la contrarier, et le duc de Sesa lui donna tout le temps de prendre de nouveaux postes. Il faut dans ce pays de montagnes, où le coup-d'œil trompe souvent sur les distances, agir très-prudemment, ou bien avec des troupes extrêmement mobiles. Au lieu d'arriver avant la nuit à Poqueyra comme il l'avait calculé, le duc se trouva sur le soir à un endroit nommé les Citernes de Campuzano, mauvaise position dominée de tous côtés; les Morisques l'y avaient devancé, et se tenaient prêts à le charger en tête et en queue; son avant-garde fut arrêtée net au passage d'une côte escarpée; son arrière-garde était fort éloignée du corps de bataille; elle fut attaquée vigoureusement; sans l'artillerie, qui fit de grands ravages parmi les Morisques, il courait grande chance de voir l'avant-garde et l'arrière-garde écrasées à la fois. Il passa la nuit en cet endroit, dans des alarmes continuelles, entendant les soldats se communiquer leurs craintes, allant de compagnie en compagnie pour empêcher un sauve-qui-peut. Si le combat eût recommencé au milieu de l'obscurité, qui favorise les projets des lâches, c'en était fait de lui; mais il n'y eut que des escarmouches; et les aventuriers, qui

ne partageaient pas ces indignes frayeurs, l'aidèrent à maintenir l'ordre. Jusqu'au matin on crut avoir devant soi l'armée morisque; les feux des bivouacs brûlaient toujours, les tirailleurs faisaient le coup d'arquebuse avec audace, comme s'ils eussent été soutenus; on ne s'aperçut de son départ que lorsqu'elle était déjà bien loin. Il entrait, on le sait, dans les plans d'Aben-Aboo d'éviter les affaires générales; après celle de Campuzano, il divisa son monde en six bandes, mit quinze cents hommes sur le chemin d'Uxijar, mille dans la Sierra de Gador, douze cents entre Adra et Almeria, quinze cents dans la Sierra Nevada, en envoya huit cents dans la Sierra de Bentomiz, et en retint près de lui quatre mille pour observer la marche du duc de Sesa. Il défendit expressément aux capitaines de ces bandes de risquer jamais le combat contre des troupes supérieures par la discipline et l'instruction; leur unique soin devait être d'empêcher l'arrivée des convois. Il pensait ainsi vaincre par la famine.

C'était aussi par la famine que le duc de Sesa comptait le prendre; mais la nécessité où il était de s'arrêter souvent en route pour couper les moissons des pays qu'il traversait, pour détruire quelque ouvrage de fortification, pour attendre le retour des colonnes qu'il envoyait fourrager sur ses flancs, mettait l'avantage du côté d'Aben-Aboo. Les Morisques d'ailleurs, habitués depuis long-temps à vivre de peu, avaient des moyens de subsistance en

réserve dans les grottes des montagnes où les chrétiens ne pénétraient pas; les chrétiens ne trouvaient sur leur chemin que des blés verts, des villages abandonnés; et s'ils s'écartaient, ils tombaient entre les mains d'un ennemi qui était présent partout, mais que nulle part on ne pouvait atteindre. En ces pénibles circonstances, le duc montra de véritables talens. Il avait celui de se faire aimer du soldat, de lui adoucir les privations en les partageant noblement; sa bourse était ouverte, ses bagages à la disposition des malades. Par sa fermeté il arrêta les plaintes, et quand il entra le 14 avril à Uxijar, il ne lui avait pas déserté un seul homme.

Uxijar était abandonné, comme tous les autres bourgs par où il avait passé. Cette petite ville n'offrait donc, par elle-même, aucune ressource, mais on pouvait tirer des vivres du port d'Adra, qui n'en est pas loin. L'armée demandait du repos : le duc lui fit faire halte à Uxijar, où il voulait établir son centre d'opérations. Pendant qu'il y séjournait, don Antonio de Luna, auquel il avait envoyé des renforts, entra une seconde fois dans la Sierra de Bentomiz, et y construisit les deux redoutes qu'il n'avait pu élever à la première expédition. Ces deux forteresses, placées l'une à Nerja, au bord de la mer, l'autre à Competa, dans le centre des montagnes, assujétissaient tout le pays; les Morisques, après les avoir laissé faire, virent bien qu'il ne leur restait qu'à se soumettre; ils envoyèrent au camp de don Juan

traiter des conditions. Il leur fut accordé de vivre où il leur plairait dans l'intérieur du royaume, et de conserver la propriété de leurs biens-meubles, clause dérisoire, car depuis long-temps ils n'avaient plus ni biens-meubles ni abri. Tous acceptèrent, à l'exception de leur chef Fernando-el-Dara. Ils remirent leurs armes; et chacun profitant de la permission, désigna le lieu d'exil qu'il préférait. El-Darra s'embarqua sur une fuste barbaresque avec sa famille. La Sierra de Bentomiz étant ainsi pacifiée au moyen de l'expulsion de ses habitans, don Antonio de Luna passa dans la Sierra de Ronda pour la dépeupler. On verra bientôt comment il y réussit. Retournons à Uxijar.

Il y était arrivé quelques provisions, mais en bien petit nombre; l'armée vivait d'olives, de poissons, de fruits secs, et cela encore pouvait lui manquer d'un jour à l'autre. Les Morisques interceptaient toutes les routes autour d'Uxijar; il fallait absolument s'en ouvrir une. Celle de la Calahorra, mieux gardée que les autres, plus longue que celle d'Adra, offrait l'avantage de mener à un grand dépôt de vivres, où le chargement n'occasionnait pas de retard, tandis que les magasins d'Adra étaient mal garnis; le duc de Sesa, dans l'embarras où il se trouvait, ne compta qu'avec le temps; il appela le marquis de la Favara, aventurier qui servait avec distinction depuis le commencement de la guerre, lui confia tout le bagage, six cents malades et six

cents esclaves, lui donna mille fantassins, cent cavaliers, et l'envoya à la Calahorra, en lui recommandant par dessus tout de faire diligence. Ce convoi partit le 16 avril de grand matin; à la rigueur, il pouvait être de retour le soir du même jour, s'il ne rencontrait pas d'ennemi et s'il marchait bien. Le marquis de la Favara ne s'inquiéta que du dernier point. Sans prendre aucune des précautions ordinaires, qui ralentissent inévitablement, sans éclairer sa route, sans occuper les hauteurs, il suivit tout droit le grand chemin, précédant, avec trois cents fantassins et quarante chevaux, son convoi, que flanquaient deux haies d'arquebusiers et que devait pousser le reste de l'escorte. Aben-Aboo le vit sortir d'Uxijar. Aussitôt il envoya cinq cents hommes s'embusquer dans le défilé de la Ravaha, col si étroit qu'on ne peut y marcher quatre de front. Les Morisques y précédèrent de beaucoup les chrétiens, et ils eurent le temps d'y faire toutes leurs dispositions; Alarabi, qui les commandait, prit cent hommes pour attaquer le convoi; il chargea son lieutenant El-Martel de tomber avec deux cents hommes sur la queue de l'avant-garde de l'escorte, et donna le reste du monde à El-Piceni, lui laissant le soin d'arrêter l'arrière-garde. Les trois attaques devaient se faire à un signal qu'il se réservait de donner lui-même. Pour mettre le désordre dans le convoi, il lâcha des bestiaux en avant du défilé; cette ruse lui réussit; les soldats de l'arrière-garde s'amusèrent à courir après les

bestiaux, les flanqueurs même quittèrent leurs rangs; l'avant-garde cheminait toujours rapidement sans tourner la tête, et le convoi s'alongeant démesurément, se trouva livré à la merci des Morisques lorsqu'il fut engagé dans le col de la Ravaha. Contre leur habitude, ceux-ci ne poussèrent pas un cri. El-Piceni chargea de front la cavalerie de l'arrière-garde, qui culbuta l'infanterie ; en un clin-d'œil il eut dispersé cette troupe. El-Martel profita du moment où les dernières files de l'avant-garde passaient un ruisseau pour les accabler, puis fondit sur les autres, qu'il mit en fuite. Alarabi s'empara du bagage, délivra les esclaves et massacra les malades, sans que personne lui fît résistance. L'action fut si prompte, conduite avec tant d'ordre et de silence, que le marquis de la Favara ne se douta pas de ce qui se passait; les fuyards, arrivant sur lui au galop, lui en donnèrent la première nouvelle. Il était déjà de l'autre côté du col ; en vain essaya-t-il de se retourner, les cadavres des siens lui barraient le chemin ; il gagna comme il put la Calahorra, où deux cents hommes environ parvinrent à se réfugier ; quatorze cents chrétiens restèrent sur le carreau, les Morisques ne perdirent pas un seul homme.

Au milieu de la nuit, un capitaine, échappé du désastre de la Ravaha, vint avertir le duc de Sesa que le convoi était pris par Alarabi. Le duc ne le voulait pas croire ; une si grande calamité le troubla; il délogea le lendemain, sans savoir où il allait,

laissa ses malades, ses magasins sans garde, battit en pure perte la campagne du côté de Valor; finalement, après avoir discuté s'il ne sortirait pas de l'Alpuxare, il repassa par Uxijar, décidé à se retirer sur Adra.

Aben-Aboo n'avait pas cessé de le côtoyer, mais il s'était toujours tenu hors de portée de canon. « La belle procession! disait-il, et qu'on est bien ici pour la voir passer. » Pendant que les chrétiens couraient après lui, un parti de Morisques était entré à Uxijar, y avait égorgé les malades et pillé les magasins. Cet accident, bien mérité, força le duc de précipiter ses mouvemens. La faim donnait des ailes aux soldats qu'elle ne tuait pas; malgré tous les obstacles, les défilés et les escarmouches, l'armée fit en deux jours une route de quinze lieues. Elle arriva le 19 avril devant Adra, les Morisques sur le dos, harassée, dans un état déplorable. Une nuée de sauterelles, qui s'abat sur un pré, n'y fait pas tant de ravages que ces affamés en firent dans les jardins où on les campa; au bout d'une heure on n'y aurait pas trouvé une feuille verte (1).

Tant de fatigues, de si mauvais succès corrompirent la discipline. Une mutinerie éclata; la désertion se mit dans le camp; il sortait, malgré les ordres du général, des bandes nombreuses qui

(1) Marmol, t. 2, p. 334.

allaient à la maraude et ne revenaient jamais entières. L'une d'elles, forte de trois cents hommes, fut détruite par Alarabi. Le duc essaya d'arrêter le mal en se mettant lui-même à la tête des maraudeurs.

Il attendait une flotte pour transporter à Castil-de-Ferro, dont il voulait faire le siége, cette armée près de se débander; la flotte arriva enfin le 27 avril; elle remit en mer le lendemain, et aborda le soir même à la plage de Castil-de-Ferro. Le feu s'ouvrit le 29 avril; deux batteries tiraient sans relâche du côté de la terre, dix-neuf galères en faisaient autant sur le front de la forteresse qui regardait le rivage. Hocayd commandait les Morisques; il tint ferme trois jours, dans l'espoir d'être secouru; en effet, quatorze galiotes parurent bientôt; mais elles virèrent de bord dès que le capitaine des Turcs, ce même Hosceyn dont on a tant parlé, entendit le bruit de l'artillerie espagnole (1). Après cela, Hocayd ne pensa plus qu'à se sauver, et la nuit du 1er au 2 mai il passa par dessus les remparts avec les cinquante-deux hommes qui composaient sa garnison. Vingt vieillards, morisques ou barbaresques, et dix-sept femmes restèrent à Castil-de-Ferro; le duc de Sesa fit cadeau à ses officiers

(1) Marmol et Mendoza ne sont pas d'accord. J'ai suivi la relation de Mendoza, qui m'a paru la plus vraisemblable.

des femmes et des Barbaresques; pour les Morisques, il les acheta vingt ducats pièce, et les remit à l'Inquisition (1).

(1) Marmol, t. 2, p. 349.—Mendoza, p. 352.

CHAPITRE XI.

Insurrection de la Serrania de Ronda. — Ouverture des conférences pour la paix.

(De la fin d'avril au 19 mai 1570.)

De Castil-de-Ferro, qui était, comme Orgiba, un fief de sa maison, il revint à Adra le 8 mai, fort affaibli par la désertion et s'affaiblissant tous les jours. Bientôt hors d'état de se soutenir, il s'achemina vers le camp de don Juan, avec lequel il fit sa jonction, après avoir ravagé les tahas de Dalias et Verja. Il était entré dans l'Alpuxare à la tête de dix mille hommes, il n'en amena que quinze cents aux Padules (1).

(1) Marmol dit quatre mille hommes, mais Marmol est presque toujours infidèle quand il accuse les pertes des chrétiens.

Aben-Aboo avait gagné la partie sur le duc de Sesa, mais il n'en était pas plus avancé. Maître de l'Alpuxare, il ne pouvait y vivre ; tout y était brûlé, coupé, détruit, pas une maison pour s'abriter, pas un champ qui donnât l'espoir de ses moissons. Les provisions des silos s'épuisaient, la prise de Castil-de-Ferro tranchait à peu près la question des renforts; désormais il ne fallait plus en attendre de considérables d'aucune sorte. Don Juan, comme le duc de Sesa, faisait incendier tous les pays où ses colonnes pénétraient ; il traçait autour de lui un cercle de dévastation qui s'étendait à dix et douze lieues. En une seule fois on lui présenta quatre cents têtes et onze cents esclaves ; les Morisques épouvantés réclamaient la paix à quelque prix que ce fût, allaient se rendre en foule ou s'embarquaient ; et les capitaines de districts, traitant pour leur compte sans autorisation, tâchaient d'obtenir des conditions meilleures en se faisant forts d'entraîner tous leurs soldats. Fernando-el-Habaqui était alors le véritable roi des insurgés ; depuis la proclamation de don Juan, chacun se recommandait à lui, chefs et particuliers lui remettaient leurs pouvoirs; il dépendait de lui de finir la guerre d'un trait de plume. Aben-Aboo ne voyait d'autre moyen de conserver un reste d'autorité, de se sauver lui-même, qu'en se prêtant aux négociations.

Le soulèvement de la Serrania de Ronda, qui venait d'éclater, aurait pu lui redonner du courage,

mais cet évènement paraissait moins important qu'il ne le devint. On se rappelle que don Antonio avait été envoyé dans la Serrania de Ronda pour en faire sortir les habitans et les conduire en Andalousie; la commission exigeait de l'habileté, du secret, une extrême promptitude; il n'y apporta rien de cela. Surpris par les Morisques qu'il croyait surprendre, il les trouva en armes. Ses troupes, éparpillées dans un pays qu'elles ne connaissaient pas, eurent partout le dessous; il se retira battu à Ronda, où il fit vendre ses prisonniers. L'opération ne réussit qu'à Tolox et Monda, du côté où la dirigeait le corrégidor de Malaga; elle ne réussit même que partiellement, car un bon nombre des habitans de ces deux villes s'échappèrent; ils reprirent Tolox deux jours après. Don Antonio de Luna, fort confus de sa mésaventure, licencia les débris de sa division, emmena quelques Morisques des villages voisins de Ronda, les seuls qu'il eût pu saisir, et alla trouver le roi à Séville. Les chrétiens de Ronda et les Morisques le chargeaient également, ceux-là de s'y être pris avec une insigne maladresse, ceux-ci de les avoir traités en ennemis lorsqu'ils étaient disposés à rester dans le devoir, quelque sacrifice que l'on exigeât d'eux. Les Morisques offrirent de mettre bas les armes et de se laisser transporter où l'on voudrait, pourvu qu'on leur rendît les prisonniers faits sur eux, ainsi que leurs effets, du moins ce qu'on en pourrait recouvrer. Des demandes si

modérées ne se rejettent guère; le roi les avait d'ailleurs prévenues en disgraciant don Antonio de Luna, en déclarant que ses ordres avaient été outrepassés, et désavouant les violences des soldats chrétiens. Il y avait donc toute apparence que l'insurrection, produit d'une méprise, disait-on, serait apaisée avant peu, d'autant plus que le négociateur, chargé de donner satisfaction aux Morisques, était le duc d'Arcos, seigneur connu par sa capacité. Sa bonté, l'influence qu'il exerçait dans ce pays, où il possédait de vastes domaines, le rendaient tout-à-fait propre au personnage de pacificateur. Il s'était rendu seul à Casares parmi les insurgés, avait écouté leurs plaintes, pris leurs Mémoires; on attendait d'un jour à l'autre qu'il apportât un décret d'amnistie. Aben-Aboo, qui peut-être même ne connaissait pas encore les évènemens de la Serrania de Ronda, n'en tint aucun compte, s'il les connaissait. Sa position devenait trop critique pour lui permettre d'attendre les chances de l'avenir; il alla au plus pressé, et autorisa El-Habaqui à ouvrir les conférences.

Le 13 mai, Mohammed-el-Galip, frère d'Aben-Aboo, Fernando-el-Habaqui, quatre autres alcaydes morisques et douze capitaines turcs arrivèrent à Andarax sous l'escorte de mille arquebusiers. El-Habaqui en fit donner avis à don Juan, qui envoya aussitôt près d'eux ses commissaires. Il fut d'abord question d'une affaire de forme; les Morisques

n'avaient pas de pouvoirs en règle ; ils n'entendaient rien au style diplomatique ; mais ils aplanirent cette difficulté en remettant la rédaction de leurs Mémoires à Juan de Soto, secrétaire de don Juan, qui devint ainsi le leur. On devine que les Mémoires s'en ressentirent plus encore dans le fond que dans le style. Suivant la première rédaction, il était demandé libre passage pour les Turcs et les Barbaresques, amnistie générale et complète, maintien des anciens priviléges, abolition de la pragmatique qui avait causé la guerre, subvention pour le rachat des prisonniers, rappel des Morisques exilés et leur réintégration dans tous leurs biens ; en échange, il était offert soumission immédiate et restitution des prisonniers chrétiens. A cette pièce, Juan de Soto en substitua une qui ne contenait que les demandes accordées par la proclamation de Santafé, un mot sur le libre passage des Turcs, le plus humble recours à la clémence du roi, et les prétentions particulières de chacun des députés, de leurs amis, d'Aben-Aboo. Le tour était adroit ; les députés ne s'en aperçurent pas. El-Habaqui menait seul la négociation. Il en rendit un compte infidèle à Aben-Aboo, se fit donner un blanc-seing dans la forme que Juan de Soto avait arrêtée, eut grand soin de s'assurer de dix otages qu'il envoya devant lui, et retourna, le 19 mai, à Andarax, où il remplit le blanc-seing comme il en était convenu. Les mêmes députés l'accompagnaient, à

l'exception de Mohammed-el-Galip, qui soupçonna la trahison; il était facile de s'en douter à voir El-Habaqui traité plutôt en frère qu'en ennemi par les commissaires de don Juan d'Autriche.

CHAPITRE XII.

Mort de El-Habaqui. — Rupture des négociations.

(Du 19 mai au 5 août 1570.)

Dans le moment que les députés morisques se disposaient à partir pour aller trouver don Juan, on leur rendit une lettre pleine de menaces de la part d'un officier espagnol qui s'était offensé de ce qu'ils se fussent plaints des désordres de ses soldats. Cet incident faillit tout brouiller. Les commissaires eurent bien de la peine à empêcher que la conférence se rompît; des dix-sept députés, ils n'en purent amener que deux, El-Habaqui et Alonso de Velasco-el-Granadi. Trois cents arquebusiers de la garde d'Aben-Aboo les escortèrent. Tout en arrivant au camp ils furent enveloppés par quatre compagnies d'infanterie.

Alors Juan de Soto prit des mains de El-Habaqui la bannière d'Aben-Aboo; il la fixa au bout de sa lance, et la traîna de là jusqu'à la tente de don Juan. El-Habaqui marchait par derrière à cheval; Velasco et les arquebusiers morisques le suivaient entre deux haies de soldats chrétiens. Des sonneries de clairons et des salves d'artillerie saluaient au passage Juan de Soto, qui s'avançait lentement. Cette humiliante parade rappelait les anciens triomphes. Don Juan attendait sur le seuil de sa tente, entouré des principaux officiers et gentilshommes de l'armée; dès que El-Habaqui l'aperçut, il descendit de cheval, et courut se prosterner à ses pieds. « Miséricorde, seigneur! s'écria-t-il, que Votre Altesse nous fasse miséricorde et nous pardonne nos fautes que nous reconnaissons avoir été grandes! » En disant cela il lui présenta son cimeterre, et ajouta : « Je rends les armes à Sa Majesté, au nom d'Aben-Aboo et de tous les insurgés de qui j'ai les pouvoirs. » Juan de Soto jeta en même temps la bannière sous les pieds du prince. Don Juan reçut les soumissions du plénipotentiaire des rebelles avec cette immobile gravité qui depuis Charles-Quint était d'étiquette à la cour d'Espagne. Il releva ensuite gracieusement El-Habaqui, et lui rendant son cimeterre : « Gardez-le, dit-il, pour l'employer au service du roi. » Quant à Velasco, pas une marque de bienveillance particulière ne lui fut donnée. Aussitôt après la cérémonie on le renvoya à Andarax

avec les arquebusiers, tandis que El-Habaqui resta au camp, où il passa deux jours, fêté par les généraux. On l'y traitait avec toutes sortes d'honneurs. L'évêque de Guadix le fit dîner avec lui. Don Juan l'assura d'une protection spéciale. En échange, il promit de faire tout ce qu'on exigerait de sa part.

C'était une grande maladresse de découvrir de si bonne heure la différence que l'on mettait entre lui et les autres députés. Velasco, témoin de la faveur exclusive qu'obtenait son collègue, ne pouvait manquer d'en être jaloux, et il lui suffisait, pour le rendre plus que suspect, de raconter simplement ce qu'il avait vu. En définitive, la cérémonie du cimeterre et de l'étendard ne faisait pas que les Morisques fussent désarmés. Aben-Aboo, auquel on n'avait rien garanti de positif, était encore le maître de revenir sur ses pas. Quelque défiance qu'il prît dès lors, il ne la témoigna pas tout de suite. El-Habaqui retourna, par ses ordres, le 25 mai, au camp de don Juan, à Andarax, afin de règler la manière d'opérer le désarmement. On nomma huit commissaires à cet effet. Don Alonso de Granada-Venegas, qui en était un, et qui avait en charge les Morisques de l'Alpuxare, reçut de don Juan le commandement de se rendre à son poste en passant par Mecina de Bombaron, où se trouvait Aben-Aboo. Ce voyage ne lui plaisait guère; mais don Juan ayant répondu à ses représentations que les grandes choses devaient être accompagnées de

grands périls, il s'aventura presque seul au milieu des Morisques. Partout il les vit disposés à obéir. Une seule chose les arrêtait; ils auraient désiré que leurs propres capitaines leurs fissent escorte avec quelques troupes de leur nation jusqu'à la frontière du royaume de Grenade. Don Alonso leur promit d'intercéder auprès de don Juan pour que cela leur fût accordé. A Cadiar, Aben-Aboo vint à sa rencontre. Des deux côtés ce furent d'abord de grandes protestations; Aben-Aboo offrait de partager le sort du dernier des insurgés; don Alonso assurait qu'il n'était question que de le récompenser, que don Juan comptait sur ses bons offices, qu'on le laisserait vivre chez lui, et qu'il n'avait qu'à désigner ses amis particuliers pour les faire jouir de la même faveur; mais quand on arriva au fait, Aben-Aboo pria de suspendre et le désarmement et la publication de l'édit d'expulsion, prétendant que l'édit troublerait les Morisques, et que le désarmement priverait le roi de gens déterminés à exécuter ses ordres. Il renvoya ces deux affaires après le départ des Turcs. Seulement il fit, en la présence de don Alonso, abattre les enseignes que l'on portait devant lui. Quoiqu'il eût l'air de chercher des prétextes pour gagner du temps, il est probable qu'il parla sincèrement. Il pouvait très-bien désirer de se soumettre, et reculer devant les difficultés d'exécution.

La preuve qu'il avait raison d'exiger le maintien sous

les armes de ses troupes jusqu'à ce que les Turcs fussent partis et que les Morisques, réunis dans leurs districts, fussent en état d'être transportés hors du royaume par masses, c'est que les Turcs agissaient chez lui comme en pays ennemi, et que les chrétiens traitaient en criminels tous les Morisques qui allaient se rendre individuellement sur la foi de l'édit d'amnistie. Les Turcs ne savaient à quoi se résoudre; ils craignaient également d'être trahis s'ils restaient ou s'ils acceptaient le passage qu'on leur offrait. Ils ne voulaient pas relâcher leurs prisonniers, et on n'en finissait pas de marchander pour la rançon de ces esclaves. Les chrétiens, soldats, habitans des villes, tous sans distinction, étaient à l'affut des Morisques. Ils les attendaient sur les chemins, les dépouillaient, tuaient les hommes, capturaient les femmes, les cachaient et les allaient vendre au loin (1). Ni les ordres du roi, que l'on ne suivait pas, ni les peines que prenaient quelques commissaires, ni les châtimens qu'infligeaient à leurs soldats les officiers-généraux, n'étaient capables d'arrêter ces désordres. Il y avait trop de cupidité, trop de férocité, trop de fanatisme chez les soldats, pas assez de bonne volonté chez les généraux, pas assez d'harmonie entre les officiers et les magistrats, pour que les choses allassent autrement. Don Juan lui-même, si intéressé à voir la fin de la guerre, prenait

(1) Marmol, t. 2, p. 379.

de fausses mesures propres à la continuer. Depuis la proclamation de Santafé, il s'était formé des bandes composées de gens obstinés, ou de Morisques et de Turcs qui épiaient l'occasion de se retirer en Afrique avec leurs esclaves et leur butin; il aurait fallu seulement les contenir; il donna l'ordre de leur courir sus. Comme il était aisé de le prévoir, les capitaines outrepassèrent ses ordres; ils tombèrent souvent, en cherchant des bandes de rebelles, sur des Morisques inoffensifs, et ne les traitèrent pas autrement que s'ils eussent été des rebelles déterminés. L'Alpuxare était au pillage. Les Morisques scandalisés s'enfuyaient, se cachaient au fond des ravins le long de la côte, se jetaient dans la première galère barbaresque qu'ils rencontraient, donnant, pour payer leur passage, la moitié de leurs effets et quelquefois plus. Le royaume de Grenade se dépeuplait au profit de l'Afrique.

Enfin les Turcs s'embarquèrent le 11 juin. Ils mirent à la voile le 12 juin, précisément le jour qu'abordaient à la plage, d'où ils partaient, cinq fustes barbaresques chargées de munitions et montées par environ deux cents hommes. Ces fustes furent prises, mais leurs équipages s'échappèrent. Aben-Aboo apprit d'eux qu'on attendait à Alger une escadre ottomane, et que cette escadre était destinée à lui porter de puissans renforts. La même nouvelle s'était déjà trouvée fausse tant de fois, qu'il n'y crut pas entièrement; il ne la repoussa pas

non plus comme mensongère; dans le doute, il prit le parti d'attendre; sans retenir de force les Morisques, il les détourna d'aller se rendre. « On n'observe pas avec nous la capitulation, disait-il; El-Habaqui n'a travaillé que pour lui seul, il nous a vendus. » El-Habaqui vit qu'il était temps de penser à sa sûreté. Il alla demander à don Juan cinq cents arquebusiers, et lui promit de ramener Aben-Aboo mort ou vif. Don Juan, au lieu des cinq cents arquebusiers, lui donna huit cents ducats d'or pour lever une troupe de Morisques. Avec cet argent, El-Habaqui partit d'Andarax le 13 juin. Arrivé à Yexen, village de la taha de Jubiles, il trouva sur la place un grand nombre de Morisques auxquels il demanda rudement : « Que faites-vous ici? Pourquoi n'êtes-vous pas encore à Otura? » Otura était le lieu où les Morisques de l'Alpuxare devaient se rassembler pour le désarmement. « Nous attendons l'ordre d'Aben-Aboo, » lui répondit-on. « Aben-Aboo ira comme les autres, répliqua El-Habaqui, ou je le traînerai à la queue de mon cheval. » Ce propos fut rapporté le soir à Aben-Aboo. Au milieu de la nuit, deux cents Turcs entourèrent la maison de ce fanfaron. Ils ne l'y rencontrèrent pas; mais le lendemain, 15 de juin, ils découvrirent entre deux rochers un homme qu'à son turban blanc et son caftan pourpre, ils reconnurent pour celui qu'ils cherchaient. El-Habaqui, cerné par les Turcs, tomba entre leurs mains après s'être fait traquer comme une bête

fauve. Aben-Aboo lui reprocha tête à tête sa trahison, puis l'envoya en prison, où on l'étrangla secrètement, le 16 juin. Ses parens même ne surent pas qu'il eût été mis à mort. Sa femme et ses filles partirent pour Guadix, croyant qu'il serait incessamment relâché.

Tôt ou tard, quelque précaution que l'on prît, l'assassinat du négociateur de la paix devait être connu et ramener les hostilités. Aben-Aboo, tout en usant de ruses pour tenir cet évènement caché le plus long-temps possible, se mit en devoir de parer à ses conséquences. Il pouvait encore se tirer d'affaires, moyennant que les secours d'Afrique lui vinssent à propos. Pour gagner le temps de les attendre, il lui restait, dans l'Alpuxare, cinq mille hommes dévoués bien armés. L'insurrection de la Serrania de Ronda, qui n'était pas encore apaisée, lui offrait aussi quelques ressources. Il expédia des courriers à Alger sans perdre de temps, fit occuper de nouveau quelques fortes positions dans l'Alpuxare, et annonça aux insurgés de la Serrania de Ronda qu'il leur enverrait bientôt son frère El-Galipe pour les commander. Il écrivait cependant lettres sur lettres à don Fernando de Barradas; dans toutes il demandait que l'on traitât directement avec lui de la *bienheureuse* pacification.

Mohammed-el-Galipe arriva sans encombres dans la Sierra de Bentomiz. Là son guide mourut de maladie. Un chrétien, qu'il captura, lui promit de

le conduire sûrement à la Sierra Bermeja, où trois mille hommes l'attendaient; mais ce nouveau guide le mena tout droit à Alora, ville qui pouvait mettre trois cents arquebusiers en campagne au premier son du tocsin. El-Galipe n'avait avec lui que deux cents hommes. Il fut pris et tué. Des deux cents hommes de son escorte, huit seulement réussirent à se sauver; il y en eut douze dont les chrétiens s'emparèrent, le reste périt en combattant bravement autour de son chef. Les insurgés de la Serrania étaient venus le chercher jusqu'auprès d'Alosayna, sous la conduite d'un marabout; quelques pas de plus, et Mohammed-el-Galipe les rencontrait. Sa mort arriva dans les derniers jours de juin. Personne après lui n'était capable de prendre la direction des Morisques dans cette partie du royaume; on n'envoya personne pour le remplacer, et l'insurrection de la Serrania de Ronda, livrée à elle-même, parut une nouvelle fois sur le point de s'éteindre.

Le mois de juillet s'écoula sans évènemens. Aben-Aboo promettait toujours de relâcher El-Habaqui, demandait des conférences, épuisait tous les moyens de tromper don Juan. Il se décida enfin à faire un demi aveu. « Ceux de l'Alpuxare ont soupçonné Fernando-el-Habaqui de les trahir, écrivit-il à don Alonso de Granada-Venegas. Comme il vint leur notifier d'évacuer le pays dans six jours, ils s'en sont tant émus qu'ils l'ont pris. Je crois qu'il

lui en est arrivé malheur. Que notre seigneur y porte remède. Je désirerais beaucoup que Votre Grâce fût ici, car après Dieu personne n'est plus qu'elle en état de faire tourner les choses à bien. Si elle veut venir, qu'elle vienne promptement, et si elle a des craintes, je lui enverrai une escorte pour sa sûreté. » Sur cet avis, don Juan donna l'ordre à Fernan Valle de Palacios de se rendre auprès d'Aben-Aboo, afin de tirer au clair ce qu'on appelait l'enchantement de El-Habaqui. On se doutait bien qu'Aben-Aboo jouait un jeu double; Palacios fut donc chargé de prendre, ailleurs qu'auprès de lui, des informations, et de reconnaître exactement l'état, la position des forces des insurgés. Il sortit d'Andarax le 30 juillet, muni d'instructions, de lettres, accompagné de plusieurs Morisques soumis. A Valor, où il coucha le lendemain, un cousin d'Aben-Hommeyah, nommé don Francisco de Cordoba, lui apprit tout ce qu'il voulait savoir : l'arrivée des Turcs, l'assassinat de El-Habaqui, les préparatifs de guerre. Ce n'était pas très-rassurant pour son voyage, malgré le sauf-conduit dont il était porteur; il n'en continua pas moins à s'enfoncer dans l'Alpuxare, et le 1er août il entra, sous l'escorte de quarante arquebusiers, à Mecina de Bombaron, résidence d'Aben-Aboo.

Avant de le laisser franchir le seuil de la maison qu'habitait le roi des Morisques, on le désarma, on le fouilla même soigneusement. Aben-Aboo, cou-

ché sur un divan, écoutait ses femmes, qui chantaient la zambra; il ne se dérangea pas en voyant paraître l'envoyé de don Juan. Quand il eut entendu son message, il répondit qu'il aviserait d'accord avec ses conseillers. Peu d'instans après, il le rappela, lui remit une lettre pour don Fernando de Barradas, et le congédia en faisant la déclaration que voici : « Dieu et les hommes savent que je n'ai point cherché à être roi; les Turcs et les Mores m'ont élu, sans que j'eusse part à mon élection. Maintenant, je n'empêche personne à se soumettre, mais je me soumettrai le dernier. Le roi peut être certain qu'en aucun temps, d'aucune manière, il ne m'aura vivant en son pouvoir. Je préfère vivre et mourir musulman, à toutes les faveurs qu'il m'offre. Je resterai le dernier dans l'Alpuxare; et quand j'y serais seul, nu, avec la chemise que je porte aujourd'hui, je ne me rendrais pas. J'ai, dans une caverne, des vivres pour six ans; peut-être ne manquera-t-il pas une barque pour gagner la côte d'Afrique. »

Fernan Valle de Palacios retourna au camp d'Andarax avec cette réponse. Il n'y trouva plus don Juan. L'armée s'était partagée. Une division restait à Andarax, sous les ordres de don Lope de Figueroa; l'autre était allée à Guadix. Palacios rejoignit le prince à Guadix le 5 août. Dès qu'il eut fait son rapport, don Juan publia la reprise des hostilités. Déjà le roi, dans la prévision que l'on en

viendrait là, lui avait tracé un nouveau plan de campagne et avait pris des mesures pour son exécution. Une armée, composée de l'arrière-ban des milices de l'Andalousie, se formait à Grenade; le grand-commandeur don Luis de Requesens devait se mettre à sa tête, et entrer dans l'Alpuxare par Orgiba; don Juan et don Lope de Figueroa y entrant par deux autres côtés, manœuvrant de manière à se rencontrer au centre du massif des montagnes, il était impossible qu'Aben-Aboo leur échappât. Le zèle que montraient les milices et l'activité avec laquelle on se mit aussitôt à travailler aux approvisionnemens, donnaient l'espoir qu'avant l'hiver cette dernière campagne serait terminée.

CHAPITRE XIII.

Campagne du grand-commandeur don Luis de Requesens dans l'Alpuxare. — Campagnes du duc d'Arcos dans la Serrania de Ronda. —Expulsion de tous les Morisques du royaume de Grenade. —Fin de la guerre.

(Du 5 août 1570 au 20 janvier 1571).

Tout manqua en même temps à Aben-Aboo. Ses émissaires ne lui rapportèrent d'Alger que des promesses. Une conspiration qui s'ourdissait dans le royaume de Valence (1), à son instigation, fut découverte, les conjurés punis, leur chef, un certain Garro, pris et égorgé par ses propres complices. Dans cette extrémité, il envoya faire de nouvelles propositions d'accommodement; pour toute réponse, don Juan publia un édit qui prorogeait de quelques jours les délais accordés aux Morisques

(1) Elle devait éclater dans le val d'Ayora, près de Cofrentes.

repentans, sans rien changer aux autres clauses si rigoureuses de l'édit de Santafé. Aben-Aboo comprit alors que le dénouement était proche, et il laissa chacun libre de se mettre à couvert. Sa petite armée se dispersa. Ceux qui purent trouver des moyens de transport passèrent en Afrique; d'autres allèrent se rendre; mais le plus grand nombre, que révoltait l'idée de courir au-devant de l'esclavage, résolut d'attendre la mort dans l'Alpuxare. On sait que les montagnes de l'Alpuxare recèlent une quantité de cavernes qui avaient jusqu'alors servi de greniers et de dépôts d'armes; c'est au fond de ces retraites ignorées que les Morisques, désespérant de se défendre, cherchèrent un abri passager. Aben-Aboo, avec sa famille, se cacha dans la grotte de Berchul. Lorsque le grand-commandeur ouvrit la campagne, il ne rencontra que des bandes sans importance. Les points défensables avaient été évacués; la population, hommes, femmes, enfans, était entassée dans les cavernes qu'il s'agissait de découvrir.

L'armée du grand-commandeur se composait de sept mille hommes. Elle se réunit à Orgiba. Une division, forte de trois mille cinq cents hommes, partit de Guadix sous les ordres du mestre-de-camp don Pedro de Padilla, et un troisième corps, qui n'était que de huit cents hommes et quarante chevaux, sortit d'Andarax, où restait une imposante garnison. Don Lope de Figueroa conduisait ce

dernier corps; le 8 septembre il opéra près de Valor sa jonction avec Padilla. Tous deux descendirent ensuite à Cadiar, qui devint leur centre d'opérations. De là ils dirigèrent des coureurs à plusieurs lieues à la ronde. Rien ne leur résista, et en attendant le grand-commandeur, ils firent de riches captures. Celui-ci avait quitté Orgiba le 7 septembre. Pendant dix jours il s'occupa à battre en tous sens la taha de Poqueyra, celle de Ferreyra et celle de Jubiles; il marchait toujours sur trois colonnes tenant quatre lieues de terrain, brûlant, coupant, renversant tout. Les Morisques n'étaient pas de ce côté; à peine en put-il saisir une vingtaine. Ses soldats tuèrent le seul prisonnier qui eût offert de lui enseigner des amas de vivres. Plusieurs silos, plusieurs cavernes échappèrent donc à ses recherches; mais il ne laissa pas sur pied une tige de maïs ou de millet, pas un arbre fruitier, pas un cep de vigne. Après avoir fait tout le dégât possible, il mit une garnison à Pitres, une autre à Portugos, et s'en fut à Cadiar sans que personne essayât d'apporter obstacle à sa marche.

A Cadiar il se trouvait au milieu du pays qui renfermait le plus de ces cavernes où les Morisques s'étaient retirés. Les soldats en découvrirent à eux seuls quelques-unes; la violence des tortures arracha le secret des autres aux premiers prisonniers que l'on fit. Aben-Aboo faillit périr étouffé dans la grotte de Berchul; il en sortit avec deux hommes

seulement, par une issue cachée ; sa femme et ses deux filles y moururent. Le grand-commandeur était arrivé à Cadiar le 18 septembre ; le 22 on lui avait amené déjà onze cents femmes, le 29 il comptait ses esclaves par milliers. Des colonnes toujours en mouvement allaient chercher les Morisques à dix, douze lieues. Tous les hommes au-dessus de vingt ans étaient massacrés, on ne gardait que les femmes. Ni les services rendus ni l'innocence reconnue ne trouvaient grâce auprès de lui. Miguel de Herrera, cet alguazil auquel le marquis de Mondejar avait jadis confié ses prisonnières, et qui les avait scrupuleusement restituées, fut exécuté sans pitié. Don Francisco de Cordoba, auquel on devait tant que don Juan lui avait donné une sauve-garde, fut, par faveur spéciale, envoyé aux galères. Cette horrible boucherie ne se ralentit pas un seul jour. Il ne restait pas créature vivante dans les environs de Cadiar le 3 octobre. Cinq fortins avaient été construits dans les cinq plus fortes positions de la taha de Jubiles ; le grand-commandeur y mit garnison, et partit pour Uxijar.

Les affaires des Morisques allaient aussi bien mal dans la Serrania de Ronda. Elles avaient eu un moment brillant aussitôt après la défaite de Mohammed-el-Galipe ; les insurgés avaient brûlé le faubourg d'Alozayna, battu les chrétiens et porté leurs armes jusque sous les remparts de Ronda, puis, comme ils étaient sans chef, ils s'étaient di-

visés. Un parti, qui avait à sa tête El-Melqui, voulait la guerre ; un autre penchait toujours vers la soumission : son chef était Alarabique. El-Melqui fit assassiner Alarabique par ses partisans, auxquels il persuada qu'il les vendait à beaux deniers comptant ; et les chrétiens, qui désiraient la guerre, assassinèrent un autre négociateur de paix, comme pour donner raison à El-Melqui. Le roi Philippe II, quoiqu'il fût à deux pas du théâtre des évènemens, ne sut se décider à rien à propos. Il donna l'ordre d'armer lorsque les Morisques demandaient grâce, et leur accorda ce qu'ils demandaient lorsqu'il n'était plus temps. L'insurrection avait fait des progrès ; elle comprenait toute la Serrania ; on laissa aux insurgés le loisir de s'organiser, de se fortifier. Enfin le duc d'Arcos marcha contre eux le 16 septembre. Ils s'étaient concentrés sur le plateau d'Arboto, position voisine de celle de Calaluz, que la mort de don Alonzo d'Aguilar avait rendue célèbre. Les chrétiens occupaient Calaluz depuis le commencement des négociations ; mais Arboto paraissait presque aussi facile à défendre ; le duc d'Arcos fit des dispositions admirables pour ne pas voir se renouveler la scène où ses aïeux avaient perdu leur renommée d'invincibles (1). Arboto fut emporté du premier

(1) Le duc était petit-fils du comte d'Urena, et la duchesse d'Arcos était arrière-petite-fille de don Alonso d'Aguilar.

assaut, le 20 septembre au soir. Les dispositions du duc, complétées par un hasard heureux, secondées par sa valeur, eurent un plein succès. Quatre cents femmes restèrent prisonnières, trois mille hommes au plus parvinrent à faire retraite; on ne put les retrouver ensemble. Fatigué de courir après eux, craignant d'ailleurs d'éprouver des échecs partiels s'il divisait ses troupes, comme cela lui était arrivé les premiers jours, le duc d'Arcos mit de fortes garnisons en huit endroits propres à dominer le pays, et rentra de sa personne à Ronda, le 5 octobre, après la campagne la mieux conduite qui se soit faite dans tout le cours de cette guerre.

Ce système de garnisons rapprochées l'une de l'autre, assez fortes pour agir isolément contre des bandes, toutes à portée de se donner la main, et prêtes à se réunir contre une division menaçante, était le véritable; appliqué dès le commencement de l'insurrection, il aurait permis de tout terminer en quelques semaines; on était redevable au grand-commandeur de l'avoir fait adopter. Il le poursuivit dans la partie orientale de l'Alpuxare, où il éleva encore cinq petites forteresses. Don Sancho de Leyva, général des galères, jeta du monde sur trois points de la côte. Au 15 octobre, vingt-neuf citadelles, châteaux ou redoutes, hérissaient les pics de l'Alpuxare et du val de Lecrin. Il y avait neuf garnisons dans le rio d'Almanzora, quatre dans le rio d'Almeria, deux dans le district de Baza, quatre

dans le district de Guadix, douze dans celui de Grenade, dix dans celui de Malaga, et quatorze dans celui de Ronda, quatre vingt-quatre en tout dans le royaume de Grenade, sans compter les petits postes des tours de garde qui bordent le rivage de la mer. Entre les mailles de ce réseau, les Morisques cherchaient en vain à se faire jour. On les dénichait dans leurs cavernes. Les colonnes qui parcouraient la montagne ne leur laissaient pas une heure de repos. S'ils sortaient pour respirer le plein air, ils étaient capturés. Dix milles personnes au moins furent ou massacrées ou réduites en esclavage dans l'espace d'un seul mois, et dans l'Alpuxare seule. Les choses se trouvant dans cet état, arriva l'ordre d'expulser du royaume de Grenade tous les Morisques sans exception, ceux qui ne s'étaient pas révoltés, comme ceux qui s'étaient soumis, de quelque qualité et condition qu'ils fussent.

L'ordre fut exécuté partout à la fois, le 1er novembre. Ceux de Grenade, du val de Lecrin, du district de Malaga, et douze cents environ que l'on put saisir dans le district de Ronda, furents conduits dans l'Estramadoure, dans la province de Tolède, à Ecija et à Carmona ; ceux de Guadix et du rio d'Almanzora dans la Manche, les deux Castilles et le royaume de Navarre, où les habitans ne voulurent pas les laisser entrer, menaçant de les égorger; ceux de Baza restèrent à Albacète, dans le royaume de Murcie, et ceux du rio d'Almeria passèrent à

Séville sur les galères. Cette difficile opération ne s'accomplit pas sans désordres : dans le rio Boloduy et le rio d'Almanzora, les soldats chrétiens massacrèrent une partie des Morisques et en laissèrent, peut-être à dessein. échapper d'autres. Malgré toutes les précautions, il en passa beaucoup en Afrique, à Alger et chez le sultan de Fez, Abdelmelek, qui leur dut le gain de la célèbre journée d'Alcazar-Alquibir, où don Sébastien, roi de Portugal, perdit la vie ; mais en total l'opération fut conduite avec une habileté rare : le grand-commandeur était là. Pour l'expulsion générale, les historiens ne donnent pas plus de chiffres que pour les expulsions partielles. Si l'on évalue toutes les pertes que les Morisques avaient faites dans les combats (1), les pertes peut-être aussi considérables qu'ils avaient faites depuis qu'ils négociaient, le nombre des prisonniers qu'ils laissèrent entre les mains des chrétiens à chaque rencontre, si l'on tient compte des expulsions précédentes et des émigrations, l'on trouvera qu'il ne restait probablement pas cinquante mille âmes à chasser du royaume de Grenade. Leur expulsion, qui entraînait la confiscation de leurs biens-immeubles, était, envers la plupart, une injustice abominable que la politique, si tyrannique de sa nature, ne peut même pas

(1) Marmol parle de quatre-vingts actions de guerre, et donne les résultats en morts et blessés de quarante-deux de ces rencontres ; le total s'élève à vingt et un mille tués.

excuser, car en ce moment elle était tout à fait inutile. Du moins le roi ordonna-t-il que les familles ne fussent pas dispersées. La simple humanité l'exigeait ainsi; les Espagnols jugèrent la grâce trop forte. « Ils ne le méritaient guère, dit le plus sage des chroniqueurs (1); mais Sa Majesté voulut les contenter en cela. »

Don Juan n'avait plus rien à faire dans le royaume de Grenade; il en partit le 30 novembre pour aller prendre le commandement de l'armée de la sainte ligue contre les Ottomans. Don Luis de Requesens, qui était son lieutenant, le suivit de près. Le duc d'Arcos vint le remplacer après avoir, dans le courant du mois de décembre, écrasé les restes des insurgés de la Serrania de Ronda. Le 20 janvier 1571, il entra en fonctions comme capitaine-général, sous la tutèle du président don Pedro de Deza. La guerre était finie, les supplices allaient commencer.

(1) Marmol, t. 2, p. 439.

CHAPITRE XIV.

Mort d'Aben-Aboo.

(Du 20 janvier au 18 mars 1571.)

Outre les garnisons des vingt-neuf forteresses, le grand-commandeur avait laissé dans l'Alpuxare, aux ordres de don Fernando Hurtado, huit troupes de ces soldats de maréchaussée que l'on nommait autrefois *fantassins d'action* (1), et qui faisaient en campagne le service d'éclaireurs ; elles étaient chargées de fouiller le pays, de le battre continuellement dans toutes les directions ; on leur avait promis vingt ducats par tête de Morisque. Leur zèle, ainsi excité, les poussait à affronter des dangers devant lesquels des troupes de milice auraient reculé,

(1) *Voyez* tome 1er, Pièces justificatives, n° V, page 397. Les auteurs de la fin du seizième siècle les nomment *troupes légères, troupes de campagne* (gente suelta, gente del campo).

Agissant par escouades, elles pénétraient là où n'auraient pu arriver des compagnies ; elles y pénétraient sans qu'on les aperçût d'avance, et faisaient d'innombrables captures. Les prisons se remplirent rapidement, le président les vidait à mesure ; il envoyait les prisonniers de distinction à la potence ou aux tenailles, les autres aux galères, ce qui était peut-être pire. Bientôt les prisons de Grenade ne suffirent plus ; il fallut accorder aux commandans des garnisons la faculté de juger sommairement les malheureux qui leur étaient amenés, et le sang coula par torrens, tous les jours, dans tous les lieux où résidait un capitaine espagnol.

Francisco Barredo, orfévre de Grenade, étant allé à Cadiar acheter des matières précieuses, assistait un jour par manière de passe-temps à ces exécutions. Au milieu des condamnés, il reconnut un Morisque avec lequel il avait trafiqué pendant la guerre. Cet homme s'appelait Zatahari. S'échappant des mains des soldats, il courut à Barredo, tomba à ses pieds, et le pria si vivement d'intercéder pour lui, que l'orfévre lui obtint un répit. En récompense, Zatahari lui donna les renseignemens les plus précis sur la position d'Aben-Aboo. « Il n'a plus avec lui que quatre cents hommes, dit-il. Toutes les nuits il passe d'une caverne dans une autre, et se tient d'ordinaire entre Berchul et Trevélez. Ses affidés sont Gonzalo-el-Seniz et Bernardino Abou-Amer. » Barredo avait eu des relations étroites de commerce

et d'amitié avec ce Bernardino Abou-Amer; il désirait lui rendre service, l'occasion lui parut bonne. Attendre d'un Morisque des sentimens loyaux n'entrait pas dans l'esprit d'un Espagnol. Il écrivit en conséquence une lettre à son ami, lui offrant, de la part du président de Grenade, qui l'y autorisa, grâce de la vie et d'autres faveurs, s'il amenait Aben-Aboo à se soumettre, ou le livrait mort ou vif. Zatahari porta la lettre; c'était à ce prix qu'on l'avait relâché. Tandis qu'il cherchait Abou-Amer, il donna dans une patrouille qui le conduisit d'abord à Gonzalo-el-Seniz. Pressé de questions, il ne trouva que de mauvaises défaites, et fut à la fin contraint de tout avouer; mais il n'était pas tombé entre les mains d'un homme aussi dévoué à la fortune d'Aben-Aboo qu'il voulait le paraître : au contraire, El-Seniz couvait de méchans projets contre son maître, parce que celui-ci l'avait empêché de quitter l'Espagne, et le hasard lui amenait là le moyen de les exécuter avec profit. Si Zatahari n'eût pas rencontré d'abord celui qu'il évitait, il était perdu. Abou-Amer voulut le faire tuer, lorsqu'il eut ouvert la lettre de Barredo; El-Seniz l'excusa, disant qu'il ne s'était chargé de la porter que pour sauver sa vie, et qu'il n'était pas juste de lui rien imputer. Il le prit ensuite à part : « C'est moi, lui dit-il, qui ferai l'affaire; abouche-moi seulement avec Barredo. » Ils convinrent ensemble du lieu de rendez-vous et des signes de reconnaissance. Zatahari repartit, rendit compte de

son message, et Barredo ne fit pas difficulté de le suivre. El-Seniz avait pour toutes prétentions d'être amnistié complètement, et de recouvrer sa femme et sa fille, qui étaient esclaves; il demanda ces deux choses dans une lettre adressée au président : il exigeait que la réponse fût écrite en arabe par Alonso-del-Castillo, dont il connaissait l'écriture, et signée par don Pedro de Deza, dont la signature lui était également connue, car il avait eu souvent affaire à la justice : Barredo promit de lui rapporter mieux que cela. En effet, le 13 mars il revint au même lieu de rendez-vous, et lui remit un brevet de pension de 100,000 maravédis (1), avec une déclaration d'amnistie non seulement pour lui, mais pour tous ceux qui se joindraient à lui. La déclaration était dans la forme que le soupçonneux Morisque avait désignée : El-Seniz la baisa, la mit sur sa tête; puis il dit à Barredo de l'attendre à Berchul, où il ne l'attendrait pas long-temps. Ces entrevues n'avaient pu être si secrètes qu'Aben-Aboo ne s'en doutât. Le malheureux roi des Morisques, proscrit, vendu et payé d'avance, alla au-devant de sa destinée. Le 15 mars il se rendit de lui-même, vers minuit, escorté de son fidèle secrétaire Abou-Amer, et d'une escouade d'escopetiers, à la caverne de Houzoùm,

(1) 100,000 maravédis, qui faisaient alors 2510 francs, représentaient une valeur de près de 7000 francs, eu égard au prix des denrées.

qu'habitait El-Seniz. La fatalité, qui s'attachait à lui, lui fit laisser en-dehors Abou-Amer pour veiller à sa sûreté; il mit deux hommes à la bouche de la caverne, et entra seul. El-Seniz était accompagné de huit de ses parens : son gendre et son neveu se détachèrent, comme pour entretenir les deux Morisques; mais ils ne cessèrent d'avoir l'œil sur lui, prêts à exécuter ses ordres au moindre signe. « Avec quelle permission as-tu entamé des négociations avec Barredo? demanda Aben-Aboo. — Avec la vôtre, seigneur, répondit El-Seniz, et j'allais vous en rendre compte; il ne s'est agi que de votre bien. Voyez, le président nous promet à tous de nous accorder la vie et la liberté, si nous voulons retourner à l'obéissance du roi (1). » A ces paroles, Aben-Aboo poussa un cri comme si on lui arrachait l'âme. « Tu me réservais donc cette trahison, Seniz! lui dit-il en jetant du feu par les yeux; ne me parle plus! que je ne te voie plus! » et il voulut sortir. El-Seniz fit un signe; son gendre et son neveu dépêchèrent les deux gardes; les six autres saisirent Aben-Aboo, essayant de l'arrêter. Pendant qu'il luttait contre eux, El-Seniz le frappa par derrière, sur la tête, de la crosse de son escopette : Aben-Aboo tomba sans connaissance; un instant après il était mort. Abou-Amer vit arriver à ses pieds le cadavre de son maître; il prit la fuite alors, et ne tarda guère

(1) Marmol, t. 2, p. 453. — Mendoza, p. 395.

à être capturé par les chrétiens, qui l'écartelèrent. L'escorte qu'il commandait se débanda ; les uns allèrent chercher quelque barque pour gagner la côte d'Afrique ; les autres demandèrent à Gonzalo-el-Seniz de les recevoir sous sa protection, profitant de l'assassinat qu'ils auraient dû venger, puisqu'ils n'avaient pu le prévenir.

Ainsi finit misérablement le dernier Ommiade dont parle l'histoire. C'était un homme simple, ferme, loyal, fait pour un rôle plus humble que celui qu'il joua, mais digne de la place qu'il occupa, car il en avait compris héroïquement les devoirs. Il était médiocre par l'esprit, et grand par le cœur : ces hommes-là se dévouent, mais n'inspirent pas le dévouement. Aben-Aboo, qui avait sacrifié sa virilité au salut d'Aben-Hommeyah, son repos à la défense des Morisques, sa sûreté à son honneur, ne trouva personne pour le défendre contre un traître. L'ignominie était réservée à sa dépouille. Gonzalo-el-Seniz avait promis de l'amener mort ou vif au président ; il tint parole, et n'abandonna son cadavre que sur le seuil du palais de la chancellerie. Le 18 mars, au bruit de l'artillerie de l'Alhambra, au milieu d'un immense concours de peuple, défila sur la place de Bibarrambla et par la rue du Zacatin, théâtre de tant de fêtes brillantes, le cortége funèbre du descendant des califes. Aben-Aboo, revêtu de riches vêtemens, était à cheval sur une mule ; des planches, que l'on ne voyait pas, le soutenaient dans

la posture d'un cavalier; son visage était découvert; à ses côtés marchaient Barredo, et Gonzalo-el-Seniz qui portait ses armes, une escopette et un cimeterre; ensuite venaient les Morisques amis de El-Seniz, et par derrière une escouade d'arquebusiers qui faisait des salves. Le président, le duc d'Arcos, les magistrats et la noblesse de Grenade reçurent en cérémonie, dans la grand'salle des audiences, l'infâme monfi (1) qui avait trafiqué du sang de son roi. El-Seniz déposa entre les mains du duc d'Arcos les armes d'Aben-Aboo; et en faisant sa révérence au président, il lui dit: « Le bon pasteur n'a pu ramener la brebis vivante, il en apporte la toison. » Aussitôt, à la vue du président, on trancha la tête d'Aben-Aboo; son corps fut livré aux enfans, qui le mirent en quartiers et le brûlèrent. Sa tête, enfermée dans une cage de fer, fut mise au-dessus de la porte de Bibracha (2), où elle était encore en l'année 1599. Une inscription apprenait aux passans à respecter ce monument de la sévérité de Philippe II; elle disait: « Ceci est la tête du traître Aben-Aboo; que personne ne l'ôte d'ici, sous peine de mort (3). »

(1) *El torpe Seniz, famoso monfi*, dit Marmol dans un accès d'honnête dégoût.

(2) La porte de Bibracha, qui se nomme en espagnol *del Rastro*, de la Herse, ou *del Abasto*, de l'Approvisionnement, est située à l'entrée du quartier de l'Antequeruela, entre les portes de Bibarrambla et de Bibattaubin.

(3) *Esta es la cabeza del traidor de Aben-Aboo. Nadie la*

Barredo eut pour récompense une maison et 6000 ducats à prendre sur le produit des biens confisqués ; il n'en jouit pas long-temps. Il y a des genres de services que l'on ne peut rendre à la société sans qu'ils ne portent malheur : comme il allait souvent en Afrique (racheter des esclaves, dit-on, ce qui n'est guère croyable, il n'était pas religieux de la Merci), il périt assassiné au milieu d'un festin. Gonzalo-el-Seniz ne tarda pas non plus à expier son crime; il mourut à Guadalajara, dans les supplices réservés aux voleurs de grand chemin, c'est-à-dire écartelé. Tout son sang ne valait pas une goutte de celui qu'il avait répandu.

quite so pena de muerte. (Mendoza, p. 397. Marmol, t. 2, p. 456 et 458.)

CHAPITRE XV.

Conséquences de l'expulsion des Morisques de Grenade. — Prédications et essais de réforme en Aragon et à Valence. — État des Morisques à la fin du seizième siècle.

(1571 à 1598.)

Les suites de la guerre de Grenade furent désastreuses pour le fisc autant que la guerre elle-même. Il semblait d'abord que la confiscation des immeubles, qu'une ordonnance du 24 février 1571 étendit à certaines portions des biens-meubles, telles que les trésors cachés, aurait dû couvrir et au-delà le déficit des impôts; il n'en fut rien. Les Morisques avaient emporté le secret de leur industrie; les dévastations des soldats avaient ruiné le pays pour long-temps; les colons que l'on appela, et auxquels on livra des terres à un très-bas prix de fermage, y trouvèrent à peine leur subsistance. Les vexations que l'on exerça envers les chrétiens débiteurs des Morisques, pour les forcer à verser dans

les coffres de l'Etat le montant de leurs dettes; les vexations non moins grandes auxquelles on soumit les Morisques, pour qu'ils révélassent en quels endroits ils avaient enfoui leurs trésors, n'amenèrent pas de bons résultats. En 1592, les terres que l'on cultivait pour le compte du roi ne produisaient que 52,000 fr. par an; on donna l'ordre de les vendre en 1597, car leur administration était plus coûteuse que profitable. Les colons, écrasés de charges, ne payaient pas, se laissaient exproprier plutôt que de plaider, et le pays redevenait désert (1). Il était d'ailleurs toujours parcouru par les corsaires (2) et les monfis. On supposa que les monfis se maintenaient contre la maréchaussée à la faveur du petit nombre de Morisques que l'on avait épargnés; ordres sur ordres furent expédiés aux présidens de Grenade pour qu'ils purgeassent le royaume de ces derniers

(1) *Voyez* les ordonnances des 24 février 1571, 22 mars même année et 10 mars 1597. — *Ordenanzas de Granada* p. 121, 125, 134. Le préambule de l'ordonnance du 24 février 1571 est curieux :

« Les Morisques qui n'ont pas pris part à l'insurrection ne doivent pas être punis, dit-il, et l'on ne veut pas leur nuire, mais ils ne peuvent plus cultiver leurs terres; et puis on n'en finirait pas s'il fallait séparer les innocens des coupables. On les dédommagera certainement. En attendant, leurs biens seront confisqués comme les biens des Morisques révoltés et ceux des Morisques qui se sont soumis. »

(2) On en trouve la preuve dans une ordonnance du 10 août 1574. (Ord. Gren., p. 90.)

restes d'une nation suspecte. Comme ils se prétendaient tous extraits de vieux chrétiens (1), on créa des tribunaux exceptionnels qui jugèrent sans appel les procès en matière d'origine. L'inquisition fit de son côté des poursuites, mais elle ne put jamais découvrir qu'un seul mahométisant. Au bout de quinze années de recherches actives, les Morisques disparurent à peu près complètement : s'il s'en trouvait encore, ils étaient disséminés, et on ne les apercevait pas. Les vieux chrétiens, en regardant la campagne inculte, se dirent avec satisfaction : « Il n'y a plus ici trace du passage des Mores, » et ils se gardèrent bien de reprendre des travaux qui auraient rappelé les anciens possesseurs. Aujourd'hui la Vega de Grenade, si vantée jadis à si juste titre, est une des plus tristes plaines de l'Espagne.

Une loi que Philippe II rendit le 20 juillet 1572 (2), souleva de vives clameurs. Elle exemptait de l'esclavage les garçons de moins de dix ans et demi, et les filles de moins de neuf ans et demi, que l'on avait capturés pendant le cours de l'insurrection, mais en les assujétissant, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de vingt ans, à servir comme domestiques, sans gages, chez des personnes pieuses. Le moin-

(1) Ordonnances des 28 novembre 1583, 10 juillet 1584, 3 septembre 1585 et 24 janvier 1596. (*Voyez* ord. Grenade, p. 131.)

(2) *Nueva recopilacion*, l. 8, tit. 2, loi 19.

dre terme que les auteurs espagnols aient employé pour qualifier cette loi est celui de *timorée*. Cependant elle ne méritait ni blâme ni éloge. Le roi voulait tranquilliser sa conscience, rien de plus. Personne n'ayant eu charge de veiller à l'exécution de la loi, elle fut éludée presque partout. C'était se moquer que de dire à des enfans de dix ans, comme cette loi le disait, « de réclamer leur droit, » et l'on savait bien que des soldats ne rendent pas d'eux-mêmes leur butin (1). La même hypocrisie d'humanité perce dans l'ordonnance qui règla le régime des émigrés grenadins. Il y est prescrit de former dans chaque district où on les avait parqués un conseil composé du curé, d'un officier de justice, d'un régidor et d'un juré, afin que l'officier de justice visitant les Morisques une fois tous les mois, le régidor tous les quinze jours, et le juré toutes les semaines, on soit toujours instruit de leurs besoins comme de leurs infractions aux règlemens. Du reste, rien de plus sévère que ces règlemens, de plus rigoureux que leur pénalité. Cent coups de fouet, quatre ans de galère, et à la récidive les galères perpétuelles, pour qui porterait d'autres armes qu'un couteau sans pointe, parlerait, lirait, écrirait ou passerait des actes en langue arabe, se baignerait dans une étuve, danserait la zambra, jouerait d'un instrument moresque. Il était défendu aux Morisques de vivre dans un seul quartier, et

(1) Marmol, t. 1, p. 495.

plus d'une famille dans la même maison, de travailler chez des maîtres ouvriers de leur race, de servir l'un chez l'autre comme domestiques. Mais l'excessive dureté de ces deux dernières défenses avait révolté le roi, qui recommanda de n'y pas tenir trop exactement, parce qu'il ne voulait point de vexations. Il eût été impossible de concilier toujours la première avec l'ordre que l'on donnait en même temps de punir l'oisiveté chez les Morisques. Découcher sans permission expresse, changer de domicile sans y être autorisé, avait des conséquences terribles. La femme devait dénoncer l'absence de son mari, le fils l'absence de son père, ou ils encouraient trente jours de prison, plus même si le juge le trouvait convenable. Les vagabonds allaient aux galères pour quatre ans, après avoir reçu cent coups de fouet; la personne qui les accueillait avait la même peine quand c'était un Morisque qui en accueillait un autre; si c'était un vieux chrétien, il était exilé pendant deux ans, et payait dix mille maravédis. Dès qu'on signalait la fuite d'un Morisque, chacun courait sur lui à peine d'amende, comme cela se pratiquait à l'égard des voleurs. C'était déclaré *cas d'hermandad*. On donnait huit ducats à qui ramenait le fugitif. Tout ceci ne s'appliquait qu'aux fugitifs repris dans les limites de leur district. Pour ceux que l'on rencontrait à dix lieues des frontières du royaume de Castille, au-dessous de dix ans, on les livrait à des personnes honnêtes qui

les élevaient jusqu'à l'âge de vingt ans dans la domesticité; au-dessus de dix ans on les condamnait aux galères perpétuelles. Et s'ils s'approchaient du royaume de Grenade à une distance de dix lieues, il n'y avait plus de grâce pour eux qu'entre l'âge de dix ans et demi et celui de dix-sept; cette grâce était celle de la vie, l'esclavage devenait leur lot (1).

Jamais surveillance n'atteint son but lorsqu'elle dépasse les bornes de la justice. Sa rigueur est précisément ce qui provoque les plus grands efforts pour s'y soustraire. Malgré l'énormité des peines portées contre eux, les Grenadins rompaient fréquemment leur ban. Il en retourna quelques-uns dans les déserts de l'Alpuxare, il en passa beaucoup dans le royaume de Valence. Les seigneurs les y accueillirent volontiers, et les officiers de justice fermaient les yeux là-dessus. Il en est même fait mention tout naturellement comme d'habitans connus et au moins tolérés, dans un arrêté que le marquis d'Aytona, vice-roi de Valence, prit le 22 avril 1582, pour interdire aux Morisques de tout le royaume l'accès des lieux maritimes (2). La facilité qu'ils trouvaient à s'échapper de là, en s'embarquant sur les petits navires de corsaires dont les côtes valenciennes étaient infestées, en attira un si grand nombre, que le marquis d'Aytona

(1) Ordonnance datée de Madrid, 6 octobre 1572. (*Voy.* Nueva recopilacion, l. 8, tit. 2, loi 19.)

(2) *Pragmaticas de Valencia.* Année 1582. (Recueil de pièces manuscrites et imprimées. Bibliothèque royale, MMS.)

s'en effraya enfin. Le 30 juillet 1586, il leur fit notifier d'avoir à sortir tous des territoires de sa juridiction, sous dix jours, menaçant de mort les contrevenans (1). Mais leur séjour dans le royaume de Valence avait réveillé chez les Morisques valenciens et chez les Aragonais, leurs voisins, des idées de révolte. On découvrit une conspiration à Saragosse, en 1581. Le chef était un Valencien de Ségorbe, qui déjà prenait en secret le titre de roi. Il se nommait Jayme Isquierdo. Son lieutenant, Francisco Rascon, était Aragonais. Ses complices appartenaient en général à des familles riches ; un renégat, nommé Faraute, était venu d'Afrique pour les diriger. Ils furent exécutés sans que l'on pût saisir les ramifications du complot. Philippe II voulut à cette occasion prendre le grand parti de renvoyer tous les Morisques hors de l'Espagne, parti que la haine et l'impuissance avaient conseillé plus d'une fois ; les représentations de ses ministres l'en dissuadèrent. Espinosa n'était plus en faveur ; des hommes d'Etat moins aventureux, plus intelligens l'avaient remplacé. De l'envie de chasser les Morisques, il sortit des mesures opposées à ce but : une série d'ordonnances qui avaient pour objet d'arrêter les émigrations volontaires (2), aggrava la con-

(1) *Pragm. Val.* — On voit par l'article 11 de cette ordonnance, que l'émigration clandestine des Grenadins dans le royaume de Valence avait commencé dès l'année 1571.

(2) L'ordonnance du 22 avril 1582 défend aux Morisques, sous peine des galères perpétuelles et de cinquante

dition des Morisques de Valence. On désarma ceux d'Aragon sans difficulté, dans le courant du mois d'avril 1593 (1). Ceux de Valence l'étaient depuis l'année 1563; on leur ôta jusqu'aux couteaux pointus qu'ils employaient à la culture des cannes à sucre (2). Le marquis d'Aytona les gouvernait avec une rigidité féroce. Un trait donnera l'idée de son caractère. Solaya, Morisque, chef d'une bande de vingt-quatre voleurs, désolait le pays. Le marquis, pour le décider à se rendre, lui promit qu'il ne le

ducats d'amende, de s'approcher de la côte de la mer, même pour y cultiver leurs terres, à moins d'en avoir la permission écrite, qui ne sera valable que pour le jour, *de soleil à soleil.* Celle du 30 juillet 1586 augmente les peines. Pour les majeurs de dix-huit ans, la peine pourra, dit-elle, aller jusqu'à la privation de la vie. L'habitation des districts maritimes et le parcours des routes qui longent la mer y est interdite aux Morisques sous les mêmes peines. Il est ordonné aux seigneurs et aux officiers royaux de s'opposer à l'émigration et à tout ce qui pourrait la favoriser, sous peine d'une amende de trois mille florins d'or. Des ordonnances postérieures corroborèrent celle-ci à plusieurs reprises. (*Voyez* Pragmaticas de Valencia, années 1582 et suiv.)

(1) Les Morisques d'Aragon remirent aux commissaires du désarmement : un pierrier, trois fauconneaux, quatre cent quatre-vingt-neuf arbalètes, trois mille six cent quatre-vingt-treize arquebuses, quarante-quatre mousquets, treize-cent cinquante-six lances et sept mille soixante-six épées.

(2) Arrêtés des 14 mai 1582, 17 août 1588 et 21 décembre 1594.

punirait ni de mort, ni des galères, ni du fouet. Voici comment il dégagea sa parole : quant à la mort, il ne trouva pas d'équivalent ; mais quant au fouet, il lui substitua les tenailles rouges, et aux galères les mines d'Almaden. Après lui, le marquis de Denia, depuis duc de Lerma, prit la vice-royauté de Valence. On connaît l'étroitesse d'esprit, la cupidité, l'immoralité de ce ministre célèbre. Il portait aux Morisques une haine profonde; il ne songea qu'à les exploiter ou les tourmenter. A propos des craintes qu'inspirait une flotte anglaise, il mit sur pied un corps de milice permanente que l'on nomma *la milice effective*, et il en donna le commandement à leur ennemi capital, don Francisco de Miranda. Le duc de Lerma prétendit plus tard qu'il avait déjà en vue l'expulsion des Morisques ; c'est possible, quoiqu'il ne brillât guère par la prévoyance. En attendant qu'elle servît à les chasser, la milice effective servit à les vexer de manière à leur rendre l'expulsion désirable, ou la révolte nécessaire. L'armée levée pour combattre l'ennemi du dehors était tournée contre les Morisques ; peut-être ce rapprochement ne leur échappa-t-il point et leur suggéra-t-il la première pensée de chercher des alliances chez les princes chrétiens qui étaient alors en guerre avec l'Espagne, Henri IV et Elisabeth. Nous les verrons bientôt la mettre en pratique.

On s'occupait beaucoup de réformer leurs mœurs et leur religion, mais avec si peu de zèle, d'intelli-

gence, de charité, que l'on n'obtenait absolument rien. La junte ecclésiastique de Madrid, créée en 1564, était plutôt un embarras qu'un appui pour les évêques : elle faisait des rapports que les synodes provinciaux contredisaient; les synodes n'étaient pas écoutés ; les évêques, toujours renvoyés à la junte, se rebutaient, et finissaient par abandonner cette affaire. On les accusait de ne pas instruire les Morisques : ils convenaient que les Morisques n'étaient pas instruits; mais ils répondaient qu'ils n'avaient, pour les instruire, ni assez de prêtres ni des prêtres assez capables. Le clergé valencien était en possession du privilége de ne se recruter que dans le royaume de Valence; il y tenait : cependant, il se soumit d'assez bonne grâce à une bulle du pape, qui permit de mettre des étrangers dans les paroisses peuplées de Morisques (1). Cela ne trancha qu'une moitié de la difficulté : quand on arriva au point capital, l'érection de nouvelles paroisses et leur dotation, le clergé réclama ; jamais il ne voulut consentir à doter les nouvelles paroisses sur ses propres fonds. Alors on reprocha aux évêques de tout entraver par leur avarice. On n'en avait pas plus d'indulgence pour les Morisques; on les traitait comme si on leur avait montré la lumière, et qu'ils ne l'eussent pas connue. Le père Vargas, prêchant à Ricla, le 14 avril 1578, jour de la naissance de

(1) Bulle du 27 février 1597.

Philippe III, s'écria dans un accès d'indignation prophétique : « Puisque vous ne voulez absolument pas venir au Christ, sachez qu'aujourd'hui est né en Espagne le prince qui doit vous en chasser. » Véritablement les Morisques n'avaient pas pu voir la lumière. On jugera des prédicateurs qui leur enseignaient le christianisme par les instructions que leur donna don Juan de Ribera, patriarche d'Antioche, archevêque de Valence : « Ne voyez pas leurs femmes, dit le patriarche, parce qu'ils sont très-jaloux ; ne les excitez pas contre leurs seigneurs, parce qu'ils tiennent à eux et feront beaucoup à leur considération ; catéchisez-les assiduement, parce qu'ils ont l'esprit obtus ; ne remplissez pas vos sermons d'injures contre Mahomet, parce que vous ne faites que les irriter et les éloigner de vous (1). » Don Juan de Ribera usait d'un moyen assez efficace pour forcer les Morisques à s'instruire, il imposait des amendes aux ignorans ; don Feliciano de Figueroa, évêque de Segorbe, en employait un plus généreux, il distribuait des aumônes aux savans : mais amendes et aumônes ne pouvaient suppléer aux catéchismes.

Don Juan de Ribera le sentait bien. Il défendit à ses prêtres de donner l'absolution aux Morisques, s'ils ne se confessaient pas du crime d'infidélité (2) ;

(1) *Voyez* Gaspar Escolano, *Decadas,* t. 2, col. 1787 et suiv.

(2) Escolano, col. 1781.

on ne les communiait jamais, pas même en viatique; il n'y avait pas chez eux d'exposition du saint Sacrement. Un docteur avança que l'usage des sacremens leur devait être absolument interdit (1), et pourtant on leur faisait un crime de ne pas s'en approcher: c'était une des preuves de leur apostasie.

A défaut de démonstrations évidentes, s'appliqua-t-on au moins à leur faire sentir l'influence bienfaisante du christianisme par un adoucissement dans le régime presque barbare qui les opprimait? non; ce régime devenait chaque jour plus dur, et le patriarche d'Antioche défendit aux curés de chercher à obtenir pour eux une égalité d'impôts avec les vieux chrétiens. Il recommanda aux prédicateurs de menacer les plus riches de les envoyer en Castille, s'ils se montraient obstinés (2). A ces hommes plongés dans les ténèbres on accorda, pour toute preuve de la vérité, des *édits de grâce*. On leur disait : «Vous ne croyez pas; il est impossible que vous croyez, nous le proclamons : cependant, l'inquisition a le droit de vous déclarer apostats, parce que vous avez été baptisés, malgré vous il est vrai, mais vous l'avez été; le bras séculier est dans l'obligation de vous livrer au feu. On vous fait grâce; confessez-vous, avouez votre infidélité et croyez. Les confesseurs ordinaires reçoivent aujourd'hui, pour une fois, le

(1) Bleda, *Defensio fidei*, p. 374.
(2) Escolano, col. 1793.

pouvoir de vous absoudre dans le for extérieur comme dans le for intérieur ; mais si vous ne profitez pas de l'édit de grâce, si vous ne gagnez pas de vous-mêmes la foi que nous ne pouvons pas vous donner, nous vous traiterons en criminels. » Cela s'appelait de la miséricorde ! Les souverains pontifes ne cessèrent de protester contre la marche que l'on suivait en Espagne : toujours ils tinrent la porte ouverte au repentir ; toujours ils exigèrent que l'inquisition suspendît ses châtimens ; autant on leur demanda d'édits de grâce, autant ils en accordèrent (1) : mais ces édits, impuissans par eux-mêmes, étaient rendus inutiles par la mauvaise volonté des inquisiteurs, qui n'en tenaient compte, et l'insouciance du clergé régulier, qui ne les publiait pas ou les publiait tardivement. Les Morisques les recevaient comme la chose la plus indifférente ; ils ne se croyaient, avec raison, nullement garantis par-là des bûchers de l'inquisition. Ils se gardaient bien de s'accuser d'infidélité, ne croyant pas au secret de la confession ; et malheureusement, chose incroyable mais vraie, les théologiens espagnols en étaient à discuter pour savoir si la confession des Morisques étant feinte, engageait au secret le prêtre qui l'avait reçue. Frère Jayme Bleda, dominicain, était pour la néga-

(1) Bulle du 6 septembre 1567 ; instruction du grand-inquisiteur, du 30 janvier 1571 ; bulles du 6 août 1574 et 28 février 1597.

tive, et il traitait avec indignation l'opinion de ses adversaires (1).

S'il y avait un parti acharné contre les Morisques, il y en avait un qui les défendait très-vivement. Ce dernier parti était, au dire de l'autre, composé des seigneurs propriétaires de fiefs (on comprend quel intérêt les seigneurs avaient en ceci), des curés, qui retiraient autant de profit de leurs paroissiens que les seigneurs de leurs vassaux ; de quelques docteurs trop complaisans pour leurs patrons, et de grands personnages achetés. Frère Jayme Bleda nomme deux de ces protecteurs vénaux : le comte d'Orgaz à Madrid, et à Rome, Mgr Quesada, référendaire du pape, touchaient, dit-il, chacun une pension de 2000 ducats pour plaider la cause des Morisques. On disait à l'infatigable dominicain, qui, toujours sur la route de Valence à Madrid ou de Madrid à Rome, ne voyageait qu'avec des volumes de dénonciations, on lui disait : « De quoi vous mêlez-vous ? Le pape connaît leurs mœurs, le roi ne les ignore pas, les évêques et les inquisiteurs les voient et se taisent; laissez-les donc tranquilles! » On le força d'ôter de ses livres des passages qui excitaient à la haine des Morisques. A en juger par ceux qui restent, les passages supprimés devaient être d'une violence révoltante. Aussi Bleda disait-il : « On doit repousser des conseils qui s'occupent des Morisques, les seigneurs,

(1) Bleda, *Coronica de los Moros*, p. 884.

leurs parens et les femmes, n'y admettre que des ecclésiastiques. » Même les ecclésiastiques séculiers lui étaient-ils suspects. En effet, il y avait des ecclésiastiques charitables que les propositions de Bleda indignaient. Le célèbre docteur Pédro Guerra n'était pas disposé à la tolérance, car il voulait que l'on contraignît les Morisques à manger de la chair de porc; mais il avançait qu'on devait les recevoir à la table de la communion : il soutenait qu'ils ne péchaient que par ignorance, et qu'en leur faisant apprendre la langue castillane, l'hérésie s'éteindrait infailliblement chez eux. Quelques prêtres, encore plus sages que Guerra, demandaient que l'on fît les prédications en arabe. Joseph Estevan, évêque d'Orihuela, et don Feliciano de Figueroa, évêque de Segorbe, furent toujours partisans des voies de douceur; ils ne croyaient pas à l'apostasie des Morisques; ils attribuaient, comme Guerra, toutes leurs erreurs à l'ignorance. Sur ces erreurs, on n'était pas d'accord; et en définitive, on ne trouvait à leur reprocher que des pratiques superstitieuses (1) dont il ne valait pas la peine de faire grand bruit. Un recteur très-savant, qui les avait observés de près, assurait qu'ils n'avaient plus qu'une habitude vraiment coupable, celle d'observer le jeune du ramadan. Pendant la durée du ramadan, on établissait dans leurs villages des alguazils pour les surveiller; et

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, n° IV.

voici comment les alguazils s'acquittaient de cette charge : ils passaient la nuit à boire avec eux. « En cela faisant, ils ne commettaient aucun péché, dit le casuiste Bleda, s'ils avaient soin de ne pas se coucher comme ces hommes-bestiaux lorsqu'ils prenaient part à leurs repas (1). » Quels maîtres! Comment s'étonner que les disciples ne les comprissent point!

Les Morisques de Castille s'habillaient à l'espagnole ; ils étaient en général bons chrétiens ; ils s'adonnaient principalement à l'agriculture, tandis que ceux de Valence exerçaient assez volontiers les métiers lucratifs et commodes, tels que ceux de tailleur, tisserand, cordonnier, maquignon, le dernier surtout. Les Mores avaient été long-temps supérieurs aux Espagnols, et toujours leurs égaux dans la civilisation en général (2); les Morisques conservaient cette supériorité en tout ce qui touche la civilisation matérielle, les arts utiles. On rencontrait parmi eux d'excellens médecins. Philippe III, dans sa jeunesse, en 1586, fut abandonné par tous les médecins espagnols, et guéri par un Morisque nommé *Pachet*. Quoiqu'ils travaillassent peu, ils tuaient toute concurrence par leur habileté d'abord, et par le bas prix auquel ils livraient les produits de leur industrie. Cela tenait à ce qu'ils n'avaient de luxe ni dans leurs vêtemens ni

(1) Bleda, *Coronica de los Moros*, p. 942.

(2) *Voyez* Pièces justificatives, n° V.

dans leurs ameublemens, et qu'ils étaient extrêmement sobres. Ecrasés d'impôts, soumis à des extorsions inouies, jetés en pâture aux usuriers, qui les trompaient sans scrupule (1), ils étaient gais comme un peuple heureux; ils vivaient très-long-temps; les Morisques centenaires n'étaient pas rares. On leur reprochait une débauche effrénée ; mais cela ne s'accorde pas avec deux faits qui leur sont encore plus vivement reprochés : le premier, qu'ils se mariaient de très-bonne heure, les garçons à douze ans et les filles à onze; le second, qu'ils se mariaient tous, attachant, comme tous les peuples orientaux, un préjugé défavorable au maintien de la virginité. Jamais il ne s'est trouvé que la population augmentât dans un pays où règne la débauche : or, la population morisque du royaume de Valence, qui après les guerres de 1526 était tombée à presque rien, s'élevait déjà en 1573 à dix neuf mille huit cent une fa-

(1) « Les cens, les rentes accidentelles qu'ils payaient à leurs seigneurs, en corvées, *zofras,* prélèvemens sur les denrées, avaient peu à peu augmenté, et jusqu'à devenir excessifs. Ils n'en pouvaient plus porter la charge.» (Bleda, *Coronica,* p. 1031.) Les cens étaient des rentes établies sur les terres pour payer l'intérêt des dettes contractées par les particuliers ou les communautés, « et le plus souvent les cens des communautés étaient de l'argent pour les seigneurs. » On leur prêtait à usure entre 6 et 7 pour cent; mais comme ils avaient le goût de l'or, on leur faisait prendre de mauvais bijoux pour de bons. On avait même fabriqué pour eux de la fausse monnaie.

milles ; le recensement de 1599 donna un chiffre de vingt-huit mille soixante-onze ; celui de 1602 fit découvrir deux mille familles de plus, dix mille individus. La même progression se faisait remarquer en Castille. Dans les cortès qui se tinrent à Madrid, et durèrent de l'année 1592 à l'année 1598, les procureurs des villes adressèrent au roi une pétition pour que l'on interrompît le recensement des Morisques. Ils représentèrent que ce recensement opéré par les Morisques eux-mêmes, sous prétexte de répartir équitablement la *farda* sur tous ceux qui y étaient sujets, allait leur révéler le secret de leur nombre effrayant ; qu'ils fourmillaient ; qu'ils accaparaient tous les métiers, tout le commerce ; que l'on ne pouvait plus les surveiller, et qu'enfin ils devenaient menaçans pour l'Etat. Philippe II répondit qu'il y pourvoirait.

Que comptait-il faire ? certainement rien de noble et d'utile : les grandes pensées d'amélioration, d'organisation étaient inconnues à ce monarque cauteleux, qui régna par la terreur et l'espionnage, à qui ses ministres firent faire tout le mal qu'ils voulurent, plus de mal qu'il n'aurait voulu. Son génie impérieux, mais étroit, le portait à fomenter les divisions au lieu de diriger les volontés, à détruire ce qui gênait ses vues plutôt que de changer de vues. Philippe II, le *prudent,* comme l'appellent les historiens espagnols, n'écoutait jamais les leçons de l'expérience ; il est probable qu'il aurait pourvu au danger de l'Etat en l'augmentant par quelque pragmatique

semblable à celle de 1566. Il emporta le secret de ses projets dans la tombe, où il descendit le 23 septembre 1598. Son fils et son héritier, Philippe III, était moins que lui capable de trouver le remède propre à la situation, et l'on ne devait pas attendre de l'outrecuidant duc de Lerma, véritable roi de l'Espagne, qu'il recherchât sérieusement les moyens d'attacher les Morisques à la fortune d'une monarchie que battaient alors en brèche Henri IV, Elisabeth d'Angleterre et Maurice de Nassau.

CHAPITRE XVI.

PHILIPPE III.

Conspiration des Morisques.—Préliminaires de l'expulsion générale.

(De l'année 1599 au 21 septembre 1609.)

Le 22 juin de l'année 1599, le grand-inquisiteur fit annoncer aux Morisques de tout le royaume que le souverain pontife leur avait accordé encore un édit de grâce dont la durée, fixée d'abord à un an, fut étendue à dix-huit mois. L'archevêque de Valence et les évêques ses suffragans nommèrent onze missionnaires étrangers à l'inquisition, auxquels ils donnèrent la charge de publier l'édit de grâce dans leurs diocèses, et d'y prêcher le jubilé séculaire. Aux instructions qu'il leur remit sur la manière de prêcher devant les Morisques, don Juan de Ribera joignit cette recommandation : « Faites bien savoir à eux et à leurs seigneurs que ceci est

une dernière démarche. S'ils n'y répondent pas, le roi avisera aux moyens de vaincre leur obstination. »

Les missionnaires prêchèrent en vain. En vain les inquisiteurs s'emparèrent des Morisques réputés pour être alfaquis, et les jetèrent dans les prisons, où ils les catéchisèrent. Missionnaires et inquisiteurs ne firent pas une conversion. L'archevêque tenta un dernier effort : il consacra soixante mille livres de la mense épiscopale à augmenter les ressources du collége des Morisques, et quarante mille autres à fonder un collége pour les femmes ; cela encore ne produisit aucun bien. A la vérité, c'était insuffisant, et don Juan de Ribera n'attendit pas que les grains ainsi semés aient eu le temps de germer ; la même année qu'il faisait cette fondation, presque le même mois, il se décida à réclamer l'expulsion.

Son premier Mémoire fut envoyé au roi dans le courant de l'année 1602. Il établissait que les Morisques étaient tous apostats ; que les évêques, en permettant de baptiser leurs enfans, avaient la douleur de penser et de penser avec certitude que ces enfans deviendraient apostats ; que chaque jour les sacremens étaient profanés, les vieux chrétiens troublés dans leur culte ; qu'il disparaissait du royaume une quantité de personnes chrétiennes, et que le moindre mal était d'imaginer que ces personnes perdaient la vie, car les jeunes enfans, enlevés adroitement à leur parens, vendus aux corsaires barbaresques, al-

laient grossir le nombre des ennemis de la foi (1); que l'on pouvait être certain aussi que les Morisques tramaient sans relâche des complots contre le roi, sur lequel ils attiraient des malheurs; que le désastre de l'invincible Armada était une punition du ciel envoyée à Philippe II pour l'avertir d'expulser les Morisques. Philippe II le savait, car Ribera le lui avait dit. L'échec éprouvé, cette année même, devant Alger, était un autre avertissement céleste, au sentiment du patriarche d'Antioche, qui, après avoir fait ressortir tout le danger que courrait l'Espagne si elle était attaquée par les ennemis extérieurs, tandis qu'elle recelait dans son sein des ennemis si perfides, terminait son Mémoire en félicitant le roi de ce que la gloire d'expulser les Morisques lui avait été réservée. « Vos prédécesseurs auraient pu l'avoir, il n'en ont pas voulu, disait-il; ils vous l'ont laissée. L'archange saint Michel apparut autrefois au pieux confesseur frère Francisco Ximenez, lorsqu'il écrivait son *Traité de la nature angélique;* il

(1) Il m'a été impossible de me procurer les ouvrages de don Juan de Ribera, non plus que l'histoire de sa vie, écrite par le jésuite Francisco Escrivan. Ce que j'en cite est extrait de Bleda, d'Escolano et de l'*Histoire de Philippe III,* par Robert Watson. (Traduction de Bonnet, Paris, 1809.) Escolano fournit entr'autres ce passage du Mémoire : « Ils volent les enfans, et leur ferment la bouche avec du suif pour les empêcher de crier. »

le chargea de reprocher aux rois d'Espagne la tolérance qu'ils accordaient aux Mores pour un vil profit, et de leur annoncer qu'ils verraient leur royaume troublé par des révoltes, jusqu'à ce qu'ils eussent accompli la prophétie du sixième sceau de l'Apocalyse, en chassant ces infidèles. Prenez pour vous le reproche du confesseur, et remplissez les ordres de l'archange (1). »

Ce premier Mémoire n'eut pas de succès. Fray Gaspar de Cordova, confesseur du roi, et le cardinal Xavierre, qui jouissait également de la confiance royale en matière théologique, étaient partisans des Morisques. Ils combattirent les argumens mystiques du patriarche par des argumens du même genre. C'était le point capital. Une fois la question religieuse vidée, la question politique n'était rien ; Philippe III ne demandait qu'à rester dans son indolence, et le duc de Lerma avait alors d'autres occupations. Ainsi l'on n'accorda aucune attention aux avis de Ribera en ce qui concernait les complots des Morisques. Le patriarche n'alléguait pas de faits, il faisait reposer son réquisitoire sur sa conviction intime ; on ne le crut pas, et d'ailleurs la proportion des chrétiens aux Morisques rassurait beaucoup ; le recensement de 1599 avait montré dans le royaume de Valence, où les Morisques étaient le plus nombreux, pour vingt-huit mille soixante-onze familles

(1) Escolano, *Decadas*, t. 2, l. 10, c. 43.

de ceux-ci, soixante-treize mille sept cent vingt-une de chrétiens. Cependant don Juan de Ribera, qui parlait sans savoir, avait deviné juste : les Morisques conspiraient.

A cette époque, 1602, l'Espagne était en guerre avec les Pays-Bas, que soutenaient par-dessous main la France et l'Angleterre. Philippe III, de son côté, faisait passer des secours aux catholiques d'Irlande, qui s'étaient révoltés. De part et d'autre on n'attendait qu'une bonne occasion pour violer le traité de paix signé à Vervins, le 2 mai 1598. Entre la France et l'Espagne surtout, les relations étaient on ne peut plus hostiles; des espions espagnols travaillaient les catholiques du Béarn et de la Navarre française, des espions français travaillaient les Navarrais espagnols et les Roussillonais. En 1599, un de ces espions, Pascal de Saint-Estève, natif de Saint-Jean-Pied-de-Port, passa du service de l'Espagne, qui l'avait mécontenté, au service de France, révéla un complot qui avait pour but de livrer Bayonne aux Espagnols, fit prendre Bustamente, le chef de la conjuration (1), et offrit à son tour de nouer des intelligences avec la garnison de Pampelune. On l'employa sur la frontière jusqu'en 1602, année de l'expédition d'Alger. Les armemens de l'Espagne donnant alors de l'inquiétude à Henri IV, qui ne savait à quoi ils étaient destinés, le duc de la

(1) Bustamente fut arrêté à Pau en octobre 1599.

Force, vice-roi de Navarre et gouverneur du Béarn, envoya Saint-Estève prendre des informations à Valence. Tout en s'acquittant de cette mission, Saint-Estève fut mis sur la voie d'une affaire bien autrement importante. Deux Navarrais, ses parens, qui servaient chez le comte d'Alaquaz, lui firent faire connaissance avec un Morisque d'Alaquaz, nommé Alamin, grand ami des Français, lui dit-on, personnage assez considéré parmi les siens. Après s'être sondés réciproquement, le Morisque et le Français s'ouvrirent l'un à l'autre. Alamin confia à Saint-Estève qu'il tardait à sa nation de jeter le masque, et que ceux de Valence en particulier se souleveraient certainement aussitôt après le départ de l'escadre (1), s'ils recevaient le moindre encouragement de la part du roi de France. Il portait à deux cent mille le nombre des Morisques en état de prendre les armes, et il est probable qu'il n'exagérait pas. Saint-Estève se hâta de retourner en France avec ces renseignemens. Il les communiqua au roi lui-même, qui prêta l'oreille aux offres des Morisques sans beaucoup de scrupules, mais qui s'en défia un peu. Ce qui venait d'Espagne lui était fort suspect, car il n'en estimait guère la nation. Avant de répondre, il donna au duc de la Force

(1) Cette escadre, commandée par l'amiral Doria, était forte de soixante-dix galères, et portait dix mille hommes de débarquement.

l'ordre de faire *éplucher* cette affaire sur les lieux par un homme de confiance, *expérimenté soldat* (1). Le duc de la Force commit à cela un gentilhomme de sa maison, M. de Panissaut, qui passa en Espagne, conduit par Saint-Estève, vers le mois de novembre 1602. Déguisés en marchands, les deux agens français visitèrent tout le royaume de Valence, les districts du royaume d'Aragon où se trouvaient des Morisques, prirent des notes, ne se mirent du reste en relation qu'avec Alamin, et rentrèrent en France au mois de mars ou d'avril de l'année 1603. Le roi les reçut froidement. Le secret dont ils s'étaient entourés les avait empêchés de remplir leur but; ils ne rapportèrent rien de positif. Comme Alamin avait proposé d'aller rendre lui-même bon compte de l'état des choses, on ajourna la décision jusqu'à plus ample informé. Saint-Estève, qui avait fait des ouvertures à Thomas Olivier Brachan, agent de la reine d'Angleterre, essaya de tirer parti des Anglais, à défaut du roi de France. Il se rendit à Londres en compagnie de Brachan. Elisabeth ve-

(1) Pour tout ce qui concerne l'affaire de Saint-Estève, consultez : Gaspar Escolano, *Decadas,* l. 10, c. 42; Bleda, *Coronica de los Moros,* p. 925 et suivantes; Marcos de Guadalajara y Xavier, *Expulsion de los Moriscos,* p. 80 et suiv.; Damiano Fonseca, *Expulsion, etc.,* p. 149 et suiv., et les *Mémoires de la Force,* t. 1, p. 156, 219, 339 à 345, 348 à 350, 365, 366, 375 à 380, 397 à 400, 406, 407.

nait de mourir, Jacques I[er] n'était pas encore couronné. Il remit ses Mémoires à sir William Cecil, qui le congédia sans lui répondre ni oui ni non. On apprit en même temps que le roi d'Espagne avait eu avis du voyage de Panissaut, et l'affaire fut abandonnée (1).

Don Juan de Ribera prit ce moment pour adresser au roi un second Mémoire plus violent que le premier. Il revenait sur l'obligation sacrée d'exterminer les infidèles, montrait les funestes conséquences de la conduite de Charles-Quint et de celle de Philippe II, qui avaient espéré convertir des hommes qu'il fallait massacrer ou expulser ; il tirait cette fois ses argumens de la richesse des Morisques, de leur sobriété, de leur économie, du contraste entre les villages chrétiens, dont le sol fertile, cultivé par des fermiers qui payaient de faibles redevances, nourrissait à peine de misérables habitans, et les villages morisques, où le fermier trouvait le moyen de vaincre une nature ingrate, de payer des redevances énormes, et de vivre à l'aise en multipliant d'une manière effrayante. Le massacre d'un million d'âmes lui faisant horreur, la nécessité de se défaire du peuple morisque lui étant prouvée, il proposait l'expulsion comme terme moyen, et voici comment il désirait qu'elle fût faite : Que l'on com-

(1) Watson, t. 2, p. 42 ; Guadalajara, *Expulsion*, p. 84 ; Bleda, *Coronica*, p. 893 et suiv.

mençât par la Castille et l'Andalousie; que l'on vendît les hommes faits; que l'on employât les jeunes gens aux travaux des galères ou des mines; que l'on gardât les enfans âgés de moins de sept ans; qu'en Aragon et dans le royaume de Valence on fît disparaître la population par des mesures analogues, mais graduées, parce que les Morisques de ces pays, vivant isolés, ne mettaient pas en danger la foi des vieux chrétiens, et qu'ils étaient entièrement maîtres de l'agriculture comme de toutes les industries, de sorte qu'en les chassant tous à la fois, on s'exposait à la famine, à la cessation subite du commerce, même des objets de première nécessité, tandis que les Morisques de Castille, disséminés dans les provinces, mêlés aux chrétiens, parlant le castillan, ayant une grande culture intellectuelle, étaient des ennemis aussi redoutables pour la foi et l'Etat qu'ils étaient peu utiles à l'exploitation des terres. Le patriarche d'Antioche ne dissimulait pas que l'exécution de son plan offrait de grandes difficultés, mais il se reposait sur la sagesse des ministres, et prophétisait le succès.

Cette crainte du prosélytisme des Morisques, si souvent invoquée pour émouvoir les consciences royales, n'avait jamais été plus chimérique. Bien loin d'attirer personne à l'islamisme, les Morisques castillans, on l'avouait d'ailleurs, devenaient chaque jour meilleurs chrétiens. Il s'était passé quelque chose de fort remarquable dans un sens tout op-

posé, quelques années auparavant. Trois jeunes gens de la suite d'un ambassadeur persan, Ali-Gouli-Bey, Boniat-Bey et Aurouc-Bey s'étaient faits baptiser, en 1601, à Valladolid (1). Don Juan de Ribera ne parlait pas sérieusement en donnant de pareilles raisons, mais on le soupçonna, non sans fondement, de chercher à satisfaire en même temps sa haine et son intérêt. L'expulsion simultanée de tous les Morisques aurait ruiné l'archevêché de Valence.

A son Mémoire, les seigneurs valenciens en opposèrent un autre où ils ridiculisèrent les moines qui, du fond de leurs couvens, découvraient des conspirations. Ils nièrent les complots des Morisques, demandèrent des preuves juridiques, reconnurent que leurs cliens étaient dans l'erreur, mais ils en accusèrent les prêtres, qui les instruisaient mal, et mirent enfin résolument le doigt sur la plaie, déclarant que tout le mal venait de cette distinction anti-chrétienne de chrétiens vieux et chrétiens nouveaux. Leur Mémoire fut présenté aux cortès de 1604. Le roi écouta les deux parties, et resta dans l'irrésolution.

Quand les seigneurs valenciens se portaient garans de la fidélité des Morisques, ils ne se doutaient pas que les intrigues du duc de la Force avaient recommencé. Au printemps de l'année 1604, Saint-

(1) Salazar Mendoza, *Origenes de las dignidades segalres de Castilla*, p. 180.

Estève fit un nouveau voyage à Valence. Il en ramena deux députés, dont l'un, Pedro Cortes, d'Alaquaz, tomba malade à Terruel, et l'autre, Miguel Alamin, arriva dans le courant de juillet à Pau, où le duc l'interrogea. Les offres d'Alamin étaient aussi belles que ses demandes étaient modérées. Ce qu'il offrait se montait à cent mille écus; il demandait seulement dix ou douze hommes d'exécution pour diriger le soulèvement. Le duc de la Force « ne reconnut en lui que beaucoup de simplicité; » il le jugea sincère, mais il craignait que les Morisques ne pussent tenir ce qu'ils promettaient de bonne foi. Ni lui ni Alamin n'avaient pouvoir de rien conclure. On prit de nouveaux rendez-vous; on consulta le célèbre Antonio Perez (1), qui donna, pour suivre cette affaire, un homme intelligent, Manuel Donlope, gentilhomme aragonais (2), réfugié comme lui en France. Tous ces mouvemens étaient bien imprudens; ils se firent néanmoins sans que les Espagnols en eussent connaissance. Alamin eut une nouvelle entrevue avec le duc de la Force, au mois d'octobre; c'est probablement alors qu'il apporta

(1) Favori de Philippe II, qui s'était réfugié à Paris après sa disgrâce.

(2) Les Mémoires de la Force le nomment *Loppès* ou *don Loupes*. Il n'était pas Morisque, ainsi que l'a supposé M. le marquis de Lagrange. L'*Histoire de l'inquisition* donne quelques détails sur lui.

un Mémoire dans lequel les Morisques exposaient pathétiquement à Henri IV les griefs insupportables qu'ils désiraient venger. « Nous n'avons jamais été traîtres à notre loi et à notre roi, disaient-ils, mais les rois d'Espagne n'ont rien gardé de leurs paroles (1). » Enfin, le dessin de les aider fut arrêté. Pascal de Saint-Estève accompagna les députés à Valence. Thomas Olivier Brachan se joignit à lui; en décembre ils partirent, et ils étaient arrivés au commencement de l'année 1605. Brachan apportait aux Morisques, de la part de lord Cecil, l'offre d'une diversion dans les Pays-Bas, rien de plus. Alamin et Pédro Cortes jugèrent ces offres insuffisantes, et rompirent toutes conférences avec lui; Brachan retourna à Bayonne. Saint-Estève avait à dire quelque chose de plus concluant; il exigea qu'on le mît en rapport avec les principaux de la nation, afin d'être cette fois bien assuré qu'il ne se compromettait pas en vain. Damian, médecin de Buñol, l'un des complices d'Alamin, convoqua

(1) *Voyez* Pièces justificatives, n° VI. M. le marquis de Lagrange a placé ce Mémoire sous l'année 1602, mais je crois qu'il s'est trompé. Il a vraisemblablement confondu les dates en un autre endroit de l'histoire des Morisques, relativement à la conférence de Toga. Cependant, comme il annonce avoir sur ce sujet des renseignemens inédits, nous ne nous écartons de sa version qu'à regret et avec toutes réserves. (*Voir* Bleda, *Coronica,* p. 925 à 929, et Escolano, t. 2, l. 10, c. 42.)

pour le satisfaire une assemblée ou parurent soixante-six alfaquis, les députés de toutes les aljamias de Valence et douze Turcs d'Alger. Cette assemblée se fit à Toga (1) vers le milieu de février. Elle dura huit jours. On y concerta le plan de campagne, et les députés morisques ne se séparèrent qu'après avoir élu un roi. Leur choix tomba sur un homme de quatre-vingt-onze ans, Luis Asquer, alami ou premier magistrat du village d'Alazquer; il accepta malgré lui, et moyennant que l'on nomma pour ses lieutenans ses deux neveux, Jayme et Francisco Sabra, d'Alberique.

Le jour du soulèvement avait été fixé au jeudi-saint de cette année. Quatre vaisseaux français devaient, la nuit de ce jour, aborder au Grao de Valence, jeter à terre des soldats déguisés qui auraient escaladé le rempart près de l'arsenal, auraient ouvert les portes aux Morisques, et la révolte aurait éclaté partout au point du jour. Les députés valenciens se faisaient forts d'entraîner les Morisques de Castille; ceux d'Aragon étaient affiliés au complot. Ce beau plan,

(1) Toga est un village situé sur le rio Mijares, à sept lieues nord-ouest de Castellon de la Plana, et six lieues nord-est de Segorbe. Les députés des Aljamias ne sont pas tous nommés. Bleda cite seulement les suivans : Miguel Lamberto Alamin, d'Alaquaz; Pedro Cortes, d'Alaquaz; Alonso Albaya, du Val Sego; Joaquin Malchic, de Bechi, et Juan Barri, de Segorbe. Les douze Turcs furent amenés par Lorenzo Beni-Acher, gendre de Malchic. (*Voyez* Bleda, *Coronica*, p. 925.)

parfaitement concerté dans le secret le plus heureux, avorta par une double trahison. Un certain Ribera, Morisque mahométisant, converti par une guérison miraculeuse, révéla ce qu'il en savait à frère Jayme Bleda (1), qui, le 7 mars, en donna avis au roi; en même temps, Olivier Brachan fit parvenir au duc de Lerma, par l'ordre du roi Jacques Ier, des renseignemens complets sur toute l'affaire. Le 23 avril, Pascal de Saint-Estève, Martin de Jriondo, Fernando de Echarriu, Pédro de San-Julian, Miguel Alamin et Pédro Cortes furent arrêtés, comme ils étaient en conciliabule. On mit Saint-Estève quatre fois à la torture sans rien tirer de lui; San-Julian et Pédro Cortes firent quelques révélations qui ne les sauvèrent point : on leur lut leur sentence le 23 juin, et ils furent exécutés avec tous ceux de leurs complices que l'on avait pu saisir. L'un d'eux, prétendit-on, s'était mis au service du boulanger du vice-roi pour empoisonner son pain. Brachan, pourchassé en France, se réfugia en Espagne. Le duc de Lerma eut le bon esprit de ne pas élever la moindre plainte à propos de cette affaire : on aurait pu lui répondre qu'on lui rendait la pareille, avec usure il est vrai, mais en politique les intrigues ne se comptent ni ne se pèsent; il suffit que chacun en ait une à se reprocher pour perdre le droit de se plaindre. Celles

(1) Bleda ajoute que ce Ribera dénonça aux inquisiteurs plus de quatre mille Morisques mahométisans.

des Espagnols continuèrent avec plus de vivacité que jamais; celles des Français se ralentirent, ou plutôt changèrent d'objet; les Morisques n'y entrèrent plus que comme accessoire.

Un troisième Mémoire de don Juan de Ribera, dressé dans un moment si opportun, fit beaucoup d'effet sur Philippe III. Le cardinal grand-inquisiteur (1), qui poussait à l'expulsion immédiate sans exception, et même, s'il le fallait, à l'extermination totale des Morisques, eut congé d'aller à Rome solliciter du pape un bref qui mît la conscience du roi en repos : il se flattait de l'obtenir aisément; les papes avaient eu souvent de plus grandes complaisances pour les grands-inquisiteurs d'Espagne. Mais Paul V le reçut avec mépris; il refusa le bref, ne voulut pas entendre parler d'expulsion, n'ouvrit l'oreille qu'au mot de *conversion;* c'était agir en vrai père de tous les chrétiens : réunir dans le même sentiment d'amour et de sollicitude les enfans soumis et les enfans rebelles, parut une monstruosité dans un pays et à une époque où la religion servait de masque aux plus mauvaises passions. Le cardinal se repentit d'avoir eu l'idée de recourir à Rome : reculer n'était pas possible; il revint donc avec des instructions qu'il fallait appliquer, ou au moins en faire le semblant. D'un commun accord, le pape et

(1) Don Bernardo de Sandoval y Rojas, archevêque de Tolède, frère du duc de Lerma.

le roi écrivirent à l'archevêque de Valence (1) qu'il pouvait reprendre ses prédications, certain de ne plus rencontrer d'aucun côté d'obstacles d'aucune sorte, soit pour la dotation des curés, soit pour la tenue des synodes et l'exécution de leurs statuts. En conséquence, don Juan de Ribera convoqua en synode les trois évêques ses suffragans. Comme les matières qui devaient être mises en délibération touchaient aux intérêts de l'Etat et aux droits de l'inquisition, le roi ordonna qu'un inquisiteur, le docteur Bartolo Sanchez, et don Luys Carrillo de Toledo, marquis de Caracena, capitaine-général vice-roi de Valence, prendraient part aux conférences des évêques. Le synode prit alors le nom de *junte.* Les séances s'ouvrirent le 22 novembre 1606; elles se tenaient au palais du vice-roi.

A côté de cette junte, don Juan de Ribera en constitua une autre, composée de dix théologiens, prêtres séculiers ou moines de tous les ordres (2). On commença par soumettre aux théologiens les questions suivantes : 1° Les Morisques sont-ils hérétiques apostats? 2° Peut-on baptiser leurs enfans et les leur

(1) La lettre du roi est du 5, et celle du pape du 11 mai 1606. (*Voyez* Escolano, t. 2, l. 10, c. 44; Fonseca, p. 77; Guadalajara, *Expulsion, etc.,* p. 94 et suiv.)

(2) Un dominicain, un franciscain, un augustin, un hiéronimite, un jésuite, un carme, trois prêtres séculiers, professeurs de théologie. Escolano, prêtre, historien de Valence, était le secrétaire de cette junte.

laisser? 3° Doit-on les forcer à s'approcher des sacremens, quoiqu'on ait la crainte de leur faire commettre des sacriléges? 4° Peut-on leur permettre de déclarer leurs doutes en matière de foi, et en recevoir l'aveu sans les livrer à l'inquisition? — Sur les trois premiers points, les théologiens se divisèrent d'opinion; sur le dernier, ils déclarèrent unanimement qu'il était inutile de discuter avec eux, parce que le Coran leur défendait les disputes théologiques (ce qui est exact), et qu'ils n'oseraient jamais avouer leur infidélité, de peur de l'inquisition. L'archevêque trancha les questions que les théologiens n'avaient pas osé résoudre. « Oui, dit-il, les Morisques sont apostats.—Non, il n'est pas permis de baptiser leurs enfans. — Non, l'on ne peut pas les recevoir à la communion. » Après avoir donné ces conclusions, il en revint à proposer, comme unique remède, un édit de grâce; étrange contradiction chez un homme qui passait pour posséder un jugement sain. La junte de Valence finit ses travaux au mois de mars 1607; elle en transmit à la junte de Madrid le procès-verbal, qui se terminait par cette sentence : « On doit retirer aux Morisques le baptême, obtenir un dernier édit de grâce, les instruire, et, s'ils ne demandent pas à être baptisés de nouveau, les expulser (1). »

Les séances prolongées des juntes inquiétèrent les

(1) Escolano, t. 2, l. 10, c. 45.

Morisques. Les négociations se renouèrent avec la France et les Pays-Bas ; le bruit d'une alliance entre la Hollande et les Barbaresques se répandit en Espagne ; on découvrit des complots, ou l'on crut en découvrir. Le duc de Lerma cherchait des chefs d'accusation contre les Morisques d'Aragon, de Castille, d'Andalousie, pour les englober dans la proscription des Morisques de Valence : on se contenta de peu, on n'examina rien de bien près; on se hâta de punir les coupables, et il fut admis comme preuve, sur des propos de muletiers, sur les confessions de quelques niais assez bêtes pour s'intituler pape, papesse et cardinaux de Mahomet (1), que tous les individus appartenant à la race moresque, sans exception, étaient conjurés pour livrer l'Espagne en proie, à qui? au grand-turc, à l'empereur de Maroc, au pacha d'Alger, au bey de Tunis, au roi de France, au prince de Nassau, à tout le monde! La terreur inspirée par ces fantômes de projets se répandit jusqu'en Italie. En 1603, frère Jayme Bleda, dénonciateur des Morisques, avait été chassé de Rome; en 1608, il renouvela ses dénonciations juridiques en présence du pape, devant le tribunal suprême du

(1) Le pape se nommait *Enrique Compañero*, et la papesse *Esperanza Granada*. Ils étaient d'Ambel, en Aragon. Cette ridicule histoire est sérieusement rapportée avec d'autres non moins ridicules, par Escolano, t. 2, col. 1836, et Guadalajara, p. 103, 107 et 108. La conspiration d'Hornachos, dont parle Bleda (*Coronica*, p. 921), paraît être du même genre.

saint Office, et il fut écouté (1). Dans la réalité, il n'y avait de complot qu'à Valence : le duc de Lerma fit accroire au roi que le complot s'étendait partout, que la révolte était décidée. Il l'effraya, et il arracha à ce prince indolent un mot, une signature qui devaient signaler son règne comme le plus néfaste de tous ceux que l'Espagne avait subis.

Ce fut au mois de juillet 1609 que le duc de Lerma déclara résolument à Philippe III que l'expulsion des Morisques était indispensable. Habitué à plier sous la volonté de son ministre favori, le roi ne répondit que ceci : « Grande résolution! exécutez-la, duc (2). » « Ainsi s'accomplit, s'écrie le dominicain Bleda, la prédiction de saint Vincent Ferer : *Lo any nou donara un gran bram lo bou!* (L'année neuf, le bœuf poussera un grand cri!) » Le duc de Lerma portait un bœuf dans ses armes (3).

L'ordonnance d'expulsion, pour le royaume de Valence, fut signée à Ségovie le 4 août de la même année; mais avant de la faire paraître, le duc de Lerma prit toutes les précautions nécessaires, à ce

(1) Bleda, *Coronica*, p. 946, 949 et 972.

(2) *Grande resolucion; hazedlo vos, duque.* (*Voyez* Bleda, *Coronica*, p. 932.)

(3) A cause de l'alliance de la maison de Sandoval et Rojas avec la maison de Borja, qui porte d'or à la vache passante de gueules sur une terrasse de sinople, à la bordure de gueules chargées de huit gerbes d'or. Les armes propres des Sandoval sont d'or à la bande de sable.

qu'il lui sembla, pour que les effets suivissent la menace coup sur coup. Les milices effectives de Valence, Castille et Léon se mirent sur pied. Les chevaux légers de la garde et les hommes d'armes de la cavalerie castillane se rapprochèrent de la frontière de Valence. Soixante-trois galères chargées de troupes arrivèrent à Mayorque; quatorze galions s'établirent en croisière entre Alicante et Alger. Don Agustin Mexia, mestre-de-camp-général, qui était chargé de diriger en détail les opérations, se rendit à Valence le 20 août, et entra aussitôt en conférence avec l'archevêque et le vice-roi. Il trouva le dernier tout disposé à faire ce que l'on attendait de lui, quoiqu'il n'eût jamais provoqué rien de semblable; pour l'archevêque, il ne se souciait plus du tout de voir expulser les Morisques; il éleva objections sur objections; il redemanda que l'on commençât par ceux d'Andalousie, et que l'on épargnât les siens. Lorsqu'il vit que le parti était bien pris, il alla confier sa douleur à Bleda et à frère Alcocer. « Mes révérends pères, leur dit-il, dorénavant il nous faudra vivre d'herbes, et rapetasser les souliers (1). »

On eut beau s'entourer de secret, Morisques et chrétiens devinèrent de quoi il était question dans les conseils du vice-roi. Les chrétiens, plaisantant

(1) *Padres, bien podemos de aqui adelante comer pan e yervas y remendar los zapatos.* (Bleda, *Coronica,* p. 985 et 988.)

sur le prénom de l'archevêque et le nom du mestre-de-camp-général, disaient : « Il y a ici Jean et Messie, il y aura rédemption (1). » Ils voyaient déjà les Morisques livrés à leur discrétion, et les maltraitaient de toutes façons. Les Morisques cessèrent de fréquenter le marché de Valence; ils donnèrent par-là une idée des maux que causerait leur départ. La noblesse valencienne pressentait que sa ruine était décidée; mais elle voulut tenter un dernier effort pour la prévenir. Elle alla trouver en corps le vice-roi, et se plaignit d'abord qu'on ne lui donnât point avis de ce qui se préparait, à elle qui était prête comme toujours à tout risquer pour le service du roi; puis elle fit des représentations sur le fonds des choses. Le marquis de Caracena répondit qu'il n'avait rien à communiquer, qu'il ne pouvait rien prendre sur lui, qu'il fallait s'adresser à Sa Majesté. Sur quatre-vingts membres qui composaient cette assemblée de noblesse, un seul opposa son veto à la nomination d'une ambassade. Cette seule voix, comme dans les Etats de Pologne, l'emporta; ainsi le voulait la Constitution du royaume de Valence. Cela se passait le 5 septembre. Mais le 16 du même mois, la noblesse s'étant réunie de nouveau, on expulsa violemment de l'assemblée le malencontreux partisan de l'expulsion des Morisques, et l'on nomma deux députés qui partirent sur-le-champ pour Ma-

(1) *Hay Juan y Mexia, avrà redempcion.*

drid. Le même jour, les galères arrivèrent, les unes à Denia, les autres à Vinaroz. Des troupes formèrent un cordon sur la frontière aragonaise; les compagnies de débarquement se rendirent à leurs postes, occupèrent le massif d'Espadan, Vinaroz, Peñiscola, Denia, la Sierra de Bernia et Alicante; quatre commissaires accompagnaient ces troupes, deux pour le pays au nord du Xucar, deux pour les districts du midi. Les Morisques étaient enveloppés.

Dans l'audience qu'ils obtinrent du roi, les députés de la noblesse parlèrent avec force et même violence. « C'est la ruine de tout le monde qui va être décrétée, dirent-ils. Les monastères et les universités ont plus d'un million de rentes assises sur les Morisques. Nos fueros sont outrageusement violés. Que l'on nous mène au moins à la conquête d'autres pays, puisque l'on nous prive des biens que nos pères ont conquis pour nous. » Ils offrirent d'employer de nouveaux moyens de surveillance, de bâtir deux forts, de faire contribuer les Morisques à l'entretien des galères, de consentir enfin à l'expulsion des Morisques maritimes, et à laisser décimer les autres. Le duc de Lerma resta sourd; le roi les écouta sans les interrompre, et leur donna pour toute réponse cette sèche parole : « Le marquis de Caracena vous fera connaître ma volonté. »

En effet, le 21 septembre, à leur retour à Valence, le marquis de Caracena convoqua les jurés,

les seigneurs titrés, le bras militaire des cortès, et leur notifia un rescrit royal, daté du 11 septembre, par lequel il leur était ordonné de concourir de tout leur pouvoir à l'exécution des mesures qui allaient être prises (1). « Le roi ne trouvera parmi nous que de fidèles sujets, répondirent les nobles. Nous consacrerons à la consommation de notre ruine le peu qui nous est laissé (2). » Ils avaient déjà voté une somme de trois mille ducats de leur trésor commun pour mettre les armes en état; ils écrivirent au roi qu'il pouvait leur demander leur dernier ducat et leur dernière goutte de sang, certain d'être obéi avec empressement.

(1) *Voyez* Pièces justificatives, n° VII.

(2) Escolano, l. 10, c. 48 et 50.

CHAPITRE XVII.

Expulsion des Morisques de Valence.

(Du 22 septembre 1609 au 1er mars 1610.)

Cette lettre, qui leur fait tant d'honneur, était rédigée dans le moment que l'on publiait à Valence l'ordonnance d'expulsion. Le 22 septembre, des crieurs parcoururent la ville, proclamant à son de trompe l'acte de miséricorde qui commuait la peine due aux Morisques *hérétiques, apostats, traîtres, criminels de lèse-majesté divine et humaine.* Au lieu de les faire mourir, on les bannissait. On leur laissait de leurs biens-meubles ce qu'ils pouvaient en porter sur leur dos, et de leurs récoltes ce qu'il fallait pour les nourrir dans la traversée. On leur accordait la permission d'aller où il leur plairait,

pourvu qu'ils ne traversassent pas les royaumes d'Espagne. Il leur était défendu, sous peine de mort, de rien brûler, enterrer, cacher, les seigneurs propriétaires devant hériter de tout ce qu'ils n'emportaient pas. Des commissaires devaient venir les prendre, les conduire au lieu d'embarquement, et les mettre sur des navires. Trois jours leur étaient accordés pour plier bagages; passé ce terme, tout chrétien pouvait leur courir sus, les dévaliser, les tuer. Défense absolue de les receler était faite aux chrétiens, sous peine arbitraire, et simple recommandation de ne les voler ni maltraiter. Dix personnes par convoi étaient autorisées à revenir, afin de testifier à leurs compatriotes qu'on les débarquait réellement et sans supercherie dans les ports de la côte d'Afrique.

Ceux qui depuis deux ans vivaient parmi les vieux chrétiens et n'avaient plus de rapports avec les aljamias; ceux qui communiaient avec licence du prélat; les femmes mariées à un chrétien, et leurs enfans âgés de moins de six ans; les chrétiennes mariées à un Morisque, et leurs enfans du même âge; les enfans de pères et mères morisques, s'ils étaient âgés de moins de quatre ans, s'ils *désiraient* rester en Espagne, et si leurs parens y consentaient, étaient exceptés du bannissement général. Et pour enseigner à cultiver les rizières, à se servir des canaux d'irrigation, à exploiter les cannes à sucre, on conservera, disait encore l'ordonnance, six familles sur

cent, au choix des seigneurs, qui auront soin de désigner les meilleurs chrétiens, les meilleurs laboureurs et les familles composées de gens âgés (1).

Outre les soixante-trois galères et les galions, on s'était procuré d'autres navires en grand nombre, au moyen d'un embargo mis dans tous les ports d'Espagne. L'embarquement pouvait se faire sans délai. Le premier jour, il parut que l'on serait obligé de recourir à la force. A Benalguacil, Alberique, Uxo, Alcocer, les Morisques s'enfermèrent. Une députation de ceux de Valence présenta au vice-roi une requête, offrant d'entretenir flotte, forts, garnisons, de payer une farda, de racheter en tous temps les chrétiens du royaume capturés par les corsaires barbaresques. Econduite, elle alla proposer aux chefs de l'aljama de faire prendre les armes, mais cette proposition fut rejetée comme impraticable. L'assemblée conclut au contraire à presser le départ et à empêcher que l'on retînt les familles dont les seigneurs avaient besoin pour former de nouveaux cultivateurs. Dès que la décision de l'aljama de Valence fut connue, toutes les populations se mirent en route. Vingt-deux mille cinq cents personnes s'embarquèrent au Grao, dans l'espace de dix jours; cinq mille cinq cent cinquante-cinq, en une

(1) Voyez *Pragmaticas de Valencia*, année 1609. — L'ordonnance est en treize articles précédés d'un long préambule. (*Voyez* aussi Escolano, t. 2, col. 1870.)

seule fois, à Denia; quatorze mille six cent trois à Alicante; plus de cinq mille à Moncofar, au moins autant à Vinaroz. Les signes de joie qu'ils donnaient ne se peuvent décrire; c'était la fin de la captivité. Ils arrivaient en habits de fête, orchestre en tête; ils se précipitaient au bord de la mer avec une espèce de frénésie; ils baisaient le sable du rivage; il y en avait qui buvaient l'eau salée, comme si elle eût dû les régénérer. Dans leur impatience de partir, ils frêtaient eux-mêmes des barques, et pour se procurer le prix du passage, ils vendaient leurs meilleurs effets. On payait, au Grao, deux florins des objets d'un travail merveilleux, des habits, des voiles à chefs d'or, des broderies qui avaient coûté cent florins la veille; on y vendait les matières d'or et d'argent à des taux exorbitans (1). Mourir hors de l'Espagne, le pied sur les navires, était le dernier vœu des vieillards qui ne pouvaient pas espérer d'atteindre la côte d'Afrique. Une femme perclue, âgée de cent trois ans, se fit porter à bord par son petit-fils; une femme en couches se releva, et alla enfanter sur un vaisseau. Les alfaquis accomplissaient les cérémonies de l'islamisme au milieu de ce peuple ravi,

(1) Il paraît certain que les Morisques mirent, en partant, dans la circulation, une immense quantité de fausse monnaie de billon, mais il est avoué par les auteurs espagnols que l'on avait pris les devans avec eux. (*Voyez* Escolano, t. 2, col. 1862, c. 62.)

qui profita de sa liberté en esclave en licence. On assure qu'avant de partir d'Alicante, un père épousa publiquement sa fille.

Les premiers qui s'embarquèrent firent voile pour les ports de la régence d'Alger. Plusieurs seigneurs accompagnèrent leurs vassaux, de peur qu'ils ne fussent maltraités en route (1); ils les firent déposer à Oran, traitèrent pour eux avec les chefs des peuplades voisines, et ne les quittèrent qu'après les avoir vus en sûreté. Le prince de Tlemcem admit chez lui presque tous ceux qui venaient de Denia, et leur fournit une escorte moyennant quinze cents écus. Ceux de Valence allèrent à Alger, quelques-uns à Cherchell, d'autres à Tunis. Ils étaient bien reçus dans les villes; dans les campagnes, on les pillait, on les massacrait sans pitié; pour qui connaît les Arabes de l'Afrique occidentale, cela n'a rien d'étonnant. En général, il n'arriva malheur qu'à ceux qui avaient préféré les barques aux galères; mais comme c'était le plus grand nombre, on peut calculer que la moitié des émigrans périt en route par l'infidélité des patrons de barques, ou en prenant terre sous les coups des Arabes (2). Le 7 oc-

(1) On cite le duc de Gandia, le duc de Maqueda, le marquis d'Albayda, les comtes d'Alaquaz, de Buñol, d'Ana, de Sinarcas, de Concentayna, don Pablo Zanoguera, seigneur d'Alcocer, et le grand-archidiacre de Valence, seigneur de Bereguard.

(2) Fonseca, p. 284. — Bleda, *Coron.*, p. 1007.

tobre, les derniers Morisques des districts de Valence, Morviedro, Liria et Buñol avaient quitté l'Espagne. On n'éprouvait aucune difficulté à embarquer ceux des districts du nord, non plus que ceux d'Alicante; on en avait bien plus à les préserver de la rapacité des soldats qui les escortaient. Restait une partie de ceux de la duché de Gandia, du comté d'Oliva, du district de Jativa, des marquisats de Denia et de Llombay et tous ceux de la vallée du Haut-Jucar (1). Là commença la résistance.

Elle se manifesta d'abord à Llombay, Alberique et Benillòba (2). Malgré la sévérité des ordonnances, par la connivence bienfaisante de leurs seigneurs, les premiers émigrans avaient emporté beaucoup plus de leurs effets mobiliers qu'ils n'étaient en droit d'en prendre. Ils avaient vendu leurs bestiaux, leurs denrées, même leurs maisons et leurs terres. On évalue de huit à douze cent mille ducats la somme qu'ils firent sortir du royaume. Le 1er octobre, de l'avis de la chancellerie et des docteurs du conseil royal, le marquis de Caracena défendit tou-

(1) Tous ces districts sont situés au midi du Jucar, à l'exception du marquisat de Llombay, qui se trouve sur la rive gauche du fleuve.

(2) Llombay, sur la rivière de Requena, au nord et non loin d'Alzira. Alberique, sur la rive droite du Jucar, deux lieues à l'ouest d'Alzira. Benilloba, dans les montagnes, à à quatre lieues nord-est d'Alcoy.

tes ventes, sauf celles qui étaient nécessaires pour que les Morisques acquittassent leurs dettes, et défendit aux chrétiens de se rendre acquéreurs de bestiaux, grains, terres, etc., sous peine de confiscation. Ce fut une première cause de troubles; dans les endroits cités plus haut, les Morisques s'insurgèrent contre l'arrêté du vice-roi; à Llombay, ils coururent aux greniers, s'en emparèrent et se mirent à fabriquer des armes. Il ne se présenta plus autant de monde à Denia; on remarqua que les jeunes gens restaient en arrière, les vieillards seuls demandaient à s'embarquer. Cependant on serait aisément venu à bout de les amener tous, de gré ou de force, aux lieux d'embarquement, si l'on avait pu réprimer les désordres des chrétiens. Soldats, bourgeois des villes rivalisaient de cupidité et de cruauté. Les bourgeois, qui se plaignaient qu'on n'allât pas assez vite en besogne, se réunissaient en bandes pour donner la chasse aux Morisques. Un homme, affublé du froc d'ermite, le rosaire à la main, armé jusqu'aux dents, se tenait à l'affût dans les sentiers; il tua de ces malheureux un nombre incalculable. Les soldats auraient désiré une révolte pour s'enrichir de butin; ils disaient à ceux qu'ils étaient chargés de conduire, qu'en Afrique on les égorgeait tous à mesure qu'ils y arrivaient; ils les laissaient s'échapper et couraient ensuite sur eux. Cette ruse infâme réussit. Le gouverneur de Denia se vit forcé d'employer la menace pour faire partir les trois

mille individus qu'il avait rassemblés avec peine. Les jeunes gens se jetèrent dans les montagnes. Les représailles commencèrent. Une bande se forma d'abord près de Gandia, une autre entre Denia et Alcoy; elles se donnèrent la main et recrutèrent rapidement. Vingt villages de la Sierra de Bernia (1) étaient déjà en armes le 25 octobre; le 29 toute la Sierra se souleva. Les insurgés, au nombre de quinze à vingt mille, s'établirent dans le val d'Alahuar, que défendaient deux vieux châteaux; à leurs pieds était Murla, petite ville occupée par cent trente-six soldats chrétiens. Murla coupait leurs communications avec les vallées voisines; ils s'attachèrent donc avant tout à en obtenir la possession; mais comme ils n'avaient pas d'artillerie et très-peu d'armes à feu, ils n'osèrent l'attaquer, et firent un blocus au lieu d'un siége. Les Morisques de Grenade étaient moins timides, ils auraient monté à l'assaut.

Dans la vallée du Jucar, qui avait été, comme la Sierra de Bernia, le théâtre d'une petite insurrection au temps de la révolte d'Espadan, la résistance aux ordres du roi fut spontanée. Un commissaire était arrivé à Dosaguas le 15 octobre; au premier mot d'expulsion qu'il prononça, les Morisques l'étendi-

(1) La Sierra de Bernia commence auprès d'Alcoy et se termine au cap Saint-Martin. Elle s'étend de l'ouest à l'est, sur une longueur de quinze lieues; sa plus grande largeur est de dix lieues environ, de Benidormens à Denia.

rent raide mort. Le commissaire qui alla faire la même proclamation à Millares, échappa au sort de son collègue par la fuite. Pablillo Ubecar, chef de voleurs, entraîna, bon gré mal gré, les Morisques de Cofrentes, Jalance, Jarafuel, Teresa et Zara. L'alfaqui Amira fit soulever ceux de Cortes. Ubecar enleva, le 20 octobre, le château de Bicorps; il attira dans une embuscade le gouverneur du comté de Castella, et le tua. L'insurrection gagnait le district de Jativa; les comtes de Castella et d'Alaquaz en arrêtèrent les progrès par leur présence; elle ne dépassa pas Bolbayte, où les deux comtes prirent position le 26 octobre. De là ils envoyèrent sommer par un alfaqui, nommé *Abdallah-Chut*, les Morisques qui s'étaient concentrés dans la Murla de Cortes, après avoir élu roi un certain Turigi, homme énergique et habile. Turigi chassa honteusement Abdallah, sans lui donner de réponse. Il avait fait rompre les chemins qui conduisaient à la Murla; et se voyant à la tête d'un millier d'hommes de guerre, bien approvisionné d'armes et de poudre par les Castillans ses voisins, qui lui en vendaient, il se croyait en état de dicter ses conditions; les Espagnols jugèrent aussi qu'on ne le débusquerait pas facilement. Le gouverneur du district de Xativa, don Francisco del Milan, alla en personne parlementer avec lui, lui offrir amnistie, sauf-conduit, une entrevue avec le vice-roi pour régler à sa satisfaction les points qui le chagrinaient; Turigi refusa tout

cela, exigeant que l'on remît l'embarquement au printemps, et qu'on laissât vendre leurs terres à ceux qui partiraient. Là-dessus don Francisco del Milan, qui avait été maltraité dans une reconnaissance, courut chercher des renforts pour attaquer la Murla. Deux mille Morisques environ l'accompagnèrent de bonne volonté; il les dirigea sur le Grao de Valence.

De leur côté, les insurgés du val d'Alahuar élurent un roi. Leur choix tomba sur un meunier nommé *Millini Saquien*. Dans d'autres circonstances, le meunier, né homme de guerre, aurait peut-être fait un général, mais il n'eut que le temps de montrer ses talens sans les employer. A peu près cerné dans le val d'Alahuar, réduit à la famine parce que tous ses convois avaient été interceptés, il demanda, le 6 novembre, à capituler. Don Sancho de Luna, qui commandait l'armée chrétienne en l'absence de don Agustin Mexia, lui fit des conditions si dures qu'il reprit, après bien des pourparlers, le parti de se défendre, lorsque sa position était devenue plus mauvaise par l'occupation de toutes les vallées voisines. Les Morisques d'Andalousie lui avaient fait dire de ne pas déposer les armes, qu'ils se souleveraient et lui enverraient cinquante mille hommes; cela contribua à l'abuser. Dix mille hommes l'entouraient, comme il entourait Murla. Don Augustin Mexia, dont la maxime était qu'un général doit avoir des pieds de plomb, ne se

pressait pas d'attaquer; il épuisa toutes les voies de négociations, devinant que les postes des Morisques lui coûteraient beaucoup de monde s'il les enlevait de vive force. Enfin, Mellini l'ayant insolemment sommé, le 15 novembre, d'évacuer Murla dans trois jours, il répondit à cette provocation par un coup de vigueur. Azavaras, l'un des deux châteaux qui défendaient le val d'Alahuar, fut pris, le 15, après une action des plus vives; Pop, l'autre château, d'où les Morisques battaient Murla, en faisant rouler des rochers qui démolissaient les remparts, ne put être emporté, mais une division se logea en face de lui, sur un pic qui le commandait. Une dernière sommation, adressée à Millini, ne reçut pas de réponse. Mexia fit alors ses dispositions d'attaque, et le 21 novembre, à minuit, trois colonnes marchant par des chemins différens, allèrent se poster de manière à prendre les Morisques en face, en flanc, à revers.

Lorsque l'on veut pénétrer dans le val d'Alahuar par le ravin qui lui donne naissance, on rencontre d'abord un massif de roches nues, long de trois-quarts de lieues, qu'il faut escalader. Au-delà se trouve le plateau de Gargas. Les Morisques avaient des corps-de-garde échelonnés depuis le bas du massif jusqu'au plateau. Millini commandait en cet endroit; don Sancho de Luna eut ordre de le déloger. Le vallon, qui peut avoir une lieue et demie de long, devient très-vite assez large; il contient trois villa-

ges, où s'étaient retirés les gens inutiles, huit à dix mille âmes environ; à sa gorge, près de Murla, il est fermé par ce château de Pop que les Morisques tenaient encore, et celui d'Azavaras, où les chrétiens avaient mis garnison. Pop suffisait à boucher le passage. Entre les deux châteaux se placèrent en embuscade cinq cents hommes de milice et de la cavalerie; la troisième colonne chrétienne s'étendait d'Azavaras à Murla, prête à se glisser dans les intervalles qui lui seraient ouverts.

L'attaque commença au point du jour, du côté des rochers de Gargas. Elle fut conduite avec une grande habileté par don Sancho de Luna, qui chassa l'ennemi de roche en roche, et parvint sur le plateau après une lutte acharnée. Les Morisques tombaient à leur poste sans reculer; ils se jetaient au milieu des chrétiens, un bâton à la main; le mousquet sur la poitrine, ils frappaient encore. Sur le plateau, l'affaire fut également vive, mais plus tôt décidée. La mort de Millini, que le sergent Francisco Gallardo tua de deux coups de hallebarde, termina le combat sur ce point. De Gargas à Alfeche, premier village du val d'Alahuar, les Morisques tournèrent visage de temps en temps, mais à Alfeche, où le vallon prend de la largeur, ils furent mis en déroute complète. Don Agustin Mexia, qui arrivait sur leur dos, jeta ses troupes régulières dans les villages et ses milices en avant. Tout ce qui était dans les villages fut enveloppé; on en fit un horri-

ble carnage. Les vieillards, les enfans périrent tous. On assommait les enfans en les lançant contre les murailles; on n'accorda grâce qu'aux femmes, et encore des soldats féroces en égorgèrent-ils beaucoup. Ce mélange de dévotion et de cruauté qui caractérise les Espagnols, produisit là une action digne d'être citée : Un soldat, rencontrant sous sa main une femme enceinte, lui ouvrit le ventre, en tira son enfant, le baptisa et l'envoya dans le ciel. Cinq ou six mille personnes moururent tant à Gargas que dans le vallon; treize mille se réfugièrent à Pop. Le butin de la journée valut trois cent mille ducats.

Pop, qui avait défié les efforts de la division de Murla, parut imprenable au général espagnol. Pendant huit jours, don Agustin Mexia resta au pied de cette vieille forteresse, attendant que la famine la lui livrât. Il ôta aux assiégés tout moyen de se procurer de l'eau, et triompha ainsi de leur constance. On aura une idée des tourmens qu'ils endurèrent avant de se rendre, lorsqu'on saura que le jour où ils sortirent du château, bon nombre d'entr'eux périt pour avoir bu trop avidement. Ils obtinrent une capitulation dont les auteurs espagnols ne font pas connaître la teneur. D'après ce qu'on leur offrait le 26 novembre, et qu'ils refusèrent : amnistie, sauf-conduit, vingt jours pour vendre leurs biens, on peut présumer que la capitulation était assez belle; « mais, dit le docteur Escolano, Dieu permit qu'on la violât de mille façons, afin qu'ils

ne s'en allassent pas impunis (1). » Les genétaires de Guevara, qui les escortaient, en volèrent beaucoup; d'autres moururent de faim; un père vendit son fils pour un morceau de pain. Il en arriva très-peu à Denia, moins encore en Afrique.

L'insurrection de la Murla de Cortes ne tint pas ce que promettaient ses débuts. Abandonné de la plupart des siens, qui se rendirent le 21 novembre, sans avoir combattu, et qui furent embarqués le 26, au nombre de trois mille, Turigi passa le Jucar avec une poignée d'hommes. Jusqu'au 6 décembre, il continua la guerre de partisan, remportant l'avantage à chaque rencontre. Pour s'en défaire, le vice-roi mit sa tête à prix, en même temps qu'il lui envoyait un sauf-conduit. Turigi refusa le sauf-conduit. La clémence du vice-roi lui était suspecte, et il se croyait certain d'échapper aux poursuites, mais il n'avait pas calculé qu'il se trouve toujours des traîtres lorsqu'on les paye. Un Morisque, Gaspar Bodes, dont il avait enlevé la fille, guida les compagnies qui cherchaient à le prendre. Le 6 décembre, Turigi tomba entre leurs mains, et le 16, après qu'on l'eut promené dans Valence sur un âne bâté, on lui fit expier dans les supplices les plus affreux le tort de s'être montré défiant envers un ennemi sans foi. Par une coïncidence remarquable, le jour de son exécution, le roi dictait une lettre dans laquelle il di-

(1) Escolano, t. 2, c. 59, col. 1972.

sait au marquis de Caracena : «Vous ne tiendrez pas compte des saufs-conduits que vous aurez accordés aux chefs de la révolte (1). » Turigi, mutilé, tenaillé, la corde au cou, déclara qu'il mourait chrétien. Sa bande se dispersa; elle se composait d'un peu plus de quatre cents hommes. Don Felipe Boyl les ramena presque tous par la persuasion, avant la fin de l'année 1609, mais il en resta dans la Murla de Cortes une vingtaine, contre lesquels tout échoua pendant deux ans. On leur lâcha dessus des bandes de voleurs qu'ils battirent. Deux frères, Simon et Pedro Zapata, se dévouèrent à les retirer de la montagne. Simon passa soixante-trois jours avec eux, les exhortant à se rendre ; Pedro alla se mettre en ôtage à Alger ; ils les décidèrent ainsi à s'embarquer. Cet exploit pacifique a été célébré par la poésie (2), et les vers charmans qui lui sont consacrés consolent des hymnes barbares que la muse espagnole entonna pour glorifier l'expulsion des Morisques.

Du 26 septembre 1617 à la fin de février 1610, il sortit des ports du royaume de Valence plus de cent cinquante mille personnes ; les deux tiers au

(1) *Pragm. Valent.*, 16 décembre 1609.

(2) *Expulsion de los Moriscos rebeldes de la Sierra de Cortes*, por Vicente Perez de Culla, Valencia, 1635. — Cet ouvrage, extrêmement rare, fait partie de la bibliothèque de M. Henri Ternaux-Compans.

moins n'arrivèrent pas à leur destination. Il est impossible d'évaluer le nombre de ceux qui furent victimes des insurrections et de la férocité des chrétiens. Le roi s'appropria tout ce que l'on put recouvrer de prisonniers, et il les envoya aux galères. En total, on n'exagérerait pas si l'on porte à deux cents mille âmes la population dont le décret du 4 août priva l'Espagne. Les conséquences de l'expulsion des Morisques valenciens se manifestèrent aussitôt après leur départ, mais elle n'arrêtèrent pas le duc de Lerma dans la funeste voie où il était entré inconsidérément. Le royaume de Valence était *purgé;* on s'occupa de purger toute l'Espagne.

CHAPITRE XVIII.

Expulsion des Morisques de Castille, d'Andalousie, de Murcie, de Catalogne et d'Aragon.

(Du 3 novembre 1609 au 10 septembre 1610.)

En Castille et en Andalousie, les Morisques attendaient leur sentence, comme il arrive souvent que l'homme certain d'être condamné attend la sienne, impatiemment; ne pouvant s'y soustraire, ils la prévenaient. Plus de vingt mille Andalous passèrent secrètement dans le royaume de Fez. Le recensement de ceux de Castille, commencé au mois d'octobre, se continuait au milieu des désordres dont il était la cause. Chacun se hâtait de vendre ses biens pour s'échapper ensuite (1). Le roi

(1) 3 *octobre* 1609. Ordre aux officiers de justice de Cas-

prit de là le prétexte à l'édit qu'il voulait rendre. Cet édit, signé le 23 décembre 1609, est un chef-d'œuvre d'hypocrisie. « Les Morisques des Castilles, de l'Estramadoure et de la Manche, s'inquiètent, y est-il dit, à propos de l'expulsion de ceux de Valence ; ils montrent, en vendant leurs biens, qu'ils ont le projet de quitter le royaume ; qu'ils en sortent donc dans huit jours pour aller où il leur plaira, mais qu'ils ne passent ni par l'Andalousie ni par les royaumes de Grenade, Murcie, Valence ou Aragon, sous peine de mort ; qu'ils emportent avec eux leurs biens-meubles, mais qu'ils n'emportent ni or, ni argent monnoyé, ni bijoux, ni lettres-de-change, ni marchandises dont l'exportation soit prohibée ; pendant qu'ils troqueront leurs effets mobiliers contre des marchandises non prohibées, pour lesquelles ils paieront les droits, le roi les prend sous sa protection (1). » Lorsque le roi parlait ainsi, depuis vingt-cinq jours il avait nommé des commissaires et arrêté l'expulsion qu'il colorait si maladroite-

tille de faire en secret le recensement des Morisques. — 11 *octobre*. Défense de maltraiter les Morisques de Castille, etc. — 14 *novembre*. Défense aux Morisques de Castille, Estramadoure, etc., de vendre leurs biens-meubles ou immeubles, sous peine de confiscation. Défense aux chrétiens d'acheter quelque chose de ces biens, sous la même peine.

(1) *Pragm. Valent.*, ann. 1609.

ment. L'édit fut publié le 2 janvier 1610, à Madrid, le 19 dans les provinces.

Pour l'Andalousie et le royaume de Murcie, on alla plus franchement en besogne : sans chercher de détours, on accusa les Morisques de ces pays d'être mauvais chrétiens, de descendre de rebelles, de conspirer (1), et on leur ordonna de partir, sans leur permettre d'emmener leurs petits enfans (2).

(1) Les conspirations auxquelles il est fait ici allusion seront vraisemblablement racontées dans un ouvrage que je n'ai pu consulter, et qui est intitulé : *Relacion verdadera de las causas que S. M. ha hecho averiguar para echar los Moriscos de España y los bandos que se publicaron en la Andalucia, por el marques de San-German, y de los Moros que havia en Sevilla para levantar se,* por Antonio de Salinas ; Zaragoza, 1611, quarto. On trouvera aux Notes, à la fin du volume, les titres d'autres ouvrages qui ont rapport à l'expulsion, et qu'il m'a été impossible de me procurer. (*Voyez* Pièces justificatives, n° XI.)

(2) *Voyez* Bleda, *Coronica,* p. 1037 à 1041 ; Guadalajara, p. 122 ; Fonseca, 261. — Voici les articles de l'instruction donnée aux commissaires : 1° Garder les femmes morisques mariées à des chrétiens de race ; 2° permettre aux femmes chrétiennes mariées à des Morisques de rester ; 3° garder les descendans des Gacis, s'il n'y a pas contr'eux de sentence d'infidélité ; 4° ne laisser en arrière que les malades dont l'état sera constaté ; 5° des Morisques ayant brevet de vieux chrétiens, garder ceux que l'évêque jugera bon de retenir ; 6° garder les enfans de moins de sept ans, à moins que les parens n'aillent dans des pays catholiques ; 7°, 8°, 9° garder les esclaves, leurs enfans et les orphelins.

L'édit pour l'Andalousie et Murcie est daté du 9 décembre 1609; il fut publié à Séville, le 12 janvier 1610; à Murcie, le 18 du même mois. Le marquis de San-German, commissaire pour l'Andalousie, abrégea, de son autorité privée, le délai de trente jours, qu'il réduisit à vingt; il ne faisait que répondre à l'empressement des Morisques. Soixante mille âmes partirent de Séville pour se retirer en Afrique, la majeure partie à Fez, ou dans les villes maritimes de ce royaume. On n'éprouva pas plus de difficulté à Murcie; don Luis Fajardo mit sur les navires qui étaient mouillés à Carthagène six mille cinq cent cinquante-deux personnes, et les expédia dans la Régence d'Alger. Quelques-uns abordèrent en France, à Agde. L'ambassadeur français, malgré les défenses de l'édit, se prêta humainement à fournir des lettres-de-change à ces malheureux; il en souscrivit, dit-on, pour deux millions cinq cent mille francs. Une malle, qui en était pleine, ayant été arrêtée à Buytrago, il se la fit rendre après une scène d'une grande hauteur (1).

Les Morisques de Castille s'étaient aussi mis en route sans élever de réclamations. Déjà il y en avait plus de vingt mille sur la frontière de la Navarre, quand on fut obligé de changer leur itinéraire; la France refusait de leur livrer passage, ainsi qu'à ceux d'Aragon. Le moment était d'ailleurs bien mal

(1) Watson, *Hist. de Philippe III*, t. 2, p. 271.

choisi pour envoyer des gens, dont on se faisait des ennemis déclarés, dans un pays où l'on avait toujours eu au moins des ennemis secrets. C'est probablement au voisinage de la France que les Morisques aragonais et catalans durent d'être traités avec des ménagemens particuliers. On avait d'abord essayé de les tromper. Au mois de septembre 1609, les vice-rois d'Aragon et de Catalogne avaient reçu l'ordre de prendre leurs mesures pour exécuter l'expulsion; et au nombre des mesures qui leur étaient recommandées, on avait mis la plus pitoyable supercherie, une promesse à demi-officielle de ne les point troubler chez eux. Le marquis d'Aytona, vice-roi d'Aragon, ministre aussi peu scrupuleux qu'inhabile (1), était entré complaisamment dans ces vues. Sans compromettre le nom du roi, il avait donné sauve-garde aux Morisques placés sous sa juridiction, mais ni les Morisques ni les seigneurs aragonais ne s'étaient laissé abuser. Les derniers firent des représentations par députés, tout-à-fait en vain; les Morisques s'adressèrent à Henri IV, lui demandant la permission d'habiter les Landes. Henri IV, ce n'est pas le plus beau côté de son histoire, accepta la proposition des Morisques en des termes qui équivalaient à un refus. A ce peuple sur lequel

(1) Henri IV disait de lui qu'il était le plus pauvre homme de toute l'Espagne. (*Voyez* Mémoires de la Force, t. 2, p. 224.)

il avait attiré par ses intrigues une effrayante calamité, il accorda un asile moyennant qu'ils se soumettraient à un régime presque aussi dur que celui qui leur était imposé en Espagne (1). Il se résolut ensuite à leur interdire le passage par ses Etats (2). Sa mort interrompit les négociations à ce sujet ; peu après, le 29 mai, sans tenir compte de la défense qui avait été faite aux gouverneurs de Navarre, Béarn, Languedoc et Provence, de recevoir les Morisques, le roi d'Espagne fit publier à Barcelonne et Saragosse un édit du 17 avril, portant inhibition aux Morisques de Catalogne et d'Aragon de sortir d'Espagne sous trois jours, en passant, ceux de Catalogne par Puerto de los Alfaques, ceux d'Aragon par Camfranc et la Navarre. Les derniers devaient donc arriver sur la frontière de France, et s'y trouver, si les autorités françaises suivaient exactement leurs instructions, entre deux feux, car Espagnols et Français avaient l'ordre d'employer la force pour s'en débarrasser. Mais les Espagnols étaient per-

(1) *Voyez* Pièces justificatives, n° VIII. — M. le maréchal de la Force avance, dans ses Mémoires (t. 1, p. 216 et suiv.), que Henri IV voulait faire la guerre à l'Espagne, et comptait alors se servir des Morisques. En outre de ce que les fait contredisent cette assertion, M. de la Force a pris soin de la démentir lui-même. (*Voyez* ses Mémoires, t. 2, p. 253, 258, 261, 266 et 267.)

(2) Mémoires de la Force, t. 2, p. 263.

suadés que les Français céderaient ; ils leur faisaient l'honneur de croire que l'humanité l'emporterait chez eux, et c'est heureusement ce qui ne manqua pas d'arriver.

Quarante-quatre mille Catalans (1) s'embarquèrent au Puerto de los Alfaques ou à la Rapita, du 29 mai au 10 septembre. Soixante-quatre mille Aragonais (2) s'acheminèrent en même temps vers la France, sous la conduite de cinquante commissaires qu'ils payaient eux-mêmes quatre écus par jour. Les riches faisaient les frais du voyage pour les pauvres. On leur avait permis d'emporter leur or, bornant la taxe de l'exportation à un quartillo par écu, et le vice-roi, auquel revenait le produit de cet impôt, l'avait généreusement réduit à un demi-réal par tête (3) ; mais en arrivant à la frontière de France, il ne leur en restait presque rien, tant les commissaires s'étaient permis d'exactions. Tout leur était vendu en route à des prix excessifs, tout jusqu'à l'eau des rivières qu'ils allaient puiser dans leurs mains, et à l'ombre des arbres sous lesquels on souffrait qu'ils

(1) Ils habitaient quinze villages près de Cervera.

(2) Ils habitaient cent trente villages ou treize mille huit cent quatre-vingt-treize maisons.

(3) 0,43 c. par tête, au lieu de 0, 21 c. par écu. Cela supposait que chaque personne, terme moyen, emportait seulement deux écus, ce qui n'était pas vrai. Pour le premier convoi, cette moyenne s'élevait à 7 écus 10 réales.

se reposassent un instant, « ce qui fit qu'ils furent châtiés comme ils le méritaient, » ajoute l'historien de leur émigration (1). Sur les frontières de France ils trouvaient les passages gardés ; les capitaines qui commandaient au sommet des montagnes, avaient défense, sous peine de la vie, d'en recevoir aucun. La première troupe, composée de six cents vieillards, femmes et enfans, se montra vers la fin du mois de juin à la lisière du Béarn ; elle fut repoussée d'abord. D'autres, plus nombreuses, parurent presque aussitôt derrière celle-ci, et, au col de Jaca, les malheureux se jetaient en désespérés à travers les défilés, declarant qu'ils étaient résolus à se faire jour, et qu'ils aimaient mieux mourir que de s'en retourner. En cette extrémité, le duc de la Force, gouverneur de Navarre et Béarn, jugea prudent de se laisser fléchir. Au commencement d'août il conclut avec le marquis d'Aytona un traité pour leur passage, suivant la latitude que la reine-régente lui avait accordée. Chaque Morisque paya

(1) Guadalajara, *Expulsion, etc.*, p. 141. — Il est à remarquer que Guadalajara ne croit pas du tout que les Morisques d'Aragon aient jamais conspiré. (*Voy.* p. 124.)

Pour l'expulsion des Morisques d'Aragon et leur passage par la France, consultez Bleda, *Coronica,* p. 1045 et suiv.; Guadalajara, p. 76, 124 et suiv. ; les Mémoires de la Force, t. 2, p. 8, 9, 10, 11, 12, 288, 289, 290, 297, 298, 301, 302, 303, 304, 305 et 311 ; le *Mercure de France*, année 1610, p. 7 et suiv., et l'avertissement du libraire.

dix réales à l'entrée (1) ; on leur fit faire une bourse commune, on les divisa par troupes de mille personnes, et on les dirigea sur le port d'Agde. Alors les Castillans, dont l'expulsion avait été suspendue, arrivèrent en foule. L'affluence était si grande, les populations se plaignaient tant de l'incommodité causée par ce passage, que le parlement de Toulouse rendit une ordonnance pour interdire aux Morisques, sous peine de la vie, le territoire du Languedoc ; cependant ils se conduisaient avec toute la décence possible, mais il est difficile que cent cinquante mille âmes traversent un pays peu riche sans que ce pays ait à en souffrir, et les émigrans étaient au moins cent cinquante mille.

Le prévôt-général du Languedoc, d'Augier, qui présidait à l'embarquement des Morisques, les accusa d'être *subtils, fraudulens, sans foi et sans charité.* Les Morisques l'accusèrent de les avoir indignement pillés ; le procès, porté devant le parlement de Paris, se termina par une sentence en faveur des Morisques. Il est certain qu'il y eut de part et d'autre

(1) M. de la Force prétend qu'il prit par tête un écu de cinquante sols, et qu'il le rendit plus tard, lorsqu'il vit à quel état de misère les Espagnols avaient réduit les Morisques. (*Voyez* Mémoires, p. 10 et 303.) Je ne pense pas qu'il y eût des écus espagnols de cinquante sols ; dix réales valaient 8 fr. 53 c. M. de la Force fut accusé d'exaction, et n'a pas pris grande peine à se justifier.

des désordres que l'on excusera plus facilement d'un côté que de l'autre. A Marseille, où l'on avait commencé par de mauvais traitemens, on finit par des actes d'une charité peut-être intéressée, mais louable; les hôpitaux étaient encombrés, les riches Morisques étaient partis, le receveur des cotisations s'était enfui avec l'argent des pauvres, les Marseillais prêtèrent des navires, et renvoyèrent *gratis* tout ce qui restait chez eux. Il en aborda en Italie, en Turquie, en Afrique. La France n'en garda pas un seul. Au mois de novembre elle s'était débarrassée de tous ces hôtes incommodes qu'elle aurait si avantageusement transformés en colons, et auxquels, il faut l'avouer, elle devait plus qu'elle ne leur donna.

CHAPITRE XIX.

Recherche et expulsion des Morisques de tout le royaume d'Espagne.

(1610–1614.)

Diverses exemptions accordées soit à des populations entières, soit à des classes d'individus, étaient devenues la source d'abus nombreux, surtout les dernières. A chaque édit particulier, le roi avait toujours réservé les droits des Morisques assimilés aux vieux chrétiens, des Turcs convertis et des prêtres, ce qui donnait lieu à quantité de procès ; dans une circulaire du 9 février 1610, adressée à tous les évêques et gouverneurs du royaume, il modifia cette exemption en la restreignant aux seuls Morisques de bonnes mœurs et religion reconnus tels par les prélats (1), ce qui occasionna encore plus d'embar-

(1) En Aragon, le vice-roi fut chargé, à l'exclusion des prélats, de délivrer des certificats de religion.

ras. Le comte de Salazar, que l'on avait chargé de suivre et trancher ces procès, trafiqua honteusement de ses pouvoirs. On le surnomma le maître-d'hôtel des Morisques. Le maître-d'hôtel s'enrichissait à héberger ses hôtes, il n'était pas pressé de les chasser. Pour mettre fin non au scandale, mais aux débats personnels qui se prolongeaient trop, le roi restreignit une seconde fois l'exemption; il n'en laissa plus jouir que les Turcs convertis et les prêtres. Aux Morisques de bonne vie et religion, il accorda, par grâce spéciale, moins qu'il n'avait accordé aux premiers expulsés; il ne leur permit d'emporter que la moitié de leurs biens-meubles; à la vérité, il leur permit d'emporter cette moitié en quelque nature qu'elle fût, même en or, argent ou bijoux. L'autre moitié était confisquée au profit du fisc royal. L'édit parut le 22 mars 1611, et les recherches commencèrent à être faites dans toute l'Espagne avec rigueur. Elles durèrent jusqu'en mai 1613 (1). On peut évaluer de vingt à trente mille le nombre des individus qu'elles firent découvrir. A Valence on en trouva six mille; la plupart étaient des enfans que des personnes pieuses, la vice-reine en tête, avaient ou volés ou achetés à leurs parens, afin de les élever dans le christianisme. Suivant une

(1) Pour ce qui concerne ces recherches, consultez Guadalajara, *Prodicion y destierro de los Moriscos de Castilla, hasta el valle de Ricote, etc.*, Pamplona, 1614, in-4°.

déclaration du roi (1), ces enfans étaient libres. Le marquis de Caracena, qui partageait le zèle chrétien de la vice-reine, son épouse, demandait qu'on gardât ceux qui avaient moins de douze ans; l'archevêque s'y opposa, et, caprice bizarre, il les fit rebaptiser sous condition avant de les envoyer dans les pays habités par les musulmans. Il voulait en faire autant pour tous les Morisques adultes, sans excepter les prêtres et les moines, mais ceux-ci le menacèrent de recourir à la cour de Rome s'il insistait. L'unique raison qu'allégua don Juan de Ribera pour ne pas conserver cette poignée d'enfans, la raison qui l'emporta dans les conseils du roi sur les prières du marquis de Caracena, donne une bien pauvre idée de l'archevêque et des ministres qui l'écoutèrent; il craignait, disait-il, qu'en conservant quelques Morisques libres, leur race vînt bientôt à couvrir l'Espagne, et qu'il fallût recommencer l'expulsion. Quel acharnement! quelle imbécillité! à quelles conséquences impies entraînent les passions religieuses, lorsque la charité ne les inspire ou ne les modère pas! On ne voulait plus que des Morisques esclaves. Le 25 mai 1611, sentence d'esclavage fut portée contre tous ceux qui se rencontreraient sur les terres du royaume de Valence.

Enfin l'expulsion de deux petites populations isolées que l'on avait exceptées même dans l'édit du

(1) 30 avril 1610.

22 mars 1611, compléta la série de ces mesures dévastatrices. Aux mois d'avril et de mai 1612, le comte de Salazar chassa les onze cents Morisques du campo de Calatrava, qui possédaient, depuis le temps d'Isabelle, des priviléges de vieux chrétiens (1); au mois de décembre 1613 et en janvier 1614, il en chassa deux mille cinq cents qui habitaient le val de Ricote, dans le royaume de Murcie (2); c'étaient les derniers. Ils montrèrent d'abord quelqu'envie de faire résistance. Ils ne pouvaient se résoudre à quitter leur beau pays. Des menaces ils passèrent aux supplications; ils s'avancèrent en procession à la rencontre du comte de Salazar, traînant leurs vêtemens dans la poussière, jetant de la cendre sur leurs cheveux; rien n'effraya, rien ne toucha le comte; il n'épargna que les enfans au berceau, les vieillards décrépits et les impotens. L'amour de la patrie décida presque toutes les jeunes filles du val de Ricote à épouser des Espagnols, afin de rester en Espagne; des époux se séparèrent, et entrèrent dans des couvens. D'autres prirent là, comme ailleurs, le parti de chercher un asile dans les montagnes; ils y finirent leur existence misérablement; mais la vue du toit

(1) Ils habitaient cinq bourgs près la Guadiana; à savoir: Almagro, Villarubia de los Ojos, Daymiel, Aldea del Rey et Bolanos.

(2) Cette expulsion comprit les Morisques répartis dans vingt-quatre villes, bourgs ou villages. (*Voyez* Bleda, *Coronica*, p. 1058 et suiv.)

sous lequel ils avaient passé quelques jours heureux les consolait au milieu de toutes les souffrances du proscrit.

Il est absolument impossible de se prononcer entre les auteurs qui font varier de deux cent soixante-dix mille à un million le nombre des Morisques expulsés. Un million est peut-être beaucoup, mais deux cent soixante-dix mille est certainement trop peu. S'il fallait poser un chiffre, nous pensons que celui de six cent mille serait assez voisin du véritable (1).

(1) Llorente dit un million, Escolano et Guadalajara six cent mille, Bleda cinq cent mille, Salazar Mendoza trois cent dix mille, et Fonseca deux cent soixante-dix mille; mais peut-être ce dernier n'entend-il parler que des Morisques de Castille.

Voici les élémens précis, mais incomplets, que l'on a pu recueillir :

Première expulsion :	Valence.	150,000
	Andalousie.	80,000
	Aragon.	64,000
	Catalogne.	44,000
	Castille.	82,127
	Murcie.	6,552
	Calatrava.	1,100
	Val Ricote.	2,500
Seconde expulsion :	Valence.	6,000
	Castille.	17,317
	Total. . . .	453,596

Mais pour calculer ce que l'Espagne perdit alors d'habitans, il faudrait en outre savoir ce qu'il périt de Morisques par le fer, le feu et la faim, et combien s'étaient enfuis avant l'expulsion.

CHAPITRE XX.

Conclusion.

En Espagne, les Morisques avaient été persécutés sous le prétexte de la religion ; ce fut leur religion qui, dans les pays musulmans, les exposa aux outrages, en conduisit quelques-uns au martyre. On les persécutait pour ce motif principalement dans le royaume de Fez (1) ; dans les autres Etats, on se contentait de les gêner ; à Alger, où l'on ne contraignit aucun d'eux d'embrasser l'islamisme, il se trouvait beaucoup de bons chrétiens qui cependant ne pouvaient supporter leur condition (2) ; ils rentraient en Espagne, où des personnes religieuses

(1) *Voyez*, aux Pièces justificatives, n° IX et n° XI, le titre de l'ouvrage de Thomas de los Angeles.

(2) *Voyez* Guadalajara, *Prodicion*, p. 77 ; Escolano, *Decadas*, t. 2, col. 1989.

les recueillaient ; mais d'autres personnes religieuses à leur manière les dénonçaient, et les ordres du roi étaient si précis que pas un ne put échapper à la proscription (1). Les galères attendaient ces fidèles disciples de l'Évangile. Quand on ne les envoyait pas aux galères, on les faisait passer en Italie ; là ils retrouvaient ou les édits d'expulsion (2) ou les préventions du peuple ; ils retournaient alors forcément à Tunis, à Alger, en Turquie. Outre la religion, une autre cause les fit voir d'un mauvais œil dans la régence d'Alger ; ils étaient supérieurs aux barbaresques pour l'industrie et le commerce ; ils avaient apporté leurs admirables procédés d'agriculture, leur système d'exploitation des mines, des étangs, des cannes à sucres, leurs méthodes d'irrigation, l'industrie des tissus de laine et de soie (3) ; ils acca-

(1) *Voyez* Bleda, *Coronica,* p. 1021 et suiv., et dans Guadalajara, *Prodicion,* p. 42, 45, 46 et 56 ; les ordonnances des 29 septembre 1611, 22 septembre 1612, 16 janvier et 26 octobre 1613.

(2) 25 mai 1611. Edit pour les chasser de Rome. (Bleda, *Coronica,* p. 1023).

(3) Nous avons retrouvé dans l'aghlalick de Bone, où beaucoup de Morisques s'établirent, cette belle race de moutons qui fut amenée d'Angleterre en Espagne par Catherine de Lancastre. On disait de Catherine que jamais reine de Castille n'avait apporté meilleur dot, quoiqu'elle n'eût pas eu un denier comptant, car on lui devait *les moutons et la paix.*

paraient, comme ils l'avaient fait en Espagne, tous les métiers lucratifs, et tout métier devenait lucratif lorsqu'il était exercé par eux; cela excita la jalousie des Juifs, des Maures, des Arabes même. A Cherchell on les chassa; ils s'établirent un peu plus loin, on les chassa encore; on finit par les massacrer. A Alger, en l'année 1612, une sécheresse ayant causé la disette, il y eut une émeute contre les Morisques; le divan leur ordonna de sortir de la ville sous trois jours, et le troisième jour, 4 mai, les pauvres et les malades, qui ne savaient où aller, furent tous égorgés par la populace (1). Ceux qui obéirent aux ordres du divan, se retirèrent dans la régence de Tunis; on les y recevait avec faveur; peut-être doit-on attribuer en partie à leur influence les progrès que les Tunisiens ont fait dans la civilisation par-dessus les autres barbaresques. En Turquie, on leur trouvait quelque chose d'européen qui déplaisait, quelque chose de chrétien, disait-on; cela n'empêcha pas que, n'eût été l'intervention de l'ambassadeur de France, ils auraient chassé les chrétiens de Péra, d'où ils chassèrent les Juifs, le 7 décembre 1612 (2). Tous les Morisques réfugiés en Turquie, à Constantinople et Salonique, étaient animés d'une haine terrible contre les Espagnols; leurs talens, leur connaissance du pays les ren-

(1) *Mercure de France*, année 1612, p. 9.

(2) *Mercure*, ann. 1612, p. 18.

daient fort à craindre. Il y en eut qui prirent du service sur les galères ottomanes, et firent beaucoup de mal; l'un d'eux, Amurath-Bayoli, natif d'Albacète de la Manche, devint célèbre. Il fut pris sur les côtes de Sicile, le 21 octobre 1623, commandant dix galères du grand-seigneur et quatre mille hommes de débarquement qu'il allait jeter dans le val de Noto. Jusqu'à ce que la génération des Morisques espagnols eut été moissonnée par le temps, la piraterie se fit dans la Méditerranée avec un redoublement de vigueur. Arraez-Blanquillo désola pendant dix ans les côtes d'Espagne; il tomba entre le mains de ses ennemis, l'année 1623, en même temps à peu près qu'un autre Morisque, son émule, Arraez-Ahmed-Abou-Ali. Abou-Ali avait été charbonnier de son métier; il vivait paisiblement à Osuna, dans l'intérieur des terres, et voilà comment la persécution transforme les hommes; d'un pauvre charbonnier elle fait un marin terrible. Salé, ce nid de pirates si connu, était peuplé presque entièrement de Morisques; il en sortit, en 1624, trois galiotes que commandait un cordonnier de Ciudad-Réal, Amurath-Quibir-Guadiano; elles ravagèrent toutes les côtes d'Italie avant d'être capturées près de Reggio. Ces exemples, ramassés dans des livres où ils se trouvent par hasard, prouvent que si les Morisques étaient dangereux en Espagne, ils l'étaient bien plus hors de l'Espagne; à ne considérer la question que de ce côté-là, on ne relâche pas

sans folie les prisonniers pendant la guerre; mais les maux qu'ils causèrent par eux-mêmes ne peuvent se comparer à ceux que produisit leur absence.

L'Espagne a toujours manqué de population, manqué surtout de laboureurs et de laboureurs industrieux; elle ne remplaça jamais ceux qu'elle avait chassés. Dans le royaume de Valence, la famine se fit sentir en 1610; elle y aurait été affreuse, si le duc de Gandia, vice-roi de Sardaigne, n'eût mis une extrême activité, une extrême générosité à se procurer des blés, qu'il y envoya. Quelques seigneurs gagnèrent, dit-on, à l'expulsion de leurs vassaux, mais on n'explique pas comment (1). On sait, par exemple, que le duc de Lerma et sa famille y gagnèrent beaucoup, parce qu'ils s'approprièrent une partie du produit de la vente des maisons des Morisques (2). Il y eut dix-huit seigneurs, et des plus considérables, auxquels on fut obligé de donner des pensions ali-

(1) Ces seigneurs furent don Luis Ferrer de Proxida, seigneur de Quart; Fabian Eslave Cucalon, seigneur de Carcer et Carrica; le comte de Concentayna, seigneur de Muro; et Galceran Carroz, seigneur de Toga. (Voyez *Pragmaticas de Valencia*, année 1614; ordonnance du 9 juin 1614.)

(2) Watson, t. 2, p. 171. — Le duc de Lerma reçut 250,000 ducats; le duc d'Uzèda, son fils, 100,000; le comte de Lemos, son gendre, 100,000, et la comtesse de Lemos, sa fille, 50,000.

mentaires; on diminua le cens que payaient quarante-neuf seigneurs terriers et trois couvens. Malgré cela, les plaintes de tant de gens ruinés, plaintes bien légitimes, car on les avait frustrés de tout ce qu'on leur avait promis, entre autres des propriétés immobilières des Morisques, ne cessèrent de s'élever contre les auteurs de l'expulsion; l'archevêque don Juan de Ribera en mourut de chagrin. On voulut étouffer les plaintes sous le fanatisme religieux : la ville de Valence décréta que l'expulsion serait célébrée chaque année par une procession commémorative; mais il fallut que l'archevêque fît une fondation de rentes pour payer les prêtres qui assisteraient à cette procession. Tout ce qu'une bonne administration peut offrir d'avantages à des colons fut offert par le marquis de Caracena aux laboureurs qu'il désirait attirer dans les villages déserts. Réduction des cens, exemption de la loi qui rendait le vassal solidaire de son seigneur, suppression des corvées, remise de dettes (1), tout cela ne produisit que peu d'effet. Les cultivateurs n'arrivaient qu'en petit nombre; on ne les retint qu'en se hâtant de leur faire faire quelques dépenses d'installation, et en établissant, par la défense de revendre, une espèce de main-morte. A la longue, il est vrai, le royaume de Valence s'est repeuplé; aujourd'hui, c'est le plus riche de l'Espagne.

(1) *Pragm. Val.*, 20 novembre 1609, 27 novembre 1610, 15 avril et 9 juin 1614.

A quoi cela tient-il? à son climat; à ce que les magnifiques travaux que les Mores avaient exécutés pour le fertiliser encore davantage, étaient restés entiers, et qu'on pouvait les utiliser facilement. Il en est de même dans le royaume de Grenade; plusieurs industries en ont disparu, celle des sucres en particulier (1): la prospérité agricole n'y approche pas de ce qu'elle était autrefois; mais ces pays se distinguent en Espagne comme les oasis dans le désert. En Aragon, dans certaines parties de la Castille, partout où les Morisques avaient créé des champs féconds, domptant la nature à force d'art et de patience, partout où il était nécessaire, pour entretenir leurs ouvrages, d'imiter leurs efforts, que trouve-t-on? des ruines, les traces mélancoliques de la main de l'homme au milieu de pays inhabités. Sur la carte d'Espagne, en mille endroits est inscrit ce funeste mot, *despoblado;* en mille endroits la nature sauvage a repris la place des cultures. Etudiez la direction des despoblados, et consultez les registres des commissaires de l'expulsion, vous verrez presque toujours que les familles morisques couvraient ces solitudes. Leur patrimoine abandonné

(1) Elle y reparaît aujourd'hui, mais elle est loin de s'étendre aussi loin qu'elle allait jadis. Suivant le rapport de M. Ramon de la Sagra, les sucreries actuellement établies dans le royaume de Grenade sont concentrées entre Motril et Velez-Malaga, tandis que l'on voit des vestiges d'usines morisques d'Almeria jusqu'à Marbella.

forma le domaine des voleurs, qui établirent avec une sorte de sécurité leurs correspondances effrontées à travers toute l'Espagne. Le brigandage s'organisa comme une profession ordinaire; et la contrebande, sa compagne, leva le front avec autant d'audace, autant de succès. Les gentilshommes dont les forteresses féodales avaient été renversées, qui ne possédaient plus les moyens de se défendre dans leur état de dispersion, se concentrèrent dans les villes; les laboureurs, dénués de protection, subirent l'oppression des brigands ou leur vendirent leur complicité; les classes industrieuses souffrirent peut-être encore plus de ces désastreuses innovations. Agriculture, industrie, commerce, finances, tout se désorganisa, tout périt, et le déclin se trouva soudainement arrivé pour la monarchie des Espagnes, quand elle possédait plus d'élémens matériels de prospérité qu'elle n'en avait eu jamais.

L'abaissement subit de la puissance espagnole provint certainement, en très-grande partie, de l'expulsion des Morisques, et l'expulsion était la conséquence nécessaire du système qui prévalait en Espagne depuis huit siècles. Lorsqu'il n'eut plus d'objet, ce système continua d'être appliqué dans toutes les branches du gouvernement, parce qu'il était entré dans les mœurs de la nation, et il maintint l'Espagne dans l'état d'abaissement d'où les princes de la maison de Bourbon, Philippe V et Charles III surtout, essayèrent en vain de la tirer. Le peuple

espagnol fut plus fort que ses nouveaux maîtres; il finit par leur donner son esprit au lieu de recevoir le leur. Plus tard, de nos jours, en changeant brusquement sa politique sociale, en prenant une route opposée à celle qu'il avait jusqu'alors suivie, ce peuple a porté les mêmes passions haineuses et intolérantes dans le travail qu'il a appelé celui de la régénération, comme il avait appelé l'autre celui de la restauration. Dans l'un comme dans l'autre, l'instinct de la destruction, le goût de la proscription se sont révélés de la manière la plus triste pour les destructeurs et les proscripteurs eux-mêmes.

La tâche la plus redoutable que la Providence puisse imposer à un peuple, est la conquête d'un autre peuple; c'est aussi la plus noble, la plus belle, lorsqu'elle est bien comprise. Si le peuple conquérant s'applique à élever jusqu'à lui le peuple conquis; s'il le regarde comme son pupille; s'il le traite avec charité, patience, générosité; s'il sait le subjuguer par des bienfaits, après l'avoir vaincu par la force; s'il lui prouve la supériorité morale de la civilisation sur la barbarie, quand il lui a fait reconnaître sa supériorité matérielle, il s'élève lui-même, il développe ses qualités, il marche vers la vraie grandeur, il atteint la puissance durable : mais s'il voit toujours des ennemis dans les vaincus, il dégrade son caractère et s'affaiblit en avançant, car chaque province gagnée devient un embarras de plus, lorsqu'il faut en surveiller les habitans; une cause d'épuisement,

lorsque l'on veut les remplacer. De toutes les nations du globe, la nation espagnole a le moins bien accompli cette rude tâche, que la Providence lui a départie plusieurs fois. Chez elle, en Amérique, elle n'a su que faire disparaître les races; elle ne se les est jamais assimilées : cela tient à ce qu'elle a poussé plus loin qu'aucune autre l'orgueil et l'intolérance de la civilisation; intolérance aussi vive, aussi active, remarquons-le bien, aussi redoutable et peut-être plus funeste que l'intolérance religieuse. Pour les Mores comme pour les Indiens, les Espagnols n'eurent jamais que mépris; jamais ils ne les connurent, ils ne voulurent jamais les connaître (1); ils les regardèrent toujours comme un peuple barbare, pervers et bas, comme un de ces peuples auxquels on ne doit rien, pas même l'observation de la foi jurée; ils ne se croyaient pas tenus à leur appliquer le droit des gens. En outre, à l'égard des Mores, ils étaient dirigés, excités par un désir de vengeance qu'ils ont franchement avoué, invoquant pour se justifier la loi du talion. La société, il est vrai, s'est réservé le droit d'appliquer la loi du talion, que l'Evangile a définitivement abolie entre les familles et les individus; mais elle ne se l'est réservée que dans son régime intérieur. Cette loi, rude et imparfait instrument d'institutions encore dans l'enfance, n'a pas aujourd'hui et n'avait, dès le

(1) *Voyez* Pièces justificatives, n° X.

moyen-âge, de peuple à peuple, de race à race, ni le caractère de l'humanité ni celui de la raison. Un vaste plan de représailles n'est qu'un entassement systématique d'iniquités improductives autant que cruelles. On frappe l'innocent en haine d'un coupable réel ou supposé ; on détruit une génération par ressentiment pour les injures mal connues et mal comprises qu'une autre génération aurait faites. Lorsque ces représailles sont appliquées par des peuples chrétiens à des nations infidèles, le sacrilége se joint à la barbarie, puisque les préceptes fondamentaux de la loi évangélique, toute de pardon, de douceur et de patience, sont outrageusement violés par les dépositaires d'une autorité dont le titre au respect de tous est qu'elle émane de Dieu. Lorsque ces représailles sont appliquées, par des peuples avancés dans la civilisation, à des tribus voisines de l'enfance des sociétés, les premiers abdiquent la supériorité de leur intelligence, et, se ravalant au niveau des peuplades qu'ils prétendent punir, subissent, par l'explosion dans leur propre sein de passions brutales, la peine de l'injure qu'ils viennent de faire à la civilisation ainsi qu'à la religion. L'exemple de ce qui advint dans les deux hémisphères aux conquérans espagnols, mérite, nous le répétons, d'être médité comme une leçon dont la portée n'est pas étrangère à notre époque, n'est plus étrangère à notre nation.

Mais les hommes qui ont, depuis le règne de Ferdinand-le-Grand jusqu'à celui de Philippe III, dirigé

le timon des affaires en Espagne, trouvent, pour chacun d'eux à part, une certaine excuse personnelle dans la généralité et la violence des préjugés de leurs compatriotes. Beaucoup de ces monarques ont reconnu quelles conséquences sortiraient de la marche tortueuse, inhumaine, que les passions du vulgaire voulaient leur imposer. Quelques-uns, en bien petit nombre, ont dompté presque complètement, et dans leur cœur et dans les cœurs de leurs sujets, les sentimens d'aversion, de haine que l'éducation y avait mis. Quelques-autres ont lutté ; quelques-autres ont opposé aux demandes éhontées de la rapacité fiscale, aux sophismes cauteleux de l'esprit persécuteur, leurs propres instincts d'honneur et de charité. Beaucoup enfin connivèrent volontiers avec les plus éclairés de leurs ministres et avec presque toute leur noblesse, aux ménagemens par lesquels l'exécution des mesures les plus dures et destructives était éludée ou modifiée ; mais la plupart finirent par céder au torrent, et leur mémoire demeure tachée par des actes contre lesquels protestait leur raison. Plaignons-les, sans essayer toutefois de renverser, en ce qui les concerne, la sentence de la postérité ; en les excusant, ne cherchons pas à les justifier. Que, par leur exemple, les gouvernemens apprennent à mépriser les clameurs populaires, à se raidir contre les exigences des opinions outrées et superficielles, à se défier des succès de la force, à mettre la conscience, le respect des engagemens, des droits, au-

dessus des semblances de l'intérêt, au-dessus de l'intérêt même ; à étendre également leur protection et leur amour sur tous ceux que domine ou doit dominer leur autorité paternelle ; à conserver toujours sur la multitude cette supériorité de sang-froid, d'équité, de sérénité, de bienveillance chrétienne qui rend bienfaisantes et sacrées les prérogatives du pouvoir souverain !

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° I (*page* 52).

Lettre d'Aben-Aboo, adressée au muphti de Constantinople.

(Traduite sur la minute, par Alonso del Castillo.)

« Louanges à Dieu de la part de son serviteur, qui a foi en lui et qui vit par sa puissance.

« Le guerrier de Dieu, le gouverneur des croyans, le bouclier de la foi, le fléau des hérétiques, l'exterminateur des rebelles révoltés contre Dieu, Muley-Aben-Aboo,

« Au protecteur des Andalous (que Dieu l'aide et le fasse victorieux par la force de son bras, car c'est lui qui peut quand il veut), à notre ami, que nous chérissons spécialement, au seigneur grand, honorable, généreux, magnifique, élevé en autorité, juste, aumônieux, craignant Dieu (que Dieu lui accorde la félicité du pardon); ensuite de cela, que le salut du Dieu universel qui comprend tout, soit sur Votre Grandeur, avec sa grâce et sa bénédiction abondante.

« Frère et ami très-estimé, nous connaissons votre noblesse et votre générosité; nous savons que votre compassion envers les malheureux abattus et délaissés vous fait toujours demander de nos nouvelles, et que vous prenez une part douloureuse à l'état de misère et de danger où

nous ont mis ces chrétiens. Le sultan sublime et puissant nous a aussi fait tenir une lettre scellée de son sceau, nous promettant de nous envoyer avec sa flotte de nombreux renforts et tout ce qu'il nous faut pour défendre ce pays. Comme nous sommes plongés dans la tribulation par ces méchans, nous avons recours de nouveau à la sublime et puissante Porte. Nous vous demandons de nous secourir, et la victoire nous sera apportée par votre main. Secourez-nous donc, le Dieu très-haut vous secourra contre toutes les nations. Que Votre Seigneurie informe le Sultan puissant de l'état où est la guerre que nous soutenons aujourd'hui avec une très-grande peine. Dites à Sa Hautesse que, si elle daigne nous favoriser, il est nécessaire qu'elle se hâte, de peur que nous ne périssions, parce que deux armées formidables marchent contre nous et vont nous attaquer de deux côtés. Si nous nous perdons, il sera demandé compte de nous à Sa Hautesse, et le jour de la résurrection, la sentence du jugement sera portée pour l'éternité. Nous pourrions nous étendre sur ce sujet, mais l'homme n'a plus ni force ni courage pour parler, c'est pourquoi je cesse.

« Le salut de Dieu, sa grâce et sa bénédiction vous accompagnent.

« Ecrite le mardi, onzième jour de la lune de schaban la respectée, de l'année 977 (18 janvier 1570). »

Suscription : « Qu'elle soit remise au seigneur élevé, le vicaire et le grand-conseiller de Stamboul, qui est sous la protection de Dieu. »

(Marmol, t. 2, p. 263 et suiv.)

Nota. — La date de cette lettre est fausse ; le 18 janvier 1570 tombait un mercredi. Je suppose que la lettre a été écrite le mardi 3 schaban (10 janvier).

Lettre du secrétaire du roi d'Alger.

(Traduite sur l'original, par Alonso del Castillo.)

« Au nom du Dieu puissant et miséricordieux. Que Dieu protége l'État élevé, accompli, généreux, fortuné du roi Mohammed-Abdallah-Aben-Aboo.

« Le salut de Dieu, sa grâce et sa bénédiction soient sur vous. Nous vous faisons savoir que nous avons reçu votre message relatif aux affaires de votre État et aux ennemis de notre loi, et nous avons entendu ce que vous dites qu'a dit le seigneur d'Espagne qu'il vous exterminera, mais c'est nous qui l'exterminerons, avec l'aide de Dieu. Pour cela nous vous envoyons les armes, les escopettes, la poudre et le plomb que vous voyez; en quoi nous faisons pour le moment tout ce que nos moyens nous permettent. Quant à ce que vous dites que nous ne vous avons pas secourus, parce que nos villes sont faibles et privées de soldats, je jure par Dieu que je n'ai jamais entendu parler de pareille chose; au contraire, nous voulons vous secourir à cause du grand amour que nous vous portons et que vous porte le roi (Dieu le fasse prospérer); ne craignez donc pas. Le roi a été obligé de marcher contre les villes du royaume de Tunis, mais il n'est pas parti sans expédier une galiote sur les côtes de Turquie, et par elle un messager qui rendra compte de votre état à la sublime Porte du sultan (que Dieu la fasse prospérer). Notre roi (que Dieu lui conserve sa puissance), dès qu'il aura fini cette expédition, partira pour votre pays, si Dieu le lui permet. Nous avons appris qu'il a rencontré le roi de Tunis devant une ville qui se nomme *Bescha*, et qu'il l'en a chassé. Dieu a donné la victoire à notre roi, qui a rompu l'armée de Tunis et lui a fait perdre deux mille

hommes. Le roi de Tunis s'est enfui avec deux cents cavaliers, et notre roi est entré à Tunis. Bientôt il reviendra ici. Aussitôt il enverra pour vous secourir la flotte qui redescend à votre intention; le tout sous la volonté de Dieu. On nous a dit que vous avez fait prisonnier le fils du marquis. S'il en est ainsi, envoyez-le au roi, et avec lui quelqu'autre chose. Envoyez-le avant que le roi soit de retour, je le lui présenterai le jour qu'il arrivera, et je lui dirai : «Voilà le cadeau que vous fait le roi de l'Andalousie.» Par ce moyen, j'augmenterai le désir qu'il a de vous secourir, car aujourd'hui vous ne formez plus qu'un corps avec nous. Je vous recommande, au nom de Dieu, d'agir ainsi; ce que je vous dis est la vérité, et je vous le certifie. Le reste vous sera expliqué par Cacim, notre ami et notre serviteur. N'écoutez pas les rapports du vulgaire, faites ce que Cacim vous dira de faire. Voilà ce que nous avons à vous apprendre. Que Dieu vous donne l'intelligence pour le bien. Le salut, la grâce et la bénédiction de Dieu soient sur Votre Altesse. »

« Celui qui a besoin de l'aide de Dieu, le secrétaire de notre seigneur le roi (que Dieu le fasse prospérer). »

Sans date. — Scellée du sceau d'Aluch-Ali.

Suscription : « Dieu garde le gouverneur grand, élevé, respecté, Mohammed-Abdallah-Aben-Aboo. »

N° II (*page* 78).

Le siége de Galera a fourni à un auteur anonyme le sujet d'une composition dans le bon style des *romances*. Comme les morceaux de ce genre qui se rapportent aux Morisques sont au nombre de deux seulement, et n'ont pas été insérés dans les *Romanceros*, nous croyons bien faire de les rapporter ici. Nous les extrayons tous deux des *Guerras civiles*, t. 2. Le premier surtout serait intéressant, s'il était réellement traduit de l'arabe, comme l'affirme Ginez Perez de Hita.

SURPRISE DE GRENADE, PAR FARAX-ABEN-FARAX.

(25 décembre 1569.)

« Estas coplas se cantaron en arabigo al son de un añafil y por sacarles dèl à su medida, que es cosa muy difficultosa, no van tan buenas como pudieran ir. »

Muy tarde viniste Zaide,
Trujiste pocos y venis tarde.

Si tu, buen Zaide, vinieras,
Como estaba prometido,
Fueràs muy bien recebido
Y alojadas tus banderas.

Mucho tardò Reduan
Para hacer el alarde
Con que sirve a su Alcoran;
Y asi con este desman
Trujiste pocos y venis tarde.

Aguardandote estuvimos
La noche de Navidad,
Confiando en tu verdad;
Mas nunca, triste, te vimos.

Tus esperanzas se van,
No porque seas cobarde
Tu, ni los de Soliman;
Mas, valiente capitan,
Pocos sois y venis tarde.

Grande fuè vuestra tardanza
En acudir al Alhambra,
Do habia de ser la zambra,
Llena de toda esperanza:

Y pues os tardàsteis, Zaide,
Volved, y Mahoma os guarde,
Porque nos dice el alcaide,
Que sois pocos, y venis tarde.

« Ces couplets furent chantés en arabe, au son d'un añafil, et pour conserver leur mesure en les traduisant, chose très-difficile, je les ai peut-être gâtés. »

Tu viens trop tard, Zayde; vous êtes peu et vous venez trop tard.

Brave Zayde, si tu étais venu comme tu l'avais promis, nous t'aurions bien reçu, toi et tes compagnons d'armes; Redouan a trop tardé à rassembler sa troupe, aussi vous êtes peu et vous venez trop tard.

Nous fiant à ta parole, nous t'attendions la nuit de Noël; mais, malheureux, nous ne t'avons pas vu; tes espérances s'enfuient, non que nous t'accusions de lâcheté, toi ni ceux de Soliman, mais, ô vaillant capitaine, vous êtes peu et vous venez trop tard.

Oh! vous avez par trop tardé à vous rendre à l'Alhambra, où nous devions faire la zambra pleine d'espérance; puisque vous avez tant tardé, Zayde, retournez-vous-en, et que Mahomet vous protége, car l'alcaïde nous avertit que vous êtes peu et vous venez trop tard.

SIÉGE DE GALERA.

Mastredaxes marineros
De Huescar y otro lugar
Han armado una galera
Que no la hay tal en la mar.

No tiene velas ni remos
Y navega y hace mal.
El castillo de la popa
Tiene muy bien que mirar;
La carena es una peña
Muy fuerte para espantar,
Quien supo galafatarla
Bien sabe galafatar.
No lleva estopa ni brea
Y el agua no puede entrar
Sino por escotillon
Hecho à costa principal.
Marinero que la rige
Sarracino es natural
Criado acà en nuestra España
Por su mal y nuestro mal,
Abenhozmin ha por nombre
Y es hombre de gran caudal;
Confiado en su galera
Va diciendo este cantar:
« Galera, la mi galera,
Dios te me guarde de mal,
De los peligros del mundo
Y del principe don Juan,
Y de su gente española
Que te viene à conquistar;
Si deste golfo me sacas
Delante pienso pasar
A la vuelta de Toledo.
Madrid y el Escorial,
El Pardo y Aranjues
Los presumo visitar
Y llegar à las Asturias
Do otra vez pudo llegar
Abenhozmin mi pasado
Que vino de allende el mar
Y poseyò las Españas
Casi mil años ò mas. »
Estas palabras diciendo
La galera fuè à encallar;

No puede ir adelante
Ni puede volver atras.
Cristianos la rodearon
Para haberla de tomar;
Toda es gente belicosa
Y con ellos el gran don Juan.
Comienzan de combatirla
Y ella quiere pelear
Sin darse à ningun partido,
Antes quiere alli acabar.
Fuertemente la combate
El de Austria sin la dejar;
Con cañones reforzados
Comienza a cañonear;
Poco vale combatirla,
Que es fuerte para espantar,
Hasta que le arrojan dentro
Polvora, fuego, alquitran
Con que la dan cruda guerra
Y al fin la hacen volar:
Asi acabo esta galera
Sin poder mas navegar.

Des charpentiers mariniers de Huescar et autres lieux ont armé une galère, il n'y en a telle sur mer. Elle n'a ni voiles ni rames et elle navigue et elle ravage; son château de poupe est bien fait pour qu'on le regarde; la carène est un rocher formidable, celui qui sut la calfater était un savant calfat; elle n'a étoupes ni brai, et pourtant l'eau n'y peut entrer, si ce n'est par une écoutille faite avec rare dépense. Le capitaine qui la commande est Sarrasin de lignage, mais élevé dans notre Espagne pour son malheur et notre mal; il se nomme *Abenhozmin,* et c'est un homme de valeur. Se confiant à sa galère, il va disant cette chanson :

« Galère, ma belle galère, que Dieu te garde de tout mal, des écueils de ces parages et du prince don Juan, et de son armée espagnole qui vient te conquérir. Si tu me tires de ce golfe, je compte aller plus avant du côté de Tolède. Madrid et l'Escurial, le Pardo et Aranjuez, j'espère bien les visiter et arriver aux Asturies, où jadis sut arriver Abenhozmin mon aïeul, qui vint de par delà les mers, et posséda les Espagnes peut-être mille ans ou plus. »

Pendant qu'il chantait ces paroles, sa galère s'est échouée. Elle ne peut aller de l'avant, elle ne peut pas reculer. Les chrétiens l'avaient entourée et voulaient s'en emparer. Ce sont tous gens belliqueux, et avec eux le grand don Juan. Ils commencent à l'attaquer, et elle de bien résister sans accepter aucune merci; elle préfère là périr. Don Juan d'Autriche bravement l'attaque sans désemparer; avec de la grosse artillerie il commence à la canonner, mais tout cela sert de peu, car elle est forte à faire reculer, tant qu'on n'y jette du salpêtre, de la poudre, mèche allumée, avec quoi l'on fait rude guerre, et à la fin elle a sauté. Ainsi finit cette galère, sans pouvoir plus naviguer.

A ces deux romances, qui ont trait directement aux Morisques, on peut joindre le suivant, qui raconte la mort de don Alonso de Aguilar, et l'on aura la série complète des pièces de vers inspirées à la muse populaire par les Mores depuis leur asservissement, du moins la série de celles qui ont été conservées :

Rio verde, rio verde,
Tinto vas en sangre viva:
Entre ti è Sierra Bermeja
Muriò gran caballeria;
Murieron duques y condes,
Señores de gran valia;
Alli muriò Urdiales,
Hombre de valor y estima.
Huyendo va Saavedra
Por una ladera arriba.
Tras èl iba un renegado
Que muy bien le conocia;
Con algazara muy grande
Desta manera decia:
« Date, date, Saavedra,
Que muy bien te conocia;
Bien te vide jugar cañas
En la plaza de Sevilla,
Y bien conoci a tus padres
Y tu muger doña Clara.
Siete años fui tu cautivo

Y me diste mala vida
Y ahora lo serás mio
O me costarà la vida. »
Saavedra que lo oyera
Como un leon revolvia.
Tiròle el Moro un cuadrillo
Y por alto hizo la via;
Saavedra con su lanza
Duramente le heria,
Cayò muerto el renegado
De aquella grande herida.
Cercaron à Saavedra
Mas de mil Moros que habia,
Hicieronle mil pedazos
Con saña que le tenian.
Don Alonso en este tiempo
Muy gran batalla hacia.
El caballo le habian muerto
Por muralla le tenia
Y arrimado à un gran peñon
Con valor se defendia.
Muchos Moros tiene muertos,
Pero poco le valia
Porque sobre èl cargan muchos
Y le dan grandes heridas
Tantas que cayò alli muerto
Entre la gente enemiga.
Tambien el conde de Ureña
Mal herido en demasia
Se sale de la batalla
Llevado por una guia
Que sabia bien la senda
Que de la Sierra salia;
Muchos Moros deja muertos
Por su grande valentia (*).
Tambien algunos se escapan

(*) Un romance, aujourd'hui perdu, reprochait au comte d'Urena sa conduite en cette occasion. Deux vers de ce romance ont été cités par les chroniqueurs :

¿ Decid, conde de Urena,
Don Alonso donde queda ?

Que al buen conde le seguian
Don Alonso quedo muerto
Recobrando nueva vida
Con una fama inmortal
De su esfuerzo y valentia.

« Rivière verte, rivière verte, tu es teinte de vif sang. Entre toi et les montagnes rouges périt grande chevalerie. Ducs et comtes y périrent, seigneurs de grande puissance; là mourut Urdiales, homme de valeur et renom. Saavedra s'en va fuyant par un sentier qui rampe sur la montagne; derrière lui court un renégat qui le connaissait bien, et poussant de grands cris, le renégat lui parle ainsi : Rends-toi, rends-toi Saavedra, car je t'ai reconnu. Souvent je t'ai vu jouer aux cannes sur la place de Séville; je connais ton père et ta mère, et ta femme doña Clara. Sept ans je fus ton captif, et tu me fis mener mauvaise vie. Maintenant tu vas être le mien, ou il m'en coûtera la vie. »

(*Variante.*) « Maintenant si Mahomet me vient en aide, tu vas devenir le mien, et je traiterai comme tu me traitais. »

« Saavedra, qui l'entendit, se retourna comme un lion. Le More lui tire une flèche, mais la flèche passe par dessus sa tête. Saavedra, d'un coup de lance, le blesse profondément, et de cette grande blessure le renégat tombe raide mort. Mais plus de mille Mores qui se trouvaient là entourèrent Saavedra, et dans la colère qui les animait ils le mirent en mille pièces. Don Alonso pendant ce temps bataillait vigoureusement. Ils lui ont tué son cheval; il s'en fait un rempart, et, adossé à une grosse roche, il se défend avec valeur. Combien de Mores il abat! mais cela ne l'aide guère, car ils le chargent en grand nombre et lui portent de terribles coups, tant qu'il tombe mort là au milieu des ennemis. Le comte de Ureña, lui aussi cruellement blessé, se tire de la mêlée, conduit par un guide qui connaît bien les sentiers par où l'on peut sortir de ces montagnes. Beaucoup de Mores couchés par terre sont les preuves de sa valeur. Quelques-uns des chrétiens s'échappent en suivant le brave comte. Don Alonso reste sur le champ de bataille sans vie, mais il en retrouve une meilleure, et laisse un immortel renom de valeur et de prouesses. »

N° III (*pag.* 86).

HISTOIRE DE TUZANI.

La nouvelle de la prise et de la destruction de Galera se répandit bientôt dans toute l'Espagne. Cet évènement jeta la consternation parmi les révoltés du royaume de Grenade, qui voyaient leurs espérances ruinées par la chute d'une place si importante, et par la mort de ses vaillans défenseurs. Mais celui d'entre les Morisques qui ressentit plus cruellement ce malheur, fut un chef du nom de *Maleh*. Aux causes qui lui rendaient sensible, comme à tous les musulmans espagnols, l'échec irréparable que venait de recevoir l'islamisme, se joignaient pour lui-même les pressentimens les plus sinistres, les appréhensions les plus cruelles.

A l'époque où l'armée espagnole investit Galera, une jeune personne, sœur de Maleh, se trouvait dans la ville, où elle avait été pour rendre visite à quelques dames, ses parentes. Maleha était extrêmement belle, et dans tout le royaume de Grenade on célébraït les charmes et les grâces de sa personne. Quinze Morisques, hommes et femmes, avaient pu seuls s'échapper au moment du sac de la ville, par un aquéduc souterrain qui conduisait à Galera les eaux d'une rivière voisine. Tous les autres habitans, sans exception d'âge ni de sexe, avaient été massacrés ou réduits en esclavage. Maleh apprit, à Purchena, ces terribles nouvelles. Maleha n'était pas au nombre des quinze fugitifs : elle avait donc été tuée ou bien elle était captive. Maleh, en proie à de mortelles angoisses, chercha un homme intelligent et sûr qu'il pût envoyer à Galera pour connaître le sort de Maleha.

Il y avait alors à Purchena un jeune Morisque appelé Tuzani, qui, depuis longues années, aimait tendrement Maleha et aspirait à devenir beau-frère de Maleh. Ce jeune

homme s'offrit d'aller à Galera et de rapporter des nouvelles certaines de Maleha. Il voulait, dans le cas où elle aurait été captive, se jeter aux pieds de don Juan, et le supplier de l'accepter pour esclave à la place de la belle Morisque, qui serait devenue libre. Puis, la rançon payée, il aurait épousé Maleha, et se serait retiré avec elle à Huescar ou à Murcie. Tuzani prit congé de Maleh, et, monté sur un vigoureux cheval, il suivit la route de Galera. Arrivé à Orce, il trouva la ville entièrement déserte. Il entra dans une maison qui lui était connue, y laissa son cheval enfermé avec de l'eau et du fourrage, puis il se remit en route, et arriva à Galera sur le minuit, par un temps pluvieux. Il fut étonné du grand nombre de cadavres contre lesquels il allait heurter à chaque pas. Toutes les rues étaient jonchées de morts et de décombres, et coupées par des traverses, circonstances qui changeaient entièrement l'aspect de la ville, et empêchaient le jeune Morisque de retrouver son chemin, quoiqu'il connût parfaitement la maison dans laquelle avait logé Maleha. Il se décida à attendre le jour pour continuer sa marche, s'appuya contre un retranchement, et demeura dans cette position tout le reste de la nuit. Son esprit était dans une agitation extrême; et les cris plaintifs des chiens et des autres animaux qui semblaient pleurer leurs maîtres, jetaient dans son âme une douloureuse impression de terreur. A la pointe du jour, Tuzani monta sur un point élevé d'où il put se reconnaître. Il découvrit de là le camp espagnol, et en remarqua la grandeur. Il s'orienta ensuite, et aperçut la maison où devait se trouver Maleha. En entrant dans une cour, il vit des cadavres de Morisques, et à quelques pas plus loin les corps de plusieurs femmes, parmi lesquelles il reconnut bientôt sa chère Maleha. La mort de la charmante Morisque remontait à trois jours, et cependant cette jeune femme n'avait encore rien perdu de sa beauté; seulement une pâleur extrême répandue sur son

visage attestait que tout le sang s'était écoulé par les blessures. Maleha était en chemise, ce qui prouvait que le chrétien qui lui avait donné la mort était doué d'une âme généreuse. En effet, quoiqu'on eût enlevé les autres vêtemens, on avait laissé la chemise, qui était d'une étoffe précieuse et brodée de soie verte, suivant l'usage des Morisques. Il paraît que les chrétiens n'achevèrent le sac de la ville et le massacre des habitans que très-avant dans la nuit; et bien que don Juan eût commandé d'abattre les murailles dès le lendemain même, la pluie et la neige qui tombaient continuellement retardèrent l'exécution de cet ordre. Telle était la cause qui avait empêché les chrétiens de rentrer dans Galera. Ce fait explique comment le corps de Maleha était resté couvert de sa précieuse chemise au milieu des autres cadavres. La belle Morisque avait reçu deux blessures dans la poitrine, et c'était un objet digne de compassion qu'une femme si belle et traitée avec une si horrible cruauté. Dès que Tuzani eut découvert le corps de son amante, il le reconnut aussitôt, et oppressé par une poignante douleur, il le prit dans ses bras, versa un torrent de larmes, couvrit de mille baisers la bouche froide de Maleha, puis il s'écria : « O ma bien-aimée! espoir de mon bonheur! je ne croyais pas, même après sept années du plus ardent amour, obtenir la faveur de presser mes lèvres contre les tiennes! Mais, hélas! tes lèvres sont glacées par le froid de la mort! Chrétien barbare! où as-tu trouvé le courage de l'arracher au monde? As-tu jamais aimé? as-tu jamais connu l'amour? Sais-tu ce qu'est pour un amant une femme adorée? Réponds : oui ou non. Si tu l'ignorais, ta cruauté féroce ne m'étonne plus; mais si tu as jamais éprouvé un tendre sentiment, pourquoi oublier que tu avais aimé, et que cette femme si ravissante t'offrait l'image de celle que tu chérissais? Cette pensée eût retenu ton bras. Si tu avais reçu de quelqu'un des nôtres une injure ou une

offense, il fallait en tirer une vengeance éclatante. Mais avait-elle mérité la mort cette femme angélique, si digne d'adoration? Pensais-tu, malheureux, que la gloire d'un général qui triomphe de l'ennemi pouvait être intéressée à la mort de la femme la plus belle de tout le royaume de Grenade? Détestable pensée! action exécrable! De pareilles atrocités sont indignes d'hommes qui manient les armes! C'était avec de braves guerriers que tu devais faire montre de ton courage, et non avec une jeune fille sans défense. Cruel! tu as privé de la lumière celle dont le regard donnait la vie et la mort, celle qui d'un coup-d'œil entraînait à sa suite des milliers de cœurs. Dis, misérable! si tu ne l'avais pas tuée, aurais-tu acquis moins de gloire et de richesses? N'avais-tu pas en ta puissance celle qui enchaînait tant de volontés? Je l'aurais suivie partout où tu l'aurais emmenée, et, au lieu d'une seule captive, tu aurais eu deux esclaves. J'aurais été moi-même me livrer entre tes mains. Tu n'as pas bien réfléchi, chrétien, et je te jure, par l'âme de celle qui fut tout pour moi, que je saurai te chercher et te donner la récompense due à une action si déloyale. » Et le Morisque, comme on le verra plus loin, accomplit son serment. En effet, souvent il arrive que l'on trouve les choses qu'on cherche avec ardeur.

Tuzani, après avoir exhalé ces plaintes douloureuses, fatigué d'étreindre dans ses bras et de couvrir de baisers le corps de son amante, avait résolu d'attendre la nuit, de l'enlever à la faveur des ténèbres, et de l'emporter jusqu'au vallon du Rio d'Almanzora. Mais comprenant aussitôt les difficultés qui s'opposaient à l'accomplissement d'un pareil dessein, il prit la résolution de donner la sépulture à Maleha dans ce lieu même, ayant soin de faire disparaître les traces qui auraient pu faire connaître l'endroit où il avait déposé le corps. Puis avec un charbon il traça sur une muraille des mots arabes dont le sens était :

Ici repose la belle Maleha, sœur de Maleh. Moi, Tuzani, je l'ai enterrée, car elle était ma dame et ma divinité. Un chien de chrétien lui a donné la mort ; mais je saurai le découvrir et lui arracher la vie, car cet homme perfide et abject a tué celle que j'aimais.

Aussitôt que Tuzani eut achevé d'écrire cette épitaphe, il sortit de Galera par l'aquéduc souterrain qui conduisait à la rivière ; et comme la cavalerie chrétienne s'était retirée immédiatement après que la ville eut été prise, et qu'aucun parti espagnol ne battait la campagne, il put se jeter dans un ravin qu'il suivit sans être aperçu. La pluie et la neige qui tombaient sans discontinuer facilitèrent d'ailleurs sa retraite. Arrivé à Orce, il reprit son cheval dans la maison où il l'avait laissé, et alla d'une traite à Purchena. Aussitôt entré dans la ville, il se rendit auprès de Maleh, et lui raconta toutes les circonstances du triste voyage qu'il venait de faire ; Maleh pleura amèrement la perte de sa sœur chérie.

Tuzani était plein d'intelligence et de courage ; et ayant été élevé au milieu des chrétiens, il parlait la langue castillane avec tant de pureté, que nul n'aurait pu le prendre pour un Morisque. Quand une fois il eut donné des détails sur ce qu'il avait vu à Galera, et particulièrement sur les forces considérables campées devant la ville, il partit du vallon du Rio d'Almanzora, habillé comme un soldat chrétien, et déguisé avec tant d'art que personne, en le voyant, n'aurait supposé qu'il était Morisque. Son épée de fine trempe était suspendue à un élégant baudrier, et il portait une excellente arquebuse à rouet qu'il savait manier avec beaucoup d'adresse, car il avait été à Valence, à Xativa, et dans d'autres villes où l'on fait usage de ces sortes d'armes, et c'était là qu'il avait acheté la platine de son arquebuse. Il sortit donc de Purchena dans cet équipage, muni d'un sauf-conduit de Maleh, afin que les Morisques ne l'arrêtassent pas. Il alla sans se re-

poser nulle part jusqu'à Baza ; de là il se rendit au camp de don Juan, et s'enrôla dans le régiment de Naples. Il se conduisit dans toutes les rencontres comme un brave soldat, et suivit l'armée jusqu'à l'époque où don Juan mit le siége devant la ville de Tijola, dans laquelle les Morisques s'étaient retirés, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Tuzani et trois autres soldats se trouvaient de garde un jour, assez près des murailles de la ville. Ces soldats, après avoir reçu de leur sergent le mot, qui était *sainte Marie,* s'établirent à leur poste. Tuzani fut le premier placé en sentinelle. Plein de finesse, quand il eut causé pendant quelques instans avec les soldats qui étaient de garde comme lui, il leur dit : « Camarades, dormez sans crainte tant qu'il vous plaira, pendant que je fais la première veille, qui est la plus longue ; je ferai aussi une partie de la seconde (celle que l'on nomme *la modorra*), car je connais le pays, et je suis accoutumé à supporter le froid et la neige comme un naturel de Guadix qui a passé son enfance à suivre les troupeaux. J'ai, pour résister à ces sortes de fatigues, plus de force que vous autres, qui n'êtes pas habitués au climat, et qui auriez par conséquent beaucoup à en souffrir. Si cependant je me trouve trop fatigué, j'appellerai, et celui dont le tour de service doit suivre le mien, finira lui-même son temps. De cette manière nous passerons encore assez bien cette nuit pénible, car je vous assure que dans ce moment les Morisques ne sont pas disposés à sortir du fort. On disait même aujourd'hui dans le camp qu'ils ont l'intention de se rendre demain au seigneur don Juan, et c'est là ce qui me semble le plus probable. Quant à nos autres devoirs militaires, soyez sans inquiétude, je m'en acquitterai pour tous, et si par hasard je vois venir une ronde, je saurai faire en sorte qu'elle nous trouve prêts et sur nos gardes, comme cela doit être. »

Les camarades de Tuzani le remercièrent avec effusion ; et comme c'étaient de jeunes recrues qui ne pouvaient pas

soupçonner la malice cachée sous ce discours, ils se livrèrent au repos avec délices, bien enveloppés dans leurs manteaux. Tuzani s'étant éloigné d'eux, commença à se promener comme font les soldats pour ne pas se laisser aller au sommeil, qui alors était bien loin de ses yeux, car il pensait uniquement à mettre à exécution son mauvais dessein. Il était onze heures du soir; cette heure marque la fin de la première veille et le commencement de la seconde. Pensant alors que les chrétiens, après avoir relevé les sentinelles, devaient s'être retirés aussitôt pour éviter la neige et une pluie très-froide, rendue plus sensible encore par un vent extrêmement vif et piquant, et s'étant assuré d'ailleurs que toutes les sentinelles s'occupaient bien plus de chercher un abri que de se tenir en observation à leur poste, Tuzani s'approcha lentement de ses compagnons, et les trouva endormis, de sorte qu'il aurait pu fort bien les tuer. Mais n'ayant rien à craindre de leur part, il retourna bien vite vers les murailles de la ville, qui étaient peu élevées de ce côté-là, et arrivé tout auprès, il tira de son sein un sifflet, et fit entendre le signal usité entre les Morisques lorsqu'ils veulent faire savoir qu'ils sont chargés d'un message. A peine avait-il donné le coup de sifflet, lorsque des murailles on répondit doucement à son signal. Tuzani donna alors un nouveau coup de sifflet auquel on répondit de même, et peu d'instans après parut à la muraille un Morisque : c'était l'alcaïd de Tijola en personne. Il demanda à voix basse qui l'appelait. Tuzani se fit connaître, et lui adressa des reproches sur ce que lui et les gens de la ville attendaient plus long-temps et ne profitaient pas d'une nuit si obscure pour sortir de la place et se dérober à la mort. Le Morisque répondit qu'ils attendaient pour savoir le mot et pouvoir passer à travers les premières sentinelles. Tuzani le répéta aussitôt, et se retira en recommandant à l'alcaïd de passer par l'endroit où il se trouvait lui-même,

ce qui faciliterait encore la retraite. Après avoir dit ces paroles il s'éloigna, et retourna à l'endroit où il avait laissé ses camarades, qui dormaient encore profondément, leur esprit n'étant pas agité comme le sien, ni comme celui des gens de la ville. L'alcaïd, plein de joie, et émerveillé du service que venait de lui rendre Tuzani (car il l'avait parfaitement reconnu, bien qu'ils n'eussent pas pu se voir au milieu des ténèbres et du brouillard), alla aussitôt avertir les Morisques et les Turcs qui étaient dans la place, et leur dit que le moment du départ était arrivé, car il avait le mot, et il fit connaître en même temps la personne de laquelle il le tenait. Tous ceux qui connaissaient Tuzani furent étonnés de tant d'audace ; et se disposant aussitôt à prendre la fuite, ils ouvrirent une poterne, et firent sortir d'abord toutes les femmes qui restaient encore dans la place. Elles furent accompagnées par de jeunes Morisques à qui l'alcaïd indiqua la route qu'ils devaient prendre. Quoiqu'il fît un temps affreux et que le brouillard fût extrêmement épais, ils arrivèrent très-près de l'endroit où Tuzani était en sentinelle. Il entendit fort bien leurs pas, et déjà la plus grande partie des Morisques était passée, quand un de ses camarades se réveilla, et le regardant, car il était très-près de lui, il lui dit : « Est-il l'heure de vous relever, camarade? Voulez-vous dormir? » Tuzani répondit : « Pardieu le sommeil ne m'a pas encore gagné, et cela doit tenir au froid. » — « C'est aussi le froid qui m'a réveillé, dit le soldat, et je voudrais marcher un peu, car j'ai les pieds comme un mort. » — « Eh bien! promenez-vous, et vous vous réchaufferez, » dit Tuzani. Le soldat commença à se promener ; et s'étant éloigné un peu, il entendit le bruit que faisaient les Morisques. Mais ne pouvant rien voir à cause de l'obscurité, il se tourna vers Tuzani en disant : « Je ne sais quel bruit j'entends du côté de la ville, car le brouillard m'empêche de rien découvrir et de rien distinguer. Je

ne comprends pas ce que cela peut être. » Tuzani, prenant un air étonné, lui répondit : « Ne serait-ce pas par hasard quelques pans de muraille qui se détachent après avoir été brisés par les boulets de l'artillerie. » — « Cela est fort possible, » dit le soldat novice. Mais bientôt arriva tout auprès d'eux une troupe de Morisques qui étaient tombés au milieu des sentinelles chrétiennes, faute d'avoir pu les apercevoir. Et aussitôt le camarade de Tuzani s'avança un peu du côté où ils venaient, et, distinguant plusieurs personnes, il cria : « Qui êtes-vous? » On lui répondit : « Amis. » — « Quels amis, » dit le soldat? Et les Morisques lui répondirent : « *Sainte Marie.* » Le soldat voyant qu on lui avait donné le mot, retourna vers Tuzani et l'informa de ce qui se passait. « C'est sans aucun doute, dit celui-ci, une ronde qui visite les sentinelles. Retirez-vous avec nos camarades, et si l'on vient ici je répondrai. » Le soldat se retira donc, et Tuzani resta seul. Cependant les Morisques passaient toujours.

Déjà une grande partie de la seconde veille était écoulée quand une sentinelle, placée vers un autre côté de la ville, entendit du bruit; c'étaient des cailloux qui roulaient et s'entrechoquaient, soulevés par les pas des Morisques; mais comme il était impossible de distinguer la moindre chose au milieu de cette obscurité complète, et qu'on ne pouvait pas deviner d'où provenait le bruit, la sentinelle ne savait quel parti prendre. Un vieux soldat qui relevait les sentinelles de la seconde veille, et qui était fort expérimenté dans ces sortes d'affaires, voulut connaître la cause de ce qu'il entendait; et s'acheminant vers le côté d'où venait le bruit, il s'avança de quelques pas, et vit que les Morisques sortaient de la place. Il entendit même pleurer un enfant qu'une personne tenait dans ses bras. Parfaitement sûr de ne pas se tromper, il cria au même instant : *Aux armes! aux armes! les Morisques sortent de la place!* Ces cris

aux armes! furent entendus par le corps-de-garde le plus voisin, où l'on battit aussitôt la caisse, et par Tuzani, qui commença à crier : *Aux armes! aux armes! l'ennemi prend la fuite!* Ces cris se répétèrent de proche en proche jusqu'au corps-de-garde de don Lope de Figueroa. Aussitôt tout le camp fut sur pied, et les soldats se précipitèrent du côté de la ville pour attaquer les Morisques. Il y eut là une véritable confusion de Babel. On entendait crier partout : *Aux armes! aux armes!* Les uns allaient d'un côté, les autres de l'autre, sans que personne sût ce qu'il y avait à faire. Don Lope, se dégageant de dessous une demi-douzaine de couvertures qu'il avait sur le corps, criait à ses soldats de reconnaître la cause de ces cris, et Son Altesse (1) se leva et voulut sortir, mais on l'en empêcha. Grand nombre de chrétiens dépassaient la ville et arrivaient à l'endroit où étaient les Morisques, en criant : *Aux armes!* et ceux-ci répondaient à leur tour par le même cri. C'étaient un désordre et une confusion incroyables. Plusieurs Morisques voyant la route qu'ils suivaient occupée par les soldats de don Juan, revenaient sur leurs pas, et, grâce à un brouillard très-épais, passaient au milieu des chrétiens sans être reconnus. Les chefs, craignant que les soldats ne se tuassent les uns les autres, donnèrent le signal de la retraite. Mais, au lieu d'obéir, les soldats, poussés par la soif du pillage, et sans s'inquiéter de l'obscurité de la nuit, de la pluie ou de la neige, se précipitèrent dans la ville par la poterne que les Morisques avaient laissé ouverte en sortant. Le lendemain, un transfuge morisque annonça à don Juan que Maleh était sorti de Purchena, et lui indiqua la route qu'avait suivie ce chef. Les évènemens militaires qui s'ensuivirent n'ont plus aucun rapport à notre histoire. Nous les passerons sous silence, pour revenir à Tuzani.

(1) Don Juan d'Autriche.

Ce jeune Morisque continuait à servir dans l'armée de don Juan. Il conservait toujours dans sa mémoire le souvenir de cette Maleha qu'il avait tant aimée, et que les chrétiens lui avaient ravie. Il portait sur son cœur un portrait de cette femme adorée, et, comme nous l'avons dit plus haut, il avait juré de venger sa mort, si la fortune lui livrait le chrétien qui l'avait tuée. Il était dans des inquiétudes continuelles, cherchant l'occasion de satisfaire sa vengeance. Pour arriver à découvrir l'assassin, il se mêlait à toutes les réunions de soldats ; et comme il causait très-bien, sa société était fort recherchée. Il commençait, dès qu'il se trouvait avec quelques-uns de ses camarades, à amener finement la conversation sur la prise de Galera, et il disait : « Messieurs, il n'y a peut-être pas d'action où l'on ait tué autant de Morisques qu'à la prise de Galera. J'avoue que, pour ma part, j'ai massacré sans pitié plus de quarante femmes morisques, les plus belles de la ville, sans parler des enfans et des hommes, dont le nombre est très-considérable. » En entendant de pareils discours, les autres soldats, comme c'est l'ordinaire, énuméraient les meurtres et les vols qu'ils pouvaient avoir commis. Un jour que, selon son usage, Tuzani parlait de la sorte pour tâcher de découvrir ce qu'il voulait savoir, un soldat lui dit : « Eh bien! camarade, si vous avez massacré un si grand nombre de personnes à la prise de Galera, sans avoir compassion des femmes et des enfans, je dis que vous avez un cœur plus dur que l'acier ; car enfin il est bien triste de tuer une femme, surtout quand elle est belle. Les infortunées étaient-elles donc coupables de la conduite des hommes? Je n'en tuai qu'une seule, et je ressentis une affliction qui alla jusqu'au fond de mon âme, surtout quand je la vis morte, et que d'autres femmes Morisques m'eurent dit que celle que je venais de tuer était sœur de Maleh de Purchena, et la richesse de ses vêtemens

indiquait assez une Morisque de condition. Ses bracelets et ses pendans d'oreilles étaient d'or; je la dépouillai de tout, et ne lui laissai que sa chemise, qui était fort belle, et ce fut pour que son corps ne restât pas dans un état de nudité complète. Il me semble encore voir cette femme. La chemise était très-riche, et brodée de soie verte et écarlate. D'autres soldats voulurent la lui ôter, mais je m'opposai à leur dessein, et fus très-affligé d'avoir tué cette Morisque, car elle était une des dames les plus belles qu'il y ait jamais eues au monde. Vive Dieu! elle était morte, et tous ceux qui la regardaient devenaient aussitôt épris de ses charmes et me couvraient de malédictions, s'écriant: « Maudit soit le misérable soldat auteur d'un pareil forfait! Maudit soit celui qui a privé le monde d'une si grande beauté! » Grand nombre de soldats et de capitaines allaient exprès pour la voir, et quelques-uns disaient : « Si cette femme vivait encore, je la paierais cinq cents ducats. » D'autres disaient : « Si je l'avais rencontrée, je l'aurais donnée au roi comme le plus précieux joyau qu'il y eût au monde. » Et en effet, camarade, en voyant cette femme morte, étendue par terre, avec cette chemise brodée et ses cheveux blonds semblables à des fils d'or épars sur son sein, on aurait dit un ange. On éprouvait en la regardant un sentiment d'admiration tel, qu'un peintre fameux qui est ici dans le camp, et qui appartient à la compagnie du capitaine Bertrand de la Peña, tué par les Morisques à Galera, passa une journée entière à faire son portrait, et il a réussi à le rendre si ressemblant qu'on est ravi de contempler cette belle image. On a déjà offert de ce portrait trois cents ducats, et le peintre n'a pas plus tenu compte de cette proposition que si on lui avait offert trois cents maravédis. Ce que je viens de vous dire faisait que tous me maudissaient. Je quittai la place, couvert de honte et de confusion, jurant que jamais je ne commettrais plus à l'avenir une action semblable; et, foi

de brave soldat! le souvenir de cette Morisque infortunée me traverse encore le cœur au moment où je vous parle. »

Tuzani prêta la plus grande attention aux paroles du chrétien, et reconnut par différentes circonstances que celui qui parlait était bien réellement le meurtrier de Maleha. Chaque expression qui sortait de la bouche de ce soldat pour relever la beauté de la jeune Morisque, était un poignard acéré qui pénétrait dans les entrailles de Tuzani. Le malheureux amant souffrait d'une manière si cruelle en entendant raconter cette tragédie lamentable, qu'à mesure que le soldat continuait son récit, il changeait de couleur, de telle sorte que les autres soldats le remarquèrent, et lui demandèrent avec étonnement pourquoi il changeait de couleur, et s'il avait quelque mal. Tuzani dissimulant de son mieux la douleur qu'il éprouvait, répondit que le matin il s'était senti incommodé après avoir bu un peu d'eau et mangé quelques caroubes. En même temps il demanda au soldat s'il conservait encore en sa possession quelques effets ou bijoux de Maleha. « Il ne me reste plus, répondit ce dernier, que les pendans d'oreilles et un anneau d'or que je lui ôtai du doigt. Etant à Baza, le manque d'argent me contraignit de vendre tous les autres objets qui lui avaient appartenus; et si maintenant je trouvais quelqu'un qui voulût bien m'acheter ces pendans d'oreilles et cet anneau, je m'en déferais de grand cœur. » — « Je les achèterai, dit Tuzani, et mon intention est de les porter à Velez-el-Blanco, pour les montrer à une sœur de Maleha qui est esclave du marquis de cet endroit. » — « Eh bien, venez à mon logement, je vous montrerai ces bijoux, et s'il vous convient de les acheter, vous les prendrez. » — « Allons, dit Tuzani, avec la permission de ces messieurs. » En parlant ainsi, ils se mirent en route; et quand il furent arrivés, le soldat tira d'un sac quelques papiers au milieu desquels se trouvaient les pendans d'oreilles et l'anneau, bijoux que

Tuzani reconnut parfaitement, car il les avait vus mille fois sur Maleha. L'amant inconsolable ne put les regarder sans pousser des soupirs douloureux, et ses yeux se remplirent de larmes. Il dissimula autant qu'il le put, et demanda au soldat le prix des bijoux, qui lui furent remis moyennant six écus, quoiqu'ils en valussent plus de vingt; mais, entre soldats, la nécessité ou les circonstances font ou défont les marchés. Tuzani paya aussitôt le prix convenu, et plaça l'anneau et les pendans d'oreilles dans son sein avec autant de respect et d'amour que si ces bijoux avaient été Maleha elle-même. Cela fait, il dit au soldat que si cela lui était agréable, ils pourraient se promener un peu hors d'Andarax, où ils étaient alors. Le soldat ayant accepté, ils s'éloignèrent jusqu'à une assez grande distance de l'endroit; et Tuzani voyant qu'il touchait enfin à l'heure si ardemment désirée, dit au soldat : « Si je vous faisais voir le portrait de cette jeune femme que vous avez tuée, la reconnaîtriez-vous? » —« Sans doute, répondit le soldat, je la reconnaîtrais, car il me semble qu'il n'y a pas encore une heure que je l'ai tuée, tant son souvenir est vivement empreint dans ma mémoire. » Tuzani mettant alors la main dans la poche intérieure de son pourpoint, en tira un morceau de parchemin roulé; il le déroula, et montrant le portrait au soldat, il lui dit : » Sont-ce là, par hasard, les traits de Maleha? » Le soldat, regardant le portrait, et frappé de la ressemblance, s'écria : «Oui, c'est bien elle! J'en suis tout émerveillé. » Tuzani reprit alors : « Dis-moi donc, soldat infâme et sans courage, pourquoi as-tu donné la mort à une femme si belle? Apprend que cette Morisque était tout pour moi. Elle devait être ma femme, et tu m'as lâchement enlevé le seul espoir de bonheur que j'eusse au monde. Sache que je dois venger son sang. Ainsi donc tire ton épée et défends-toi! Tu as donné la mort à mon épouse, meurs ou tue-moi, et que mon sang aille se réunir au sien sur la lame de ton

épée! Tu nous auras privés l'un et l'autre de la vie. » En disant ces paroles, Tuzani attaqua le soldat avec fureur pour le tuer. Celui-ci, quoiqu'étonné d'abord et pris au dépourvu, ne perdit pas courage un seul instant, car il était brave; et faisant tête à son adversaire, il lui opposa une résistance de lion. Ils commencèrent l'un et l'autre à se porter des coups terribles. Mais, sans parler de sa valeur, Tuzani était fort adroit à l'escrime, et il fit une grave blessure au soldat, à qui il adressa en même temps ces paroles : « Reçois, infâme! la juste récompense de ta déloyauté. C'est Malcha qui te l'envoie, Maleha à qui tu as donné la mort, sans qu'elle t'eût fait aucun mal. » Le soldat, mortellement blessé, tomba par terre, et le cruel Morisque lui porta un second coup, mortel comme le premier, en lui disant : « Tu as fait deux blessures à Maleha, tu dois aussi mourir de deux blessures. » En même temps il remit son épée dans le fourreau et prit le chemin de la montagne, qui n'était pas éloignée. Quelques soldats qui se promenaient hors d'Andarax, et qui se trouvaient près du lieu du combat, voyant ces deux hommes qui se portaient des coups d'épée, coururent vers eux pour tâcher de rétablir la paix; mais, quelque diligence qu'ils fissent, quand ils arrivèrent, Tuzani avait déjà blessé à mort son adversaire, et courait, rapide comme la pensée, vers la montagne. Les soldats s'étant approchés du blessé, virent que cet homme, faisant de courageux efforts, s'efforçait de se relever, mais aussitôt il retombait, ne pouvant se tenir debout. Il pria les soldats qui l'entouraient de le porter à Andarax, et d'appeler un confesseur. Porté à ce bourg, il indiqua le nom de son capitaine; les soldats de la même compagnie accoururent auprès de lui. Il se confessa; on pansa ses blessures avec le plus grand soin; et comme on lui demandait de faire connaître son adversaire et le sujet de la querelle, il raconta de point en point ce qui s'était passé, à peu près

dans les termes dont nous nous sommes servis nous-mêmes. Il mourut au bout de quelques heures. Son nom était *Francisco Garcès*. Il était de Peal de Becerro, et faisait la guerre, ainsi que plusieurs de ses amis, en qualité de volontaire, et sans toucher aucune solde.

Tuzani s'enfonça dans la montagne ; il était à peu près quatre heures du soir : à la nuit il retourna à Andarax, où ses camarades avaient déjà remarqué son absence, car ils ne l'avaient pas vu après le repas ; et comme on lui demandait où il avait été, il répondit : « J'ai été jouer, » sans rien dire de ce qui s'était passé. Après avoir changé de vêtemens, il se promena dans le camp, et ne fut pas reconnu par les soldats qui l'avaient vu se battre, car il est facile de se cacher au milieu de quinze à vingt mille hommes.

Il arriva un jour que Tuzani, se trouvant dans les environs du quartier de don Juan, fut reconnu par ce transfuge morisque dont nous avons parlé plus haut, et qui avait annoncé que Maleh était sorti de Purchena. Cet homme avait eu autrefois des relations assez suivies avec Tuzani ; il existait même entre eux une sorte d'amitié : aussi, quoique Tuzani portât un uniforme chrétien, le Morisque le reconnut parfaitement, et, montrant une grande joie, alla droit à lui pour l'embrasser, ne sachant pas que Tuzani avait intérêt à demeurer inconnu. L'amant de Maleha, surpris de cette rencontre, dit en arabe au transfuge de se taire et de ne pas le découvrir, car il passait dans tout le camp pour un vieux chrétien. Le transfuge dissimula, et dit à quelques personnes qui l'avaient vu embrasser Tuzani : « Je connais ce jeune homme ; il a été élevé dans mon pays, où tous les vieux chrétiens comprennent l'arabe. » Après avoir dit ces paroles, le transfuge et Tuzani quittèrent les personnes présentes et s'éloignèrent. Ils passèrent ensemble trois ou quatre jours, pendant lesquels Tuzani raconta au transfuge, en lui recommandant le secret, les évènemens qui avaient

suivi son départ de Purchena, et comment il avait tué l'assassin de Maleha. Le transfuge fut étonné de ce qu'il entendait, et surtout du mot livré aux habitans de Tijola. Comme jamais la bonne foi ne s'est trouvée chez les Morisques, versatiles et inconstans en toutes choses, cet homme prit la résolution de rapporter à don Juan les discours de Tuzani, et mettant aussitôt son projet à exécution, il chercha le prince et lui dit : «Votre Altesse saura qu'il y a dans le camp un Morisque du nom de Tuzani. Cet homme, déguisé en chrétien, informe les Morisques de tout ce qui se passe dans l'armée. Il y a quelques jours il tua un soldat parce que celui-ci avait donné la mort à la sœur de Maleh, lors de la prise de Galera. Votre Altesse doit se tenir en garde contre cet homme, car il est fin et d'un esprit délié. Il faut ordonner qu'on l'arrête sur le champ et qu'on le mette à mort. Il a mérité le dernier supplice pour avoir livré le mot à l'ennemi, exposant l'armée à une destruction totale, si Dieu, dans sa bonté, n'avait empêché la réussite de ce perfide dessein.»

Don Juan fut extrêmement étonné de ce qu'il entendait; et ne voulant pas laisser dans l'armée un homme qui pouvait trahir et faire tant de mal, il ordonna au transfuge de chercher Tuzani et de se rendre maître de sa personne par la ruse. Le transfuge promit d'obéir aux ordres de don Juan, et se mit à la recherche de Tuzani pendant deux jours, sans pouvoir le trouver: enfin, le troisième jour il l'aperçut, et lui demanda aussitôt où il avait été. Tuzani répondit qu'il était resté dans son logement, sans sortir d'Andarax; et désirant connaître le motif pour lequel le transfuge le cherchait, celui-ci répliqua en ces termes : «Vous savez, ami, que c'est volontairement que je suis venu me mettre au pouvoir de don Juan. Je lui ai rapporté comment Maleh était parti de Purchena pour se rendre à Filabres, et faire sa jonction avec Aben-Aboo. Maintenant, j'ai encore quelques

affaires à traiter avec le prince, et je voudrais que vous fussiez présent à l'entretien pour me venir en aide, car vous êtes un homme intelligent. » Tuzani, plein de loyauté, et se piquant d'ailleurs de remplir scrupuleusement tous les devoirs qu'impose l'amitié, dit au transfuge qu'il l'accompagnerait avec plaisir quand le moment de parler au prince serait venu. Alors le transfuge ajouta qu'il serait important d'y aller le plus tôt possible, et ils prirent aussitôt la route du quartier de don Juan. Le prince était alors entouré d'un grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient les trois mestres-de-camp, Antonio Moreno, don Pedro de Padilla et don Lope de Figueroa. L'assemblée s'occupait de rechercher les moyens de mettre fin à l'insurrection par des voies pacifiques. La conversation en était là quand arrivèrent le transfuge et Tuzani, qui dirent au capitaine de garde qu'ils désiraient parler à Son Altesse pour des affaires qui l'intéressaient. Le capitaine alla aussitôt porter ce message au prince, qui ordonna de les laisser entrer. Le transfuge, après avoir fait un salut, prit la parole en ces termes : « Prince illustre, l'homme qui est ici présent est celui dont j'ai parlé à Votre Altesse. Nous venons tous deux vous supplier de daigner nous accorder quelques instans d'attention, car nous avons à traiter certaines affaires très-importantes. » Don Juan, comprenant très-bien de quoi il s'agissait, ordonna au capitaine de garde d'arrêter à l'instant même le soldat qui accompagnait le transfuge, et de le tenir sous bonne garde. Tuzani devina aussitôt qu'il avait été vendu; mais il ne se laissa point abattre et ne perdit rien de son courage. Il demanda au prince avec modestie pourquoi il le faisait arrêter; don Juan, sans lui répondre, l'interrogea sur son pays. Tuzani, voyant que le prince avait déjà été informé de tout par le transfuge, ne voulut rien nier, et répondit hardiment qu'il était d'un endroit appelé Finis, situé entre Cantoria et Purchena; qu'il était de

bonne naissance, et s'appelait Tuzani. Don Juan lui demanda pourquoi, étant Morisque, il portait l'uniforme des soldats chrétiens, et se trouvait sous leurs drapeaux. Tuzani répliqua en ces termes : « Seigneur, Votre Altesse saura que j'ai pris cet uniforme pour tuer un misérable qui avait lâchement assassiné, à la prise de Galera, la femme la plus belle qui fût au monde, pendant qu'il pouvait se contenter de la retenir en captivité. Cette dame était mon épouse. Je jurai de rechercher l'assassin pour le tuer. Il y a quelques jours je l'ai rencontré, et me suis vengé non loin de l'endroit où nous sommes. Telle est la vérité. Maintenant, que Votre Altesse dispose de moi selon sa volonté. Si je meurs, je ne quitterai pas la vie sans consolation, car j'ai vengé le sang de ma dame ; c'était ce que je désirais le plus au monde. J'espère encore que Dieu me la fera voir après la mort, et je suis assuré qu'elle n'aura pas à se plaindre de moi, car je l'ai vengée. Je mourrai chrétien ; c'est aussi la foi dans laquelle est morte ma dame. Nous étions convenus que j'irais la chercher à Galera, et que je la conduirais à Murcie, où nous aurions vécu ensemble dans les liens du mariage en attendant la fin de la guerre. Ce fut pour faciliter l'exécution de nos projets qu'elle pria son frère Maleh de la laisser aller à Galera, sous prétexte de voir des parens qu'elle avait dans cette ville. Le destin s'est opposé à notre bonheur. Des traîtres soulevèrent Galera, Votre Altesse s'en rendit maître, et ma dame fut tuée à la prise de la ville. J'allai moi-même pour connaître son sort, elle était morte ; je l'enterrai, non sans verser des larmes bien amères. J'écrivis au-dessus de sa sépulture une épitaphe qui témoigne de ma douleur. J'avais juré de la venger, et je l'ai vengée. J'ai pris les vêtemens des chrétiens, parce que je suis chrétien. J'ai suivi tes étendards royaux, et tu me fais arrêter ! Si je meurs, je ne mourrai pas sans consolation, puisque ce sera par les ordres d'un prince illustre. Je ne te demande qu'une

seule grâce : c'est de conserver ce portrait de ma dame, afin qu'il ne tombe pas dans des mains abjectes et indignes de le toucher. Je te demande aussi de conserver ces trois bijoux, qui, bien qu'ils n'aient pas un grand prix par eux-mêmes, sont cependant d'une valeur inestimable, parce qu'ils ont appartenu à Maleha. » Tuzani prononça ces paroles sans changer de couleur; et s'étant mis à genoux, il tira de son sein le parchemin roulé et les bijoux, qu'il présenta à don Juan. Le prince était étonné du calme avec lequel Tuzani avait raconté son histoire; et plein de compassion pour le malheur de cet amant infortuné, il s'approcha de lui, prit le parchemin, les pendans d'oreilles et l'anneau, qui étaient enveloppés avec soin dans un papier. Au moment où il remettait ce trésor à don Juan, Tuzani poussa un profond soupir, comme si, en livrant ainsi au prince le portrait et les bijoux, il lui avait livré Maleha elle-même, son cœur paraissant suivre les objets précieux qu'il confiait à d'autres mains. Le prince, déroulant le parchemin, vit le portrait de Maleha; et frappé d'une beauté si extraordinaire, il le montra à toutes les personnes présentes, qui, pleines d'admiration pour les charmes incomparables de la jeune Morisque, et non moins étonnées de l'amour ardent et sincère de Tuzani, et du sang-froid dont il avait fait preuve en racontant son histoire devant le prince, sans manifester le moindre trouble, s'écrièrent que Tuzani ne méritait pas la mort, et qu'il avait agi en chevalier et en soldat plein de courage, en vengeant l'assassinat d'une dame si belle. Tous les officiers qui étaient présens assurèrent qu'à la place de Tuzani ils n'auraient pas agi autrement que ce Morisque, et que le vil soldat meurtrier de Maleha devait périr sous les coups de l'amant de cette dame; enfin, que Tuzani ayant fait son devoir, loin de mériter un châtiment, était digne de respect.

Don Juan avait acquis la certitude que tous ses officiers

s'intéressaient à Tuzani; et comme son opinion personnelle était conforme à la leur, il lui aurait pardonné, sans aucun doute, s'il ne s'était rappelé tout-à-coup que Tuzani, étant de garde, avait livré aux Morisques de Tijola le mot sur lequel reposait l'existence de toute l'armée, et il s'écria en présence de ses officiers, que rien que pour ce fait Tuzani avait mérité mille fois la mort. Tuzani répondit à don Juan avec le plus grand calme : « Je ne nie pas, vaillant prince, que cette action, prise en elle-même et sans tenir compte des motifs qui m'ont porté à la faire, et du but que je me proposais, mérite la mort. Mais si l'on recherche et si l'on pèse les causes de ma conduite, on verra qu'en livrant le mot aux habitans de Tijola, j'agissais dans l'intérêt et pour le plus grand bien de l'armée de Votre Altesse. En effet, si je n'avais pas livré le mot ce jour-là, on n'aurait pu se rendre maître de la place ni en cent ni même en deux cents jours, car les assiégés s'attendaient à chaque instant à être secourus par Aben-Aboo, qui, ayant sous ses ordres trente mille combattans, aurait suscité à Votre Altesse les difficultés les plus grandes. Je connaissais toute sa force; et avec mon peu d'intelligence de la guerre, j'ai fait en sorte que les habitans de Tijola abandonnassent une place sur laquelle Aben-Aboo et les siens avaient jeté les yeux pour attendre des secours d'Afrique, qui arrivèrent effectivement le lendemain à Castil-de-Ferro; mais ces troupes ne débarquèrent pas, parce que le duc de Sesa battait alors la place. Pesant toutes ces circonstance, j'ai voulu (il est vrai que j'aurais dû faire connaître auparavant mes intentions à Votre Altesse); j'ai voulu, dis-je, éviter un désastre aux chrétiens et leur assurer l'avantage qui résultait pour eux de l'abandon par les Morisques du château de Tijola. J'ai livré le mot à ceux ci, cela est vrai, et je les ai trompés de cette manière pour les faire sortir de la place, et les engager à mettre à profit une nuit si obscure pour prendre la fuite. Quand je m'aperçus

qu'il ne restait presque plus personne dans la ville, et que le régiment de Naples s'était aperçu de la fuite des Morisques, je criai : *Aux armes!* Aussitôt, malgré l'obscurité de la nuit, tout le camp fut sur pied, la place fut prise, et les soldats qui y entrèrent les premiers furent ceux de mon régiment, qui est celui de don Lope de Figueroa. J'y entrai avec mes camarades, et fus le premier à incendier les maisons et à allumer des feux pour que les chrétiens pussent voir ce qu'ils faisaient et reconnaître les Morisques. Ceux-ci, aussi bien que leurs femmes, laissèrent dans vos mains puissantes plusieurs objets précieux. L'alcaïd de Tijola resta parmi les morts; et si deux mille personnes se sont échappées, Votre Altesse a conservé ce qu'il y avait de plus important, c'est-à-dire la place. En effet, les Morisques, comme je l'ai déjà dit, n'avaient pas d'autre espoir que les remparts de Tijola. Apprenez, seigneur (et que cette nouvelle soit prise en compensation de la retraite que j'ai ménagée aux habitans de cette ville); apprenez, dis-je, que dans trois jours, à compter d'aujourd'hui, toutes les forces d'Aben-Aboo viendront se livrer entre vos royales mains. Et en parlant ainsi, j'ai la certitude de ne pas me tromper, car je tiens ces renseignemens de Maleh, qui hier au soir se trouvait au milieu de votre armée, où personne ne l'a reconnu que moi seul; et comme je lui demandais ce qu'il venait faire, il me répondit qu'il était venu pour reconnaître vos forces. L'aspect des troupes l'a étonné. Il s'est retiré plein de crainte et en disant que, malgré Aben-Aboo, il viendrait vous rendre les armes et ferait en sorte que tout le royaume se soumît à votre obéissance. Ce vaillant capitaine a pleuré avec moi son malheur, et il est plein de repentir de la conduite qu'il a tenue envers son roi et son seigneur. Et moi j'ai pleuré avec lui mon infortune et la mort de sa sœur bien-aimée, ma chère Maleha. Telle est la vérité. Maintenant, grand prince, si tu dois me faire

mettre à mort, que ce soit sur le champ. La vie prolonge mes douleurs; une mort prompte me délivrera de tous mes maux. » En prononçant ces dernières paroles, Tuzani ne put s'empêcher de laisser paraître une vive émotion, et ses yeux rendaient témoignage des cruelles angoisses de son âme. Don Lope de Figueroa le regardant, et considérant tout ce qu'il y avait de noblesse dans ce brave soldat, se leva ; et laissant échapper deux ou trois juremens, il dit : « Ce soldat s'est parfaitement justifié, et il n'existe aucune raison de le faire mettre à mort. Je le réclame pour ma compagnie et je demande qu'il suive mes drapeaux. Que Votre Altesse donne des ordres pour qu'il soit libre et qu'on lui rende ses armes, et je jure que si un homme avait tué ma dame, son sang ne pourrait pas me satisfaire, j'exterminerais toute sa race. » Le prince voyant l'opinion de don Lope et celle de tous les officiers présens, fit mettre Tuzani en liberté, et ordonna qu'on lui rendît ses armes. Alors don Lope dit à Tuzani : « Ami, combattez sous mes drapeaux. Je tiendrai à honneur de commander à des soldats tels que vous; et afin que vous me suiviez plus volontiers, je prendrai le portrait de votre dame, et croyez que tant qu'il sera entre mes mains, c'est comme s'il était dans les vôtres; et je le ferai encadrer afin qu'il ne se gâte point. » Tuzani répondit aussitôt : « Je sais bien, illustre guerrier, que de cette manière ma destinée sera entre vos mains, mais à partir de ce moment, je perds ma bien-aimée Maleha pour ne plus la revoir. Je m'engage à vous servir comme un loyal soldat dans toutes les occasions, mais je crains bien que la mort n'arrête ma carrière quand je ne verrai plus le portrait de ma dame. » Don Lope, qui connaissait très-bien les tourmens de l'amour, pensant que, privé de ce portrait, Tuzani tomberait dans une mélancolie et un désespoir qui amèneraient bientôt sa mort, l'appela et lui remit le portrait en disant : « Je connais très-bien ces sortes

d'affaires. Prenez votre portrait et gardez-le pour votre consolation ; mais rappelez-vous que vous devez toujours faire partie de ma compagnie et vous tenir autour de ma personne, car je compte sur vous comme sur un vaillant ami. Maintenant, sortez, et attendez que je sorte moi-même. » Don Juan fit remettre les pendans d'oreilles à Tuzani, et celui-ci quitta la salle, laissant tous les assistans pleins d'admiration de sa noble et sage conduite. Le transfuge qui l'avait vendu, se repentant alors de ce qu'il avait fait, et craignant d'ailleurs sa colère, sortit cette nuit là même d'Andarax et se retira à Valor, où était Aben-Aboo.

A partir de ce jour, Tuzani prit le nom de *Fernand de Figueroa*. Il ne quitta plus don Lope, et se trouva avec lui à Lépante, à Maestricht et à plusieurs autres affaires. Après la mort de don Lope, Tuzani se retira à Villanueva de Alcaudete, qu'habitaient les Morisques de Velez-el-Rubio, car il comptait parmi eux plusieurs neveux, fils de ses frères. Je cherchai à le voir dans un voyage que je fis à Madrid pour obtenir la permission de faire imprimer un de mes ouvrages. J'avais déjà appris son histoire par quelques Morisques, et j'avais le désir de le voir et de faire sa connaissance. Il m'a rapporté lui-même tous les faits que je viens de raconter. J'ai vu le portrait de la charmante Maleha, placé dans un cadre, et je ne connais aucune femme qui, par la beauté, puisse être mise en comparaison avec la jeune Morisque. Ce portrait était petit; on avait cependant trouvé assez de place pour écrire à l'entour cette épigraphe arabe :

Day fati Maleha aynia.

Ce qui veut dire : *Dame charmante de mes yeux*

(*Guerras civiles de Grenada,* tom. 2, chap. 22 et 24.)

N° IV (*page* 161).

Voici le catalogue des erreurs et des superstitions des Morisques, tel que l'a dressé leur grand accusateur, frère Jayme Bleda :

Ils croient que Dieu a la forme d'un ange ; qu'il pardonne aux âmes des trépassés les injures envers le prochain, lorsque l'offensé, qui est resté sur la terre, les leur pardonne de cœur, et que seulement alors il leur en remet la peine.

Ils pensent que le prêtre catholique, lorsqu'il prie à l'autel, en silence, les mains jointes, invoque Mahomet.

Ils mangent couchés. Ils ont de la répugnance à se servir des vases qui ont servi aux vieux chrétiens, et ils ont horreur de la queue de la rave, parce qu'elle ressemble à la queue du porc. Si le pain tombe à terre, ils le mettent sur leur tête avant de le manger.

Ils règlent les heures sur le cours de la lune.

Ils lavent leurs morts et les portent au cimetière sur la tête ou sur les épaules. Ils donnent aux femmes des sépultures séparées de celles des hommes ; couchent, dans la tombe, les morts sur le côté, et font des festins sur les tombeaux.

Jusque-là, il n'y a rien de bien grave. Bleda dénonce les Morisques comme sorciers, voleurs, empoisonneurs, assassins, vendeurs de chrétiens, iconoclastes. On peut toujours et partout généraliser les accusations de cette nature et leur donner une apparence de consistance en les appuyant sur des cas particuliers ; cela ne prouve qu'une chose, la haine de l'accusateur contre l'accusé. Il paraît très-croyable que les Morisques laissassent, comme le dit Bleda, les araignées faire leurs toiles sur les images des saints qu'on les forçait d'avoir dans leurs maisons, qu'ils

pendissent souvent ces images la tête en bas, qu'ils assistassent avec peu de décence au service divin, et qu'ils ne fissent jamais dire de messes pour les âmes du purgatoire; mais on aura plus de peine à se persuader que, dans un pays chrétien, un religieux, s'adressant au roi et à ses ministres, après avoir exposé de pareils griefs, ait conclu son réquisitoire par cette sentence : « Il est permis et utile de les tuer tous. » C'est pourtant la vérité. (*Voyez* Bleda, *Defensio fidei in causâ Maurischorum*, p. 277 et suiv.)

N° V (*pag.* 162).

Les Mores avaient été long-temps les maîtres, ils furent toujours les égaux des Espagnols en fait de civilisation. Cette assertion peut, doit même paraître hasardée, car une objection se présente naturellement à l'esprit : comment, si les Mores l'emportaient en civilisation, reculèrent-ils toujours devant les Espagnols pendant une lutte qui dura huit siècles? Mais l'objection n'est que spécieuse; et pour justifier notre assertion, il nous suffira de la développer.

Parmi les Barbares qui envahirent l'empire romain au commencement du cinquième siècle, on doit soigneusement distinguer les nations, et il importe de noter les différences de leurs caractères. Du nord et de l'est de la Germanie vinrent des peuples froids, patiens, dont les établissemens se formèrent peu à peu, mais grandirent toujours, et sur lesquels la civilisation eut une action lente, mais sûre; du nord-ouest et de l'ouest de la Germanie, de la Scythie et des contrées du Pont-Euxin sortaient ces hordes innombrables, Vandales, Huns, Alains, Gépides, qui ne s'arrêtaient guère dans leur course, et balayaient tout devant elles; elles allaient d'un bout à l'autre du monde connu,

et s'évanouissaient comme jadis les hordes gauloises. Au groupe des nations vagabondes appartenait la grande nation des Goths; mais les Goths avaient des qualités qui n'étaient pas communes à toute leur race (1). Remarquables par la rapidité, l'étendue de leurs mouvemens, ils ne le sont pas moins par leur aptitude à s'accommoder de tous les climats. La même génération de Goths habita l'humide vallée du Danube et les chaudes plaines de la Novempopulanie (2); et cette souplesse de nature ne s'arrêtait pas à la nature physique, les Goths possédaient à un égal degré la faculté de se transformer au moral, suivant les besoins de leur situation : en quelques années, la civilisation eut achevé son œuvre parmi eux. La branche qui s'établit en Espagne, et qui est connue sous le nom de *Visigoths*, se distingua surtout par ses progrès dans ce genre : à peine commencée, son histoire est déjà celle d'une société régulière; le gouvernement fonctionne chez les Visigoths presque sans secousse; leurs lois, leurs règlemens sont des monumens de sagesse; leurs assemblées politiques méritent d'être données en exemple. Mais une croissance hâtive est un signe de courte vie, pour les nations comme pour les individus; tandis que les sociétés voisines en étaient encore à déchirer les langes de leur enfance, les Visigoths arrivaient prématurément à la vieil-

(1) Je prends ce mot de race dans l'acception la plus générale; je sais que les Vandales, les Huns et les Goths étaient, à proprement parler, de races distinctes. Ici j'ai surtout en vue d'opposer les Goths aux Franks. Pour les questions incidentes, quand on n'a pas le temps de développer le sujet, il est quelquefois impossible de conserver l'exactitude rigoureuse du langage.

(2) Les Visigoths passèrent de la Moesie en Italie sous Alaric, et de l'Italie dans la Gaule sous Ataulfe; la même génération fit en deux pas ce mouvement énorme. Les Visigoths furent rejoints dans la Gaule, vers l'an 473, par la bande d'Ostrogoths que conduisait Vidomir; cette bande se fixa au midi de la Loire, sous Euric, roi des Visigoths. Elle était sortie de la Pannonie.

lesse; et le peuple le plus civilisé, le seul peuple civilisé qui se trouvât, au dix-huitième siècle, dans les limites de l'ancien empire d'Occident, énervé par les vices de la civilisation, tomba sous le joug des Arabes sans faire ce que l'on a le droit d'appeler de la résistance, puisque la conquête de la Péninsule entière ne dura pas trois années (1).

Ces Arabes, disons mieux, les Mores (car les conquérans de l'Espagne étaient un mélange de cinq ou six peuples de races diverses fort mal amalgamées), les Mores ne pouvaient pas, leurs chefs exceptés, être comparés, en matière de civilisation, avec les Arabes conquérans de la Syrie, par conséquent bien moins encore aux Visigoths; mais dès qu'ils furent maîtres de l'Espagne, ou plutôt dès qu'ils s'y furent arrêtés, il s'opéra en eux un changement complet : quelques années après l'avènement de la maison d'Ommeyah, cinquante ou soixante ans après la conquête, la civilisation moresque atteignit son apogée. On ne s'expose pas à être taxé d'exagération en disant qu'elle fut portée à un très-haut point, à peu près aux limites que toute civilisation pouvait atteindre avant l'invention de l'imprimerie et de l'artillerie; car l'histoire et les monumens de l'époque le prouvent, et toute personne non prévenue en conviendra. La grandeur des travaux publics, leur caractère d'utilité, le goût des arts, l'éclat des lettres et, jusqu'à un certain point, la bonne direction du mouvement intellectuel, la noblesse, l'élégance, la libéralité des mœurs, la tolérance des esprits, la justice et la sagesse de l'administration, la douceur du gouvernement, tout ce qui constate l'existence d'une civilisation avancée et bienfaisante se rencontre chez les Mores pendant les deux siècles et demi que la dynastie ommiade

(1) Sur les Visigoths, leur civilisation, leurs tendances, consultez l'*Histoire de la Gaule méridionale*, par M. Fauriel, ouvrage déjà classique.

préside à leurs destins (1). Ce merveilleux changement tint à diverses causes; nous en avons indiqué déjà plusieurs: l'influence des princes, leur politique y fut pour beaucoup, les secours que les Mores reçurent des Mozarabes et des Grecs de Constantinople pour plus encore; mais il faut mettre en compte deux autres choses, les dispositions naturelles du peuple et la religion. Les Mores paraissent avoir eu, comme les Visigoths, ces heureuses facultés de perception et d'assimilation qui devancent l'effet du temps; une fois en contact avec les Mozarabes, ils prirent d'eux tout ce qu'ils en pouvaient prendre. La religion aussi les aida. Si l'on étudie l'islamisme dans son essence, et que l'on observe ses effets sur les peuples qui l'ont professé, on verra que cette religion rigide, précise, qui embrasse tout, la vie sociale et politique comme l'existence individuelle, qui règle tout, arrête tout, est éminemment propre à porter ses adeptes très-loin du premier coup. Elle doit également les fixer à jamais au point où elle les a portés tout d'abord. L'islamisme (nous ne comparons ici que des institutions sociales, nous nous plaçons au point de vue purement humain, il doit être superflu de le dire), l'islamisme ne possède pas la force latente mais indéfinie, l'élasticité du christianisme; c'est un ressort puissant qui joue une seule fois, puis se dé-

(1) Pour bien juger la civilisation des Arabes d'Espagne, il faut avoir recours à plusieurs documens; mais j'en indiquerai ici deux qui peuvent, jusqu'à un certain point, tenir lieu des autres. Je mets de côté l'Histoire de Conde; si précieuse qu'elle soit, elle ne prouverait rien, jetée au milieu d'une discussion, Conde n'ayant fait que compiler avec amour, éclaircir et mettre en ordre des chroniques moresques. Qu'on lise donc les *Invasions des Sarrasins,* par M. Reynaud, qui leur est évidemment hostile, et l'*Histoire de la Gaule méridionale,* par M. Fauriel, qui est évidemment, je ne dirai pas partial, mais bien disposé en faveur des Mores, et l'on arrivera pour le fond à des conclusions identiques.

tend, et ne sert plus qu'à maintenir : aussi tous les peuples musulmans, à mesure qu'ils sont arrivés sur la scène de la civilisation, se sont-ils mis tout de suite au niveau des peuples qu'ils y ont trouvés, et ont-ils gardé en quelque sorte la date de leur initiation. Les Turcs, il y a vingt ans, avant la réforme qui leur a ouvert les veines sans y remettre du sang nouveau, offraient, à peu de chose près, l'image des sociétés du quinzième siècle ; les Mores, à la fin du huitième siècle, avaient pris, sur l'échelle de la civilisation, le rang que les Visigoths y occupaient précédemment, si même ils ne l'avaient dépassé : nous les y retrouverons pendant tout le cours de leur histoire.

Dans un moindre espace de temps, ceux des Visigoths qui s'étaient soustraits à la domination des Mores, et que nous nommerons les *Espagnols*, avaient subi un égal changement en sens inverse. On remarquera que c'était d'abord une très-petite partie de la nation visigothe, quelques familles pour ainsi dire, et pas même des familles, quelques individus, réunis en bandes aujourd'hui, demain dispersés ; le gros de la nation, les Mozarabes, vivait au milieu des Mores. L'ancienne organisation était brisée ; des circonstances nouvelles, des relations nouvelles firent naître de nouvelles mœurs, un nouveau système de gouvernement, une nouvelle forme de société ; le caractère national se modifia, se refondit. Les Espagnols, proscrits, errans, sous Pélage ; sous les premiers successeurs de Pélage, bloqués, harcelés dans les montagnes, désapprirent tout ce qu'ils avaient su et qui ne pouvait plus leur servir ; ils mirent de côté les arts de la paix, et se replongèrent dans la barbarie pour s'y retremper. Leurs alliés de la France méridionale, qu'ils surpassaient tellement en civilisation avant l'invasion des Mores, l'emportèrent alors sur eux. La disproportion avec les Mores était donc énorme à cette époque, et il n'y a pas de comparaison à établir.

Les mêmes nécessités retinrent les Espagnols dans le même état pendant environ trois siècles ; la question d'existence était la seule qui les occupât. Conserver leur territoire, s'y affermir, le mettre à l'abri d'incursions dévastatrices ou se dédommager par le butin de la perte des récoltes ; enfin, quand la fortune leur souriait, gagner un peu de terrain, voilà quel était leur unique but. Ils n'avaient ni le loisir ni les moyens de retourner à la civilisation, dont ils perdirent même la tradition ; toutes leurs forces, toutes leurs idées étaient tournées vers la guerre : mais si les nécessités de cette situation arrêtaient leur développement dans un certain sens, elles leur rendirent un service inappréciable en leur faisant adopter le plus beau système d'organisation politique et militaire qui ait peut-être jamais existé (1). Simple jusqu'à l'extrême, et susceptible de se prêter à diverses combinaisons suivant les temps, le système espagnol, conforme au système gothique, mais plus net, plus régulier, réunissait les avantages de la monarchie, de la féodalité et du *représentatif* ; il établissait une hiérarchie dans la société sans attenter à la dignité de l'homme, et réalisait l'ordre, la puissance, l'unité, sans nuire à la liberté. Quels que fussent ses mérites pour l'avenir, ce système, dont nous signalerons tout à l'heure un défaut, répondait avant tout à la situation présente, et c'est comme

(1) Puisque nous revenons sur ce sujet, faisons observer qu'il s'agit ici de constitution et non d'état social, de gouvernement et non d'économie politique, en un mot, du principe et non des développemens d'une bonne organisation. La société espagnole était dans l'enfance au neuvième siècle, mais elle était constituée sainement sous le rapport politique, et de manière à prendre, en grandissant, la meilleure tournure, si elle s'était développée suivant les lois naturelles du progrès ; nous ne voulons rien dire de plus : nous ne prétendons pas la donner pour un modèle achevé.

organisation militaire qu'il attire notre attention. Il faut se rappeler ce qu'était alors l'art de la guerre, qui demandait peu de science, même chez les chefs, mais seulement de la détermination, de l'adresse et de la discipline. La discipline surtout devait donner la supériorité; et quoi de plus propre à l'établir qu'un enrôlement permanent? L'*homme d'armes* espagnol tenait au sol par la propriété et la famille, à l'armée par le lien féodal; il choisissait son chef, et n'en changeait que moyennant l'accomplissement de certaines formalités : le chef féodal, le *ricohome*, savait toujours combien d'hommes et quels hommes il pouvait faire marcher sous sa bannière : au-dessus de lui venait le *comte*, qui était nommé par le roi, et qui dirigeait tous les mouvemens dans son comté, district de limites peu étendues : le roi seul commandait les comtes. Les avantages de cette constitution sautent aux yeux; nous ne nous arrêterons pas à les faire ressortir. Les Espagnols leur durent en grande partie de conserver intactes les positions qu'ils avaient occupées, à la faveur de circonstances toutes spéciales, avant l'arrivée des Ommiades, et de s'y consolider; résultat qui n'a pas besoin d'être exagéré pour paraître admirable.

Rien de semblable n'existait chez les Mores, où l'absence de hiérarchie occasionait la confusion. Le fanatisme, l'enthousiasme guerrier, l'espoir du butin rassemblaient et mettaient en mouvement de grandes masses, mais ce n'étaient pas des armées; après la campagne, les masses disparaissaient : l'attaque avait été vive, mais la défense devenait molle; il n'y avait pas d'un côté cette régularité, cette continuité d'efforts qui existaient de l'autre. Il n'y avait pas non plus la même unité de but. Se fortifier sur le terrain conquis, puis avancer, les Espagnols n'avaient pas d'autre objet; chacun de leurs pas les portait vers le cœur de la Péninsule; ils ne laissaient en arrière rien qui rappelât leur attention; ils n'avaient à surveiller que leurs ennemis en

face; et appuyés à la France, ils en tiraient de continuels secours. Les Mores, au contraire, en raison d'une opinion juste ou fausse, qui leur faisait considérer l'Afrique occidentale comme un appendice indispensable à leur empire, divisaient leurs forces entre deux pays; ils guerroyaient au nord et au midi sans auxiliaires, et tout en conservant dans leur propre sein des ennemis, les Mozarabes, qu'ils ne voulaient pas, soit justice, soit intérêt, sacrifier à leur sûreté. On doit s'expliquer déjà les succès des Espagnols, malgré l'infériorité du nombre, infériorité très-contestable du reste, et celle de la civilisation, qui est beaucoup plus certaine. On s'en rendra mieux compte encore lorsque l'on aura réfléchi aux mobiles qui agissaient sur les deux peuples rivaux. Les Espagnols, chez qui l'idée de leur droit de propriété sur l'Espagne ne s'affaiblit pas un instant pendant trente générations ou plus, marchaient à la conquête de leurs foyers, animés par le zèle religieux le plus exalté; en reprenant possession du sol, ils pensaient effacer une souillure du front de leur mère. Les Mores n'avaient pas le même attachement pour le pays, et le fanatisme religieux ne les animait pas au même degré, car, sous ce rapport, ils n'étaient pas dans des conditions d'ordre. Leurs souverains n'osèrent pas tout d'abord, et l'on ne sait pourquoi, prendre le titre de Calife, auquel ils avaient droit de prétendre; il manquait à leur autorité la consécration religieuse nécessaire aux yeux des musulmans. Le surnom historique du premier émir ommiade, du fondateur de la dynastie, est l'*Usurpateur*. Combien de commotions, qui n'auraient jamais eu lieu sans cela, ébranlèrent cette dynastie avant qu'un homme de génie, Abderrhaman-Annasir-Leddin-Allah, eût proclamé franchement le schisme occidental! Depuis ce moment, l'empire moresque jouit d'un calme profond, et les Espagnols reculèrent, jusqu'à ce qu'un autre vice de la constitution du pouvoir souverain amenât la

ruine de l'illustre maison d'Ommeyah ; nous voulons parler de la loi de succession au trône.

Elle était défectueuse chez les Espagnols et chez les Mores, mais bien plus chez les Mores que chez les Espagnols. Ici, le roi partageait ses Etats entre ses enfans, s'il le voulait ; là, le calife choisissait arbitrairement dans sa famille, et même, à ce qu'il paraît, pouvait choisir hors de sa famille son héritier. Les conséquences de l'une et de l'autre étaient les guerres civiles, et les deux pays furent souvent ainsi ensanglantés ; mais la guerre civile, entre Espagnols, n'ébranlait pas le principe de l'autorité comme chez les Mores : conduite par des princes légitimes, elle se faisait de royaume à royaume, non de parti à parti ; elle devait donc se faire avec moins de cruauté et d'acharnement. A la vérité, il y eut aussi chez les Espagnols des usurpations et des guerres de parti ; mais elles furent beaucoup plus rares que chez les Mores. C'est au milieu des convulsions d'une guerre civile causée, entretenue par l'absence de frein à l'ambition des princes, que la dynastie des Ommiades disparut, et que la puissance des Espagnols prit un essor considérable, sous don Fernando-le-Grand, entre les années 1030 et 1040. On peut dire que, dès cette époque, le sort des Mores fut décidé.

Tout se réunit alors pour les perdre. Leur prospérité avait été si longue et portée si haut, qu'ils n'étaient pas préparés aux revers. Les jouissances de la civilisation les avaient amollis ; l'usage des bains d'étuve en particulier, auquel ils s'adonnaient avec excès, les rendait impropres aux fatigues ; l'esprit militaire lui-même s'était affaibli ; les notions du droit s'étaient perdues dans la confusion des faits ; la fatalité qui semblait s'attacher à la maison d'Ommeyah l'ayant fait proscrire, le pouvoir théocratique et le prestige qui l'accompagne furent anéantis ; point d'idées précises sur la nature et les limites du pouvoir temporel,

qui remplaça l'autre ; plus de légitimité, point de distinction entre le sang royal et le sang de sujet, point de hiérarchie, la carrière ouverte à tout individu qui avait du talent et de l'ambition, choses communes parmi ce peuple. Il arriva ce qui devait arriver : les aventuriers surgirent ; ils amenèrent le fractionnement à l'infini, l'anarchie, l'invasion étrangère. Les Espagnols profitèrent de tout. Pour cela, il n'était pas besoin qu'ils fussent plus civilisés que leurs rivaux ; il suffisait qu'ils marchassent droit à leur but. Malgré leur mélange avec des Français, et malgré les leçons qu'ils avaient prises des Mores, je doute que les Espagnols de don Fernando-le-Grand fussent beaucoup plus avancés en civilisation que ceux de don Alonso-le-Chaste, par exemple, sauf ce qui concerne la législation, car ils commençaient à remettre en vigueur le code des Visigoths : mais sous le règne suivant, après la prise de Tolède, ils firent des pas énormes qui les rapprochèrent des Mores, ceux-ci rétrogradant peut-être.

La prise de Tolède est la grande époque de l'histoire d'Espagne ; toutes les questions y font remonter. A la suite de cette conquête, il s'opère des changemens de la plus haute portée dans la condition des Espagnols et des Mores. Les Espagnols ont rompu la barrière ; leur puissance s'accroît de deux façons : en avant, ils agrandissent leur territoire ; en arrière, ils le peuplent. L'étendue de leurs domaines fait naître la sécurité ; la guerre, en restant leur première nécessité, cesse d'être leur seul objet ; le système des intérêts se complique, et avec lui le système du gouvernement ; la civilisation s'accroît par l'effet du besoin et celui du loisir ; et deux causes particulières, l'introduction d'une colonie française, la résorption des Mozarabes dans le sein de la nation, contribuent à son développement. Les Mozarabes et les Français furent les instituteurs des Espagnols. Ils apportaient à l'œuvre commune des capacités différen-

tes, opposées même; ceux-là étaient des maîtres plus instruits, ceux-ci des précepteurs plus sûrs : mais les rôles leur ayant été distribués avec bonheur, si ce n'est avec sagacité, le concours s'établit; et la civilisation espagnole, mélange de trois élémens, prit alors son caractère définitif. L'élément moresque, apporté par les Mozarabes, y entra surtout pour la partie matérielle. Hors de là, on lui attribue d'ordinaire plus qu'il ne lui revient : nous essaierons ailleurs de le prouver; mais la partie matérielle est si importante dans la civilisation, toutes les autres en dépendent tellement, qu'il ne faut pas rabaisser le service rendu par les Mozarabes aux Espagnols; il fut d'une conséquence incalculable. Cependant, les Français peuvent réclamer la plus grande part de la reconnaissance, comme ayant rendu le service de l'ordre le plus élevé, un service plus vital quoique moins apparent, et celui qui décida plus tard, tout bien compensé, de la supériorité des Espagnols. Tandis que, de ce côté, d'heureuses influences amenaient de rapides progrès, les Mores subissaient la plus fâcheuse calamité; ils perdaient leur indépendance, et passaient sous la domination d'un peuple à peine échappé du désert.

On se tromperait néanmoins si l'on prenait les Almoravides pour une nation de Barbares; nous en dirons autant des Almohades, qui les remplacèrent. Ils connaissaient les arts et en avaient le goût; l'histoire en fait foi; et si les relations des voyageurs sont exactes, les monumens de leur pays en témoignent : mais ils n'admettaient pas ces principes libéraux de gouvernement et d'administration qui sont la source du progrès. Ils gouvernèrent les Mores comme les Mores n'avaient pas gouverné les Mozarabes; leurs mœurs étaient rudes, féroces; leur cupidité insatiable obscurcissait leur intelligence (ceci s'applique surtout aux Almohades); ils étaient faits pour réaliser un despotisme puissant, rien de plus; et c'est encore dire beaucoup à leur

louange, si l'on considère d'où ils venaient. Les Almohades doivent être placés plusieurs degrés plus bas que les Almoravides. Une antipathie prononcée pour ces maîtres tyranniques, et le soin qu'ils prirent de se conserver distinctement en corps de nation préservèrent les Mores de tomber au niveau des conquérans africains; mais ils ne purent éviter toutes les conséquences de la servitude, et ils perdirent quelque chose en civilisation : les lettres, par exemple, ne disparurent pas de chez eux, mais elles n'y jetèrent plus, comparativement, qu'une faible lumière. L'ère littéraire des Espagnols s'ouvrait précisément alors, et fut inaugurée par trois ouvrages qu'il suffira de citer pour faire connaître leur valeur : c'étaient le *Fuero Juzgo*, traduction en langue vulgaire du code visigoth; la *Crònica general*, et le célèbre recueil des *Siete partidas* (1). Evidemment, les Espagnols tendaient à effacer la distance. Ils étaient bien près de la combler à la fin du treizième siècle, lors de l'entière expulsion des Almohades, évènement qui releva les Mores, et leur fit reprendre l'avantage à certains égards.

Pendant les deux siècles qui s'écoulèrent entre l'arrivée des Almoravides et l'expulsion des Almohades, les Espagnols purent s'accuser de tous leurs revers; ils durent leurs succès aux fautes de leurs ennemis, à la connivence des Mores, enfin et toujours à l'excellence de leur constitution militaire. Appuyons encore sur ce dernier point. Sauf quelques trèves, la guerre était permanente; mais il n'y avait pas de campagne chaque année. D'habitude, on laissait de part et d'autre quelques troupes sur les frontières, et l'on cherchait à s'enlever des châteaux; les forces s'équilibraient

(1) Nous ne parlons que des Castillans; les Aragonais n'avaient pas encore, à cette époque (milieu du treizième siècle), des titres littéraires aussi respectables, mais ils étaient également dans la bonne voie. Don Jayme-le-Conquérant peut, comme prince lettré, s'asseoir assez près de son contemporain don Alonso-le-Sage.

ainsi pour le nombre, il n'en était pas de même pour la valeur. Retenus à leur poste par le point d'honneur, les capitaines espagnols y retenaient leurs soldats par la discipline et l'autorité de la loi, ainsi que par l'espoir d'un établissement avantageux ; sans parler des ordres de chevalerie, qui étaient d'un si puissant secours (1). Que rencontraient-ils devant eux ? quelques garnisons, la plupart du temps très-faibles, et des bandes levées à la hâte pour l'exigence du moment ; troupes irrégulières, sans chefs naturels, car la division par tribus n'est que nominale hors de l'état nomade, sans force de cohésion, sans solidité, en un mot. La solidité à la guerre manquait tout à fait aux Mores. Quoiqu'ils tinssent fermes derrière des murailles, ils étaient destinés par la nature à jouer le rôle des troupes légères. Cavaliers habiles, lutteurs agiles, plus adroits que vigoureux, armés de manière à conserver toute leur mobilité, ils se recrutaient, se formaient et combattaient comme il convient pour une guerre d'agression, d'irruption, non pour une guerre défensive ; la cavalerie pesante des Espagnols en avait aisément raison quand elle pouvait les rejoindre après avoir bravé leur premier choc. Une fois réduits à la guerre défensive, ils furent perdus. D'ailleurs on ne peut, dès le commencement, refuser aux Espagnols la supériorité des armes ; ils l'avaient sur les Mores, comme presque toutes les races du Nord l'ont eue sur celles du Midi.

A peine est-il besoin maintenant d'indiquer les causes

(1) Les Castillans eurent de bonne heure le tort d'employer des criminels dans leurs garnisons de frontières, dans les *presidios*; de là l'acception fâcheuse que le mot de *presidios* reçoit d'ordinaire : qui dit *présides* dit *bagnes*. Mais ce trait ne détruit pas la physionomie chevaleresque que nous attribuons aux corps des *fronterisos* castillans. L'histoire, de nos jours, offre des traits analogues auxquels on ne s'arrêtera pas plus tard, et avec raison, lorsque l'on voudra tracer un tableau général.

qui se combinaient pour ne laisser au dernier État moresque, au royaume de Grenade, aucune chance de résistance heureuse. La disproportion des forces frappe l'esprit, même si l'on ne compte plus que la Castille comme engagée dans la lutte. Ajoutez à cela que les Mores, isolés complètement, ne purent suivre les progrès que les Espagnols faisaient dans l'art militaire, grâce à leurs rapports avec l'Europe. Lorsque la guerre de Grenade éclata, en 1482, les Mores en étaient encore au même système de fortification que du temps des escalades ; ils n'entendaient absolument rien à l'artillerie fulminante, quoique probablement cette invention leur fût due ; ils avaient toujours le même armement, des pièces défensives très-légères et le sabre courbe, si inférieur au sabre droit dans une affaire disputée ; enfin, ils se recrutaient toujours à leur manière provisoire, tandis que les armées permanentes existaient depuis plus d'un siècle en Espagne (1) : aussi ne purent-ils tenir ni en rase campagne ni derrière leurs forteresses, malgré leur bra-

(1) Sous le nom de *lances d'ordonnance* (lanzas continuas *ou* continuos del rey). Les seigneurs avaient aussi leurs *continuos*. Don Fernando-le-Catholique se servit en outre contre les Mores des *quadrillas* de la sainte Hermandad, comme troupes réglées, et il avait un corps nombreux de pionniers ; ses génétaires (*ginetes,* chevau-légers), depuis si fameux, n'étaient pas encore organisés, du moins il n'en est pas encore question dans les chroniques. On ne voit nulle part qu'il y eût chez les Grenadins quelque chose de semblable à des troupes régulières et permanentes, car on ne peut qualifier ainsi les mercenaires africains, peu nombreux d'ailleurs, les *Gomeres,* qui composaient la garnison de quelques places-fortes ; on ne peut non plus appeler ainsi l'espèce d'association chevaleresque connue dans les chroniques espagnoles sous le nom de *Caballeros de la casa de Granada.* Une institution importante, sous le rapport militaire, les *doncels* ou écuyers du roi, existait encore en Castille à l'époque de la guerre de Grenade, mais on ne mentionne pas une seule fois ses services, quoique l'on parle souvent de son chef, l'alcayde de los Donceles, l'un des héros favoris des chroniques et des romances.

voure, leur constance et le dévouement de leurs auxiliaires. La guerre de Grenade dura dix ans : cela paraît court ; on devrait s'étonner qu'elle ait duré autant, et rien ne prouve mieux quelles ressources ce peuple trouvait en lui-même, dans sa civilisation. Excepté la science de la guerre et les lettres, tout ce qui fait la prospérité d'un Etat et l'honneur d'une nation, agriculture, industrie, commerce, administration, arts, chevalerie, était porté à un point remarquable dans le royaume de Grenade ; l'agriculture et les arts beaucoup plus haut qu'en Castille, sans contredit.

A cette époque, aux derniers jours de leur indépendance, jugeant sans préventions et compensant toutes choses, il me paraît impossible que l'on déclare les Mores inférieurs aux Espagnols. Depuis la chute de leur boulevard, après le départ, l'expulsion ou le massacre des plus distingués d'entre eux, sous le régime de suspicion qui leur fut imposé, dégradés systématiquement, privés des moyens de s'instruire, gâtés par tous les mauvais sentimens qu'on ne craignait pas de leur inspirer, si même on ne cherchait à les faire naître, les Mores perdirent, avec leur lustre et leurs plus nobles qualités, une partie de leurs connaissances. De leur ancienne civilisation, ils conservèrent seulement ce qui convenait aux classes inférieures de la société où ils se trouvaient relégués ; et dans tout ce qu'ils conservèrent, ils excellèrent. Leurs *Aljamias*, ou associations, étaient si bien organisées, qu'elles excitaient la défiance : ils s'administraient sans avoir besoin de personne, et secouraient leurs misères sans laisser rien à faire à d'autres ; le champ qu'ils cultivaient était le plus productif, l'ouvrage qu'ils livraient le mieux exécuté, l'industrie qu'ils exerçaient la plus florissante, le seigneur qu'ils servaient était le plus riche, le travail qu'ils vendaient était le moins cher ; enfin, quoiqu'ils fussent écrasés par les exactions, ils faisaient envie. Qu'est-ce que cela, si ce n'est de la civili-

sation? Leur départ laissa un vide qui n'est pas rempli, et le dommage irréparable que leur expulsion a causé à l'Espagne dit assez quel mérite ils avaient.

N° VI (*page* 177).

Mémoire adressé à Henri IV, par les Morisques d'Espagne (1).

« Sacrée royale Majesté,

« Nous les Morisques d'Espagne, vos esclaves de cœur, prions Dieu, Notre-Seigneur, pour votre conservation et victoire, et vous pouvez nous tenir pour vos loyaux serviteurs; à votre occasion et pour votre service royal, nous mourrons grands et petits. »

« Excellentissime seigneur,

« Nous n'avons jamais été traîtres à notre loi ni à notre roi, parce que nous sommes Mores de nation, et des plus anciens qu'il y ait au monde; car nous demeurons en Espagne depuis le temps que le roi Muley-Jacop-al-Mançor

(1) La forme de ce Mémoire est singulière; il s'adresse tantôt au roi lui-même, tantôt à son conseil ou à ses agens. Il est signé, au nom de ses compatriotes, par Hamete Musrif de Segorbe, qui s'intitule ailleurs *un des mosarifes, c'est-à-dire gentilhomme de la nation.* (Note de M. le marquis de Lagrange. — *Mémoires authentiques de Jacques Nompar de Caumont, duc de la Force, etc.*, publiés par M. le marquis de Lagrange; Paris, Charpentier, 1843, t. 1, p. 341.)

Il est inutile de relever les erreurs historiques et les mensonges de statistique dont cette pièce est entachée presqu'à chaque ligne.

la conquit, et lui et ses descendans possédèrent long-temps le royaume d'Espagne; ensuite voyant que les chrétiens commençaient à conquérir l'Espagne, beaucoup d'entr'eux se décidèrent à retourner en Barbarie. Les rois chrétiens, de leur côté, voyant que tous les Mores allaient en Barbarie, et que les terres restaient dépeuplées, firent annoncer par tout le pays que ceux qui voudraient demeurer en Espagne, les rois chrétiens leur engageaient leur foi et leur parole qu'ils les laisseraient, avec confirmation de leurs fors et priviléges, vivre en notre loi. Mais les rois n'ont rien gardé de leurs paroles. Lorsque ceux du royaume de Grenade furent conquis la dernière fois, non contens de les faire chrétiens par force, ils voulurent les obliger à quitter le langage, les noms et les costumes arabes, ce qui fit que ceux du royaume de Grenade se soulevèrent seuls et avec peu d'armes, parce qu'ils étaient déjà désarmés, et firent la guerre au roi Philippe, qui mourut sans avoir pu dire qu'il les eût vaincus un seul jour; et de même le roi Philippe, comme il était père des artifices, voyant qu'ils lui donnaient beaucoup à faire, les séduisit par une paix fallacieuse, déclarant à ceux qui le suppliaient qu'il leur pardonnait et qu'ils retournassent dans leurs maisons, et qu'ils y vécussent comme ils voudraient, confirmant de nouveau leurs priviléges. Aussi ils terminèrent la guerre. Les voyant paisibles dans leurs maisons et villages, et sans se tenir sur leurs gardes, il les allait chassant de leurs habitations avec de grandes forces, et les éparpilla par toute la Castille, faisant la plupart d'eux esclaves par contrainte et sans raison; d'où il résulte que beaucoup sont dispersés en Espagne. Le nombre de leurs maisons dépasse cent-trente mille, plutôt plus que moins, attendant tous l'occasion de se venger de la tyrannie espagnole, et nous voyant commencer ils ne s'endormiront point. Car on ne peut leur donner le signal aussi sûrement, attendu qu'ils sont fort

séparés les uns des autres, quoique cependant ils aient aussi des syndics, gens considérables et auxquels on peut se fier parfaitement. »

« Excellentissime seigneur,

« Nous, ceux du royaume de Valence, sommes soixante-treize mille maisons, plutôt plus que moins, tous réunis dans des villes et de riches villages, race vaillante et gens courageux; quand besoin sera, nous pourrons faire soixante mille hommes sans dépeupler nos dites maisons, ni sans qu'il en coûte rien au roi qui sera notre appui; bien plus, lui donnerons-nous de l'argent s'il le faut, parce que nous ne manquons de rien, sinon d'armes; et que, pour ce qui concerne le royaume de Valence, nous en sommes les maîtres et nous ne voulons rien que savoir la volonté de sa Royale Majesté le roi de France, attendu que nous le voulons pour notre roi et protecteur, nous prêtant assistance et faisant cette faveur de nous délivrer de la tyrannie d'Espagne; car, véritablement, nous autres du royaume de Valence, nous ne pouvons vivre, puisqu'ils ne savent quel moyen employer pour nous perdre; nous dépouillant de nos biens par la voie de l'inquisition, et ne se contentant pas que les Morisques du royaume de Valence paient aux inquisiteurs chaque année deux réaux par maison, ce qui s'élève à cent-cinquante-deux mille réaux par an, et le roi y donne son consentement, et les inquisiteurs nous disent qu'il nous a fait grâce en ne nous prenant pas nos biens, lorsqu'ils nous les prennent par l'inquisition; et comme ce qu'ils ne peuvent nous enlever par cette voie, ils cherchent à nous l'ôter par d'autres subtilités, et si le roi n'en était pas content ils ne le feraient pas. C'est ainsi que le roi d'Espagne nous a fait beaucoup d'injustice et nous en fait chaque jour, ne se bornant pas à ne point

nous maintenir nos fors et priviléges, que les rois ses prédécesseurs accordèrent à nous du royaume de Valence et à ceux d'Aragon; mais on nous les fit porter à la cour du vivant de l'empereur, où on les brûla sans aucune faute de notre part, et soudain nous fit-on baptiser par force. Peu de temps après, ils nous désarmèrent et nous envoyèrent les inquisiteurs, qui depuis lors nous tourmentent tellement que nous ne pouvons vivre, mais qu'il faut chercher nos remèdes là où nous les trouverons; et, comme nous trouvons dans nos prophéties que nous devons être secourus par les mains du roi de France, que Dieu le fasse comme il en a le pouvoir, et qu'aussi sa Royale Majesté ne doute point qu'avec sa faveur elle ne remporte la victoire. Nous autres du royaume de Valence sommes cinq tribus, et dans chaque tribu nous avons trois syndics des principaux de notre nation, ce qui fait quinze syndics pour tout le royaume de Valence; il suffit que ceux-ci le sachent et en soient avertis. Dans le royaume de Valence, il n'y a rien à craindre des Espagnols, parce qu'ils sont dans nos villes et villages et que nous en sommes les maîtres, car il s'y trouve tout au plus un chrétien ou deux comme alcades. Il n'y a qu'un seul château qui ait garnison, lequel se nomme *le château de Vernia,* et c'est pour garder la mer et empêcher les Morisques de s'en aller en Alger; il y a aussi un château à Jativa, ville chrétienne, il est grand et délabré, sans aucune pièce de canon. Effectivement le royaume de Valence n'est rien pour nous, si Sa Royale Majesté nous favorise de quelques hommes qui entendent la guerre, et de quelques armes, telles qu'arquebuses et pièces de canon, afin de commencer par prendre Valence. Nous trouvons dans nos prophéties que cette ville se rendra sans coup-férir et sans recevoir aucun secours.

«La ville prise, il s'y trouvera des armes pour tous; le secours qu'il est nécessaire que nous recevions devra venir

par Denia, qui est un bon port de mer. Il n'y a rien à craindre du côté de la ville, parce que, avant que la flotte n'arrive, ils s'enfuiront tous ayant peur de nous, et pensant que c'est la flotte turque, parce que la plus grande partie de notre nation se trouve près de Denia; et tout ira à bonne fin avec la faveur de Dieu, selon que nos prophéties en rendent témoignage. »

« Sacrée Royale Majesté,

« Nos bons frères aussi de notre nation, les Tagarinos du royaume d'Aragon, sont comptés passer quarante mille maisons, plutôt plus que moins; ce sont de braves gens, qui désirent se voir déjà au milieu de la lutte pour se venger des affronts qui leur sont faits chaque jour plutôt qu'à tout autre; et ils suivent le même ordre que ceux du royaume de Valence, parce que nous sommes tous traités de même pour le bien et le mal, et ils paient les mêmes charges que nous payons à la tyrannique inquisition : ils ont également leurs syndics qui les gouvernent, qui sont les principaux de la nation. Ainsi donc, nous mourrons tous les uns pour les autres. Comme les Aragonais sont riches, nombreux et réunis dans leurs villes et villages, ils pourront fournir quarante mille soldats, tous attentifs à l'heure de notre bien, et il suffit que leurs syndics le sachent, à qui on pourra bien se fier pour le mot d'ordre. Ils manquent aussi d'armes, quoique pas autant que nous, parce qu'il y a peu de temps qu'ils ont été désarmés, et qu'ils auront encore quelques armes cachées, priant Dieu que vienne le moment d'en faire usage; d'autant que si sa Royale Majesté marche par la Navarre, elle aura plus de monde de son côté dans le royaume d'Aragon que ceux qui seront du côté opposé. Outre ceux de notre nation, elle aura encore beaucoup de chrétiens pour auxiliaires, parce que Sa Majesté s'est fait

beaucoup de partisans en Espagne, qui prient Dieu chaque jour pour son triomphe. Il y a aussi de notre nation en Catalogne environ trois mille maisons, qui se gouvernent par les Valenciens et les Aragonais; il se trouve également une autre nation en Castille, qui se nomme les Mudegales, Mores comme nous, qui seront de cinq mille maisons; ils mourront avec nous; et d'autres nations qu'il y a en Espagne, qui sont de la religion du Christ et d'autres de la loi de Moïse, se rangeront du parti de la France; et ceux-ci sont nombreux, quoiqu'ils vivent fort cachés : nous les connaissons bien, et nous nous consolons les uns les autres, priant Dieu qu'il se présente occasion d'agir contre ceux d'Espagne.

« Ainsi donc, Excellentissimes Seigneurs, je vous recommande le secret pour l'amour de Dieu, et que l'on rende compte à Sa Royale Majesté que ce que je vous dis de notre nation est véritable, que nous mourrons tous à son royal service, quand l'occasion s'en offrira; et si Sa Royale Majesté veut plus de sûreté de nous, je lui conduirai trois personnes des plus considérables de notre nation : l'une de Valence, l'autre de Grenade, et la troisième d'Aragon. Je les lui amènerai secrètement à sa cour au mois d'avril; elle connaîtra ainsi mieux nos intentions. Que si Sa Majesté n'approuve pas ce projet, elle veuille bien me donner un homme en qui elle se fie, qui puisse lui faire connaître la sincérité de nos volontés. Que Sa Majesté ne laisse pas échapper ces favorables occurrences, car l'Espagne est épuisée, et plus mal gouvernée de jour en jour. C'est ainsi que votre Majesté se vengera de ses ennemis avec la faveur de Dieu, lequel je prierai toute ma vie pour sa conservation et pour sa victoire, en qualité de son bon esclave de cœur.

« HAMETE MUSRIF. »

N° VII (*page* 188).

Lettre du roi, aux jurés et députés de Valence, dans laquelle il leur déclare sa volonté de chasser les Morisques.

Le Roi.

Nos très-vénérables et bien aimés,

Vous connaissez suffisamment ce que depuis longues années l'on a essayé dans ce royaume pour y convertir les nouveaux chrétiens, les édits de grâce qui leur ont été accordés, les autres mesures que l'on a prises pour les instruire de notre sainte religion, et le peu de profit que l'on a retiré de tout cela, car nous n'avons pas vu qu'ils se soient convertis; mais au contraire de jour en jour ils ont augmenté leur obstination et leur constant empressement à machiner contre la sûreté de nos Etats. Et quoique des hommes savans et saints m'aient déjà, les années passées, représenté le danger de les tolérer plus long-temps, les maux irréparables qui pouvaient arriver si je fermais les yeux sur leur conduite, qu'ils m'aient exhorté à recourir sans retard au remède que ma conscience m'obligeait d'appliquer, m'assurant que je pouvais, sans scrupule, les châtier dans leurs vies et leurs biens, parce que la notoriété, le nombre, la gravité et l'atrocité de leurs crimes les pouvaient faire déclarer convaincus d'hérésie, d'apostasie, de lèse-majesté divine et humaine, et que je pouvais procéder contr'eux avec toute la rigueur que leurs fautes méritent; cependant, désirant les réduire par des moyens de conci-

liation et de douceur, j'ai ordonné de faire à Valence la *junte,* dont vous avez entendu parler, afin de procéder une seconde fois à leur instruction et leur conversion, pour plus grande décharge de ma conscience, et voir si l'on pourrait éviter de les expulser du royaume. Mais j'ai appris depuis lors par diverses voies, toutes très-certaines, que ceux de ce royaume et ceux de Castille donnaient suite à leurs mauvais desseins, puisque dans le même temps où l'on s'occupait de leur conversion, ils envoyèrent des émissaires à Constantinople et à Maroc pour y traiter avec le Turc et le roi Muley-Cidan, leur demandant que l'année prochaine ils envoyassent leurs forces en aide et secours, les assurant qu'ils trouveraient cent cinquante mille hommes de guerre, tant de Mores que de barbaresques, prêts à aventurer vie et biens dans cette entreprise, et que les difficultés n'étaient pas grandes, vu que nos royaumes sont dépourvus de monde, d'armes et de soldats exercés. En outre de cela, j'ai su qu'ils ont aussi des intelligences, et qu'ils complotent avec les hérétiques et autres princes ennemis de la grandeur de notre monarchie, et que les uns comme les autres leur ont offert de les aider avec toutes leurs forces. On sait de science certaine que le Turc, pour être en état de disposer de son armée navale, a fait la paix avec le Persan et avec les autres rebelles qui l'occupaient; de son côté, le roi Muley-Cidan établit son empire, et il a traité avec les hérétiques des pays maritimes du septentrion pour avoir des vaisseaux qui passent des troupes dans notre royaume, ce qui lui a été accordé. Si nous sommes attaqués à la fois par ces ennemis-là et par tous les autres que nous avons, nous nous verrons dans un danger qui se laisse assez imaginer.

Considérant donc toutes ces choses, désirant accomplir les devoirs qui me sont imposés, mettre ordre à la conservation, à la sécurité de mes royaumes et en particulier de celui-ci, et des bons et fidèles sujets que j'y ai, car leur

danger est de tous le plus évident; voulant faire disparaître l'hérésie et l'apostasie de cette mauvaise race de qui Notre-Seigneur Dieu est si offensé, après lui avoir recommandé et fait recommander cette affaire pour tout ce qui en importe à son honneur et à sa gloire, j'ai résolu que l'on expulse de ce royaume tous les Morisques ses habitans de la manière qui vous sera dite. Et quoique votre zèle connu pour le service de Dieu et le mien, pour la sécurité et conservation de ce royaume et de vos propres personnes que j'estime et j'aime tant, m'assure que vous verrez cette affaire sous son véritable jour, que vous reconnaîtrez combien nécessaire et salutaire est la résolution que j'ai prise, et que vous en faciliterez avec empressement l'exécution, toutefois j'ai voulu vous donner avis des causes qui m'y ont porté, et vous charger, comme je le fais très-affectueusement, de donner l'exemple aux seigneurs qui ont des vassaux morisques, en faisant comprendre à vos propres vassaux que j'agis avec eux miséricordieusement, puisque je pouvais justement prendre leurs vies et leurs biens, et que je les laisse aller avec ce qu'ils peuvent emporter de leurs meubles, sur leurs personnes seulement, pour aider à leur subsistance; cela devant s'exécuter sans que, dans aucun cas et pour aucune considération, l'on admette des tempéramens. Il sera de grande importance que les autres voient ce que vous faites, pour faire de même.

J'ai confié au mestre-de-camp-général don Agustin Mexia, de mon conseil de guerre, le soin de faire conduire ces gens aux ports où ils doivent s'embarquer; je vous recommande donc beaucoup d'être avec lui en bonne intelligence, de l'assister suivant ce qu'il vous indiquera pour le bien de la chose; ce faisant vous accomplirez, en outre de ce que j'ai dit que j'attends de vous, vos obligations de vrais chrétiens et fidèles vassaux. Je recevrai par-là le service le plus agréable que vous puissiez me rendre. Le mar-

quis de Caracena (1) vous fera savoir quel portion doit vous revenir dans les biens de vos vassaux morisques, et soyez certain que, d'un autre côté, je m'occuperai de vous dédommager de vos pertes par tous les moyens possibles. Pour ce qui touche à l'exécution, je m'en remets à ce que le vice-roi vous dira de ma part, vous ordonnant et chargeant de l'exécuter et accomplir ainsi.

De San Lorenzo (2), le 11 de septembre 1609.

Moi, LE ROI.

(Gaspar Escolano, *Décadas*, liv. 10, chap. 48, col. 1864 et suivantes. — Bleda, pag. 993.)

N° VIII (*page* 210.)

Edit royal pour le passage des Morisques en France.

Le roy ayant esté adverti de l'ordonnance n'aguières faicte par le roy d'Espagne portant commandement exprès à touts Morisques estant sur ses Estats et pays d'Espagne d'en sortir dans un brief temps et iceux deshabiter sur de grandes peines qu'il faict exécuter contr'eux, et qu'à ceste occasion grand nombre de familles desdits Morisques, s'estant mis ensemble, s'acheminent sur la frontière de Biscaye, pays de Labourt, et de la ville de Bayonne, et ayant Sa Majesté toute bonne intention qu'il soit usé en leur endroit d'humanité pour les recueillir dans ses pays et Estats; et que pour ceux qui font et voudront faire profession de la

(1) Vice-roi de Valence.
(2) L'Escurial.

Religion Catholique, Apostolique-Romaine, ils puissent demeurer en toute seureté; et pour les autres qui ne le voudront faire, il leur soit donné libre passage jusques en ses ports du Levant, pour de là se faire transporter en Barbarie ou ailleurs que bon leur semblera;

Sa dite Majesté a ordonué et ordonne — que, lorsque lesdits Morisques apparoistront sur ladite frontière, il leur sera par le commissaire qui sera à cest effect envoyé par Sa Majesté déclaré, de la part d'icelle, que touts ceux des susdits Morisques qui voudront vivre en ladite Religion Catholique, Apostolique-Romaine, et faire profession d'icelle; qu'ils ayent à en faire promptement un roolle contenant les noms, surnoms, aage et sexe d'iceux, pour leur estre assigné temps et lieu pour faire ladite profession pardevant l'évesque dudit Bayonne ou de ses grands vicaires, en la forme qu'elle doit estre faicte, dont chacun d'eux retirera un acte et certification dudit évesque ou desdits grands-vicaires, lequel acte ils seront tenus par mesme moyen faire enregistrer au greffe de la justice dudit Bayonne. Et ce faict, s'estans tous lesdits catholiques remis ensemble, seront conduicts par lesdits commissaires jusques à ce qu'ils ayent passé les rivières de la Garonne et Dordonne, lesquelles passées, ils pourront demeurer et habiter dans les villes ou plat-pays des terres de l'obéissance de Sa Majesté qu'ils voudront choisir. A la charge toutesfois, qu'après l'eslection faicte du lieu de leurdite demeure, ils seront tenus de se représenter à l'évesque du diocèce dans lequel ils seront, auquel ils feront apparoir de l'acte de leur dite profession de foy faicte pardevant ledit évesque de Bayonne, laquelle ils y confirmeront et en retireront aussi un acte dudit évesque qu'ils feront enregistrer au greffe du bailliage d'où sera leurdite demeure, pour vivre d'oresnavant en ladite Religion Catholique, Apostolique-Romaine, ce qui leur sera enjoinct de faire à peine de la vie : il sera expressément porté par

l'acte de leurdite profession de foy pardevant ledit évesque de Bayonne l'injonction qui leur aura été faicte de vivre d'oresnavant en ladite Religion Catholique, Apostolique-Romaine, à peine de la vie (comme il est porté par la présente ordonnance), dont ils recognoistront avoir en entière cognoissance. Et contiendra aussi ledit acte qu'ils se sont aussi soulmis de le représenter à l'évesque du diocèse duquel ils resoudront de faire leur résidence.

Et pour les autres desdits Morisques qui ne feront ladite profession de la Religion Catholique, Apostolique-Romaine, leur sera fait commandement de la part de Sadite Majesté par ledit commissaire de se mettre tous ensemble en un lieu qui leur sera pour ce assigné, pour iceux estre au mesme temps consignez ès mains du commissaire, qui sera à ce député par Sa Majesté, pour les conduire depuis ladite frontière par les plus courts et aisez chemins que faire se pourra jusques dans les ports de la mer du Levant où leur seront fournis des vaisseaux pour les transporter seurement en Barbarie ou autres lieux des terres du Grand-Seigneur qu'ils adviseront, en payant par eux raisonnablement les frais du voyage de leur dit transport par mer; à la charge que les maistres et patrons des vaisseaux qui feront leur dit transport se chargeront au greffe de la justice du lieu d'où ils partiront de la quantité des personnes et biens qu'ils transporteront avec eux, leur deffandant très expressément de leur faire aucun mauvais traictement ny exiger d'eux aucune chose outre le salaire de leursdits vaisseaux, à peine de la vie. Et rapporteront attestation de leur descente en terre et qu'ils n'auront reçeu d'eux en leurdit passage aucun mauvais traitement, en vertu de quoy ils en demeureront deschargez.

Ordonne Sa Majesté aux susdits commissaires, qui auront charge de leur conduite, de les faire, en leurs susdits voyages, loger par departement dans les bourgs et villages qui

seront sur le chemin de leurdit passage et leur y faire administrer vivres en payant raisonnablement. Ordonne aussi Sadite Majesté aux gouverneurs et lieutenants-généraux de ses provinces d'ordonner et enjoindre (si requis en sont par les susdits commissaires ordonnez pour faire ladite conduite) aux prévosts des mareschaux et visénéchaux d'icelles, de conduire avec leurs troupes, chacun en ce qui sera de sa charge et ressort, lesdits Morisques, à ce qu'il ne leur soit faict à leurdit passage, aucune injure, desplaisir ou empeschemement, à la charge de payer par eux les salaires desdits prévost des mareschaux et leurs archers, dont taxe leur sera faite par les juges des lieux comme il a accoutumé d'estre faict en pareilles occasions.

Faict à Paris, le 22 jour de février 1610.

FORGET.

(*Mercure françois*, tom. 2, pag. 59 et suiv.)

N° IX. (*page* 221.)

Relation véritable envoyée dans cette capitale. — On y rend compte du martyre que les Mores de Tétouan ont fait souffrir à Francisca Trigo, Morisque, native de la ville d'Avila, l'une de celles qui furent chassées dans l'expulsion générale des Morisques, et qui ne voulut pas renier la foi du Christ, l'ayant vu renier à son mari et ses enfans. L'événement arriva le 22 juillet de cette année présente (1623).

Mes frères et compagnons, je me réjouis de vous savoir en pays chrétien, jouissant de la liberté dont je manque, dont je manquerai toujours, à moins d'un miracle de Dieu, jusqu'à ce que sa divine Majesté, par un effet de sa miséri-

corde, me donne dans l'autre monde la récompense que j'espère. Je suis ici enchaîné, affamé, accablé de travail comme vous l'étiez autrefois. Puisque vous connaissez cet état, je me dispense de vous le décrire.

Mais apprenez que le 22 juillet de cette année, peu de jours après votre départ, il s'est passé dans la ville de Tétouan une des aventures les plus prodigieuses et les plus neuves dont on ait ouï parler jusqu'ici. Dans la rue des marchands d'esclaves de cette ville vivait un Morisque espagnol, un des expulsés; sa femme, comme lui Morisque, se nommait Francisca Trigo. Cette malheureuse, entraînée par l'exemple de son mari et de ses enfans, qui reniaient, ou plutôt forcée, les imita, quoique la suite ait prouvé qu'elle a toujours vécu dans la religion de Jésus-Christ, car jamais elle n'oublia de prier en secret, faisant des pénitences, et demandant avec une foi vive à notre Rédempteur de lui accorder le moyen de confesser ses péchés, puis de mourir en le reconnaissant.

Elle sut un jour qu'il était arrivé à Tétouan un père rédempteur de captifs. Bravant alors tous les dangers, elle parvint à s'aboucher avec lui, et le pria, d'un air humilié que témoignaient ses profonds soupirs, ses larmes amères, de l'entendre en confession. Le moine, étonné de recevoir une demande si extraordinaire dans ce pays, quoiqu'il courût grand risque de la vie, lui ordonna de faire le signe de la croix, et écouta sa confession. A la vue de son repentir, il n'hésita pas à l'absoudre, lui imposa une pénitence salutaire pour son âme, l'anima, l'exhorta, et la renvoya fortifiée par un sermon exemplaire. Cette bonne chrétienne, après sa confession, se retrouva ferme, enflammée de l'amour divin, tellement qu'elle allait toujours et partout un rosaire à la main, sans crainte d'être vue. Il n'est pas d'usage ici de se servir du rosaire. Dieu, dans ses justes jugemens, permit qu'elle fût découverte. Un More de ses voi-

sins, nommé Harahau Hazen, l'aperçut une fois dans le jardin de sa maison pendant qu'elle se livrait à ce pieux exercice; il se scandalisa d'une pareille nouveauté, et, sans lui faire d'observations, il alla en informer un marabout, prêtre du trompeur Alcoran : le marabout transmit son rapport à l'alcaïd de la ville, lequel fit venir devant lui Francisca. Il la mit d'abord aux fers avec la rigueur que ces chiens déploient d'ordinaire, puis lui adressa une longue harangue, enfin lui demanda d'une voix menaçante si elle ignorait les fabuleux préceptes de leur détestable Alcoran. Francisca lui répondit avec une sainte dignité : « Muley Cidan, je sais que tout en est faux et menteur. Tu n'ignores pas non plus que rien n'est bon de ce que ton Alcoran nous ordonne d'observer; jamais je n'ai suivi ses préceptes: mais je sais aussi que la religion de notre rédempteur Jésus-Christ est la véritable, la juste, la sainte; j'ai milité sous ses quatorze articles et ses saints commandemens. C'est pour elle que je veux vivre et mourir. Remarque bien que je ne crains ni ta rigueur ni tes menaces; au contraire, je regarderai comme un heureux sort de souffrir les tortures que tu m'apprêtes, car en les souffrant pour le Dieu un, trinitaire, fils de Marie, vierge conçue sans péché originel, j'espère, moyennant ma foi, gagner la couronne du martyre. »

Le lendemain, Muley Cidan se fit amener Soliman Adan, mari de la chrétienne, ses deux fils et son fils. En leur présence, on introduisit Francisca Trigo; elle parut devant eux comme une sainte Catherine. Muley Cidan lui dit en colère : « Chrétienne, tu te repentiras d'avoir nié les préceptes de notre Alcoran, et d'être retournée à ton antique foi du Christ. Est-ce possible, dis, inconstante, que tu n'aies pas considéré combien sont justes, saints et véritables les enseignemens de notre saint prophète Mahomet? Par son nom, je te jure que si tu ne l'avoues pas véritable seigneur de

toutes les choses créées, je te ferai mourir de la manière la plus cruelle. Voilà ton mari et tes enfans; retournes avec eux, ou tu périras dans les tourmens. » Les enfans, dont le garçon, nommé Ahmed, avait une quinzaine d'années, et les filles, Fatima et Zahara, onze et huit ans, pleuraient en voyant leur mère dans cet état misérable. Soliman Adan, son mari, touché de douleur, lui dit : « Axa (c'était le nom moresque de la chrétienne), repens-toi de ce que tu as fait. Regarde ces enfans, veux-tu les laisser orphelins et déshonorés? Pour moi, je te pardonne; reviens à la maison, achève de les élever. Vois donc que tout cela est une illusion du démon qui te trompe. » Mais elle, ravie par l'amour et comme en extase, ne faisait cas ni des tendres larmes de ses chers enfans ni des admonestations de son mari, ni des menaces du juge; elle s'écriait : « Le Christ vit! le Christ règne! » et répétait sans cesse ces paroles sans qu'enfans, mari ou juge pût l'en détourner. Lorsque l'on vit sa fermeté, on prononça contre elle une sentence de mort.

Le jour suivant, au son de rauques instrumens, elle fut conduite solennellement vers le lieu du supplice, avec le cortége d'officiers et tout l'appareil usité. On avait élevé pour elle un échafaud. L'amazone chrétienne en monta les degrés avec la patience d'un saint Job, le courage d'un saint Etienne; elle servait d'exemple à beaucoup de renégats, qui peut-être n'ont renié que par crainte. Déjà elle était au-dessous de la potence, quand l'élue de Dieu se mit à prêcher comme un saint Paul, nous exhortant, nous autres esclaves chrétiens qu'on avait amenés, à persévérer dans notre foi, et s'exprimant avec de très-saintes paroles accompagnées d'exemples admirables. A la fin, près de mourir, elle nous dit : « Chrétiens, je suis de la ville d'Avila, de race morisque, quoique toujours j'aie professé la religion du Christ. Je vous demande, si quelqu'un de vous passe par cette ville, qu'il rapporte comment je meurs en confessant

la sainte foi catholique, et j'en réclame de vous le témoignage. » Alors elle commença le *Credo;* mais, avant de l'achever, elle rendit son esprit à Jésus-Chrit, avec qui elle vit, etc.....

Parmi les captifs de cette ville, la douleur et les larmes furent irrésistibles; cependant, malgré l'horreur d'un tel spectacle, nous essayons de nous contraindre, de peur des châtimens. Le lendemain, qui fut un samedi, de grand matin nous allâmes chercher le corps de cette martyre, et nous le portâmes sur nos épaules jusqu'à un petit pré assez loin de la ville, où nous l'enterrâmes secrètement. Nous fûmes émerveillés de voir son visage si beau, si frais, si coloré qu'elle paraissait vivante et ressemblait à un ange. A mon avis, elle devait être âgée de trente-cinq ans. Aussitôt nous nous partageâmes ses pauvres vêtemens, pour les distribuer entre tous les esclaves chrétiens qui sont ici, au nombre de quinze cents et plus, et nous revînmes à la ville pleins de tristesse; la tristesse ne nous manque jamais.

Ce qui s'est passé depuis l'emprisonnement de cette martyre jusqu'à son jugement m'a été raconté par le licencié Francisco Niéto, bourgeois d'Osuna, esclave de l'alcaïd. Son maître lui confiait la clé de la mazmorre pour faire sortir la sainte, lorsqu'elle comparut devant lui pour entendre sa sentence, et en d'autres occasions. Tout le reste de ce que je vous rapporte, je l'ai vu de mes propres yeux, et c'est arrivé le 9 d'août de l'année présente.

Voilà ce qu'il y a de nouveau par ici; on dit encore que la flotte du grand-turc parcourt la mer, en compagnie d'autres corsaires bien armés. Dieu préserve nos compatriotes de tomber entre leurs mains! Qu'il nous accorde à nous autres la liberté; et à vous, pour jouir de celle que vous avez obtenue, la santé et sa sainte garde!

(Imprimé avec autorisation, à Madrid, par Diégo Flamenco, l'année 1623.)

Nota. Cette pièce fait partie d'un Recueil qui se trouve dans la bibliothèque de M. Henri Ternaux-Compans. J'ai puisé dans le même Recueil tous mes renseignemens sur les actes de piraterie que les Morisques exercèrent après leur expulsion d'Espagne. M. Ternaux a bien voulu me communiquer d'autres livres rares et des manuscrits au moyen desquels j'ai pu combler quelques lacunes, dans un ouvrage où il en reste encore beaucoup. Son obligeance et son érudition m'ont été d'un secours inappréciable. Qu'il me permette de consigner ici l'expression de ma gratitude pour les nombreux services qu'il m'a rendus.

N° X (*page* 230.)

Il est facile d'expliquer les causes de l'ignorance dans laquelle restèrent les Espagnols sur le compte des Mores; mais on ne peut comprendre que cette ignorance ait été poussée si loin. Elle paraît non seulement dans les actes administratifs, qui presque tous, on l'a vu, allaient à contre-sens de leur but, si toutefois, et j'en doute, leur but était de rendre la domination chrétienne supportable aux vaincus, profitable aux vainqueurs : elle frappe encore plus dans les écrits des chroniqueurs, des historiens, des donneurs d'avis, des faiseurs de projets, de tous ces gens enfin qui, par état, auraient dû connaître les Mores, leur nature, leur religion, leurs mœurs, leur histoire. Les personnes les moins versées dans les études orientales en sont choquées dès qu'elles ouvrent un livre espagnol où il est question des Mores, nom générique donné en Espagne à tous les musulmans. Chacun sait, par exemple, que l'islamisme n'a qu'un seul dogme, à proprement parler, l'unité de Dieu,

seul exprimé dans la formule *la illah illa Allah* (il n'y a de Dieu que Dieu), laquelle, avec l'adjonction de cette phrase, *wa Mohammed rassoul oullah* (et Mahomet est son envoyé), constitue la profession de foi canonique du musulman. Il est une seconde profession de foi qui contient l'énonciation de plusieurs autres dogmes relatifs aux anges, au jugement dernier, etc.; mais elle n'est pas essentielle, sa récitation quotidienne n'est pas obligatoire, tandis que, dans les pays où l'islamisme domine, il suffit d'avoir proféré la première pour être considéré comme soumis à la loi du Coran. Les musulmans, quelque superstitieux que soient les moins éclairés d'entre eux, ont toujours eu horreur de l'idolatrie; et cette horreur, manifestée par l'exagération de la défense relative aux représentations iconographiques des êtres vivans, est cause du mépris avec lequel ils voient les chrétiens, parce qu'ils traitent d'idolatrie véritable notre dogme de la Trinité, et qu'ils se méprennent sur l'espèce du culte que nous rendons à la Vierge et aux saints. On ne peut, lorsque l'on vit à côté de musulmans, même de musulmans relâchés ou corrompus, ignorer ces choses-là qu'en fermant les yeux et les oreilles; cependant les écrivains espagnols les plus graves, Marmol entre autres, qui avait passé vingt-cinq années en Afrique, appellent toujours les Mores des païens, *paganos*. Supposons que ce mot soit une injure, une expression tirée du vocabulaire trivial, et de la part de Marmòl ce ne peut guère être autre chose: mais les auteurs spéciaux qui se sont occupés des Morisques, Bléda, le licencié Aznar, et autres, analysant la religion de Mahomet, la présentent formellement comme une idolatrie, en outre comme un code d'immoralité; ce qui ne soutient pas la discussion; l'expérience est là pour le démentir, ainsi que le prouve assez le mot du premier archevêque de Grenade : « Il manque à eux notre foi, et à nous leurs œuvres. » A la vérité le livre d'Aznar, qui passe l'absurde,

a été attaqué, lors de sa publication, par frère Marcos Guadalajara; mais Guadalajara, qui traitait le même sujet qu'Aznar, paraît avoir simplement cédé à la jalousie ou à une inimitié personnelle; car en attaquant le livre de son rival, il ne le réfute pas, il reproduit toutes ses erreurs, et presque toutes ses déclamations. Je veux bien encore que les auteurs du seizième et du dix-septième siècle n'aient pas eu toute leur liberté; alors les passions populaires étaient excitées par les révoltes des Morisques, et il fallait sacrifier aux préjugés, surtout écrivant en langue vulgaire; cela est vrai pour quelques-uns : ainsi le vicaire de Nigueles, don Lorenzo Vanderhameen, homme d'esprit, de jugement, libéral, érudit, déclare quelque part, dans sa Vie de don Juan d'Autriche, qu'il ne dira pas tout ce qu'il pense, et défie quiconque le blâmera d'être plus franc que lui; mais les écrivains antérieurs, les latinistes qui ne s'adressaient qu'aux gens lettrés ne sont ni plus impartiaux ni mieux renseignés. L'archevêque de Tolède, don Rodrigo, historien très-recommandable du reste, n'a pas craint de s'ôter du crédit, et il ne s'en est pas ôté, en formulant de la manière suivante son jugement sur l'émir Alhakem-Aboulassi : « Ce que l'impiété de ce peuple rend à peine croyable, il distribuait généreusement des aumônes (1). » Don Rodrigo vivait au milieu des Mozarabes; son diocèse renfermait beaucoup de Mores; de plus, l'archevêque entendait l'arabe et il avait étudié les chroniques : comment ignorait-il, s'il ne l'ignorait pas, comment osait-il nier que les Mores suivissent avec une exactitude admirable le précepte formel de l'aumône renfermé dans le Coran, le conseil de Mahomet d'ajouter à l'aumône obligatoire des aumônes surérogatoires? La charité des Mores de Grenade était un sujet d'atten-

(1) «*Quod gentis illius impietas vix admittit, eleemosynas liberaliter erogabat.*» (Hist. arab., p. 174.)

drissement pour ce grand apôtre de la charité, don Hernando de Talavera; celle des Morisques a été constatée par Bleda, qui a trouvé moyen de leur en faire un crime.

Ceci suffit à faire connaître la manière dont les Espagnols comprenaient les opinions, les sentimens et les mœurs de leurs ennemis. Ici, l'ignorance tenait de la mauvaise foi. En fait d'histoire, elle venait de paresse, d'orgueil et dédain. Pour les Espagnols, le moindre chef de ces Mores, dont ils ne daignaient pas apprendre les gestes, était un roi; il fallait cela pour que les princes qui occupaient le trône de Castille pussent ajouter couronne à couronnes, se dire rois de Baeza, de Jaen, de Cordoue, de Séville, d'Algésiras, des Algarves, comme ils s'étaient dits rois de Najera. Jamais donc un prince more ne porte son titre dans les histoires espagnoles; rarement il y est désigné sous son vrai nom; nulle part ces noms ne sont plus défigurés que dans les livres où l'on devrait les trouver traduits le plus exactement; souvent ils y sont méconnaissables, et les orientalistes les plus ingénieux renoncent quelquefois à en redresser l'ortographe, quand ils n'ont pas le secours d'une chronique arabe. N'est-il pas remarquable que, nous autres Français, nous ayons à peine altéré le nom du dernier roi de Grenade par une légère contraction, usitée du reste dans le langage familier, tandis que les Espagnols l'ont massacré? Boabdil est devenu chez eux Baoudili ou Bohardillès, ou quelque chose de plus mal sonnant encore. Ces corruptions de noms propres causent parfois des méprises fâcheuses: plus d'un auteur étranger voyant figurer les Beni-Merinis, sultans de Maroc, sous le titre de rois de Belamarin, au nombre des ennemis de l'Espagne, a imaginé un Etat dont la position serait difficile à montrer sur la carte. Nous ne relèverons pas des erreurs assez grossières, telles que celle de prendre un ministre pour son roi, Almanzor pour le calife Hescham II; elles sont commises par des écrivains

de renom, et l'on peut en conclure simplement que ces écrivains, allant au fond des choses, donnaient le titre de la dignité à qui exerçait le pouvoir. Mais que dire du succès scandaleux obtenu par la chronique d'Abentharick? Miguel de Luna publia sa chronique au seizième siècle; au milieu du siècle suivant, la fraude n'était pas reconnue, le pseudonyme conservait son autorité, et des savans fort laborieux, des gens de talent, Pedraza entre autres, suivaient aveuglément le prétendu Abentharick, qui, passant sous silence toute la dynastie des Ommiades et celle des Almoravides, allait de plein saut d'un royaume imaginaire de Cordoue à un royaume imaginaire de Grenade, de Mousa à Yacoub-Almanzor. Le crédit accordé à cette fable mal digérée prouve que l'histoire des Mores était alors lettre close en Espagne. Une telle ignorance chez les écrivains donne à supposer, prouve même une ignorance correspondante et plus grande dans la nation en général. Il n'y a rien d'étonnant à ce que la nation restât dans une ignorance pareille, si grossière qu'elle soit; le caractère des Espagnols, la nature de leurs relations avec les Mores expliquent ce qui paraîtrait inconcevable chez nous. Les Espagnols vécurent en guerre avec les Mores tout le temps qu'ils ne les tinrent pas en servage. La guerre n'est pas un moyen de faire connaissance, lorsqu'elle est religieuse et politique, et en quelque sorte une guerre de race à race, de façon que les individus sont ennemis comme les rois et les nations. Sauf sur la frontière, pendant les trèves, il n'y avait pas de communication entre les Espagnols et les Mores; la séparation de l'Espagne en deux parties, séparation qui est tracée par la nature, et qui exista même administrativement, rendait très-rares les rapports des Andalous avec les Castillans; tout ce que les Andalous apprenaient de leurs voisins ou sur leurs voisins ne dépassait donc guère la Sierra-Morena. Quand ils les tinrent en servage

au milieu d'eux, les Espagnols n'abaissèrent pas leurs yeux sur les Mores, qu'ils méprisaient trop ; ils les traitèrent de toutes manières en êtres avilis, indignes que l'on s'occupât d'eux, comme l'indiquait leur nom (1). Tout ceci doit s'entendre en général ; il ne peut rien y avoir d'absolu en ce genre. Certainement on rencontre des auteurs espagnols (et je ne veux pas seulement parler des Casiri, des Masdeu, des Conde) qui montrent quelque connaissance des Mores ; il y eut aussi en tout temps, surtout au moyen-âge, nombre de particuliers qui rapportèrent de leur exil, de leurs expéditions militaires ou de leurs ambassades, des notions exactes et même libérales ; les seigneurs du royaume de Grenade, ceux de Valence et d'Aragon s'occupaient beaucoup de leurs vassaux morisques, et savaient à quoi s'en tenir sur leur compte : mais la masse de la nation et la majorité des hommes d'Etat restèrent toujours dans cette ignorance orgueilleuse qui convient si bien à un peuple nonchalant, intolérant et despotique.

Comment, dira-t-on, les Espagnols auraient-ils pris tant de choses des Mores, s'ils ne les connaissaient pas? Nous répondrons : ils en ont pris très-peu de chose, ils n'en ont presque rien reçu directement ; à peu près tout ce qu'ils tiennent des Mores leur est arrivé par les Mozarabes, et ce total se réduit à bien moins qu'on ne pense. On parle toujours de moresque à propos de l'Espagne, c'est de style : race à moitié moresque, caractère moresque, architecture moresque, littérature moresque, cela sonne bien et fait de l'effet ; l'idée s'en est établie, et sans doute l'on trouvera la thèse opposée tout-à-fait paradoxale. Cependant, approchons-nous de cette figure moresque, essayons de toucher ses membres l'un après l'autre, et voyons si ce n'est pas un fantôme.

Le mélange des races? mais il ne s'en est point fait : on

(1) *Mudejares.* Ce mot vient probablement du verbe *dajara,* qui signifie *être petit, faible et vil.*

compterait les familles de la noblesse qui se sont alliées à des familles mores; les mêmes alliances ont été proportionellement plus rares encore dans le peuple, par une raison toute naturelle, ici l'intérêt ne se trouvant pas de force à combattre le préjugé. Ce n'était pas à cause des Mores que l'on tenait tant en Espagne à la pureté du sang; c'était à cause des Juifs, avec qui les alliances furent nombreuses. Les généalogistes espagnols le savent bien, c'est par les Juifs, et en vertu du titre de noblesse que leur conférait *don Dinero*, que le sang gothique a été mélangé. Voilà tout ce qu'il y a d'oriental dans la race espagnole, n'en déplaise aux romanciers.

Le caractère? on fait tort au caractère espagnol quand on le dépeint comme le résultat d'une fusion; il est parfaitement original; il s'est développé sous l'influence de deux causes très-prononcées, le climat et l'état politique. Pour ce qui vient du climat, il a des analogies avec le caractère de toutes les nations méridionales; pour ce qui tient à l'influence des circonstances politiques, il a des analogies avec le caractère des Mores, parce que les deux peuples étaient dans des positions semblables à certains égards. Leur habitation dans la même Péninsule, leur hostilité constante avec ce rapprochement et la différence de religions en firent deux peuples belliqueux, intolérans, imprévoyans, thésauriseurs, portés à l'avarice et à l'ostentation, chevaleresques dans la bonne et la mauvaise acception du mot : pour tous les deux, cela fut dû au voisinage, non au contact de l'autre. Mais ces caractères diffèrent par deux traits essentiels : les Mores étaient actifs, industrieux, inventeurs, amis du progrès, d'où qu'il vînt; le royaume de Grenade bourdonnait comme une ruche : les Espagnols sont paresseux et routiniers; plein d'énergie, mais d'une énergie latente, pour ainsi dire, l'Espagnol ne passe de son apathie habituelle à une activité terrible, que pour se replon-

ger bientôt dans cette apathie; c'est le Turc de l'Europe. Dans ses opinions, ses habitudes, je ne vois rien qui puisse être directement rapporté aux Mores. On dit les Espagnols jaloux de leurs femmes à la manière orientale, on dit la même chose des Italiens; et tout ce qui s'observe en Espagne dans ce genre s'observe en Italie, où les Mores n'ont jamais séjourné. Si l'on prend pour un trait de mœurs les combats de taureaux, je passerai volontiers celui-là, il n'est d'aucune conséquence; il en est un autre qui est particulier au midi de l'Espagne, qui l'était du moins, la croyance superstitieuse aux pronostics; les Andaloux passaient tous pour *agoreros*, et l'on en rejetait autrefois la faute sur leurs relations avec les Mores de Grenade : avec justice, je le crois volontiers; mais, on le voit, c'est un trait de mœurs locales.

Rien ne peut être plus différent que les institutions des deux peuples. Ici constitution aristocratique, là constitution démocratique; ici des rouages administratifs compliqués, là un système extrêmement simple. A la fin du onzième siècle, les Mozarabes apportèrent aux Espagnols quelques connaissances administratives, dont une partie seulement appartenait en propre aux Mores, quoique toutes les dénominations fussent arabes; mais ces emprunts furent bien vite modifiés, et les termes techniques, en restant dans la langue castillane, ont changé presque entièrement de valeur. Ainsi, chez les Mores, l'*alcaïd* était le chef militaire et civil d'une fraction de tribu, le commandant d'un district; l'*alcayde* espagnol ne commandait qu'une forteresse; le visir, *alwacir*, est un ministre d'Etat; l'*alguacil* est un simple recors; l'*almoxarife* chez les Mores était un chef d'administration financière, dont la juridiction s'étendait à toute sorte de comptabilité, un intendant, un inspecteur, un dignitaire de haut rang; les Espagnols en firent un douanier. Je ne citerai pas d'autres exemples, pour abréger; il y en aurait mille à fournir.

Les Mores ont véritablement donné à l'Espagne quelques choses que voici : peut-être faut-il leur attribuer l'institution de la *mesta*, dont les avantages et les inconvéniens ont été fort débattus (1) ; ce qui vient d'eux certainement, avec les canaux d'irrigation et cette simple machine, la *noria*, qui a fertilisé tant de contrées sablonneuses, aujourd'hui les jardins de l'Espagne, c'est l'institution des prud'hommes des *Acequias*. De nos jours encore, dans le royaume de Valence, on voit quatre laboureurs s'asseoir sous un arbre, et vider sans forme de procès toutes les contestations relatives aux prises d'eau ; leurs jugemens sont sans appel : on en dira ce qu'on voudra, l'éloge ou le blâme en remontera aux Mores. L'industrie des mines, des salines, des sucreries est dans un tel état en Espagne, malgré les progrès récens de la dernière, que l'on ne peut en faire honneur aux enseignemens des Mores; mais l'agriculture leur doit tout : on cultive le mûrier, l'oranger dans les sillons qu'ils ont tracés, comme on fabrique le sucre dans les ruines de leurs usines (2). Ici vraiment nous retrouvons l'empreinte de leur séjour.

Nous la retrouvons encore dans les monumens d'architecture, qui font en partie la gloire de l'Espagne ; mais d'ordinaire à ce propos on confond deux choses bien distinctes, tout-à-fait opposées, les monumens moresques et

(1) Les pâturages étant très-maigres en Espagne, où les troupeaux étaient nombreux, on faisait passer le petit bétail d'un canton dans un autre, suivant les saisons, comme cela s'observe dans certaines parties de la France. Le droit de passage était réglementé par un code nommé le *Code de la Mesta*. La régularisation de la Mesta, son code peuvent être attribués aux Mores, je ne sais sur quel fondement, mais l'institution elle-même, ou plutôt l'habitude de promener les troupeaux d'un canton à l'autre, est de la plus haute antiquité.

(2) Suivant M. Ramon de la Sagra, les sucreries du royaume de Grenade sont maintenant dans un état prospère. Il en reste neuf dans ce royaume, toutes bâties sur l'emplacement des sucreries morisques. (*Voyez* quelques mots à ce sujet, plus haut, p. 227.)

les monumens espagnols : les derniers n'imitent en rien les premiers. Si les ouvrages des auteurs modernes qui ont écrit sur l'architecture moresque, ceux de M. Giraud de Prangey surtout, étaient généralement connus, je me dispenserais de rien dire à ce sujet ; qu'on me permette quelques mots, et ils suffiront. D'abord, metlons de côté l'architecture militaire ; celle-ci eut ses règles fixes suivant les temps ; elle indique l'état des connaissances, non le goût. Expliquons aussi tout de suite des faits dont on a tiré de fausses conséquences. Il existe des monumens construits, réparés ou achevés dans le goût moresque, et dont la date est postérieure à la réoccupation du territoire par les Espagnols, c'est vrai ; mais ils sont l'œuvre ou des Mores ou des Mozarabes. L'Alcazar de Séville, par exemple, Pierre-le-Cruel, caprice de souverain ou fantaisie d'homme de goût, l'a fait terminer en conservant le style primitif ; mais la direction de l'ouvrage, l'exécution des ornemens n'appartiennent pas à des Espagnols ; Pierre eut recours aux Mores. On ne cite rien de semblable entrepris en Espagne après cette époque : antérieurement, lorsque les Mozarabes formaient un corps distinct dans la nation, quelques monumens s'élevèrent ou plutôt furent restaurés dans le style moresque, car je n'en sache aucun de ce style qui n'ait eu les Mores pour premiers auteurs. Des inscriptions arabes couvrent leurs faces ; et que nous apprennent-elles ? que nous avons un ouvrage des Mozarabes sous les yeux (1). Nous remarquerons, en passant, que les Mozarabes paraissent avoir appliqué plus volontiers la partie savante que la partie artistique de l'architecture ; aussi ont-ils donné plus de termes au maçon et au charpentier qu'à l'ornemaniste. Ces exceptions étant expliquées, nous dirons maintenant que l'histoire de l'architecture espagnole est, sauf les dates,

(1) Terreros y Pando, dans son excellente paléographie espagnole, donne de ces inscriptions.

à peu près la même que l'histoire de l'architecture française; du style roman les Espagnols passent au gothique (et je crois que nous leur avons apporté celui-là d'où que nous l'eussions reçu), du gothique au flamboyant, puis au style italien, qu'ils altèrent d'une manière assez fâcheuse: à aucune époque on ne voit le moresque entrer directement dans leurs compositions architecturales. Il ne nous appartient pas de discuter l'origine du style gothique; nous ne nous arrêterons pas non plus à indiquer les différences caractéristiques entre le moresque et le gothique fleuri, qui se ressemblent par la multiplicité des ornemens contournés; si l'on veut se rendre exactement compte de ce sujet, il faut lire l'ouvrage de M. de Prangey, qui ne laisse rien à désirer: mais, sans rien approfondir, que l'on prenne une vue de la tour de la Giralda, de l'intérieur de la cathédrale de Cordoue, du palais de Charles-Quint à l'Alhambra, le contraste des deux styles saisira au premier coup-d'œil. La Giralda fait un peu l'effet de ces Levantins qui s'enveloppent d'un caffetan et se coiffent d'un chapeau de feutre. La chapelle gothique placée au milieu de la mosquée de Cordoue se détache du monument principal autant par son caractère que par sa position. Que dire du palais inachevé de Charles-Quint, pour lequel on a écorné un des bâtimens de l'Alhambra? Il serait puéril d'insister ici sur le contraste; mais nous pouvons nous servir de cette circonstance pour montrer le cas que l'on faisait en Espagne des monumens moresques: les rois les abattaient; et les écrivains croyaient en avoir fait un grand éloge quand ils en disaient: « Travaillé avec assez d'art suivant ce style barbare d'architecture. » *Hecho con asaz primor segund su manera barbara de edificio.* Je ne peux trouver non plus d'analogie entre le style moresque et le style espagnol dans les bâtimens civils; l'opposition est même plus forte en ce genre que dans les autres: chez les Mores, galeries et cours intérieures, peu de jours tirés de l'extérieur;

c'est pour l'intérieur que l'on réserve tous les ornemens; chez les Espagnols, façades ornées, fenêtres sur la rue, absolument comme chez nous. La distribution des pièces d'habitation, leur décoration, l'ameublement, les ustensiles, les outils, les armes, etc., ont bien pu se ressentir autrefois des ouvriers mores ou mozarabes qui étaient employés à ces parties; mais au seizième siècle, déjà les Italiens et les Flamands exploitaient à peu près toute l'Espagne : même dans ces petites choses, le moresque a disparu; il appartient aujourd'hui aux magasins de bric-à-brac. Inutile d'ajouter que jamais les Espagnols n'ont porté le costume des Mores, ou rien qui en approche.

Le fantôme s'évanouit déjà; reste la littérature. Jusqu'ici nous sommes à peu près d'accord avec les critiques espagnols, qui rejettent avec mépris la supposition d'un mélange moresque dans les institutions, le caractère et l'architecture nationales; de l'autre côté des Pyrénées, on approuvera certainement non les termes de cette discussion, mais ses conclusions. En matière de littérature, il en est autrement. Pour ceci les critiques de la Péninsule admettent volontiers l'influence des Mores; ils réclament en faveur de leur littérature des jugemens exceptionnels, et ils ont raison, car une littérature originale doit être appréciée, jugée au point de vue des idées et des passions du peuple qui l'a créée; mais ils se trompent, et j'ose le dire sans être taxé d'outrecuidance, quand ils croient pouvoir jeter le mot d'*orientalisme* pour expliquer des beautés incomprises et problématiques ou pour pallier des défauts réels. L'énergie un peu outrée de la poésie espagnole vient de l'énergie du caractère, l'éclat fatigant des images de l'éclat du climat et de la richesse de la nature; les lumières et les ombres se heurtent en Espagne, le paysage y est sauvage et grandiose, les nuances n'y sont pas dans l'œil du peuple pour ainsi dire, la mesure n'est pas dans les conditions de ces poètes-là; ce qui a

produit la sonorité de la langue amène la pompe déplacée de l'expression, et la facilité de produire de l'effet par les sons est cause que le vide se trouve quelquefois dans la phrase. Les Italiens tombent dans le même défaut par des raisons semblables; une harmonie molle, qui flatte délicieusement l'oreille, endort leur génie; l'idée se perd dans les mots : le vers espagnol est souvent enflé, le vers italien est ondulant; c'est le même ballon sous des formes diverses; et des idiômes qui se prêtent à la versification avec une complaisance désolante doivent avoir été, plus que les autres, déshonorés par les poètes sans vocation. Si les *cancioneros* abondent en mauvaises pièces, il ne faut pas chercher à excuser ces pièces; il faut les rejeter : quand le triage sera fait, on trouvera que la littérature espagnole mérite la réputation qu'elle doit à des adeptes fervens, et l'on n'aura plus à rejeter ses défauts sur les Mores, qui n'en sont pas coupables; ses défauts, inhérens à sa nature, n'apparaîtront plus, même aux lecteurs des pays septentrionaux, que comme des accidens de forme, et nous l'admirerons comme nous savons admirer la belle végétation des zônes africaines. D'ailleurs, l'exagération, le fracas, la dureté, le manque de tact, que l'on veut attribuer à l'influence des Mores, ne le reproche-t-on pas à Lucain, à Senèque (1)? Les écrivains de l'Espagne se sont de tout temps distingués par ces mêmes défauts et par les mêmes qualités, par la vivacité et la noblesse des sentimens, surtout par le bon sens, un extrême bon sens, qui perce sous les faux ornemens de l'esprit? *España da de sì mas fruto que flores*, a dit un poète du quinzième siècle (2). Nous dirons plus bas de quelle source

(1) Il est aussi curieux de voir dans Justin comment les Espagnols du temps de Trajan sont dépeints. Combien de traits appartiennent encore aux Espagnols de nos jours!

(2) « L'Espagne produit plus de fruits que de fleurs. » Ce vers est d'un poète trop peu connu, Ferrant Perez de Guzman, le véritable type de

dérivent l'affectation, l'obscurité, les concetti qui déparent le plus grand nombre des productions du génie espagnol; établissons seulement ici que les Mores n'y sont pour rien. On a mis sur leur compte aussi toute la mythologie des gnomes, des fées, les enchanteurs, les magiciens, dont la littérature chevaleresque a tant abusé : mais d'abord cette littérature chevaleresque n'est pas née en Espagne ; ensuite les romans de chevalerie, qui se sont multipliés fort tard (au seizième siècle) dans la Péninsule, ont toujours fait non seulement une branche à part dans la littérature espagnole, mais un arbre séparé qui n'a pas servi à greffer les autres : les compositions littéraires de l'Espagne se distinguent, au contraire, par leur sobriété en ce genre ; on pourrait leur reprocher d'être plutôt prosaïques par amour du vrai ; enfin, les critiques les plus compétens ont péremptoirement prouvé que ces inventions poétiques nous venaient du Nord (1).

Je ne dirai rien de la rime. Si elle est due aux Mores, ce n'est vraisemblablement pas des Mores que les Espagnols l'ont prise; elle leur aurait été apportée plutôt par les troubadours provençaux, à moins que l'on veuille prétendre que toute la poésie espagnole antérieure aux premiers troubadours a péri. Cette opinion peut-elle se soutenir? Dire que les Catalans firent connaître la rime aux Provençaux, et en donner pour preuve que les premiers écrits des troubadours provençaux datent de la réunion de la Provence à la Catalogne sous le même sceptre, c'est remonter le rocher pour le laisser tomber de plus haut. Le premier troubadour espagnol que nous connaissions est un Aragonais, voilà un

la bonne vieille poésie espagnole. Ses ouvrages sont perdus dans des livres introuvables, ou restent ignorés dans des collections de manuscrits.

(1) Voyez *Reliques of ancient English poetry by Bishop Th. Percy. Series the third. Book the first. Essay on the ancient metrical romances.* La question est traitée là en détail et d'une manière concluante.

fait ; il est postérieur aux premiers troubadours provençaux. En conclurai-je que les troubadours donnèrent la rime aux Espagnols ? non, certes ; qu'ils ne l'avaient pas prise chez les Mores ? pas davantage. Les Français fréquentaient les écoles moresques ; ils ont pu y prendre des leçons de poésie comme de médecine, d'alchimie, de philosophie, de mathématiques : mais la rime peut être née ailleurs ; et jusqu'à ce qu'on ait produit des monumens nouveaux, la priorité des troubadours provençaux me paraît un fait concluant quant à ce qui regarde l'Espagne. Ajoutons que l'origine latine du mètre castillan n'est plus mise en doute aujourd'hui.

L'histoire littéraire de l'Espagne (1), telle qu'elle nous est connue, remonte au douzième siècle au plus. Je ne serais pas porté à lui assigner une si grande antiquité ; mais je suivrai les auteurs dont l'opinion a prévalu. En première ligne viennent le *poème du Cid*, les poésies religieuses de *Gonzalo de Berceo*, et le poème d'*Alexandre*. — Berceo vivait dans un cloître ; il y trouva tous les enseignemens dont il avait besoin pour faire ce qu'il a fait ; il écrivit dans la langue rustique, encore informe, ce que les moines écrivaient en latin corrompu ; de l'un à l'autre, il n'y avait qu'un pas. Le poème d'Alexandre est une imitation, si ce n'est une traduction du français, de même que les *Vœux du paon* (2). Le poème du Cid, dont nous n'avons qu'un fragment, est évidemment de la même famille que nos *chansons de geste*. Quels sont donc les premiers précepteurs littéraires de

(1) Je ne m'occupe ici que de la littérature castillane ; je ne connais un peu que celle-là, mais ce que j'ai vu des littératures portugaise et valencienne, me fait présumer qu'en les étudiant davantage mon opinion ne changerait pas ; l'histoire indique assez que l'influence littéraire des Mores, si elle avait existé, se serait exercée principalement sur la Castille.

(2) *Los Votos del pavon*, MS. Bibl. royale.

l'Espagne? les Français, qui, à la même époque, étaient ses précepteurs politiques. L'influence moresque ne se fait même pas sentir ici comme ailleurs à travers les Mozarabes; on sait pourquoi : après le fameux procès de la lithurgie gothique, les bénédictins français se rendirent maîtres des écoles, et monopolisèrent l'instruction. Ils introduisirent jusqu'à leurs caractères d'écriture, remplaçant la lettre romaine par la lettre dite gothique; ainsi on les suivait aveuglément, qu'ils innovassent en bien ou en mal.

Du poème d'Alexandre on passe aux œuvres de don Alonso-le-Sage, si toutefois on n'y était pas arrivé déjà. L'œuvre du savant roi est comme un palais dont il aurait donné le plan et posé seulement quelques pierres; on travailla pour don Alonso, et il recueillit la gloire des travaux (1). Ses productions authentiques, celles du moins

(1) *Liste des ouvrages composés par don Alonso-le-Sage, ou publiés sous ses auspices.*

(Extrait de la *Biblioteca vetus* de Nicolas Antonio.)

HISTOIRE.

La grande y general historia.

La gran conquista d'Ultramar (traduction).

La Historia general de España (vulgairement *Cronica general*).

Epistola de Sarracenis profligatis (attribuée sans preuves à don Alonso).

LÉGISLATION.

Las Siete partidas.

POÉSIE.

De los Loores y milagros de Na Sa (miracles et louanges de Notre-Dame).

Libro de la vida y hechos de Alexandro-Magno.

Libro de las querellas (des plaintes).

Libro del tesoro (il traite de la pierre philosophale).

qui nous sont parvenues (on ne lui accorde pas le poème d'Alexandre, cité plus haut), se réduisent à quelques vers. Ses *Cantiques à la Vierge* sont de petit récits peu ornés qu'il

MATHÉMATIQUES, ASTRONOMIE, MÉDECINE, ETC.

Tetrabili seu quadripartiti Ptolemaei alexandrini (traduit de l'arabe).

Avicena.—Averroës. Œuvres traduites de l'arabe par Rabi Juda ben rabi Moris, rabbin de Tolède.

Hali Aben Raghelis opera astronomica. Versio ex arabico operâ Judae ben Muzae.

Canones Albatini. Ouvrage d'astrologie de Mahomad ben Geber Albaten, Syrien, traduit de l'arabe par Rabi Zag de Tolède.

Libro de las armellas. Traduit du chaldéen et de l'arabe par Guillen Daspaso, clerc, Jehuda Elconheso Alfaquin, et trois autres Juifs. Cet ouvrage contient les livres suivans :

1° *Cuento de las estrellas que son en el* 8° *cielo* (compte des étoiles du 8e ciel), auteur anonyme.

2° *Libro de la esfera*, par Alcozri, traduit par Guillen Daspaso.

3° *Libro del astrolabio redondo,* par Rabi Zag.

4° *Libro del astrolabio llano,* par *le même.*

5° *Libro de la làmina universal,* par *le même.*

6° *Libro de la Azafefa,* par Azarquiel, *el sabio astrolomiano de Toledo, hecho à honra del rey Almemun,* traduit par Rabi Abrahem.

7° *Libro de las armellas* (cercles des étoiles fixes), par Rabi Zag.

8° *Libro de las laminas de las 7 planetas,* par Abulcacim Abnagali.

9e *Libro de la piedra de la sombra, esto es del relogio* (de la pierre de l'ombre ou de l'horloge), par Rabi Zag.

10° *Libro del relogio de l'agna,* par *le même.*

11° *Libro del relogio de l'argent vivo,* par *le même.*

12° *Libro del relogio de la candela,* par Samuel el Levi, juif de Tolède.

13° *Libro del palacio de las horas,* auteur anonyme.

14° *Libro del estromento del levantamiento, dicho en arabigo Alaceer,* par Rabi Zag.

El libro de las tafurerias (traité des jeux), par Magister Roldanus.

De los juegos del axedrez et dados et tablas (des échecs, dés et trictrac), anonyme.

a pu tirer entièrement de son propre fonds ; le livre *des Plaintes* est, si je me rappelle bien, une courte effusion du cœur, le livre du *Trésor* une énigme alchimique. Don Alonso ne tire son importance, comme poète, que des progrès qu'il fit faire à l'art de la versification. Les *Siete partidas* sont le recueil des vieilles chartes, lois et coutumes de l'Espagne, mises en ordre sous le nombre 7 ; il n'y a de neuf, dans cette compilation, que la division, le style et les préambules ; l'esprit chrétien, sans aucune addition de philosophie musulmane, y respire d'un bout à l'autre, mais un peu gêné par la barbarie militaire. La *Crònica general* est un sommaire des histoires de Lucas de Tuy et don Rodrigo de Tolède, auquel on a joint quelques traditions populaires sur le Cid et l'histoire du roi saint Fernando. La chronique du Cid y tient la plus grande place ; mais quoiqu'on la prétende rédigée d'après les manuscrits d'un More converti, je ne puis rien y voir de moresque ni dans les idées, ni dans la manière de présenter les faits, ni dans la forme de la composition. La *Crònica general* est du reste un chef-d'œuvre littéraire ; pour trouver de simples fragmens historiques dignes d'être approchés d'elle, il faut attendre deux siècles (1). Dans ses travaux astronomiques, le roi don Alonso employa quelques musulmans, comme il en avait employé dans son laboratoire ; mais ces musulmans n'étaient pas des Mores ; ils venaient d'Egypte ou de Syrie, et

Tabulas alphonsinas.—Ce grand travail astronomique si célèbre fut exécuté par des Juifs et des Arabes syriaques. Le principal directeur des travaux fut le Juif Isaac Azan, chantre de la synagogue de Tolède.

Don Alonso a en outre écrit l'éloge du saint roi, son père, et donné, dans cet éloge, la signification des lettres du nom de Fernando. Ce morceau curieux lui est attribué par Terreros y Pando, qui l'a inséré dans la *Paléographie espagnole.*

(1) Je veux parler des *Generaciones y semblanas* de Ferrant Perez de Guzman.

ne servaient guère que d'aides à des Juifs auxquels la grande besogne était confiée. Les Juifs, la cabale, voilà ce qui est vraiment caractéristique du mouvement intellectuel opéré sous don Alonso-le-Sage ; les Mores ne firent pas alors invasion, comme on le croit.

Ce mouvement s'amortit bientôt. La cour de Castille resta littéraire, mais non savante. Deux princes assis sur le trône se distinguèrent encore comme écrivains ; le dernier est bien au-dessous de son bisaïeul don Alonso, dont il porte aussi le nom. La langue elle-même avait alors rétrogradé ; il y a loin, pour l'élégance et la correction, du *Romance de don Ozmin* (1) aux *Cantiques de la Vierge ;* pour l'élégance et la vigueur, du *Comte Lucanor* à la *Chronique générale.* Deux compositions remarquables signalent le milieu du quatorzième siècle à l'attention de l'historien littéraire: l'une, le *Pamphile*, ou comme on voudra l'appeler, de l'archiprêtre de Hita, est empruntée aux Latins ; l'autre, le *Comte Lucanor*, dont je viens de parler, tient véritablement de l'école moresque. On ne lit plus en Espagne le *Comte Lucanor*, et nous ne le connaissons pas (2) ; c'est un chef-d'œuvre de tous points. Si l'Espagne n'eût pas été en quel-

(1) Ce romance, donné par Argote de Molina, est le seul ouvrage du roi don Alonso XI que je connaisse ; mais ses défauts sont caractéristiques, et permettent de juger l'auteur. Don Alonso XI écrivit l'histoire d'Espagne en *redondillas*. Son aïeul, don Sancho-le-Brave, a laissé aussi des ouvrages qui ne sont pas publiés.

(2) M. Adolphe de Puibusque en a donné une analyse étendue dans sa philosophique *Histoire de la littérature espagnole* (*). Il en annonce la traduction complète. Si cette traduction tient ce que promettent les extraits déjà publiés, certainement les lecteurs français ratifieront le jugement de M. de Puibusque sur cet ouvrage, qu'il place très-haut, à son vrai point.

(*) *Histoire comparée des littératures espagnole et française*, 2 volumes in-8°. Paris, Dentu, 1844.

que sorte en-dehors des affaires européennes, il aurait conquis une immense réputation littéraire à son auteur, don Juan Manuel, qui ne fait guère figure que dans l'histoire militaire et politique. Les meilleurs apologues du *Comte Lucanor* ont trait aux Mores, avec lesquels don Juan Manuel, adelantado du royaume de Murcie, entretenait des rapports de plus d'une espèce ; mais ce livre est unique dans son genre. Il fut sans doute très-peu répandu à l'époque de son apparition, et sa publication, en 1572, fit tout l'effet d'une nouveauté; nulle part, dans les vieux auteurs, je ne l'ai vu mentionné ni directement ni par allusion.

Vers le même temps se développa en Castille l'école des troubadours; sa filiation toute française est établie par un érudit certes bien dégagé de l'esprit de discussion, par le marquis de Santillane, lui-même un des troubadours les plus distingués. Les traditions provençales ne se perdirent jamais dans l'école castillane, et rien de moresque ne s'y mêle. Idées, style, rythmes, tout y est provençal, puis italien, quand ce n'est pas original. On trouve sur la liste des troubadours du seizième siècle un nom more, *Mahomad-el-Xartosse.* Ce Mahomad, médecin de l'amiral Diégo Furtado, a écrit les choses les plus édifiantes et les plus chrétiennes sur la prescience divine, en réponse à une question adressée à tous ses confrères poètes par le commandeur Calavera. Frère Alfonso de Medina, moine hyéronimite du couvent de Guadalupe, répondant à la même question, ne se met pas dans un autre ordre d'idées et n'adopte pas d'autres formes (1).

Au temps où les troubadours florissaient, vers 1420, une tentative de réforme dans le sens classique fut commencée par don Enrique de Villena, qui se contenta d'en poser les principes. Villena, pour sa part, suivit l'école française ; il

(1) Voyez *Cancionero de Baena.*

écrivit des *Moralités* pour la scène et pour le cabinet. Ses disciples prirent diverses routes : un Italien, Micer Imperial, avait fait connaître Dante à l'Espagne, et on fit du dantesque en petit ; Juan de Mena, l'Ennius castillan, imita Lucain, Dante et les poètes moralistes de la France ; le marquis de Santillane prit quelque chose à Pétrarque ; Ferrant Perez de Guzman se fit une manière propre, exquise et tout-à-fait espagnole ; Gomez Manrique marcha de loin sur les traces de Mena et du marquis de Santillane. Tous ces écrivains avaient deux faces ; la nature et l'imitation se disputaient chez eux, et leur figure naturelle valait mieux que leur figure empruntée. La réforme classique n'alla pas plus loin qu'eux ; Mena seul l'avait prise au sérieux. Les troubadours, qui s'étaient toujours soutenus avec avantage, restèrent maîtres du terrain, et l'occupèrent d'une manière assez brillante jusqu'au seizième siècle. Alors parurent Pulgar, Boscan et Garcilaso ; alors seulement commença la lutte. Elle fut vive, mais pas très-longue : l'école classique triompha : les Latins et les Italiens fournirent de nouveau les modèles, et cette fois exclusivement ; il ne fut plus question des Français. Enfin se leva le grand jour de la littérature castillane, le cycle des Philippes rayonna, les élémens étrangers s'amalgamèrent dans une fusion parfaite avec l'élément national, et le genre espagnol fut créé. Passez-le au creuset, faites-en l'analyse comme il vous plaira, vous n'en extrairez jamais rien de moresque.

Prenez seulement l'Histoire des Arabes par Conde, comparez les nombreuses pièces de poésie qu'elle renferme avec les poésies castillanes de n'importe quelle époque, et dites où peut être l'analogie. Je l'ai longuement recherchée par déférence pour les critiques espagnols, je n'ai jamais pu la découvrir. On la montre dans certains défauts communs aux Mores et aux Espagnols, principalement aux troubadours : le raffinement, les faux

brillans des troubadours étaient inhérens à une école qui, restreignant les poètes dans le choix de leurs sujets, mettait la poésie en cage. L'imitation moresque aurait peut-être produit les mêmes défauts; mais il n'était pas besoin d'elle pour que ces défauts se produisissent. Le *cultisme* des poètes castillans du dix-septième siècle ne fut qu'une rechute dans la vieille ornière, et la réaction d'une école qui s'était perpétuée à travers les révolutions littéraires.

Mais les romances moresques? elles ont de moresque le nom. Dans les *romanceros,* on réunit souvent, sous ce titre de *romances moresques,* deux espèces de compositions qui devraient être soigneusement séparées, les romances relatifs à des faits d'armes ou à des évènemens réels, et les romances de pure imagination, qui traitent presque tous de galanterie. Les premiers, généralement supérieurs aux seconds, en diffèrent par le sujet, par le style, par les sentimens, le mouvement; ils n'ont de commun avec eux que le rythme et la rime assonnante. Leur place est dans la série des romances traditionnels et historiques, où, chose très-singulière, on ne rencontre presque pas de pièces destinées à célébrer les exploits des Espagnols contre les Mores (1). On a beaucoup

(1) Dans l'édition remaniée du Romancero de Duran, qu'a donnée à Paris don Eugenio de Ochoa, j'ai compté en tout trente-un romances anonymes, pas davantage, où il soit question de la guerre des Mores. Les historiens ou chroniqueurs citent en outre des fragmens de romances qui n'ont pas été recueillis à temps pour les sauver de l'oubli (M. Damas - Hinard en a publié plusieurs dans son excellente traduction du Romancero. — Paris, Charpentier, 1844), et Gonzalo Argote de Molina donne, dans sa *Nobleza del Andalucia,* cinq pièces, toutes remarquables, que les collectionneurs ont négligées, je ne sais pourquoi. Des cinq romances publiés par Argote, l'un, relatif à une rencontre entre don Juan Manuel et les Mores de Grenade, commandés par Ozmin, est attribuée au roi don Alonso XI; les quatre autres sont anonymes. La *Nobleza del Andalucia* se trouve difficilement aujourd'hui; les amis de la littérature espagnole me sauront peut-être

écrit sur le *romancero*, dont plusieurs traductions en prose et en vers ont été publiées ; je me contenterai de dire que si l'on cherche des ressemblances, on en trouvera de frappantes entre le romancero et les ballades écossaises, ainsi qu'avec les chants populaires de la Grèce moderne : je n'en connais pas d'autres, et évidemment celles-ci ne viennent pas de parenté.

Ceux des romances traditionnels que l'on a classés dans les moresques, probablement parce qu'ils racontent les hauts faits des *fronterizos* des deux partis, ne se distinguent par aucun caractère spécial. Il en est un fort connu sur la prise d'Alhama, que Ginez Perez de Hita donne comme traduit de l'arabe ; et Hita prétend que l'on défendit à Grenade de le chanter, parce qu'il provoquait les regrets des Mores d'une manière dangereuse (1). Je crois que la première assertion vaut la seconde, qui me paraît controuvée. En matière littéraire, moins encore qu'en histoire, on ne peut croire Hita sur parole.

Le romance fut le genre populaire ; il était heureusement à la portée des hommes de génie peu lettrés, et malheureusement à celle des lettrés sans talent ; aussi le romancero est-il fort mêlé. Au seizième siècle, les faiseurs de romances négligèrent les héros historiques, et la mode tourna au moresque ; la poésie y perdit beaucoup. A l'exception de quelques pièces qui sont des chefs-d'œuvre, le recueil des romances moresques est d'une pauvreté déses-

gré d'en extraire, pour les leur présenter ici, trois de ces romances. J'ai choisi ceux que je crois propres à faire connaître les mœurs des *fronterizos* andaloux. Je les donnerai, sans autre préambule, à la suite de cette pièce.

(1) « *Este romance se hizo en arabigo en aquella occasion de la perdida de Alhama, el quel era muy doloroso y tanto que vino à vedarse en Granada que no le cantasen porque cadavez que le cantavan en qualquiera parte provocaba à dolor.* »

pérante; il renferme le morceau le plus ridicule peut-être de toute la littérature espagnole (1); mais il ne s'agit pas de leur mérite littéraire. Les critiques nationaux et étrangers présentent les romances moresques comme une peinture fidèle, probablement fidèle, disent les plus modérés, des costumes, des mœurs et du caractère des Mores; à propos d'eux surtout l'on fait intervenir l'orientalisme, qui est le dernier mot de la critique lorsqu'elle ne sait plus que dire pour faire valoir ou excuser une plume espagnole. Je plaindrais les Mores s'ils portaient le costume des romances, sur une *marlota* un *albornoz*, sur l'*albornoz* un *alquicel*, deux manteaux sur un paletot quand il n'y en a pas trois; c'est un peu lourd pour un pays chaud. Ces pauvres Mores des romances sont bariolés comme Arlequin, empanachés comme des saltimbanques, emblasonés de *devises* comme un livre de Saavedra : et quelles *devises!* des vaisseaux dont *pensée* forme la poupe, à qui *ferme foi* sert de pilote, et dont les écoutilles sont les deux yeux d'un amant (2). Avec les *devises* vont naturellement les légendes, un maître d'école en carnaval n'en porterait pas davantage : Zulema en a une sur sa *marlota*, une sur son bonnet, une sur chaque rêne de son cheval, une sur son bouclier, une sur chacun de ses brodequins, une sur la banderolle de sa lance; total, huit.

(1) Page 408 du romancero de Ochoa. — Ce romance débute ainsi :

A un balcon de un chapitel,
El mas alto de su torre,
Alto estremo de hermosura,
Y alteza de los amores,
Estaban dos damas moras,
En suma beldad conformes :
Suma que es suma en quien suma
Mil sumas de corazones.

Et il continue sur ce ton pendant quarante-huit vers.

(2) *Voyez* Romancero d'Ochoa, p. 396.

J'ai compté treize couleurs dans le costume de Celindos, et toute couleur est un symbole; ainsi l'on pourrait, à première vue, savoir à quoi s'en tenir sur la position et les sentimens de ce brave Celindos. Le seigneur d'Escariche est plus mystérieux; il se montre *le corps vêtu de ciel et l'âme de ses gloires, avec mille étoiles, mille soleils et mille chiffres couronnés.*

Vestido el cuerpo de cielo
Y de sus glorias el alma
Con mil estrellas y soles
Y mil cifras coronadas.

On ne nous apprend pas le nom du merveilleux tailleur qui coupait ses étoffes dans le ciel et savait habiller les âmes. Vingt romances, trente, peut-être, je n'en ai pas fait le relevé, se composent d'une description de costumes; on y voit des crevés, des nœuds, des médailles. Vraiment oserait-on soutenir que la peinture n'est pas fidèle (1)? Ces

(1) Nous n'avons pas eu ailleurs occasion de parler du costume des Mores, qui intéresse la littérature plus que l'histoire. Murphy en donne un spécimen, mais peu satisfaisant, d'après les peintures de l'Alhambra. Marmol, dans son *Africa,* décrit ainsi les modes de Fez, qu'il dit être exactement celles de Grenade.

COSTUMES D'HOMMES.

La noblesse.—Caleçons (*zaragüelles*) de toile, larges jusqu'aux genoux, étroits du bas; chemise de toile sur le caleçon; justaucorps (*sayo*) descendant à mi-jambes, gironné, large d'en bas, à manches étroites qui ne dépassaient pas les coudes; paletot (*marlota*) garni de passementerie et boutons, à manches fendues par en bas, ouvertes et doublées de velours; burnous (*albornoz*); bonnet avec écharpe déliée (*tocas,* c'est le turban); bottines (*borceguies*) de cuir orange; petites serviettes, mouchoirs, fichus (*servilletas* ou *almaïzares*); les Africains s'en entourent volontiers le cou et les épaules.

Gens du peuple : Jaquettes (*haïcks*), souliers noirs lacés.

élégans Grenadins doivent avoir des noms à l'avenant de leurs costumes : Zerbin coudoie Bravonel, les Adulces joûtent avec les Portoleses, les Alfarries avec les Achapices, et les Fordaques avec les Ferraras. Voici venir La-

COSTUMES DE FEMMES.

Dans la rue : Melhafas (en espagnol *almalafas*), de toile de Hollande, larges comme des draps, rayés de larges bandes. Le *mèlhafa* se porte autour du corps qu'il enveloppe entièrement; un anneau le retient sur la poitrine; galoches.

A la maison : Chemise longue et large; caleçons larges; marlote jusqu'à mi-jambe; pieds nus, ou dans des sandales; fichus brodés ou *almaïzares*.

Coiffure : Alcandoras d'or et de soie, *xomardos* d'or, nacre, perles et pierres précieuses. Les tresses de cheveux tournées trois fois autour de la tête, sont passées dans les plis d'une mousseline brochée de soie; boucles d'oreilles très-lourdes soutenues par des cordons de soie, qui s'attachent aux cheveux; bracelets aux bras (*mocayas*) et aux jambes (*halahal*); rubans de Fez, or et soie, pour attacher l'*alquicel* ou *melhafa;* cheveux et ongles frottés de hinnéh (*alheña*).

Un recueil de dessins qui se trouve à la Bibliothèque royale (département des estampes), et porte la date de 1572, contient deux costumes conformes à cette description. Les *zaragüelles* sont, de la cheville au genou, plissés en boudins à la façon de certaines lanternes de papier.

Romance del asalto de Baeza (*).

Moricos, los mis Moricos,
Los que ganays mi soldada,
Derribàdesme à Baeza,
Essa villa torreada;

(*) L'évènement auquel se rapporte ce romance eut lieu du 17 au 20 août 1407. La ville résista, et fut délivrée.

simali Escandalife, en compagnie de l'alcayde des damoiseaux et du vice-roi des Alpuxares. Vous devinez de quoi ils parlent, mais vous ne savez pas comment ils parlent. Ils sont tout-à-fait familiers avec l'Olympe et aussi avec les

Y à los viejos y los niños
Los traed en cavalgada,
Y à los mozos y varones
Los meted todos à espada;
Y à esse viejo Pero Diaz (*)
Prendedmelo por la barba,
Y aquessa linda Leonor
Serà mi enamorada.
Ydvos, capitan Vanegas (**),
Porque venga mas honrada,
Que, si vos soys mandadero,
Cierta serà la jornada.

Romance de la prision del obispo don Gonzalo (***).

Dia era de San Anton,
Esse sancto señalado,
Quando salen de Jaen
Quatrocientos hijosdalgo,
Y de Ubeda y Baeza
Se salian otros tantos,
Mozos desseosos de honra
Y los mas enamorados.
En brazos de sus amigas
Van todos juramentados

(*) Pero Diaz de Quesada, gouverneur de Baeza.

(**) Vanegas-le-Renégat, aïeul du célèbre Redouan. Il était de la maison illustre des Egas ou Venegas, seigneurs de Luque, dans le royaume de Cordoue, et les Venegas venaient, je crois, d'un More converti.

(***) Don Gonzalo de Estuniga, évêque de Jaen. Il fut pris par les Mores de Grenade, vers l'an 1450, si la tradition est exacte, ce que les historiens contestent (*voyez*, à cet égard, Pedraza, *Hist. de Gran.*), et pour sa rançon fit bâtir l'enceinte de l'Albayzin, qui, en raison de cette circonstance, est nommée *la cerca del obispo don Gonzalo*.

poètes castillans : sonnets, quatrains, tercets, octaves, *canciones* et *villancicos* n'embarrassent pas Zerbin ; il sait où en trouver et au besoin les faire, mais il n'en enverra plus à sa belle, avec laquelle il est en froid. « *Ouallah! machallah!*

De no volver à Jaen
Sin dar Moro en aguinaldo.
La seña que ellos llevaban
Es pendon rabo de gallo ;
Por capitan se lo llevan
Al obispo don Gonzalo,
Armado de todas armas
En un cavallo alazano ;
Todos se visten de verde,
El obispo azul y blanco.
Al Castillo de la Guardia (*)
El obispo avia llegado ;
Saléselo à recebir
Mexia, el noble hidalgo.
« Pordios, os ruego, el obispo,
Que no passedes el vado
Porque los Moros son muchos,
A la Guardia avian llegado ;
Muerto me han tres cavalleros
De que mucho me ha pesado :
El uno era tio mio,
Y el otro mi primo hermano,
El otro es un pajecito
De los mios mas preciado.
Demos la vuelta, señores,
Demos la vuelta à enterrallos,
Haremos à Dios servicio,
Honraremos los cristianos. »
Ellos estando en aquesto
Llegò don Diego de Haro :
« Adelante cavalleros,

(*) Château-fort des Mexias, seigneurs de la Guardia et Sanctofimia.

ne dis-tu pas, Adulce, que tu entends la cloche d'une église? — Non, c'est notre ami le Zegri, le seigneur des Alijares, dont la grosse voix retentit. Je l'aperçois d'ici, sans turban, renversé sur son lit, qui maudit Belisarda; il

Que me llevan el ganado;
Si de algun villano fuera
Ya lo uvieràdes quitado (*),
Empero alguno està aqui
Que le plaze de mi daño;
Non cale decir quien es,
Que es el del roquete blanco. »
El obispo que lo oyera
Diò de espuelas al cavallo;
El cavallo era ligero,
Saltado avia de un vallado,
Mas al salir de una cuesta,
A la asomada de un llano,
Vido mucha adarga blanca,
Mucho albornos colorado
Y muchos hierros de lanzas
Que relucian en el campo.
Metido se avia por ellos
Como leon denodado;
De tres batallas de Moros
La una ha desbaratado,
Mediante la buena ayuda
Que en los suyos ha hallado:
Aunque algunos dellos mueren
Eterna fama nan ganado;
Los Moros son infinitos,
Al obispo avian cercado;
Cansado de pelear
Lo derriban del cavallo
Y los Moros victoriosos
A su rey lo han presentado.

(*) Ceci est un trait de satire. Si le bétail enlevé par les Mores avait appartenu à des paysans, les chevaliers auraient pu exercer plus facilement leur droit de reprise.

se lève, il ouvre toutes ses fenêtres, écoutons : « Les faveurs que tu m'accordes, si tu me les donnes par politesse, je t'en dispense ; ce sont écus de sorcier qui s'évaporent, sous de moines qui ne passent pas au marché, fausses balances que l'on pend au gibet, bonnes œuvres faites en état de péché qui ne servent pas au salut, évêchés *in partibus* dont la rente n'est pas payée, baisers de Judas..... » Nous pouvons le quitter tranquilles, il est en bonne voie de conversion ; je reviendrai pour son baptême. Que les plaintes de la jalouse Adalifa sont touchantes ! Mais Adalifa ne s'appelle-t-elle pas aussi Beatriz? et son confident Tarfe, Lope de Vega se serait-il trompé en le nommant don Félix? Qui vois-je à cette jalousie? un charmant cavalier andaloux. C'est étrange ; il s'éloigne emportant ces paroles : « Je suis à toi pour toujours ; à toi ma vie, Zaïde ! » Mais c'est

Romance de don Pedro Fajardo (*).

Jugando estava el rey Moro
En rico axedrez un dia
Con aquesse gran Fajardo,
Con amor que le tenia.
Fajardo jugava à Lorca,
El Moro juega à Almeria ;
Jaque le da con el roque
El alferez le prendia,
A voces le dize el Moro :
« La villa de Lorca es mia. »
« Calles, buen rey, no me enojes,
Ni tengas tal fantasia,
Que, aunque tu me la ganasses,
Lorca non se te daria ;
Cavalleros tengo dentro
Que te la defenderian. »

(*) Don Pedro Fajardo, seigneur de Cartagena. Il était adelantado du royaume de Murcie, vers l'année 1470.

son nom de poète et d'amoureux; dans les registres de sa paroisse, il est inscrit sous celui de don Juan Tenorio. — « Quelles injures pourrai-je te dire? Mais je ne veux pas t'injurier; car enfin qui dit des injures est bien près de pardonner. » — Ah! Fatime, vous avez appris ce joli *conceto* lorsque vous étiez captive chez la comtesse de Palma. Qui défie si fièrement son rival? un Gazul ou un Guzman? Qui donne ce brillant carrousel? Muza ou le duc d'Osuna? Qui ose disputer cette beauté à son roi? Azarque ou le comte de Villa-Mediana? Est-ce bien Aliatar qui poignarde, aux yeux de toute la cour, un amant trop favorisé? point, c'est don Diégo de Mendoza; il va partir pour l'exil, et emploiera ses loisirs à écrire un chef-d'œuvre. Cet Albanais qui courtise deux beautés à la fois, je le reconnais distinctement à travers les grilles du sérail. Salut, grand duc d'Albe! Gongora vous a trahi. Adieu donc, Espagnols déguisés en Mores; j'aime autant vous voir au théâtre sous votre costume national. On donne ce soir, à l'hôtel *del Principe*, la fameuse comédie de don Pédro Calderon, *Changer pour s'améliorer*, je vais l'entendre. »

Le fantôme moresque a disparu, si je ne me trompe. Que reste-t-il? des Espagnols qui ont vécu neuf siècles à côté des Mores sans les connaître, échauffant leur haine, fermant les yeux et se bouchant les oreilles.

Notre proposition avait l'air d'un paradoxe; son importance historique est capitale: cela fera, j'espère, excuser l'étendue de cette note justificative.

N° XI (*page* 221).

Catalogue et analyse des principaux documens de l'histoire des Morisques.

L'histoire des Mores mudejares et des Morisques se divise, on l'a vu, en deux parties, dont la première comprend six cent soixante-quatorze années, depuis la fondation d'un Etat chrétien dans les Asturies, jusqu'à la subversion du dernier royaume musulman en Espagne. La seconde partie comprend les cent vingt-deux ans qui s'écoulèrent entre la conquête de Grenade et l'entière expulsion des Morisques. Nous n'avions, dans la première, qu'à établir l'ordre et les conditions de la conquête; puis à montrer comment, dans ces premiers temps, les capitulations furent observées, et à exposer le régime des Mudejares. Autant que nous l'avons pu, nous nous en sommes tenus aux documens espagnols, les complétant par les documens arabes. Les Espagnols sont en cette affaire les véritables témoins, témoins intéressés, mais avec lesquels la tâche de la critique est facile. Il est vrai que le plus souvent toutes les causes d'erreur se réunissent en eux, préjugés, mauvaise foi, et même ignorance; mais ils rachètent tout par une passion fougueuse qui les rend naïfs. Ils passent sous silence tout ce qu'ils croient défavorable à leur nation; ils ne mettent à cela aucun scrupule; et si l'on s'en rapportait uniquement à eux, il y aurait de grandes lacunes dans la narration : mais en ajustant sur leurs relations les relations des Arabes, on redresse les fautes, on comble en grande partie les vides.

Il faut recourir au même système pour établir l'ordre et la vérité dans l'histoire des Arabes. La grande difficulté, celle d'apprécier les procédés des deux nations, de reconstituer dans leur essence les traités d'après lesquels les actes postérieurs doivent être jugés, cette difficulté que la mauvaise foi des écrivains pouvait rendre insoluble, disparaît en quelque sorte par la passion qui guidait la plume sous leurs mains. Jamais deux peuples n'ont marché avec autant de fermeté dans leurs voies que les Espagnols et les Arabes: chez eux, pas de doutes sur la légitimité de la conduite qu'ils tiennent; peu ou point de déguisemens jetés sur les moyens qu'ils emploient pour arriver à un but avoué : ils calomnient leurs ennemis, mais ils se montrent eux-mêmes tels qu'ils sont; ils produisent orgueilleusement comme un titre de gloire ce qui peut fournir matière aux accusations les plus graves, et en ce genre ils outrent presque toujours la vérité. La méthode de critique laquelle j'ai dû m'arrêter, est celle qui découle naturellement de cet exposé.

Les documens arabes, je veux dire ceux que l'on peut consulter facilement lorsque l'on n'est pas versé dans les langues orientales, se réduisent à un petit nombre. J'ai suivi généralement l'*Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, par Conde, ouvrage inachevé, mais le plus copieux, et à tout prendre le mieux digéré de tous ceux qui ont été faits sur le même plan. Les extraits donnés par Casiri, dans la *Bibliotheca hispana-arabica escurialensis*, et la traduction publiée par M. Gayangos, sous le titre de *History of the Mohammedan empire in Spain*, m'ont fourni le moyen de contrôler quelquefois Conde. J'ai mis la plus grande confiance dans deux ouvrages français, l'*Histoire de la Gaule méridionale*, par M. Fauriel, et les *Invasions des Sarrasins*, par M. Reynaud, tant à cause de la réputation bien établie de leurs auteurs, que parce qu'ils ont été rédigés à l'aide des manuscrits arabes de la Bibliothèque du roi,

plusieurs desquels manuscrits étaient restés inconnus à Conde. Pour la concordance des calendriers, je m'en suis rapporté au tableau qu'a publié Masdeu dans son *Historia critica*, tableau dont l'exactitude n'a pas été attaquée, je crois.

Les anciennes chroniques et histoires espagnoles se trouvent à peu près toutes rassemblées dans l'*España sagrada*, vaste collection publiée à Madrid dans le siècle dernier, et l'*Hispania illustrata*, d'André Schott. Les chroniques, assez nombreuses, sont toutes fort sèches; des érudits en ont toutefois tiré bon parti en les rapprochant des chartes, et ont composé avec le tout de nouvelles chroniques peu littéraires, mais très-instructives. La chronique de don Alonso-le-Noble, par le marquis de Mondejar, est du nombre de ces dernières ; j'ai eu occasion de m'en servir plus que d'aucune autre, les évènemens auxquels elle se rapporte ayant grande importance. Les histoires de don Rodrigo, archevêque de Tolède, et de don Lucas, évêque de Tuy, résument succinctement tous ces vieux documens dont elles ont chargé la trame de couleurs naturelles et parfois assez vives. Don Rodrigo s'est occupé plus particulièrement de l'histoire des Arabes et de celle de Castille, don Lucas de celle du royaume de Léon. Ils vivaient assez rapprochés des temps qu'ils racontent pour faire autorité, même pris isolément, à moins qu'ils ne soient contredits par les annalistes plus anciens, ou qu'ils ne se contredisent eux-mêmes, ce qui leur arrive, mais rarement. Les ouvrages de ces deux auteurs sont reproduits dans la *Cronica general*, où l'on a jeté pêle-mêle, sans le moindre esprit de critique, tout ce qui, à l'époque de sa rédaction, était en circulation, soit parmi les lettrés, soit parmi le vulgaire. La chronique fabuleuse, je pense, du cid Ruy Dias de Bibar, remplit la bonne moitié de la *Cronica general*. On ne peut faire usage de ce document que pour l'étude des mœurs et des idées; mais sous ce rapport il est inappréciable. La *Cronica general*

contient une partie originale, c'est l'histoire du roi don Fernando-le-Saint, histoire écrite par des contemporains, probablement témoins oculaires, et qui rédigeaient leur composition dans le palais même du roi don Alonso-le-Sage, entourés de tous les monumens de cette grande époque. Comme style, il n'y a rien en Espagne à comparer à celui de la *Cronica general;* naturellement, une chronique qui a du style fait pénétrer bien avant dans la vie de son temps.

A partir de don Alonso-le-Sage, pour continuer les études sur l'histoire de Castille, on trouve à chaque règne une chronique, en quelque sorte officielle, toujours contemporaine; quelquefois il y en a deux ou plusieurs; et quelques documens supplémentaires, tels que correspondances ou biographies, ont été adjoints à la collection de ces chroniques nationales par le plus intelligent des éditeurs, don Eugenio de Llaguna y Amirola, l'un des ministres du roi Charles III. Llaguna, consultant soigneusement les annales étrangères, rassemblant les chartes et fouillant, l'un des premiers, les bibliothèques de son pays, a fait, au moyen de ses commentaires, une histoire véritable de chaque chronique. On ne gagne pas grand chose en cherchant à le compléter; cependant, pour qui a besoin de trouver des faits particuliers à placer dans un cadre spécial, il est indispensable de recourir aux histoires des provinces et des villes. Ici l'*España sagrada* est notablement utile, la division de ses documens par diocèses la rendant facile à consulter autant qu'elle est détaillée. Les histoires de provinces où nous avons le plus largement puisé, sont *los Discursos historicos de Murcia,* par Cascales; les *Anales de Sevilla,* par Diego Ortiz de Zuñiga; deux compilations fort estimées pour l'étendue et l'exactitude des recherches; *la Nobleza del Andalucia,* par Gonzalo Argote de Molina, ouvrage fort rare, dont nous avons dû la communication à l'obligeance de

M. Ternaux-Compans; enfin l'*Histoire de Grenade*, par Pedraza. Les recueils de poésies contiennent aussi presque tous quelque morceau propre à éclairer l'historien, soit sur les faits, soit sur l'esprit de l'époque. Il est impossible de mettre de côté le *Romancero*, lorsque l'on étudie l'Espagne au moyen-âge : ces ballades héroïques vous transportent au milieu des combats; mais un grand nombre des meilleures ont été omises par les collectionneurs; on les trouve éparses dans l'*Histoire de la poésie espagnole*, par Sarmiento; dans *la Nobleza del Andalucia*, dans les *Poesias antiguas* de Thomas Sanchez, la *Paleographia española* de Terreros y Pando, les chroniques et histoires des villes. Les *Canciones* des troubadours ont souvent aussi de l'importance : quelques-unes font allusion à des aventures curieuses; et comme bon nombre des troubadours étaient Juifs, on peut, en lisant leurs effusions poétiques, se faire une idée de la manière dont ils étaient considérés et traités, ce qui jette beaucoup de jour sur l'état des Mores, toujours assimilés aux Juifs dans la pensée haineuse du peuple. Les trois recueils de *canciones* qui offrent à cet égard le plus d'intérêt, sont le *Cancionero general*, le *Cancionero* manuscrit de Baena, et le *Cancionero* de Pedro Guillen de Segovia, également manuscrit. Ce dernier, extrêmement précieux pour l'histoire littéraire, fait ou faisait partie du cabinet du roi d'Espagne; une copie, peut-être l'unique, est dans la bibliothèque de M. Ternaux. Nous avons cité le procès-verbal d'une dispute sur des points de religion entre un docteur catholique et un docteur musulman, lequel se trouve à la fin d'un recueil manuscrit de poésies, intitulé *el Vergel de pensamientos*; nous regrettons beaucoup que l'étendue de cette pièce ne nous ait pas permis d'en donner une traduction parmi les Pièces justificatives. Les ouvrages de controverse sur ce sujet sont très-nombreux en Espagne : tous sans doute méritent d'être lus; et si l'on veut comprendre parfaitement

les passions qui animaient les Espagnols, voir comment elles étaient attisées, il faut au moins en lire quelques-uns. En cherchant sur un rayon quelconque d'une bonne vieille bibliothèque espagnole, on trouvera infailliblement un livre de cette espèce. Il est curieux de remarquer qu'à la même époque, au milieu du quinzième siècle, il se publia au Caire et en Espagne deux ouvrages qui poussaient vers le même but chrétiens et musulmans. L'ouvrage arabe est intitulé *le Rendez-Vous des amans ;* M. Reynaud en a donné l'analyse dans le *Journal des savans :* l'ouvrage espagnol a pour titre, *De gladio spiritus mittendo in Sarracenis ;* son auteur est Fray Alonso de la Espina. Je n'en ai lu que le sommaire dans la *Bibliotheca vetus*, de Nicolas Antonio ; mais ce sommaire en dit bien assez long pour que l'on devine tout le livre.

Ce qui se rapporte à la législation a été tiré d'ouvrages spéciaux et officiels. Chaque royaume en Espagne avait son *fuero*, qui était à la fois sa charte et son code ; plusieurs villes avaient aussi le leur ; puis, chaque institution avait le cahier de ses lois et règlemens : on transportait dans le *fuero* les ordonnances faites à la suite des *cortès ;* mais ces ordonnances, relatées avec leur date, restaient distinctes du fuero primitif. J'ai consulté la plupart de ces recueils. Pour la couronne d'Aragon, j'ai trouvé en outre quelques renseignemens dans les *Memorias de Barcelona*, par Capmany. Pour la couronne de Castille, les recueils officiels sont nombreux et portent divers titres : *Fuero juzgo, Fuero de las leyes, Siete partidas, Ordenanzas reales, Pragmaticas del reyno, Recopilacion, Nueva recopilacion, Novissima recopilacion.* Dans les trois derniers, les lois sont rangées par ordre de matières, sans égard à la forme primitive de leur rédaction ; de sorte que les articles d'une ordonnance sont dispersés et mis sous plusieurs titres différens ; mais à la marge on voit la date de chaque article. Je préviens de cet arrangement, parce qu'il explique comment j'ai été obligé de

donner une pragmatique sans son préambule, partie si essentielle. Il existe à la Bibliothèque royale quelques procès-verbaux des cortès de Castille ; mais je n'ai pu me procurer nulle part les *Pragmaticas del reyno*, où sont consignées plusieurs ordonnances importantes, dont la substance m'a été donnée par des historiens. Je dois avouer ici que je n'ai pas fait, peut-être à tort, de grandes recherches sur les Mores de Portugal, me bornant aux indications des histoires générales. Il est resté dans ce pays si peu de Mores, et ils y sont restés si peu de temps, que je les ai oubliés. Lorsque l'on fit l'expulsion des Morisques, on n'envoya pas même un commissaire en Portugal. Sur le chapitre de ces Mores portugais, le *Dictionnaire des étymologies arabes*, par Sousa, m'a été utile ; et à propos de dictionnaires, je mentionnerai celui de Cañès, (espagnol-arabe), dont la préface et quelques articles sont tout-à-fait historiques. Pour donner tout d'un trait ce qui regarde la législation, je citerai encore les *Ordenanzas de Granada*, où se rencontrent, au milieu de lois inscrites dans la *Recopilacion*, plusieurs actes d'une importance purement locale, que les *Recopilaciones* ont négligés, et les *Pragmaticas de Valencia*, recueil que forma un avocat de Valence pour son usage particulier. Les *Pragmaticas de Valencia* contiennent des pièces manuscrites et des pièces imprimées ; elles font exactement suite au *Forum valentinum*, embrassant tout le seizième siècle et les premières années du dix-septième.

La couronne d'Aragon, comme la couronne de Castille, avait ses historiographes officiels, dont les œuvres ont été ou publiées séparément ou réunies, sous le titre de *Chroniques d'Espanya ;* quelques-unes de ces chroniques sont des autobiographies dues à des plumes royales. Celles que j'ai lues ne m'ont paru rien ajouter aux *Anales de la corona d'Aragon*, par Geronimo Zurita, vaste, magnifique composition à laquelle il n'a manqué qu'une forme un peu plus littéraire

pour prendre place au premier rang parmi les chefs-d'œuvre du genre. L'érudition, la critique, la philosophie, le sentiment historique distinguent également Zurita; et ce qui ôte de l'agrément à son admirable ouvrage, le rend plus précieux comme document. Je l'ai suivi presque en aveugle. Il conduit jusqu'au règne de don Fernando-le-Catholique, qu'il a traité avec grand détail, ayant sous les yeux des documens qui ne nous sont pas parvenus. Le même règne a été le sujet des remarquables travaux faits en Amérique par Washington-Jrving et Prescott. Jrving a écrit la guerre de Grenade avec beaucoup de verve et d'exactitude. Prescott, qui vient de mettre le sceau à sa réputation par la publication de la *Conquête du Mexique*, s'était déjà élevé à une grande hauteur dans l'*Histoire de Ferdinand et Isabelle*. Il a disposé de ressources que je ne pouvais me procurer, car sa bibliothèque, formée avec des soins et une dépense infinis, comprenait, je crois, tous les documens inédits qui ont un rapport direct ou indirect à l'époque dont il s'occupait. Le plus précieux de ces documens inédits est les *Memorias de los reyes catolicos*, par Lorenzo Galindez de Carbajal. Heureusement pour moi, Prescott ne craint pas de multiplier les notes et les extraits; j'ai donc trouvé dans son ouvrage de nombreux renseignemens authentiques, dont j'ai fait un large profit. Si, d'accord avec lui pour la plupart des faits, je me suis mis en opposition complète sur la manière d'envisager ces faits en eux-mêmes, sur les personnages de l'histoire, et surtout dans mes conclusions, cela provient de ce que j'écrivais avec des principes tout-à-fait différens des siens. On ne peut s'attendre à ce qu'un citoyen des Etats-Unis et un Français voient toujours les choses de la même manière; ce qui paraît un progrès à l'un, peut sembler regrettable à l'autre. Je ne hasarde pas volontiers une critique sur le compte Prescott, ce serait payer d'ingratitude les obligations que je lui ai; cependant, pour justifier ici une dissidence

entre disciple et maître, je ferai observer que je suis souvent d'accord avec l'historien *de la Conquête du Mexique*, tout en m'éloignant du panégyriste d'Isabelle. Prescott, il m'a semblé, se passionne pour l'époque dont il traite, et dans cette époque il ne voit qu'un héros. Isabelle détruisant la féodalité, fondant en apparence le règne des lois, faisait une grande figure à laquelle un républicain devait se prendre; mais quand l'admirateur de Fernand Cortès a vu son nouveau héros aux prises avec les légistes et les ministres en robe longue, il a dû regretter plus d'une fois d'avoir exalté la reine qui livra l'Espagne aux casuistes et aux procéduriers, qui fit du trône un observatoire d'où les rois surveillaient avec jalousie, inquiétude, tout ce qui s'élevait de grand, de puissant.

Pendant le règne de Ferdinand et d'Isabelle naquit l'inquisition générale. L'histoire de l'inquisition a été écrite par Llorente, l'un des secrétaires de ce tribunal. Il s'est attaché à l'ouvrage de Llorente l'espèce de défiance que les révélations inspirent d'ordinaire; pourtant nous n'avons pas admis que cette histoire fût un pamphlet. Les pièces originales sur lesquelles écrivait Llorente, sont déposées aujourd'hui presque toutes à la Bibliothèque royale; elles forment dix-huit gros volumes; nous ne dirons pas que nous avons exactement compulsé ce recueil d'une lecture fort difficile, mais nous avons vérifié, par la lecture des procès-verbaux, l'exactitude des faits les plus graves que l'auteur ait avancés. Du reste, la question de l'inquisition n'est plus de celles qui demandent beaucoup de ménagemens; le jour est venu où l'on reconnaît que dans l'agitation de la lutte on s'était fourvoyé en défendant une institution qui est allé à l'opposé de son but prétendu, trop droit à son but réel. Quand j'aurai indiqué l'histoire de Ximenez par Alvaro Gomez de Castro, histoire écrite au milieu du seizième siècle et commandée à son auteur par l'université d'Alcala,

qui mit et fit mettre à sa disposition les documens les plus sûrs, j'aurai donné la série des principaux ouvrages qui se rapportent à la première partie de l'histoire des Morisques.

Quelques-uns de ces ouvrages se rapportent aussi à la seconde. Ici les documens arabes nous manquent tout-à-fait, car les Morisques ne nous ont laissé que des traités religieux ou des formulaires liturgiques écrits la plupart en langue espagnole, mais avec des caractères arabes. Ainsi l'on ne peut plus éclairer l'une par l'autre les deux faces de l'histoire; mais alors commence parmi les vainqueurs une lutte sourde entre deux systèmes, l'un de tolérance, l'autre de persécution, et chacun de ces systèmes a ses organes; de la sorte se retrouve le moyen de rétablir un contrôle. Ce n'est pas au langage que l'on distingue les partisans de l'un ou de l'autre système. Ceux qui sont pour la tolérance font, comme les persécuteurs, éclater à chaque page une vive haine contre les Morisques; ils accusent toujours, même lorsqu'ils vont justifier, et ils accusent d'autant plus fort qu'ils veulent faire passer quelque dure vérité. Ces précautions ne leur étaient pas imposées, comme on le croit généralement, par la nécessité où ils se trouvaient de soumettre leurs livres à la censure ecclésiastique; les censeurs se bornaient à examiner les ouvrages sous le rapport du dogme, et ne contraignaient en rien la liberté de l'histoire; mais le sentiment populaire était prononcé avec tant de violence contre les Morisques, après comme avant leur conversion, qu'il aurait fallu bien du courage, peut-être même de la témérité, pour l'affronter sans ménagemens, plus que la force d'âme d'ordinaire pour ne pas s'y laisser aller quelquefois tout en le combattant. Les réticences ne portent du reste que sur les opinions ou sur quelques détails; les déguisemens sont d'une telle transparence, qu'il est aisé de découvrir ce qu'ils cachent; et d'ailleurs il

n'est besoin que d'ouvrir les livres des ennemis déclarés des Morisques, on y trouve exposé avec l'orgueil des vieux Espagnols, presque toujours avec exagération, tout ce que les autres auteurs n'osent pas rapporter, de peur d'avoir à le blâmer. La tâche de la critique est donc plus facile encore pour cette dernière partie que pour la première, et la méthode est également simple; les documens espagnols renferment en eux-mêmes leur exégèse.

L'histoire des Morisques, depuis l'année 1492 jusqu'en 1526, a été traitée incidemment par un grand nombre d'auteurs. Les renseignemens spéciaux se trouvent dans les ordonnances de Grenade, dans l'*Histoire de Grenade,* par Pedraza, la *Rebellion de Granada,* par Marmol, l'histoire de Ximenez, déjà citée, les Annales de Zurita, les Mémoires du curé de los Palacios, manuscrit précieux en raison de la position qu'occupait l'auteur, dans la *Coronica de los Moros,* par Bleda, et les *Decadas de Valencia,* par le chanoine Gaspar Escolano. Pedraza écrivait au commencement du dix-septième siècle; il était chanoine-trésorier de la cathédrale de Grenade. Son ouvrage n'a de valeur véritable que dans la partie consacrée aux cinquante premières années du seizième siècle; pour cette période de temps il est indispensable, et on peut se fier à lui. Marmol, fort instruit, n'a rapporté qu'en résumé les évènemens antérieurs à l'année 1566. Bleda est un compilateur sans discernement, mais on trouve chez lui quelques faits importans, tirés de bonnes sources. Escolano ne s'est occupé que du royaume de Valence. Ses décades peuvent tenir lieu de tous les livres qui ont été écrits avant lui sur le même sujet, de celui de Martin Vicyana entr'autres, dont il a recueilli les relations en leur conservant la vivacité des récits dus à un témoin oculaire, mais ces relations s'y retrouvent purgées de toutes leurs erreurs. Escolano est pour l'histoire de Valence ce que Zurita est pour l'histoire d'Aragon. Ses renseignemens géo-

graphiques, topographiques et statistiques ont une grande précision, et, autant qu'il nous a été donné de les vérifier, sont d'une grande exactitude. La modération, l'esprit de justice distinguent honorablement le chanoine valencien de son contemporain Bleda, le plus fongueux et le plus maladroit de tous les dénonciateurs des Morisques.

La grande insurrection de 1568, ses causes, ses suites, ont été racontées en détail par Luis del Marmol-Carvajal, don Diego Hurtado de Mendoza, Gines Perez de Hita, Juan Rufo et don Lorenzo de Vanderhamen-y-Leon, vicaire de Nigueles. Marmol avait été vingt-cinq ans esclave du schérif de Fez; il avait pendant ce temps visité toute l'Afrique septentrionale, dont il a laissé une description curieuse, fort importante en outre pour l'histoire de l'Espagne et du Portugal; en sortant de captivité il revint à Grenade, où don Juan d'Autriche l'employa pendant la guerre, ainsi que ses frères; il vit donc beaucoup de choses par lui-même, et recueillit les récits de diverses personnes espagnoles et morisques mêlées à ces affaires. Son ouvrage est la grande autorité à laquelle nous avons le plus souvent renvoyé. Il est écrit avec talent. L'esprit de patience, de justice, de charité que l'on devine sous chaque ligne, même les plus violentes, fait bien de l'honneur au caractère de l'homme; il fallait une vertu vraiment chrétienne pour voir les Morisques sans malveillance, après avoir traîné la chaîne pendant vingt-cinq ans de Tunis à Maroc. Sauf les rodomontades espagnoles et les erreurs avouées en fait de chiffres, Marmol est le plus véridique des chroniqueurs. On trouve plus de vivacité, de hardiesse, d'esprit mordant et de profondeur dans l'ouvrage de Vanderhamen, intitulé *Vida de don Juan d'Austria;* mais Vanderhamen écrivait en 1628, et il était plus libre, quoiqu'il se plaignît de ne l'être pas encore assez. Don Diego Hurtado de Mendoza, le célèbre ambassadeur de Charles-Quint au concile de Trente,

le grand helléniste espagnol du seizième siècle, le coopérateur de Garcilaso dans la réforme littéraire, enfin l'un des esprits éminens de son temps, employa les loisirs de l'exil et les dernières années de sa vie à écrire l'histoire de la révolte des Morisques. Il écrivait pour la postérité, et traita sans ménagemens ses contemporains. Il nous montre les choses du point de vue de l'homme d'Etat. Ce n'est pas un chroniqueur, et, sauf pour la critique, il n'est d'aucun secours à l'annaliste. Nous l'avons suivi dans les cabinets et les camps, où il est un guide excellent, rarement sur les champs de bataille, où il ne parut guère. Son histoire passe pour un chef-d'œuvre. Elle aurait plus de mérite, plus de vie et de vérité, s'il avait moins souvent copié Salluste, dont il transpose des passages entiers au détriment de la clarté et peut-être de l'exactitude. Lorsqu'il écrit de lui-même, sans être gêné par son modèle, il est d'une énergie, d'une profondeur, d'une concision qui n'ont jamais été surpassées. Gines Perez de Hita ne compte pas comme historien ; son tort est d'avoir réuni sous le même titre deux ouvrages distincts, l'un d'invention, l'autre qui traite d'évènemens réels ; son malheur a été que l'on prît le premier ouvrage au sérieux, et le discrédit que la critique a jeté sur celui-là s'est étendu à l'autre. Comme nous avons fait un assez grand usage des *Guerras civiles de Granada,* nous devons à ce sujet quelques explications. La première partie des *Guerres civiles* a été donnée par Hita, comme don Quichotte par Cervantes, pour une traduction de l'arabe. Ce ne pouvait être qu'une traduction libre ; on voyait enchâssé dans le récit d'aventures guerrières ou galantes, des *romances* espagnoles plus ou moins anciens, quelques-uns même de tout-à-fait modernes, et le récit ne semblait fait que pour amener les romances. Des personnages, un bon nombre était historique ; Hita cependant n'offrait pas son livre au public comme un sujet d'instruction, mais comme un moyen « d'honnête

récréation. » Le livre est agréable, il eut du succès ; les histoires qu'il raconte finirent par se répandre et obtenir crédit même à Grenade, où les *ciceroni* les débitèrent gravement, montrant les propres lieux où elles s'étaient passées, les traces sanglantes qu'elles avaient laissées. De fait on ne connaît que par lui la rivalité des Zégris et des Abencerrages. Lorsque le temps de la critique arriva, les érudits trouvant devant eux dans l'esprit de la plupart de leurs lecteurs les charmans fantômes créés par Hita, s'en prirent au pauvre romancier avec toute la violence d'une colère scientifique ; il appelèrent *auteur pernicieux* cet aimable imitateur de Turpin. Ils réussirent à le faire mépriser. Maintenant il arrive que Hita se relève. Son ouvrage est, dit-on, véritablement une traduction ; M. Gayangos aurait entre les mains l'original arabe. Il faudrait savoir ce que c'est que cet original, peut-être se trouvera-t-il lui-même une traduction faite par quelque Morisque, ou bien une chronique ayant seulement le même titre que l'ouvrage espagnol ; je n'ai pas appris que la collation des deux livres ait été faite, et jusque-là toute supposition est permise. Mais en attendant, nous ferons observer à l'avantage de Hita que la première partie des *Guerres civiles*, si elle est toute d'invention, a singulièrement bien rencontré, car elle relate des choses que pas un chroniqueur espagnol ne donne, et que les chroniques arabes contenaient ; ainsi la rivalité des Abencerrages et des Zegris, qui forme le sujet du roman, est confirmé aujourd'hui par l'histoire. Les massacres des Abencerrages eurent lieu à peu près de la manière et pour les causes que rapporte Hita, quoiqu'à une autre époque, etc. Le livre, à ne pas tenir compte de sa préface, met sur la trace des sources auxquelles le chroniqueur-romancier ou romancier-chroniqueur a pu puiser. Une certaine *Esperanza de Hita* aurait été captive à Grenade et retenue dans le harem du dernier roi ; rien à cela que de naturel, c'est fort croya-

ble et raconté de façon à ce qu'on le croye volontiers. Esperanza de Hita, rendue à la liberté, dut faire de longs récits, peut-être les écrivit-elle, et Ginez Perez aura trouvé là son canevas. Qu'il ait emprunté à une vieille femme ou à un sage Arabe, ou qu'il ait tout tiré de son imagination, il est évident qu'il a beaucoup et souvent très-mal brodé le sujet; il prit malheureusement goût à la broderie. Sa seconde partie des *Guerres civiles* en est chargée moins que l'autre, mais encore trop, et il l'a bigarrée de mauvais romances « pour continuer, dit-il, le style de la première. » Ce sont les broderies et les romances qui ont empêché de prendre garde au caractère spécial de cette seconde partie. L'époque a changé; Hita ne rédige plus les Mémoires d'une captive de l'Alhambra; s'il habille toujours l'histoire, il habille la sienne propre. Soldat-gentilhomme, l'un des *Guzmans* du marquis de los Velez, il fit la guerre dans la partie orientale de l'Alpuxare, pendant toute la durée de l'insurrection; ce qu'il a vu de ses yeux, il l'a décrit d'un style vif, clair, naturel et pittoresque. Il n'était pas assez artiste pour contrefaire ce style-là; dès qu'il parle par oui-dire, il devient confus, plat ou enflé, on sent l'inexactitude. Quand il invente, on le devine aisément; ses personnages ont alors le vaporeux des êtres romanesques, des allures idéales. Bref, le second volume des *Guerres civiles* est un composé, mais non un mélange de chronique et de roman. Si le scrupule nous avait empêché de nous en servir, nous aurions négligé le document le plus caractéristique, le plus vivant de tous. Mendoza nous révèle ce qui se passait aux conseils de guerre et d'Etat; Marmol nous mène sur le terrain et nous met en position de bien voir, mais à distance; Hita seul nous entraîne dans la mêlée, nous conduit, quand on donne le sac aux villes, dans les maisons où il y a de bonnes prises et de mauvais coups à faire, nous donne une place près de lui au *rancho*, auprès du feu du bivouac, autour des

joueurs qui finissent par se battre. Et parce que le brave Guzman, lorsqu'il fait le quart de *la modorra,* combat le sommeil par des rêveries, charme les heures torpides de sa faction en traçant de fantaisie les aventures de ses prisonniers, faut-il le traiter toujours de conteur? J'ai cru avoir le tact assez sûr (la prétention n'est pas grande, qu'on le sache bien) pour distinguer certainement les souvenirs des fictions, et dans les fictions le thême vrai du développement imaginaire, car je pourrais prouver par des exemples nombreux que les histoires les plus romanesques des *Guerres civiles* ont un fond de vérité. Le grand discrédit qui s'attache à Ginez Perez de Hita, et le grand usage que j'ai fait de son livre, ont rendu nécessaire cette longue explication. J'ajouterai, pour rassurer les lecteurs défians, que je n'ai absolument rien pris à Hita sans le déclarer par une note. Si mon appréciation de l'auteur n'est pas admise, on saura donc sur quels faits précis faire porter le soupçon de fausseté.

Les matériaux abondent pour l'histoire de la grande insurrection des Morisques. Fuenmayor en parle dans son *Histoire du pape Pie V*. Pedraza en dit quelques mots qui sont autant de renseignemens nouveaux; Juan Rufo lui a consacré dix-huit chants de son poème de la *Austriada*. Rufo est aussi, je pense, un témoin oculaire. Son poème, comme la plupart des poèmes épiques de l'Espagne, suit la chronique pas à pas et avec un respect scrupuleux pour la vérité. Cervantes a fait de l'*Austriada* un éloge outré; en rabattant ce qu'il y a de trop dans ces louanges, il resterait encore une mention très-honorable. M. Charles de Rotalier, en cherchant dans les papiers d'Etat du cardinal de Granvelle (1) des matériaux pour sa belle et savante histoire d'Alger, a trouvé une relation anonyme de la guerre

(1) Manuscrits de la Bibliothèque publique de Besançon.

de Grenade, écrite de Madrid et adressée au marquis de Chantonnay; il a bien voulu m'en donner une copie dont j'ai fait usage en quelques endroits. On trouve dans les MMS. de la Bibliothèque royale, fonds Lavallière, une petite relation française de la campagne du grand-commandeur, don Luis de Requesens, contre les insurgés de Frigiliane. Les agens de la diplomatie française à cette époque suivaient attentivement les évènemens du royaume de Grenade; leurs rapports, dispersés dans plusieurs cartons, ont é é rassemblés par un laborieux employé de la Bibliothèque royale au département des manuscrits, M. Amiel. Cette collection a été mise fort obligeamment à ma disposition, et je regrette beaucoup d'avoir été empêché par un voyage de profiter en temps utile de ces importans documens. J'ai vainement cherché d'autres rapports, ceux de don Juan d'Autriche; Marmol promettait de les publier dans la seconde édition de son *Africa,* édition qui n'a jamais été donnée; mais pour que, du temps de Philippe II, on ait accordé la permission de les publier, il fallait qu'il ne continssent pas des révélations bien curieuses. En total, les documens que j'ai eus montrent l'affaire sous tous ses jours, les autres doivent être supplémentaires plutôt que complémentaires.

Je n'ai pas été aussi heureux pour ce qui concerne les quarante-deux dernières années de l'histoire des Morisques; beaucoup d'ouvrages, beaucoup de pièces m'ont manqué. Les ouvrages ne se trouveraient peut-être pas en France, et les pièces sont enfouies dans les archives espagnoles, où je n'avais aucun moyen de les faire chercher. J'espère cependant m'être entouré d'assez de renseignemens pour traiter avec exactitude, sinon d'une manière complète, les plus délicates questions qui se puissent présenter à un historien, et j'ai cru d'autant plus pouvoir offrir au public le résumé de mes études, que jusqu'ici aucun autre Français n'avait parlé de

cette affaire avec étendue et sans mêler beaucoup d'erreurs à la vérité.

La *Nueva recopilacion* et les *ordenanzas de Granada* m'ont fourni le peu que j'ai pu dire sur les Morisques grenadins et castillans. Les *pragmaticas de Valencia* contiennent la série des ordonnances royales et des édits des vices-rois qui intéressent les Morisques valenciens. J'ai tiré ce qui concerne les actes de l'inquisition, les essais d'instruction religieuse et les édits de grâce, principalement des ouvrages de Llorente, Bleda, Escolano et Damiano Fonseca. Fonseca était maître du sacré palais du pape. Il donne le côté romain de la question. Bleda devient ici l'auteur capital; il fut un des grands rouages de cette machine que mit en mouvement le duc de Lerma. Son traité, intitulé *Defensio fidei,* le peint tout entier, et malheureusement retrace l'esprit d'une bonne partie de ses collègues. On trouve dans les ouvrages du dominicain toute cette fougue, cette âcreté de haine qui forme un trait si fâcheux du caractère espagnol, et Bleda n'a aucune des nobles qualités qui distinguent sa nation. C'est appliquée aux écrivains de ce genre que la critique est facile; la passion qui rend les autres naïfs, rend celui-ci aveugle, il ne s'aperçoit souvent pas de ce qu'il dit. La *Coronica* de Bleda est nourrie de faits, comme répertoire elle est excellente. Les mêmes faits racontés avec plus d'ordre, avec une plus grande autorité, sagement, chrétiennement, mais avec une déférence pour les personnes qui ne comporte pas une entière liberté d'esprit, se retrouvent dans les *Decadas* du chanoine Escolano. On les retrouve encore dans l'ouvrage du licencié Pedro Aznar Cardona, intitulé *Expulsion de los Moriscos,* et dans celui de Fray Marcos de Guadalajara-y-Xavier, qui porte le même titre. Aznar est de l'école de Bleda : son maître l'estime et le cite volontiers; il mérite ces éloges, mais on peut tout-à-fait se dispenser de le consulter. Guadalajara, qui a tous les préjugés de son temps et

de sa nation, montre de la bonne foi, souvent de la pénétration, quelquefois un grand bon sens, et, autant qu'il le peut de la justice. Escolano l'aurait réclamé pour son disciple, comme Bleda réclame Aznar. Tous ces auteurs donnent de grands détails sur les intrigues françaises et la conjuration des Morisques valenciens en 1605. C'est même chez eux qu'il convient d'aller chercher les faits principaux, et l'on doit ensuite reporter sur ce canevas les détails que fournissent les mémoires du maréchal de la Force. M. le marquis de Lagrange, éditeur des Mémoires de la Force, y à joint un grand nombre de documens originaux; les Mémoires, fort minces d'ailleurs et très-peu curieux, induiraient fréquemment en erreur si on ne les contrôlait au moyen des pièces justificatives, lesquelles même demandent a être examinées de près, car plusieurs d'entr'elles sont les propres lettres du maréchal, personnage un peu vantard, pas toujours d'accord dans ses dires.

Pour l'expulsion nous avons les mêmes autorités. Guadalajara, seul de tous ceux qui ont traité en détail l'histoire de l'expulsion des Morisques andaloux et castillans, est arrivé entre mes mains. D'autres ouvrages dont nous donnerons la liste plus bas, existent en Espagne, mais ils sont très-rares. Guadalajara, par sa précision, mérite confiance, et il n'indique rien qui nous ait paru exiger d'autres renseignemens que les siens. Les deux documens que je regrette vivement de n'avoir pu me procurer, sont les Mémoires de don Juan de Ribera et la vie de ce prélat, par Francisco Escrivan. J'y ai suppléé autant que j'ai pu par les extraits des Mémoires que donnent Escolano dans ses *Décades,* et Robert Watson dans son *Histoire de Philippe III.* De son côté Bleda, qui a vécu dans l'intimité de l'archevêque de Valence, qui était dans ses idées, son confident, son agent, peut, peut-être, tenir lieu de Francisco Escrivan. Je n'ai fait usage de l'ouvrage de Watson qu'avec la plus grande précaution, rejetant

les assertions non appuyées de preuves certaines, les inductions, les jugemens propres à l'auteur; la position, les principes de Watson me commandaient cette réserve, mais je ne crois pas que la défiance doive s'étendre aux textes cités comme des extraits, lorsque ces extraits sont d'une certaine dimension, ni aux pièces justificatives, dont quelques-unes sont fort précieuses. Je dois dire que Watson s'est toujours trouvé d'accord pour les citations avec Escolano, lorsque ces deux écrivains citent les mêmes passages.

Il serait trop long de nommer les ouvrages d'histoire générale qui m'ont servi soit à creuser la question, soit à guider mon jugement. Quoique les historiographes de Philippe III se soient occupés de la guerre des Pays-Bas plus que des Morisques, ils ne pouvaient être négligés. J'en dis autant pour les époques antérieures; mon but a été seulement de donner ici une liste d'auteurs spéciaux, afin que l'on sache où chercher si l'on veut étudier le sujet que j'ai traité. J'indiquerai encore pour mémoire les *Recherches sur les Maures,* de Marie-Joseph Chénier, où les émigrations des Morisques sont suivies dans le Maroc; et comme un livre bien plus intéressant à cet égard, bien qu'il se rapporte dans sa généralité à d'autres objets, le volume de M. Thomassy, intitulé : *le Maroc et ses caravanes, relations de la France avec cet empire.* (Paris, Firmin Didot, 1845.)

Les monumens littéraires de l'Espagne renferment presque tous des témoignages bons à recueillir, soit pour soit contre les Mores et les Morisques. L'expulsion surtout inspira la verve des poètes contemporains; tandis que les seigneurs déploraient la perte de leurs vassaux, les poètes célébraient à l'envi cet évènement comme un triomphe. Cela ne pouvait manquer : trouver un titre de gloire à Philippe III, encenser le duc de Lerma et flatter les passions populaires du même coup, il y avait de quoi exciter à la tâche les faméliques enfans d'Apollon. Parmi les plus rares,

donc les plus précieux, produits de la typographie espagnole, on compte la *Expulsion de los Moriscos de España*, poème par Gaspar de Aguilar, petit volume in-8° imprimé à Valence en 1610. J'ai vu cette rareté dans la bibliothèque de M. Henri Ternaux, où il est bien extraordinaire que je n'aie pas trouvé les six ouvrages suivans, car les meilleures choses qui intéressent l'histoire d'Espagne y sont rassemblées.

1° *Discurso sobre la conjuracion magna que pronostica la declinacion de la secta mahometana*, por el doctor Francisco Navarro.

2° Don Joseph Estevan, Obispo de Orihuela : *de Unicâ religione.*

3° Hernando de Loazes : *Abogado de la inquisition de Valencia* (depuis archevêque de Valence), *Historia de la conversion de los Moriscos de Valencia.*

4° Alonso Duarte : *Obra nueva y verdadera en la qual se declara el embeleco y tradicion que hizieron ocho Moriscos naturales de la villa de Pastraña por reservarse sus haciendas y passarse al reyno de Francia secretamente sin ser conocidos*; Zaragoza, 1611, in-4°.

5° *Dialogo de Consuelo por la expulsion de los Moriscos d'Espana*, por Juan Ripol, ciudadano de Zaragoza y escribano de mandamiento de S. M. en el reyno de Aragon; Pamplona, 1613, in-4°.

6° Thomas de los Angeles : *Verdadera relacion en la qual se declara el gran munero de Moriscos que renegaron la fe catholica en la ciuda d'Alarache que confina con Berberia, y del martyrio de cinco que non quisieron renegar, naturales de la ciudad de Cordova*; Zaragoza, 1610, in-4°.

Ces ouvrages se rapportent tous à l'expulsion des Morisques, quoique les titres des deux premiers ne l'indiquent pas.

Il en est sans doute encore beaucoup d'autres dont les titres même ne sont pas venus à ma connaissance.

Les Notes suivantes n'ont pu prendre place à leur rang, et ne sont pas indiquées dans le texte. Elles ont pour but de répondre à des objections que des personnes instruites ont adressées à l'auteur pendant que son ouvrage était en cours d'impression. Ces objections portent sur trois points. Sur la question du baptême des Mores, on nous a demandé, avec doute, si, préoccupés des idées de droit, de justice, de religion qui réprouvent les conversions forcées, nous avions tenu un compte suffisant des opinions des docteurs espagnols, des nécessités de la politique; si nous nous étions mis au point de vue du pays et du temps, enfin si nous nous étions fait le rapporteur de la cause avant de nous en faire le juge. On nous a dit encore que nous avions apprécié avec sévérité, et peut-être sur de mauvais témoignages, le rôle politique des gens de loi en Espagne. En troisième lieu, on nous a taxé de partialité pour don Fernando-le-Catholique, dont la participation aux mesures que nous avons blâmées, notamment et spécialement à l'établissement de l'inquisition générale, aurait été beaucoup plus grande et plus volontaire que nous ne l'avons dit.

Nos opinions sur ces trois points fort importans, ont en effet besoin d'être appuyées. Nous fournirons en justification des deux premières, plusieurs passages saillans d'auteurs espagnols, et ces passages n'ont pas besoin de commentaires pour un lecteur intelligent. Pour soutenir la dernière, nous présenterons quelques faits nouveaux et quelques raisonnemens.

I. Baptême des Mores.

« Quelques prélats et autres personnes religieuses demandèrent aux rois (don Fernando et doña Isabelle, après la prise de Grenade) avec beaucoup d'instance, puisque Notre Seigneur leur avait fait des grâces tant signalées en leur donnant une pareille victoire, de poursuivre avec chaleur le bannissement hors de l'Espagne du nom et de la secte de Mahomet, en ordonnant à ceux des Mores subjugués qui voudraient rester dans le pays de se faire baptiser, et à ceux qui repousseraient le baptême de vendre leurs biens et de s'en aller en Barbarie. En faisant cela, disaient-ils, on ne violera pas les capitulations qui leur ont été accordées ; au contraire, on améliorera leur condition en une chose qui importe tant au salut de leurs âmes et particulièment au repos, à la pacification perpétuelle de ce royaume. Car il était certain que jamais les naturels de Grenade n'auraient paix avec les chrétiens, ne leur porteraient amour, ne persévèraient dans la loyauté envers les rois, tant qu'ils conserveraient les rites et cérémonies de la secte de Mahomet, qui les oblige à être cruels ennemis du nom chrétien. Mais quoique ces considérations fussent saintes et très-justes, Leurs Altesses ne se déterminèrent pas à ce que l'on usât de rigueur envers leurs nouveaux vassaux, parce que la conquête du pays n'était pas encore bien assurée. Les

Mores n'avaient pas livré toutes leurs armes, et si d'aventure ils venaient à se révolter sous l'oppression d'une mesure qu'ils ressentiraient vivement, c'était recommencer la guerre. En outre, Leurs Altesses ayant, comme elles l'avaient, jeté leurs yeux sur de nouvelles conquêtes, ne voulaient pas qu'en aucun temps on dît quelque chose d'indigne de leurs paroles et signatures royales, spécialement lorsqu'elles voyaient que les Mores allaient quittant leur religion. Et l'on avait espérance que, par la communication domestique avec les chrétiens, traitant et disputant des choses de la foi, ils entendraient qu'ils vivaient dans l'erreur, et, l'abandonnant, viendraient à une véritable connaissance de l'Évangile et l'embrasseraient, comme tant d'autres nations barbares l'avaient fait dans les temps passés, pour suivre la volonté des vainqueurs et pour être comme eux. »

(Marmol, *Rebellion de Granada*, liv. 1, ch. 23.)

(Marmol est dans le fond favorable aux Morisques, mais toujours fort timide dans l'expression de ses sentimens. Il vécut sous Charles-Quint et Philippe II.)

« Fray Thomas de Torquemada ne voulait pas violenter la foi des Mores, ni même celle des renégats, ni celle de leurs enfans, car le très-savant docteur tenait pour moindre mal de les laisser purement infidèles que d'en faire des apostats, puisqu'ils devaient rester en puissance de leurs parens, exposés au danger manifeste de retomber dans l'erreur. C'est pour cela que ce père ne fut pas atteint du zèle indiscret avec lequel d'autres poussaient les rois catholiques à convertir les Mores, usant de précipitation, violences, menaces, comme on l'a rapporté plus haut, sans

que le baptême fût précédé par le catéchisme et les autres dispositions exigées par les lois divines et humaines. »

(Frère Jayme Bleda, dominicain, *Coronica de los Moros*, p. 640.)

(Bleda, l'ennemi juré des Morisques, vécut sous Philippe II et Philippe III.)

« Le roi don Fernando accueillit d'abord favorablement les craintes des personnes qui lui représentaient comme quoi le prélat (Ximenez) n'avait pas observé les formes voulues pour amener ce peuple ignorant à une véritable connaissance de Dieu. Mais si les ministres de la justice séculière commettaient des excès et contraignaient les Mores à se faire baptiser par feinte, ne pensant pas devenir chrétiens, les ministres ecclésiastiques devaient croire que leur conversion était vraie, faite de cœur. L'Église ne juge pas des choses cachées. Les prêtres n'avaient pas encore l'expérience de la malice et de l'astuce des mahométans; ils ne savaient pas que leur faux prophète, pourvu qu'ils le conservent dans leur cœur, leur permet de se feindre chrétiens pour éviter quelque léger mal. Ainsi l'archevêque s'excusa facilement par la candeur de ses pensées, la piété de ses intentions, son zèle religieux et le désir qu'il avait de procurer le salut de toutes ces âmes. »

« *Tout les torts furent jetés sur l'archevêque de Tolède* (*Ximenez*) (1). *On blâma son zèle désordonné, car il s'écartait du chemin que les saints décrets ont tracé pour la conversion des infidèles, procédant avec rigueur et âpreté contre ceux qui refusaient de venir à la connaissance de notre sainte foi catholique, confiant*

(1) Lorsqu'il fit révolter les Mores de la ville de Grenade.

ce saint et charitable office de la conversion à des ministres sévères et violens qui jetaient les Mores dans les prisons et les tourmentaient inhumainement jusqu'à ce que, par contrainte, ils demandassent le baptême. Voilà ce que dit Zurita (1), et après lui tous les auteurs. En effet, jamais les saints personnages qui se sont employés à la conversion de cette nation apostate n'ont reçu d'autre récompense. A aucun d'eux, pour saint qu'il fût, et quelque prudence qu'il mît dans son zèle, suivant la doctrine et la règle de l'Église, il n'a manqué la calomnie des langues et la morsure des dents impies. L'empereur a été blâmé de même à cause de la conversion des Mores de Valence, Aragon et Catalogne; et les ministres ecclésiastiques qui, par son ordre, ont mis la main à cette œuvre, n'ont pas été épargnés. Mais j'ai prouvé bien au long, dans le livre que j'ai composé contre les Morisques, sous le titre de *Defensio fidei* (2), que les uns et les autres ont procédé sagement, prudemment, avec un zèle aussi louable que le résultat qu'ils ont obtenu. Et l'on peut en dire autant de l'archevêque frère Francisco Ximenez, car il était très-licite de contraindre les *Elches* à se convertir, même par force de tourmens et par le feu. L'on pouvait également employer ces moyens contre leurs enfans adultes, parce que les pères étaient baptisés chrétiens, quoique renégats et apostats; donc les enfans appartenaient à la république de l'Église. C'est, à l'égard des enfans adultes, l'opinion du père Maestro Fray Domingo de Soto, dans son livre *des Sentences*, et je l'ai démontré encore plus péremptoirement dans le troisième traité de la *défense de la*

(1) Zurita écrivait sous Philippe II.

(2) Nous regrettons que l'étendue de ce traité que cite ici Bleda ne nous permette pas d'en donner une traduction complète. Nous n'aurions pas de meilleure pièce justificative à mettre sous les yeux de nos lecteurs.

foi. La cause de toutes ces calomnies est que toujours des hommes purement laïcs ont voulu s'entremettre dans cette affaire, quoiqu'elle fût ecclésiastique et spirituelle; et aussi plusieurs ecclésiastiques, qui avaient voix et autorité en telle matière, ne connaissaient guère mieux que les laïcs la doctrine et la discipline de notre sainte mère l'Église. »

(*Coronica de los Moros,* p. 626, 637.)

II. Rôle politique des gens de loi.

« Il faut laisser les procès aux légistes, et remettre le gouvernement de la république aux hommes sages. »

(Fray Antonio de Guevara, *Epistolas aureas y familiares,* p. 62.)

(Frère Antonio de Guevara, franciscain, d'une famille illustre, était évêque de Mondoñedo, prédicateur et historiographe de Charles-Quint.)

« Les rois catholiques confièrent l'administration de la justice et le gouvernement des affaires publiques aux gens de loi, qui étaient tirés d'une classe mitoyenne entre les grands et les petits, et parconséquent ne devaient porter ombrage ni à la noblesse ni au peuple. Ces gens de loi, ou *lettrés,* font profession d'être versés dans la connaissance du droit civil et du droit canon, d'être polis, discrets, sincères, de mener une vie simple, de pratiquer des mœurs sévères; ils affectent de ne pas rendre de visites, de ne pas recevoir de présens, de n'entretenir aucune liaison étroite, de n'avoir de somptuosité ni dans leurs maisons ni dans leurs

habits; ils se distinguent par la douceur et la bienveillance dans le commerce de la vie sociale. A des heures réglées, ils se rassemblent pour juger les procès et pour traiter du bien public. Leur chef se nomme *président*, plutôt parce qu'il détermine la matière et dirige l'ordre de leurs discussions, qu'il préside à leurs assemblées pour y prévenir toute confusion, que parce qu'il exerce sur eux un droit de commandement. Cette forme de gouvernement, établie alors dans des proportions limitées, se développa ensuite et s'est étendue dans toute la chrétienté. Aujourd'hui les gens de loi sont au comble du pouvoir et de l'autorité. Leur manière de vivre est, en général, telle que nous l'avons décrite, mais, en particulier, quelques-uns s'en écartent. La congrégation suprême se nomme *conseil royal*, et les autres *chancelleries*. Leurs membres prennent divers titres en Espagne, suivant les diverses provinces. En Castille, ceux qui jugent au civil sont appelés *auditeurs*, et ceux qui s'occupent du criminel, *alcaldes*. Les alcaldes sont, en certaine façon, soumis aux auditeurs. Les uns et les autres se montrent pour la plupart ambitieux d'empiéter sur les attributions d'autrui et de s'ingérer dans les affaires qui sont étrangères à leur profession, principalement dans les affaires militaires; car ils sont persuadés que tout rentre dans leur faculté, qu'ils définissent : *la science des choses divines et humaines*, et *la connaissance du juste et de l'injuste*. Aussi sont-ils enclins à se mêler de tout en supérieurs, et souvent ils maintiennent leur autorité avec une indiscrétion qui fait naître de graves embarras. »

(Don Diego Hurtado de Mendoza, *Guerra de Granada.*)

(Don Diego de Mendoza, l'un des grands hommes d'État et des plus remarquables littérateurs de son temps, vécut sous Charles-Quint et Philippe II. Il était fils du comte de Tendilla, premier capitaine-général du royaume de Grenade, et cousin du marquis de Mondejar, mais en mauvaise intelligence avec ce dernier.)

III. Don Fernando-le-Catholique et l'inquisition générale.

On a souvent supposé que doña Isabelle avait suivi les conseils du roi don Fernando lorsqu'elle établit l'inquisition générale, et que le roi poursuivait un but politique sous les couleurs du zèle religieux; cela est en contradiction manifeste avec le témoignage de l'histoire. Chroniqueurs et historiens dignes de foi, tous s'accordent à dire que la reine était le plus passionnée pour l'établissement de ce tribunal (1). Comment le contraire pourrait-il être vrai? Tous les conseillers d'Aragon qui suivaient le roi, Luis Gonzalez, secrétaire, Felipe de Clemente, pronotaire, Gabriel Sanchez, grand-trésorier, Alonso de la Cavalleria, vice-chancelier, venaient de race juive, et, par cela seul, dans le système de l'inquisition générale, ils étaient suspects d'hérésie. Tous, appuyés par les plus grands seigneurs aragonais et valenciens, s'opposèrent de toutes leurs forces à l'introduction du saint Office dans leur pays, parce qu'ils prévoyaient qu'ils en seraient les premières victimes. En effet, don Alonso de la Caballeria fut poursuivi comme tant d'autres. C'était l'homme le plus intègre et le meilleur jurisconsulte de l'Aragon. Son procès fit grand bruit. On en peut voir les pièces originales à la bibliothèque du roi, où elles sont conservées dans un Recueil en dix-huit vo-

(1) Voyez *le curé de los palacios*, ch. 43; Hernando del Pulgar, pages 73 et 141; Zurita, secrétaire de l'inquisition de la cour, t. 4 de ses *Annales*, p. 342. Celui-ci est le plus explicite et, d'ordinaire, il n'avance rien que de parfaitement exact. Voyez encore la *Cronica del gran cardenal d'España*, par le docteur Pedro de Salazar y Mendoza. Toledo. 1625, p. 167.

lumes, qui provient de la succession de Llorente. Elles en apprendront sur l'histoire de l'établissement de l'inquisition en Aragon, plus qu'il n'est possible d'en dire ici. On s'est également trompé quand on a prétendu que le roi fut entraîné par l'avarice. Llorente, le plus ardent propagateur de cette opinion, l'a réfutée lui-même par les faits qu'il établit sur preuves authentiques (1). Les profits du fisc avaient été grands peut-être, mais j'en doute, à Séville, pendant les premières années de la persécution contre les Juifs convertis (2); mais alors l'inquisition, agissant dans cette seule ville, n'avait pas un appareil coûteux. Lorsqu'elle fut généralisée, les frais de toutes sortes qu'elle était obligée de supporter absorbèrent pendant long-temps ses ressources, à tel point que les inquisiteurs, pour avoir de quoi vivre, demandèrent à ce qu'il leur fût réservé une prébende de chanoine dans chaque diocèse. Don Fernando ne tira pas un ducat du produit des confiscations dans son royaume. Il est vrai que, en 1512, les nouveaux chrétiens lui offrirent six cent mille ducats, s'il voulait leur accorder la publicité en fait de procédure, et qu'il accepta du cardinal Ximenez une grosse somme, toutefois beaucoup moindre que six cent mille ducats, pour le prix de son refus. Est-ce avec un pareil fait que l'on peut appuyer une pareille accusation? Ne pourrait-on pas en tirer une induction toute opposée? Don Fernando était souvent besoigneux; on ne doit pas en conclure qu'il cachait une pensée d'extorsion sous chacune de ses mesures. Lorsqu'il établit en Aragon l'inquisition générale, ce tribunal fonctionnait en Castille depuis deux ans (3). En Aragon, l'inquisition

(1) *Voyez* son *Histoire de l'Inquisition*, t. 1, p. 216 et 217.

(2) *Consultez*, à cet égard, Hernando del Pulgar, p. 73; les *Annales de Séville*, par Ortiz de Zuñiga, p. 389; Zurita, t. 4, p. 324, et *le curé de los Palacios*, ch. 43.

(3) La bulle pour l'établissement officiel en Castille est datée du

ancienne existait et s'était tellement corrompue qu'il fallait ou la supprimer ou la réformer. La supprimer! au quinzième siècle! c'était impossible. Et quelle réforme était praticable en présence de celle que la Castille avait adoptée? Quand les rois travaillaient à fondre en une seule monarchie deux peuples divisés par une hostilité séculaire (1) et des différences radicales dans leur constitution, c'eût été une anomalie de les soumettre chacun à un régime différent pour la justice ecclésiastique; surtout si l'on considère que le zèle religieux, ou, si l'on veut, l'intolérance, excité par la lutte commune contre les Mores, était le seul lien qui pût les unir. La faute que la reine avait commise était donc imposée au roi. Don Fernando la soutint par la force, et déploya dans cette occasion une sévérité que ne justifiait pas le bon droit. Doña Isabelle n'eut pas à le faire, parce qu'elle n'éprouva pas de résistance. Cela prouve seulement ce que l'on sait déjà, que le peuple aragonais était plus éclairé que le peuple castillan, et que le roi tenait, avant tout, à faire triompher son autorité, même lorsqu'il était engagé dans une mauvaise voie. Il le montra encore plus dans sa conduite à l'égard des Mores de Grenade, qu'il frappa cruellement quand il déplorait le système inique de la reine et s'en exprimait avec amertume. Aucune parole sortie de sa bouche ne permit jamais de croire qu'il s'applaudît d'avoir établi l'inquisition. Et l'on remarquera que, sous son règne, elle ne commit d'excès véritables qu'en

2 août 1483; celle qui concerne l'Aragon est datée du 17 octobre de la même année, et fut confirmée en 1486; mais dès l'an 1481 l'institution était complète en Castille.

(1) Il ne faut pas oublier que, jusqu'à la mort d'Isabelle, ou tout au moins jusqu'à la mort du prince don Juan, héritier présomptif des rois catholiques, don Fernando tendit à ce but, que son intérêt et la raison lui indiquaient. Plus tard il s'en détourna, mais les dégoûts de toutes sortes dont les Castillans l'avaient abreuvé dès son avènement au trône, expliquent assez ce changement de politique, s'ils ne peuvent le justifier.

Castille. Doña Isabelle, au contraire, fit tout ce qui dépendait d'elle pour que l'inquisition entrât dans les mœurs du peuple. On vit les plus grands seigneurs chercher à lui faire leur cour en briguant les emplois d'alguazils et de familiers du saint Office. En cette qualité, des ducs issus du sang royal (1) devinrent les gardes-du-corps d'un inquisiteur et procédèrent eux-mêmes aux arrestations d'hérétiques, veillèrent à la porte des prisons, puis autour du bûcher pendant que se consommait le dernier acte de la tragédie. Que l'on s'étonne après cela que la nation espagnole soit sanguinaire! Elle n'avait malheureusement pas besoin de tels excitans; mais la princesse qui les lui donna n'en est pas moins coupable.

A ces pièces nous joindrons trois notes qui se rapportent aux premiers chapitres du second volume. Notre intention avait été de les supprimer parce qu'elles sont incomplètes, ayant été dressées sur des documens insuffisans; mais sur l'observation que, même dans l'état où elles se trouvent, elles peuvent intéresser quelques lecteurs curieux de détails, nous nous décidons à les donner.

I. Nombre des Juifs expulsés de l'Espagne en 1492.

Mariana le porte à huit cent mille (2). Zurita hésite entre les chiffres de cent soixante mille et quatre cent mille (3). Salazar-Mendoza prétend que, de Castille seulement, il sortit cent vingt mille familles ou quatre cent vingt mille

(1) Le duc de Medina-Celi.
(2) *Historia d'España*, liv. 26, ch. 1.
(3) *Anales de Aragon*, t. 5, p. 9.

âmes (1). Le curé de los Palacios, écrivain contemporain, avance, au chapitre CX de son histoire, que l'on expulsa de Castille trente mille familles, qui occupaient trois mille cinq cents maisons, et que les Juifs d'Aragon montaient à seize mille familles; ce qui devrait s'évaluer à environ deux cent trente mille âmes, en comptant cinq individus par famille, suivant la règle que fournissent d'autres documens précis. Là-dedans ne sont pas compris les Juifs d'Andalousie et de Murcie. Peut-être, en calculant d'après cette base, n'arriverait-on pas loin du chiffre de quatre cent mille. Le même auteur, au chapitre III, donne des renseignemens plus détaillés que voici :

Sortirent de Castille pour entrer en Portugal:

Par Zamora........................	30,000 âmes.
Par Miranda de Alcantara............	15,000
Par Ciudad-Rodrigo..................	35,000
Par N............................	.. ...
Par Badajoz........................	10,000
Pour entrer en Navarre..............	2,000
Pour prendre la mer :	
Par Laredo.........................	1,500
Par Cadix..........................	8,000
TOTAL..................	101,500 âmes.

Il est évident que ce tableau contient plus d'une lacune. Les mêmes difficultés se présentent pour apprécier le nombre des Morisques expulsés de 1609 à 1614; les élémens de statistique manquent en Espagne, du moins pour cette période de l'histoire. Les écrivains espagnols exagèrent prodigieusement, chacun dans son sens et suivant le système qu'il soutient; on est donc réduit, sur ces points es-

(1) *Cronica del gran cardenal,* p. 250.

sentiels, à des conjectures très-vagues assises sur des données incomplètes.

II. Familles espagnoles issues des rois de Grenade.

Granada.

1. Muley-Ali-Aboul-Hassan, roi de Grenade, eut de Fatima Zorayah, renégate (doña Isabel de Solis), deux fils. Cidi-Ali, ou Zad, et Cidi-Nacer.

2. Cidi-Ali, baptisé sous le nom de Fernando, que lui donna son parrain le roi d'Aragon, épousa doña Mencia de Sandoval y la Vega, dame de Tordehumos. Il mourut à Valladolid, en mars 1512, sans laisser d'enfans.

3. Cidi-Nacer prit au baptême le nom de son parrain, le prince don Juan, héritier présomptif des royaumes de Castille et Aragon. Il fut chevalier de Saint-Jacques, gouverneur de Monléon et vice-roi de Galice. De son mariage avec doña Béatrix de Sandoval il eut

1° Don Juan, qui épousa doña Béatrix de Velasco;

2° Don Bernardino, qui épousa doña Cecilia de Mendoza.

Don Juan et don Bernardino laissèrent postérité.

Cette maison, dont plusieurs branches subsistaient en Castille et en Portugal vers le milieu du dix-septième siècle, malgré ses grandes alliances et son origine, ne fit que décheoir en dignité. On voit encore de ses membres figurer honorablement, mais en sous-ordre, dans les troubles des *Comunidades* (1521), puis l'histoire n'en tient plus compte, et je n'ai pas eu l'occasion de la voir citée dans les ouvrages des généalogistes; j'ignore si elle est éteinte. Elle portait le nom de *Granada*. Ses armes étaient : en champ d'azur deux grenades au naturel, chargées en face de cette légende : *La galib ilé Allah!* « Il n'y a de conquérant que Dieu! » (devise des rois de Grenade) tracée en caractères arabes.

Granada - Venegas.

1. Youssef-Ibrahim-Aben-Almao-Alnayar, roi de Grenade, qui mourut l'an 1433, eut pour fils

2. Cidi-Zelim-Aben-Ibrahim-Abouzacari-Alnayar, gouverneur de la province d'Almeria, qui épousa la sœur de Muley-Mahomad-Abou-Abdilehi-el-Zagal, roi de Grenade, et mourut l'an 1487, laissant de ce mariage un fils,

3. Cidi-Yahia-Alnayar. — Cidi-Yahia, gouverneur de Baza, épousa d'abord la fille de son oncle Muley-el-Zagal. En abjurant l'islamisme, l'an 1489, il reçut le nom chrétien de Pédro, et prit pour nom de famille celui de *Granada*. Son parrain fut le roi don Fernando, et sa marraine la reine doña Isabelle. Après sa conversion, il épousa doña Maria Venegas, de la maison des seigneurs de Lucques. Il fut fait chevalier de Saint-Jacques, alguazil-mayor de Grenade, et plus tard seigneur de la Taha de Marchena. (Cette seigneurie passa ensuite dans la maison de Cardenas, avec le titre de comté; elle comprenait quinze bourgs ou villages situés à l'entrée de l'Alpuxare, du côté de l'est.) Don Pédro de Granada mourut le 6 février 1506. On suppose qu'il ne laissa pas d'enfans issus de son second mariage. De son premier mariage il eut un fils nommé

4. Don Alonso. — Celui-ci, connu dans les chroniques sous le nom de l'infant Alnayar, fut baptisé en même temps que son père, et il eut les mêmes parrains. Il ajouta à son nom patronimique celui de Venegas, pris à sa belle-mère, et le transmit à ses descendans. Don Alonso de Granada-Venegas épousa doña Juana de Mendoza, dame de la reine, et fille du majordome don Francisco Hurtado de Mendoza. Il en eut plusieurs enfans qui firent branche.

5. L'aîné, don Pédro, chevalier de Saint-Jacques, alguazil-mayor de Grenade, épousa doña Maria Rengifo de Avila,

fille et héritière de l'alcayde du Généralife. — De ce mariage sortit

6. Don Alonso de Granada-Venegas, chevalier de Saint-Jacques, alcayde du Généralife, seigneur de Jayena, Guetor et Campotejar au royaume de Grenade, qui servit utilement le roi Philippe II pendant la grande insurrection des Morisques.

On ne sait à quelle branche relier don Alonso Habiz de Granada-Venegas, régidor d'Almeria, qui à la même époque donna un si bel exemple de fidélité à son roi. Ces deux Alonso, contemporains, sont les derniers du nom de Granada-Venegas qui figurent dans l'histoire. La maison se perpétua en diverses branches et tomba dans l'obscurité où elle est perdue, si elle ne s'est pas éteinte.

Elle portait pour armes cinq grenades en champ d'azur. Elle n'en portait primitivement qu'une ; mais la permission d'en mettre cinq dans leur écu fut accordée à Cidi-Yahia et son fils, après un combat où ils avaient tué cinq grenadins de leurs propres mains.

P. S. La maison de Granada-Venegas subsiste toujours : son représentant aujourd'hui est le marquis de Compotejar.

Fiefs et offices héréditaires concédés à des seigneurs castillans, dans le royaume de Grenade, par les rois catholiques.

A don Juan Chacon y Fajardo, adelantado de Murcie. — Oria et tout son district. — Velez-el-Rubio et Velez-el-Blanco, avec le titre de marquisat, en échange du comté de Carthagène. — Cuevas de Vera et Portalla, dans le Rio-d'Almanzora.

Au duc de l'Infantado. — Cantoria et Partaloba, dans le Rio-d'Almanzora. (Ces deux bourgs furent acquis en 1501 par don Pédro Fajardo, marquis de los Velez.)

A don Pédro MANRIQUE, duc de NAJERA. — ALBOX, ALBORIAS, ALBANCHEZ et BENITAGLA, dans le Rio-d'Almanzora. (Ces bourgs et villages furent acquis en 1499 par don Juan Chacon y Fajardo.)

A don Fadrique de TOLEDO, duc d'ALBA DE TORMES. — HUESCAR (ville au nord de Baza), avec le titre de duché.

A don Enrique ENRIQUEZ, amiral de Castille, grand-majordome de la reine, oncle du roi. — L'alcaydia et l'alferazgo-mayor de BAZA. — ORCE, GALERA, CORTES, dans le district de Baza. — TAHALI, SENES, CASTRO, LUCAYNENA DE LAS TORRES, dans la Sierra de Filabres.

A don N. de CASTILLA (d'une branche bâtarde de la maison royale). — GOR, FIÑANA, ABLA, LAURICENA, dans le district de Guadix. — Le district de *Boloduy*, sur la rivière de ce nom, qui prend plus bas le nom de Rio-d'Almeria. (Le district de Boloduy comprend cinq bourgs ou villages nommés : *Alhabia*, *Alhizan*, *Bilumbin*, *Cochuelos*, *Santa-Cruz*.)

A don Rodrigo Diaz de BIBAR Y MENDOZA, bâtard du cardinal don Pero Gonzalez de Mendoza. — Les palais de DON NUÑO et les jardins de DARLABENA, près de Grenade. — Le ZENETE, avec le titre de marquisat. (Le Zenete comprend celles des vallées du versant septentrional de la Sierra-Nevada, qui descendent vers Guadix. Il renferme neuf bourgs ou villages, à savoir : *la Calahorra*, bourg fortifié ; *Guenejo*, *Dolar*, *Ferreyra*, *Lanteyra*, *Xeres*, *Aldeyre*, *Alquif* et *Alcazar*.

A Francisco RAMIREZ DE MADRID, ingénieur. — SALOBREÑA, place forte et port de mer.

A don N. ZAPATA. — Les trois *Guajaras* (*Guajaralto*, *Guajar-alfaguit*, *Guajar del Fondon*), sur la route de Grenade à Salobreña.

A don Diégo FERNANDEZ DE CORDOVA, alcayde de los Donzeles. — COMARES, dans la province de Malaga, avec le titre de marquisat. — CANILLES DE ACEYTUNO, dans le district de Velez-Malaga.

A don Alonso PACHECO, marquis de VILLENA, duc d'ESCALONA. — MONDA et TOLOX, dans la province de Ronda, sur la limite de celle de Malaga. — SERON, dans le Rio-d'Almanzora.

A don Rodrigo PONCE DE LÉON, marquis-duc de CADIX. — ZAHARA, avec le titre de marquisat. — CASARES, dans la Serrania de Ronda, avec le titre de comté.

A don Iñigo Lopez de MENDOZA, comte de TENDILLA. — L'alcaydia héréditaire de l'ALHAMBRA et des TORRES-BERMEJAS à Grenade.

A don N. de AVILA. — L'Alcaydia héréditaire du GINALARIF, à Grenade. (Elle passa par mariage dans la maison de *Granada-Venegas*.)

Après le départ d'Abou-Abdilehi, ses domaines furent partagés. Un membre de la maison de Cordova, probablement le *grand-capitaine*, don Gonzalo FERNANDEZ DE CORDOVA, alcayde de LOJA, reçut ALBACETE DE UXIJAR, qui devint le chef-lieu de toute l'Alpuxare et le siége d'un chapitre de chanoines. Le même, lorsque les deux fils de Muley-Aboul-Hassan furent, en 1500, tirés du royaume de Grenade pour être envoyés en Castille, où on leur assigna des terres, profita de la confiscation des domaines de ces princes. Il en eut pour sa part l'alcaydia héréditaire de CASTIL DE FERRO, port de mer, et la seigneurie de ALBACETE DE ORGIBA, chef-lieu de la taha d'Orgiba.

Cette liste, dressée sur des documens épars et obscurs, est nécessairement très-incomplète : elle ne comprend d'ailleurs que les terres ou villes importantes données à des seigneurs de haut rang.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

ERRATA

DU TROISIÈME VOLUME.

Pag. lig.

40, 11, don Henriques, *lisez* don Enrique-Enriquez.

59, 2 et 4, maître-de-camp, *lisez* maestro-de-campo.

62, 8, plusieurs parties du, *lisez* plusieurs portions du.

86, 4 et 6 *de la note*, récit, *lisez* résumé.

128, 11, à se soumettre, *lisez* de se soumettre.

145, 4 *des notes*, de la Herse, *lisez* de l'Abattoir.

173, 6, *supprimez le renvoi de la note* (1), *et reportez-le ligne* 9, *après* que le premier.

197, 15, 19 *et pages suivantes*, la murla, *lisez* la muela.

222, 11 *des notes*, meilleur dot, *lisez* meilleure dot.

al

7L



JUN 28 1930

